

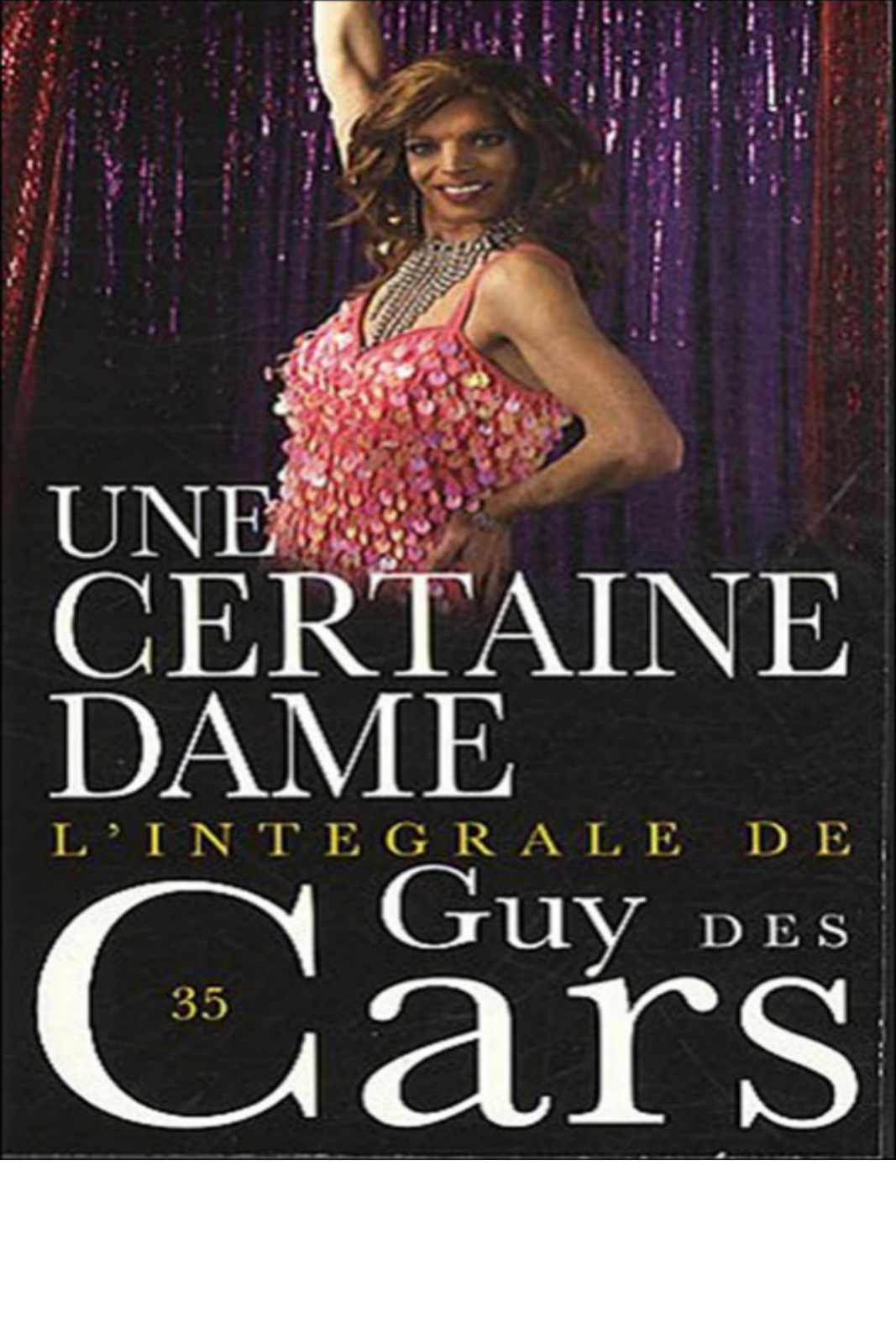


Une certaine dame

DES CARS Guy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



UNE
CERTAINE
DAME

L'INTEGRALE DE

35
Guy DES
Cars

Une certaine dame

Guy Des Cars

Editions Vauvenargues

Biographie

Né à Paris, Guy des Cars est l'un de nos plus grands romanciers populaires. Sa remarquable analyse des sentiments et des pulsions, sa connaissance des caractères, notamment féminins, où l'ambition le dispute à la jalousie et ses histoires bien construites ont conquis un immense public : en plus de cinquante livres, cet auteur a séduit, étonné et divertit près de cent millions de lecteurs. Plusieurs de ses célèbres romans ont été adaptés avec succès au cinéma et à la télévision.

Résumé

Dominique Gonzalez est une femme comblée : belle, elle est l'épouse d'un richissime Argentin qu'elle aime et qui l'adore. Ce bonheur ne serait, pas complet sans un enfant ravissant, leur fils Rafaélito. Qui pourrait soupçonner que cette femme du monde était connue il y a quelques aimées sous le nom de Domino, un travesti qui s'exhibait clans un cabaret spécialisé' Pendant des années, Dominique a vécu au milieu de cette faune redoutable de désaxés et a dû se plier à tous leurs caprices pour réunir la somme nécessaire à sa transformation. L'amour qui l'unit à son époux pourra-t-il résister à l'imposture ?

LE COUPLE

Il y avait longtemps que « Monsieur Stoll » n'avait connu une pareille sensation de satisfaction intime. Un appel téléphonique venait de l'informer que la voiture de M. et Mme Gonzalez arrivait : il était 19 h 45.

Edouard Stoll bondit hors de son bureau directorial pour s'engouffrer dans un couloir et courir jusqu'au vestibule, où il sut retrouver une allure plus en harmonie avec ses très dignes fonctions, avant d'atteindre le perron devant lequel stationnait une longue, une très longue *Mercedes 600*. Les portières en avaient déjà été ouvertes par une escouade de grooms galonnés tandis que la brigade des bagagistes s'affairait devant l'immense coffre arrière — bourré de bagages prestigieux — que venait d'ouvrir un chauffeur stylé.

La rapidité de sa course n'avait pas empêché Edouard Stoll de penser, une fois de plus, à l'importance capitale que représentait une telle arrivée pour l'illustre établissement dont il assurait, avec une rare compétence, les destinées depuis quelques années déjà... Ne dirigeait-il pas l'un des tout derniers palaces authentiques existant encore en Europe : l'ancienne villa d'été de l'impératrice Eugénie à Biarritz transformée, par la grâce d'une municipalité aussi avisée qu'accueillante, en Hôtel du Palais ?

Depuis le 3 mai précédent, c'est-à-dire quatre mois plus tôt, une longue lettre explicative venue de Buenos Aires avait précisé au directeur les dates et conditions de réservation souhaitées par Miguel Gonzalez pour lui-même et pour ceux qui l'accompagneraient dans ce séjour enchanteur : son épouse Dominique, son fils Rafaëlitto, la gouvernante de Rafaëlitto dont le nom avait de très nettes consonances germaniques, le chauffeur enfin qui devait être argentin comme ses patrons. Selon cette lettre, la famille Gonzalez séjournerait pendant trois semaines en septembre à l'*Hôtel du Palais*. Ce mois, qui a la chance d'accueillir l'automne, n'est-il pas idéal sur la Côte Basque ? N'est-il pas celui où les hordes aoûtiniennes sont rentrées chez elles et où la clientèle espagnole — plus particulièrement madrilène — vient se retremper dans un bain de vie française ? Celui aussi qui ramenait périodiquement ces oiseaux merveilleusement migrateurs que sont les Sud-Américains ?... Seule la difficulté des temps voulait, depuis

quelques années, que cette dernière catégorie d'estivants se fit de plus en plus rare. N'était-ce pas aussi l'une des conséquences de la prolifération excessive de tous ces colonels-dictateurs – qu'ils fussent de droite ou de gauche – qui ont fait leur apparition sur le continent sud-américain ? A moins que, les monnaies nationales s'étant dévaluées par rapport à l'étalon-dollar, les exquis créatures de Buenos Aires, de Montevideo, de Santiago du Chili ou de Lima n'aient été contraintes de délaisser l'élégance ruineuse de la Haute Couture française ? C'était surtout cette dernière absence qui chagrinait le galant directeur de *l'Hôtel du Palais*.

Et voilà que, brusquement, la lettre inespérée du richissime Miguel Gonzalez, propriétaire de fabuleuses haciendas, était arrivée un matin de mai, ramenant, imprégné dans ses feuillets, tout le parfum des fastes d'antan... Edouard Stoll

La femme était grande, ayant des formes sculpturales qu'atténuait un halo de féminité intense émanant de toute sa personne c'était une splendide créature, une belle plante outrancière que l'on sentait imprégnée depuis longtemps de toute la chaleur sud-américaine. Elle ne ressemblait en rien à celle qui l'avait précédée dans l'existence de Miguel. Certes, la première Mme Gonzalez était belle, mais plus réservée : ses cheveux noir de jais, retombant sur la nuque en un lourd catogan, n'avaient pas l'éclat vaporeux de la blonde platinée. Si *Angelita* reflétait toute la lascivité de l'hémisphère Sud, Dominique portait avec insolence le cachet d'une Parisienne qui aurait réussi à s'internationaliser après un long séjour à l'étranger.

Les voix aussi étaient différentes. Stoll avait souvenance que celle d'Angelita était assez aigre, comme celles de ses deux filles : des voix un peu agaçantes, jacassantes même, qui parlaient très vite sur un rythme de mitraillette. Celle de la nouvelle épouse était, au contraire, douce et feutrée, presque timide et hésitante par moments, donnant l'impression étrange que la femme l'avait soigneusement étudiée pour qu'elle atténuat, en la tempérant de gravité, l'exubérante apparence physique.

Enfin, Dominique Gonzalez savait s'habiller : n'est-ce pas là l'une de ces qualités essentielles de la femme qu'un œil exercé découvre dès la première fois où il la voit ? La veste et le pantalon de chantoung blanc étaient indiqués pour le voyage qu'elle venait de faire. Le foulard vert, le sac, les gants et les souliers beiges s'harmonisaient avec le blanc pour rehausser encore la blondeur. Il n'y avait pas la moindre faute de goût. Par contre, la façon dont Rafaélito était vêtu apportait une sensation de malaise indéfinissable : au lieu de l'être avec simplicité, comme le sont les petits garçons d'aujourd'hui, l'enfant semblait

échappé d'un tableau de Gainsborough : paré — avec deux siècles de retard — d'un costume de velours grenat dont le haut, largement échancré, était bordé d'une collerette de dentelle, il ne portait pas de culottes courtes, mais déjà un pantalon long, de même tissu, retombant sur des escarpins vernis noir. A hauteur de la taille, un large foulard de soie blanche, dont les pans retombaient le long de la jambe gauche, tenait lieu de ceinture. Et les boucles brunes, trop longues pour un garçon — même si elles ajoutaient à sa grâce enfantine — parachevaient le doute : était-ce un garçon ? était-ce une fille ? De toute façon, l'ensemble était désuet et prétentieux, ne cadrant pas avec la Mercedes, avec la saison et surtout avec l'époque. Stoll pensa : « On aurait voulu ridiculiser ce bambin que l'on n'aurait pas fait mieux ! » On sentait que Rafaélito lui-même, malgré son inexpérience, se sentait gêné de ne pas ressembler à tous ceux de son âge. C'était un enfant-poupée, trop apprêté, costumé comme pour une descente de calèche au temps où l'impératrice Eugénie régnait en ces lieux. C'était d'autant plus incompréhensible qu'il était facile de mesurer les efforts de la maman pour donner l'impression d'être encore une très jeune femme, alors qu'une observation plus poussée permettait de deviner qu'elle atteignait une trentaine alertement portée et s'harmonisant on ne peut mieux avec les tempes grisonnantes de l'époux pour offrir aux regards des tiers un régal assez rare : la vision d'un couple. Le directeur savait depuis longtemps que, s'il arrive souvent que l'on jalouse un homme ou une femme, la seule envie qui fasse mal est celle d'un couple bien assorti. Miguel était encore bel homme et Dominique rayonnante; seul le fruit de leurs amours n'était pas à l'unisson. Fallait-il en rendre responsables les parents ou cette gouvernante à l'apparence sévère et revêche, qui se tenait, raide et compassée, un peu en arrière, et dont le regard d'acier pesait sans cesse sur les moindres agissements de l'enfant ? Elle lui dit d'ailleurs dans un français guttural et appliqué :

— Venez, Rafaélito.

Avec regret, l'enfant abandonna la main se sa mère pour prendre, obéissant, celle de Fräulein Dorothee. Et Stoll se dit que, malgré le luxe dont il était entouré et les riches vêtements dont il était affublé, le petit Rafaélito n'était peut-être pas heureux.

Toutes ces notations secrètes avaient défilé très vite, et le directeur reprit, d'un ton toujours accueillant :

— Si vous voulez bien me suivre, je vais vous accompagner jusqu'à votre appartement.

— Oh ! Je connais le chemin par cœur, répondit en souriant Gonzalez, mais pour rien au monde ma femme et moi ne voudrions nous priver

de cette marque d'hospitalité qui est celle d'un vrai directeur...

Ils traversèrent le vestibule, puis le hall aux proportions impériales, pour se retrouver dans l'ascenseur, damassé de rouge et galonné d'or, qui les emporta vers le deuxième où se trouvait la « suite » que l'on ne réservait qu'aux chefs d'Etat, aux princes en vacances ou en exil, aux Grands d'Espagne de 1ère classe ou à ceux dont le compte en banque tient lieu de casier judiciaire.

Pendant qu'ils longeaient le couloir du deuxième, Stoll demanda à M. Gonzalez pour meubler le silence du parcours :

— Vous n'avez pas connu trop d'encombrements à cette époque, sur les routes d'Espagne ?

— Tout s'est bien passé depuis notre départ de Lisbonne.

— Et vous n'avez pas eu envie de faire un séjour en Espagne avant de venir en France ?

— Non. Nous autres, Sud-Américains, préférons ne pas réentendre, quand nous débarquons en Europe, la langue mère de notre continent et nous abandonnons volontiers l'Espagne aux touristes allemands et français... La seule halte qui nous ait émus, au cours de ce voyage, a été celle que nous avons été contraints de faire au moment où nous nous sommes trouvés devant votre frontière. N'est-ce pas, chérie ?

— C'est vrai, répondit à mi-voix Dominique.

— Et savez-vous ce que m'a dit à ce moment ma femme ?... « Miguel, si l'on m'avait prophétisé qu'un jour je reviendrais dans mon pays accompagnée d'un mari et d'un fils, je ne l'aurais jamais cru ! »

— Pourquoi, madame ? Cela ne prouve-t-il pas qu'il fallait vous expatrier pour trouver enfin le vrai bonheur ?

— Ce doit être cela, monsieur Stoll.

L'appartement avait tout pour séduire. Il était fait d'un vestibule profond — agrémenté de placards suffisamment vastes pour accueillir la garde-robe de Mme Gonzalez qui devait être très importante à en juger par le nombre des valises extraites du coffre de la Mercedes — et précédant un salon de chaque côté duquel se trouvait une chambre à coucher. Celle de droite était destinée au couple. Se conformant aux instructions données par son client dans la lettre de réservation, Stoll avait fait remplacer les deux lits jumeaux — que Miguel Gonzalez avait cependant appréciés pendant les cinq années où il était venu avec sa précédente épouse — par un grand lit, unique : n'était-ce pas là une exigence normale chez un homme qui n'était encore qu'un remarié de

fraîche date ? Et, maintenant qu'il l'avait vue, le directeur était convaincu que la deuxième Mme Gonzalez ne devait pas être femme à apprécier la solitude nocturne. La chambre de gauche serait celle réservée à Rafaëlitto et à Fräulein Dorothee : un petit lit y avait été installé pour l'enfant à côté de celui de la gouvernante. Chacune des chambres avait sa salle de bains : de merveilleuses salles de bains, n'ayant rien de celles, exiguës, des hôtels trop modernes. Toutes les fenêtres de la « suite » donnaient directement sur l'Océan. Elles permettaient d'apercevoir sur la gauche la plage et la ville de Biarritz, déjà illuminées à cette heure, s'étalant en un immense arc-en-ciel derrière lequel se profilait, au second plan, le célèbre Rocher de la Vierge. A droite, on entrevoyait l'embouchure de l'Adour devant laquelle les cargos attendaient que la marée fût haute et la barre franchissable pour pénétrer dans le chenal qui leur permettrait de remonter jusqu'à Bayonne. La soirée avait cette douceur tempérée, débarrassée de chaleur lourde, qui est l'un des grands privilèges de la côte basque : l'océan, qui pourtant sait avoir dans le golfe de Gascogne des sautes d'humeur terribles, était calme, scintillant jusqu'à l'horizon. La nuit s'annonçait bienfaisante et magicienne d'étoiles.

Sur un guéridon, placé entre les deux fenêtres du salon, deux douzaines de roses s'épanouissaient dans un vase placé à côté d'une corbeille de fruits dont l'anse en osier était surmontée d'un nœud de soie rose sur lequel se trouvait épinglée une petite enveloppe libellée au nom de *Madame Gonzalez*.

Le premier geste de Dominique fut d'extraire de l'enveloppe le bristol sur lequel elle put lire, sous les nom et qualité gravés EDOUARD STOLL *Directeur Général*, ces quelques mots écrits à la main : « *avec ses compliments de bienvenue les plus respectueux* ». Tout en prenant un grain de raisin, la destinataire dit au directeur, faussement rougissant parce qu'il avait une trop grande habitude de ce genre de compliment :

— C'est là une charmante attention à laquelle je suis très sensible. J'adore les fruits.

— Si la décoration et la disposition de cet appartement ne vous convenaient pas, madame, nous pourrions vous en présenter un autre.

— Je connais mon mari : puisqu'il a réservé celui-ci, c'est qu'il sait sûrement qu'il n'y en a pas de mieux dans votre hôtel. Et, en épouse soumise, j'approuve toujours son choix.

— Puis-je vous demander, madame, s'il est dans les intentions de M. Gonzalez et de vous-même de dîner ce soir à la salle à manger ? Ceci uniquement pour que je puisse vous faire réserver l'une des meilleures tables.

— Ce ne sera pas la peine. Ce soir, nous prendrons un léger repas dans ce salon : nous sommes trop fatigués. D'ailleurs, Fräulein Dorothée va tout de suite commander le repas de Rafaëlitto qui tombe de sommeil, le pauvre amour... Fräulein, vous le ferez manger dès qu'il aura pris son bain et ensuite, mettez-le vite au lit. Nous irons l'embrasser.

— Il ne me reste plus, madame, qu'à vous souhaiter ainsi qu'à M. Gonzalez, à et à Fräulein Dorothée, une excellente nuit tout en vous redisant la joie que j'ai eue à faire votre aimable connaissance ainsi que celle de votre fils.

— Bonsoir, monsieur le directeur.

— Bonne nuit, mon cher Stoll, dit Gonzalez. Demain nous nous retrouverons vers midi, selon les bonnes habitudes de cette maison, au grill de la piscine.

Le directeur n'eut pas à se donner la peine de dire bonsoir à l'enfant que la gouvernante avait déjà entraîné dans sa chambre.

Dès qu'il fut parti, Miguel demanda à son épouse :

— Comment le trouves-tu ? N'est-ce pas que c'est un homme aimable ?

— Oui, mais qui observe tout !

— Cela fait partie de son métier.

— Tu sais très bien que je n'aime pas beaucoup que l'on me détaille avec trop d'insistance. Cela me gêne et m'agace : j'ai toujours peur que quelque chose, dans mon comportement ou dans mon maquillage, ne soit pas au point... Et j'aime être parfaite.

— Tu l'as été. Il me paraît difficile de faire une arrivée plus réussie. As-tu remarqué comme tout le monde nous regardait, aussi bien chez le personnel à notre descente de voiture que parmi les clients qui se trouvaient dans le hall quand nous l'avons traversé ?

— J'ai remarqué...

— Tu n'as aucune inquiétude à avoir. Comme toujours, tu as su te montrer égale à toi-même, c'est-à-dire éblouissante. Je t'aime, Dominique.

— Et moi je t'adore ! Tu es pour moi le mari idéal, Miguel : je n'aurais pas pu en épouser un autre...

— Pour tout le monde le mariage est un problème délicat, alors raison de plus pour nous !

Elle se rapprocha de lui comme si, à cet instant, elle avait besoin de sa

protection. Après l'avoir embrassée amoureusement, il dit en la gardant serrée contre lui :

— Pour le meilleur et pour le pire... Ne sommes-nous pas liés pour la vie par notre secret ?

— Te rends-tu compte du scandale que cela ferait si nous nous séparions ?

— Pourquoi dire cela ? Tu n'en as aucune envie, ni moi non plus, alors ? Ne sommes-nous pas totalement heureux, toi et moi ?

— Nous oui... Mais j'ai toujours peur que cela ne rende jaloux les autres, ceux qui ne pourront jamais connaître, ni surtout vivre un amour comme le nôtre.

— Laissons-les à la médiocrité de leurs unions banales et chasse immédiatement de ta tête toutes ces idées faussement noires. N'avons-nous pas la chance d'avoir tous les atouts en main et même de ne pas être contraints de nous cacher puisque nous pouvons étaler à la face du monde notre union qui est on ne peut plus légale ?

— Tu as raison. Ni toi ni moi n'aurions pu nous contenter d'une simple liaison.

Il l'entraîna vers l'une des fenêtres ouvertes :

— Regarde : n'est-elle pas féérique, cette première vision de Biarritz illuminé et de cet océan qui vient mourir à nos pieds ?

— Tu es le plus habile des illusionnistes : le conte de fées, que je vis depuis le jour où je t'ai rencontré, continue...

— Il n'aura jamais de fin ! Et je me félicite d'avoir choisi cette plage pour première étape de ton retour en France. Même quand on est né et qu'on a vécu sa jeunesse dans un pays, il faut s'y acclimater à nouveau si on l'a quitté pendant quelques années comme cela vient d'être ton cas. Dans trois semaines, ce sera fait et nous pourrons aller à Paris.

— Paris... répéta-t-elle, rêveuse.

— Il faut d'abord que Biarritz et tous ceux qui s'y trouvent en ce moment t'admirent, ma chérie. Cette victoire indispensable, tu la remporteras dès demain lorsque tu te montreras à la piscine : ta force, c'est de gagner dès que tu apparais.

— N'ai-je pas été à bonne école ?

— J'adore être à côté de toi quand tu « les » as ainsi et rien ne me fascine plus que de t'entendre me confier à voix basse comme tu le fais à chaque fois : « Ça y est, Miguel : ils sont à mes pieds... » Après cela, le

reste n'est plus pour toi qu'un jeu d'artiste.

— Tu pourrais même dire : une routine... Comme pour ton ami le directeur, cela fait partie de mon métier.

— Il n'y a qu'une Dominique et elle porte mon nom... Sais-tu que c'est très excitant ?

— Je te promets qu'ici comme à Buenos Aires tu en auras pour tout l'argent que je te coûte... Tu ne le regrettes pas au moins ?

— Tu es folle ! Tu n'es même pas chère en proportion des sensations rares et des plaisirs raffinés que tu m'apportes.

— Miguel, tu viens d'avoir des paroles imprudentes ! Il y a certainement à Biarritz de bons bijoutiers...

Pendant qu'il rejoignait son cabinet directorial, Edouard Stoll était aussi satisfait que perplexe. Satisfait parce qu'en bon Suisse de naissance, formé à la première école hôtelière du monde, il sentait que la présence du couple Gonzalez constituait l'une des meilleures « locomotives » de sa grande saison : elle était vraiment étonnante, la deuxième Mme Gonzalez... Son succès personnel, s'ajoutant à la fortune de son époux, serait certainement considérable. Le Tout-Biarritz serait vite amoureux d'elle. Sans pouvoir encore s'expliquer pourquoi, le directeur pressentait qu'aucune femme, même si elle était plus jeune qu'elle, ne pourrait rivaliser avec une telle créature. C'est excellent pour un hôtel de classe d'avoir une cliente de cet ordre : deux, ce serait trop, mais une, c'était très bien. Il n'était pas nécessaire de l'avoir vue longtemps pour comprendre que le milliardaire ait eu envie de changer d'épouse : il y avait un monde entre l'ex et la nouvelle femme ! Et, ce qui ne gâtait rien, malgré son éclat tapageur, la seconde donnait l'impression d'être plus gentille, moins hautaine surtout. Mais quel âge exact pouvait-elle avoir ? C'était très difficile de se prononcer. Il n'était pas question, dans un pareil hôtel et connaissant depuis si longtemps Miguel Gonzalez, de lui demander de faire remplir une fiche à son épouse : c'eût été un manque de tact impardonnable. Mieux valait laisser planer un mystère qui convenait à une blondeur aussi bien organisée.

Ce qui rendait Stoll perplexe, c'était la façon insensée dont le très jeune Rafaélito était habillé. Pourvu que demain, quand toute la famille descendrait à la piscine, il ne fût pas vêtu d'un maillot de bain à volants rappelant l'époque où les arrière-grands-pères d'aujourd'hui n'étaient encore que de petits garçons ! Ce serait épouvantable : Rafaélito deviendrait la risée des autres enfants qui s'amusaient dans la petite piscine spécialement aménagée pour leurs ébats. Quelle

pouvait être la raison pour laquelle des parents, aussi normaux et d'une élégance tellement moderne, avaient affublé cet innocent d'un pareil accoutrement pour un voyage de centaines de kilomètres en voiture ? C'était incompréhensible.

Le directeur ne s'était pas trompé : quand « les Gonzalez » apparurent, vers 12 h 30, au grill installé au bord de la piscine, il y eut d'abord un grand silence — l'un de ces silences admiratifs par lequel rêvent d'être accueillis tous ceux qui cherchent à se faire remarquer. Puis, très vite, parce que la clientèle de l'hôtel était, dans l'ensemble, bien élevée et soigneusement triée, les conversations reprirent.

Depuis qu'il dirigeait le vaste établissement, Edouard Stoll avait pris l'excellente habitude de se trouver personnellement au grill entre 12 et 14 heures. Là, il trônait, assis sur un tabouret du bar, bavardant avec les clients, acceptant et faisant semblant d'ingurgiter tous les drinks que ceux-ci lui offraient, rendant immanquablement la politesse en disant : « Maintenant, c'est ma tournée », ne perdant jamais de vue surtout le petit escalier en haut duquel apparaissaient et par lequel descendaient les nouveaux arrivants. Car il n'y avait pas un client de l'hôtel, ni même une personnalité se trouvant à cette époque sur la Côte d'Argent, qui ne mît son point d'honneur à faire une apparition, à l'heure où le soleil se trouvait à son zénith, aux abords de l'illustre piscine.

L'art de l'avisé directeur avait été de faire de ce grill, installé autour d'une piscine dont le dessin en forme de croissant ne rappelait en rien la rigueur des piscines de style dit « olympique », une sorte de super potinière où affluaient et d'où repartaient chaque jour toutes les nouvelles de la côte et même d'ailleurs. Confiées de bouche en Douche par des estivants en maillots de bain, en shorts, en bikinis, ou même à peu près nus, les nouvelles — qu'elles fussent politiques, mondaines, artistiques ou sportives — prenaient tout de suite un tour différent : aucune n'avait plus d'importance. La seule chose qui compte pour ceux qui veulent savourer leurs vacances, c'est d'avoir un sujet de conversation.

Ce jour-là, la grande nouvelle, que le directeur s'était évertué à répandre dès qu'il avait pris possession de son trône au bar, était l'annonce que l'on verrait apparaître, dans quelques minutes ou d'ici à une demi-heure tout au plus, l'un des hommes les plus riches d'Argentine accompagné de sa nouvelle et ravissante épouse d'origine française. Et comme tout le monde se connaissait plus ou moins dans ce Landerneau aquatique depuis le début de la saison, l'entrée des Gonzalez fut un vrai succès.

La famille était au complet : Monsieur, Madame, l'héritier et sa gouvernante. Il ne manquait que le chauffeur : mais qu'aurait-il été faire, sans la Mercedes, en ce lieu ? Pendant que l'on chuchotait sur eux de tabouret de bar en tabouret de bar, de table en table où l'on commençait à déjeuner, de matelas pneumatiques en tapis de bains allongés tout autour de la piscine pour permettre un bronzage intensif, « les » Gonzalez, eux, ne se préoccupaient de personne, sachant déjà qu'ils étaient le point de mire de la journée et savourant discrètement leur triomphe.

Stoll exultait, heureux de constater qu'il n'avait nullement exagéré en annonçant à la cantonade que « l'on allait voir ce qu'on allait voir ». Il s'était précipité en disant d'une voix claironnante pour qu'il ne pût y avoir aucun doute sur l'identité des nouveaux venus :

– Mes hommages, madame... Bonjour, monsieur Gonzalez... Cette première nuit a-t-elle été reposante ?

– Nous avons tous très bien dormi, répondit l'Argentin.

– Et ce charmant petit Rafaélito, ajouta le directeur, est-il heureux ce matin ?

– Il l'est, répondit sa maman. La preuve, c'est qu'il vous sourit aujourd'hui, monsieur le directeur.

– Madame, vous m'en voyez ravi : ceci indique que désormais lui et moi nous serons des amis. Je me permets de vous informer que nous avons créé à vingt mètres d'ici une piscine spéciale pour enfants en bas âge avec toutes sortes de jeux ; Rafaélito y rencontrera beaucoup de petits camarades.

– Va jouer avec des petits amis, mon chéri. Fräulein Dorothee emmena l'enfant qui, à la grande satisfaction de Stoll, était vêtu, comme tous ceux qui l'attendaient, d'un simple caleçon de bain. Dans l'esprit de ses parents, l'heure ne convenait sans doute pas à la mascarade. Il n'y aurait pas de remarques désobligeantes à son sujet. Mais il y en eut beaucoup, et flatteuses celles-ci, sur l'académie de sa mère dont le seul défaut était d'être un peu opulente : mais était-ce même un défaut ? Le directeur, comme les connaisseurs les plus éclairés se trouvant dans la clientèle, estimait que pour une très jolie femme, il est préférable de faire envie plutôt que pitié.

L'époux, lui, était bien musclé : sa carrure athlétique s'harmonisait avec les appas de sa compagne. Le duo de demi-nudité voulue était des plus réussis. Aucun des couples présents ne pouvait espérer rivaliser.

Le triomphe de Mme Gonzalez s'affirma lorsqu'elle s'avança, telle une figure de proue, sur la planchette du plongeur. Le Tout-Biarritz retint à nouveau son souffle. Elle ne se hâta pas pour se lancer dans l'eau, souriant à son époux qui l'y avait précédée, souriant même à tout le monde. Enfin, elle plongea et il ne fallut que quelques secondes pour constater qu'elle était une remarquable nageuse. L'un des estivants confia à Stoll :

— Elle me rappelle Esther Williams dans le Bal des Sirènes...

— Il y a de cela, reconnut le directeur, mais une sirène qui serait féroce ment féminine.

Lorsqu'elle ressortit de l'onde, elle retira le bonnet caoutchouté et fleuri qui protégeait sa chevelure : toute la blondeur platinée se répandit sur la nuque et sur les épaules. Ce fut, sous le soleil, comme un éblouissement. Et Stoll comprit que Biarritz était déjà amoureux d'elle.

Une table du grill avait été réservée : Rafaélito, ruisselant et rieur, mais toujours escorté de la gouvernante — qui, elle, n'était pas en maillot de bain —, vint y rejoindre ses parents. Stoll s'était précipité à nouveau :

— Cette table vous convient-elle ?

Et comme il y eut un acquiescement général, il s'empressa d'ajouter :

— Dans ce cas, désormais ce sera la vôtre. Nous avons aujourd'hui d'excellentes sardines fraîches grillées...

— Et après ? demanda madame.

— Que diriez-vous d'un carré d'agneau persillé, accompagné de pommes noisette ?

— Ce sera parfait : je meurs de faim.

— Ma femme a un excellent appétit, expliqua le mari.

— Tant mieux, dit le directeur. J'aime que mes clients aient faim : cela prouve qu'ils sont en bonne santé.

Il ne pouvait dire mieux : la santé, aussi insolente que la beauté, s'exhalait de toute la personne de Dominique. Quand le directeur rejoignit, devant le bar, son poste d'observation, un client, assis sur un tabouret voisin, lui confia :

— Vous aviez raison, Stoll. Elle est formidable, cette femme-là !

— Attention, monsieur Baudoin, vous allez déclencher des scènes de jalousie.

— Si jaloux que ça, l'Argentin ?

— Tous les Sud-Américains le sont par principe et, avec une épouse pareille, c'est encore plus compréhensible. Mais ce n'est pas cela que je crains en ce moment : Mme Baudoin vous observe...

Mme Baudoin était la jeune femme qui se tenait juchée sur un autre tabouret à la droite de celui qui venait de lancer la remarque admirative.

— Oh ! vous savez, dit cette dernière- dans un sourire mitigé, avec « mon mari », j'ai l'habitude...

Elle avait tellement appuyé sur ce « mon mari » que n'importe qui aurait deviné que l'homme dont elle parlait n'était effectivement pas son époux. Le directeur, lui, savait, parce que son rôle était de tout savoir : chaque année, M. Baudoin, industriel du Nord, revenait à Biarritz avec une épouse différente. Ce qui d'ailleurs ne présentait aucun inconvénient pour l'hôtel où il avait toujours su se montrer bon payeur et grand seigneur. Et chacune de ses « épouses » éphémères ne manquait jamais de parler de lui en disant « mon mari ». Cela faisait plus correct et les auréolait l'un et l'autre d'un semblant de dignité conjugale qui ne gênait personne. Voilà pourquoi Stoll avait pris habitude, pour faire plaisir à tout le monde, d'appeler ces dames, plus charmantes les unes que les autres, « Madame Baudoin ».

Celle de cette année était de loin la plus attrayante, et certainement la plus typée de toutes celles que l'industriel avait amenées jusqu'à présent avec lui. Très brune, la peau presque safranée, ayant des yeux noirs immenses, la nouvelle était attirante. Sans l'arrivée des Gonzalez, elle aurait été sans aucun doute la plus belle cliente de la saison. Malheureusement, Dominique Gonzalez, avec sa blondeur, ses formes et son éclat, venait de faire trébucher son règne d'un seul coup. Aussi la façon dont la énième « Madame Baudoin » l'observait n'était-elle pas particulièrement tendre. Ce qu'elle dit de la redoutable rivale non plus :

— Vous pouvez être certain, monsieur Stoll, que lorsque « mon mari » aperçoit une poupée fardée comme une cocotte de luxe, il tombe en extase.

— Mme Gonzalez, précisa le directeur, n'a rien d'une « poupée », chère madame, et encore moins d'une « cocotte » ! C'est une dame, tout ce qu'il y a de mieux mariée, qui est d'ailleurs accompagnée de son enfant.

— Ce petit noiraud ? Il ne lui ressemble pas du tout.

— C'est le portrait de son père, madame.

— Vous trouvez ? Cela m'étonnerait, en tout cas, qu'un jour il soit aussi beau que son père... Il ne me déplaît pas, ce Gonzalez... Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Je crois qu'il se contente d'être né riche.

— C'est une situation comme une autre, grinça l'industriel avant d'ajouter : Mais, dis donc, ma petite Leïla, je ne suis pas le seul à m'intéresser à la beauté des autres ! Il me semble que tu ne te gênes pas non plus ?

— Je te rends la monnaie.

— Voyons, monsieur et madame Baudoin, dit Stoll conciliant, vous n'allez tout de même pas vous quereller, un jour aussi radieux, à propos de nouveaux arrivants qui forment le couple le plus charmant qui soit. Et si cela pouvait vous mettre d'accord, je reconnais bien volontiers que si M. et Mme Gonzalez sont, l'un et l'autre, très beaux, vous-mêmes les égalez largement. Ne pensez-vous pas que le contraste existant entre vous quatre devrait plutôt engendrer l'harmonie ? C'est vous, chère madame, qui êtes très brune, et vous, monsieur Baudoin, qui êtes très blond.

— Ce Stoll, toujours habile ! Un autre américano, cher directeur ?

— Volontiers. Je suis pour la paix des ménages. On ne parla plus des Gonzalez qui continuaient à déjeuner.

Quand ils remontèrent vers l'hôtel, après avoir laissé Rafaélito jouer sur la plage aménagée pour les enfants, et sous la surveillance de Fräulein Dorothée, Miguel dit à son épouse :

— Je pense que tu as remarqué quelque chose pendant le déjeuner ?

— Oui, chéri : j'ai fait une touche très sérieuse avec l'homme blond qui bavardait au bar avec le directeur... Il n'est pas mal, mais ce n'est pas mon type d'homme : tu sais très bien que je n'aime que les bruns. C'est d'ailleurs pourquoi je t'ai choisi.

— Lequel de nous deux a choisi l'autre ?

— A vrai dire, je n'en sais rien : je pense que nous nous sommes plu tous les deux et tout de suite... Mais toi, as-tu vu comment la belle brune, qui accompagnait mon nouvel admirateur, te regardait ?

— Ses yeux me dévoraient...

— Voyez-vous cela ? Monsieur l'a très bien remarqué et s'en vanterait presque ! Tu n'en as donc pas eu assez des brunes avec ta première

femme ?

— Celle-ci ne lui ressemble pas du tout.

— Je le sais puisque tu m'as montré des photos d'Angelita, et dis-toi une fois pour toutes que, quelle que soit la brune que tu puisses rencontrer à l'avenir, elle ne sera jamais pour toi ! Je suis maintenant ton unique femme et j'ai bien l'intention de le rester. Je ferai tout pour cela.

— Je t'adore.

Dans le hall, ils se retrouvèrent face à face avec le directeur.

— Ma parole, mon cher Stoll, vous êtes partout dans cette maison ?

— Il le faut, monsieur Gonzalez ! L'œil du maître... Votre remarque me fait penser à cette définition qu'un autre bon client a donnée de moi l'année dernière : « Stoll ? Il est plusieurs... » Puis-je savoir si madame et vous êtes satisfaits de ce premier bain dans notre piscine et du service du grill ?

— Aucune critique à faire.

— Ce qui m'a enchanté, c'est que Rafaélito n'a pas été long avant de lier connaissance avec de petits amis.

— Plus vous le connaissez, répondit l'Argentin, et plus vous vous apercevrez que notre fils est aussi sociable que ses parents.

— Dois-je faire réserver ce soir une table pour vous dans la salle à manger ?

— Non. Ne nous en veuillez pas, mais je connais les habitudes de votre clientèle : si elle prend tous ses déjeuners au bord de la piscine, elle ne dîne à l'*Hôtel du Palais* que quand vous y organisez un gala. Les soirs ordinaires, elle préfère découvrir les auberges de l'arrière-pays et y déguster les spécialités basquaises. J'ai commandé ma voiture pour 20 heures avec l'intention de faire connaître à ma femme *Larraldia*, cette merveille créée par Carrère. Je pense qu'il est là, au moins, en ce moment ?

— En bon Basque qu'il est, Maurice Carrère ne manquerait pour rien au monde le mois de septembre dans son pays... Je suis convaincu que Mme Gonzalez trouvera le lieu et l'accueil enchanteurs.

— Ça me fera plaisir, dit Gonzalez, de revoir après si longtemps le cher Carrère : Dominique, tu découvriras en lui non seulement un animateur de la Côte Basque, mais aussi une réelle figure des plaisirs parisiens : l'Orangerie, l'Auberge de Montfort-L'Amaury, Maxim's...

– J'ai la chance, reconnu-elle, d'avoir un époux qui aime autant la vie que moi... A propos de dîner, monsieur le directeur, il est bien entendu que tous les soirs à 19 heures les repas de Rafaëlitto et de sa gouvernante seront servis là-haut dans le salon de l'appartement. Je fais entière confiance à Fräulein Dorothee pour le choix des menus : elle sait mieux que moi ce qui convient ou ne convient pas à mon fils.

– Je vais donner des instructions. Et je vous souhaite une bonne fin d'après-midi suivie d'une excellente soirée chez l'un de mes meilleurs confrères.

– Monsieur le directeur, reprit Dominique, je vais sans doute vous paraître très indiscrete, mais la curiosité n'est-elle pas notre pire défaut, à nous les femmes ?... Oui étaient ce monsieur et cette dame avec qui vous parliez au bar pendant que nous déjeunions ?

– Ce que vous me demandez là, madame, est amusant : quand je conversais avec ces personnes, c'était justement parce qu'elles venaient de me poser à peu près la même question à votre sujet... Ils s'appellent M. et Mme Baudoin. La dame est libanaise et porte un prénom charmant : Leila... Lui c'est un grand industriel du Nord de la France qui possède des usines de textile dans la région de Roubaix. Ils sont tous deux très sympathiques et, eux aussi, bons vivants... J'ignore, monsieur Gonzalez, si vous avez encore l'intention de vous rendre au Casino comme vous le faisiez autrefois ?

– Pourquoi déroger à mon vice préféré ? Ce soir, après le dîner à *Larraldia*, il est très possible que ma femme et moi nous allions faire un petit tour au Casino Bellevue.

– Mme Gonzalez joue aussi ?

– J'ai horreur de cela, monsieur Stoll. Seulement comme je suis bonne épouse, j'accompagne le plus souvent possible Miguel, quand il se sent empoigné par le démon du jeu. Je comprends très bien qu'il y trouve un passe-temps, puisqu'il en a les moyens, mais j'estime qu'une femme se dégrade autour d'un tapis vert : n'a-t-elle pas tellement d'autres moyens de dépenser de l'argent ? N'est-ce pas, mon amour ?

– Et ces moyens-là, tu les connais tous !

– Je suis femme... Par contre, mon cher directeur, j'avoue ne pas détester l'atmosphère si spéciale d'un casino : dès qu'on en a franchi le seuil, on a l'impression d'être transplanté dans un autre monde où le luxe côtoie la misère et où les rêves se transforment en défaites.

– Si vous allez à Bellevue, vous y verrez certainement M. Baudoin. C'est peut-être le plus gros joueur que nous ayons eu cette saison. Tous

les ans d'ailleurs, il laisse ici un paquet et il sait le faire avec le sourire.

— Sa femme joue aussi ?

— Elle est comme vous, m'a-t-elle dit, madame : elle exècre la roulette et les cartes... Puisque nous reparlons d'elle, je vous dois une confiance que je ne réserve qu'à des clients tels que vous et M. Gonzalez, dont je connais la discrétion... Tout le monde appelle ici cette jeune femme « Madame Henri Baudoin », mais en réalité elle n'est pas mariée avec lui. C'est son amie, charmante d'ailleurs.

— Il y a longtemps que ça dure, cette... association ?

— Oh ! Madame Gonzalez, votre curiosité est, en effet, insatiable ! Disons — et ceci toujours à titre confidentiel — que c'est la première année que nous la voyons ici alors que c'est la troisième que M. Baudoin revient.

— Avec une troisième « Madame Baudoin » ?

— Vous m'avez compris.

Arrivé dans l'appartement, Miguel demanda :

— Il t'intéresse donc tant que cela, ce Baudoin, pour que tu aies posé toutes ces questions à Stoll ?

— Je veux tout savoir de ceux dont je fais la conquête.

— Parce que tu estimes que c'est déjà fait ?

— Sans aucun doute, chéri. Et cela m'amuse parce que celui-là, comme tous les autres avant lui, se retrouvera gros-Jean comme devant... Il se croit un doux péril, le bonhomme ! Moi, je n'ai rien à faire de ses millions, s'il en a vraiment ! Le genre « gros industriel » ou PDG ne m'a Jamais éblouie... Enfin, de toute façon, tu as plus d'argent que lui et tu es très beau alors que lui doit se contenter, de ne pas être trop mal de sa personne : c'est tout. Quant à sa belle amie libanaise, j'estime qu'à côté de moi, elle peut s'aligner... C'est bien ton avis, trésor ?

— Je te répète qu'il ne peut exister qu'une Dominique au monde ! Même si je voulais te refaire et si j'en avais les moyens, je ne le pourrais pas.

— C'est très gentil ce que tu viens de dire... Veux-tu mon impression sur ce faux couple ? Pour moi, ce ne sont que deux partouzards qui essaient chacun de trouver leur compte dans l'affaire, après avoir repéré que nous étions plutôt bien « balancés ».

— Je suis fou de toi quand tu utilises ce genre d'expression : j'ai la sensation de retrouver la vraie « parigote ».

— Parce que je suis ton « titi » à toi, et à toi seul qui as su faire ce qu'il fallait pour me prendre et surtout pour me garder... C'est même la raison pour laquelle nous allons bien nous amuser ! Tu vas voir... Puisque le bonhomme en pince pour moi et la fille pour toi, on va les faire marcher à fond !

— Comme nous l'avons déjà fait à Buenos Aires avec le général Machado et sa pépée ?

— Exactement ! Avec eux et avec tous les autres depuis quatre ans...

— C'est vrai. Souviens-toi du diplomate anglais et de son épouse, du couple allemand, et du champion automobiliste français dont l'épouse te jalousait tellement, parce que tu savais plus de mots d'argot qu'elle ! On les a tous eus...

— Tous, Miguel ! Nous formons un couple indissoluble : tu es ma force et je suis ta beauté... Plus nous remporterons de ces victoires du double charme, plus cela rehaussera mon prestige de femme fatale et toi ta réputation d'homme irrésistible... Grâce à l'industriel et à la Libanaise qui tomberont dans le panneau, nous n'allons pas du tout nous ennuyer à Biarritz ! Cette nouvelle expérience est même indispensable pour nous permettre de nous faire la main avant d'arriver à Paris où nous posséderons une foule d'autres imbéciles. Et quand nous en aurons assez de ce jeu, nous ferons nos valises pour rentrer en Argentine ou aller vivre de nouvelles aventures dans d'autres pays. Nous avons tout le temps devant nous. Ne te sens-tu pas encore très jeune, malgré ton demi-siècle ?

— De plus en plus ! Et toi ?

— J'ai enfin vingt ans ! C'est cette jeunesse de cœur qui nous permettra de tenir le plus longtemps possible et grâce à laquelle je resterai toujours la Reine que j'ai voulu être et toi, non pas mon Prince Consort, mais « mon Seigneur ».

— Tu es un personnage inouï, Dominique.

— Je n'en suis pas convaincue, mais ce que je suis sûre de connaître, ce sont les lois assez spéciales qui permettront à notre bonheur d'être durable... Maintenant, mettons-nous bien d'accord sur la tactique à suivre ici : dès que nous nous retrouverons en présence de ceux que j'appellerais volontiers nos nouveaux dindons, nous jouons le jeu, toi et moi.

— Tu te laisses faire la cour et j'attaque ?

— Seulement attention, Miguel ! Pas de sottises... Tu pousses, comme moi, la romance jusqu'à la limite extrême et tu te dérobes au moment

du couchage. Si tu couchais, je serais obligée d'en faire autant et tu sais les raisons pour lesquelles ça me gênerait plus que toi : je ne pourrais plus me sortir de l'aventure dont les éclaboussures rejailliraient automatiquement sur toi qui es mon époux.

— Je te promets de manœuvrer comme les autres fois.

— Nous les mènerons en balançoire pendant les trois semaines de notre séjour ici et, quand nous partirons pour Paris, nous les laisserons tous les deux sur leur faim. Au début, cela les rendra fous de rage et puis, le temps aidant, ils commenceront à nous admirer. A partir du moment où l'admiration est née, ceux qui en sont l'objet deviennent des vedettes. C'est là une tactique que mon douloureux apprentissage m'a apprise et que je connais bien. C'est pourquoi elle m'a toujours réussi... Chéri, je vais me reposer pour être belle ce soir. Toi aussi, tu devrais en faire autant. Qui sait ? Peut-être que ce soir, après notre dîner d'amoureux à *Larraldia*, nous les rencontrerons au Casino, lui devant une table de jeu et elle paradant sous les lustres ? Après avoir opéré séparément, chacun avec nos armes respectives, nous parviendrons bien à nous rejoindre pour faire le point. La vraie force d'un couple comme le nôtre, c'est la complicité. Il est possible aussi que chez ton ami Carrère nous rencontrions un autre couple, marié ou non, qui nous paraîtra plus passionnant. Dans ce cas nous lâcherons l'ombre pour la proie. Je t'aime.

Celle qui monta, en compagnie de son époux, dans la Mercedes qui allait l'emmener vers le paradis créé à quelques kilomètres de Bayonne, semblait avoir rajeuni. Ce fut l'impression qu'elle produisit sur Edouard Stoll qui la salua au moment où la voiture démarrait et qui reçut, en échange, le plus incendiaire des sourires. Alors que la voiture s'éloignait, le directeur resta, pendant quelques instants, songeur sur le perron.

Il ne savait trop pourquoi, mais il ressentait l'étrange impression que la gracieuse vision qu'il venait de voir disparaître était assez différente de celle qu'il avait eue vingt-quatre heures plus tôt au moment de l'arrivée du couple. Ce matin, à la piscine, il avait déjà perçu une amorce de changement : si Miguel Gonzalez lui était apparu immuable dans son allure et dans sa désinvolture d'homme qui a connu toutes les chances, son épouse lui avait semblé, alors qu'elle déjeunait, plus insolente que la veille. Comme si une seule nuit de repos à Biarritz avait suffi pour décupler son audace. Ce qu'il ne pouvait comprendre, lui qui se prenait pourtant pour un homme d'expérience, c'est que Dominique était une créature spéciale qui ne retrouvait sa sérénité que lorsqu'elle étalait ouvertement ses charmes dont elle connaissait le pouvoir. Depuis longtemps déjà, sans doute même depuis l'instant où

elle avait pris conscience de sa beauté, la nouvelle Mme Gonzalez savait qu'aucune robe, aucune parure ne convenaient mieux, pour la mettre en valeur, que sa nudité. Tout le reste n'était qu'artifice, y compris le sourire dont le seul but était d'applâter.

Pour aller ce soir à *Larraldia* et peut-être ensuite au Casino, elle avait pris soin de s'habiller avec une élégance raffinée donnant l'illusion qu'elle était encore plus attirante qu'à la piscine. Il y avait, dans le comportement de cette femme, un curieux côté de vedette de revue à grand spectacle qui ne serait née que pour une perpétuelle parade et pour qui tous les artifices étaient bons. C'était comme si, ne pouvant se passer d'être en représentation, elle était possédée par l'impérieux besoin d'être toujours applaudie.

Son ensemble du soir, fait d'une mousseline vaporeuse de soie verte, avait une telle légèreté et dégageait tant d'impudeur qu'on avait l'impression de découvrir, à peine voilés, les mille et un secrets de sa peau nacrée.

Encouragée par le plein acquiescement de son époux, Dominique se lançait une fois de plus, cette nuit, sur le sentier de guerre qui conduit aux conquêtes sans lendemain. Une victoire plus durable ne pouvait l'intéresser, à l'exception cependant de celle, définitive, qu'elle avait su remporter cinq années plus tôt sur le seul véritable homme de sa vie. Mais malgré ce triomphe, ne vivant que pour plaire, l'épouse de Miguel ne pouvait se passer d'y ajouter le piment des aventures fulgurantes et courtes : ce devait être là le secret de sa jouvence...

A minuit, le couple faisait son entrée au Casino Bellevue. Peu importe de savoir comment s'était passé le dîner en tête à tête à *Larraldia* : pour eux ce n'avait été qu'un prélude.

— Faisons d'abord un tour, dit-elle, pour voir s' « ils » sont là... Ensuite, tu auras tout le temps d'aller jouer.

La clientèle était assez élégante dans l'ensemble : la grande foule avait été remplacée par la qualité de septembre. Ils « les » croisèrent au bout de quelques instants : la Libanaise portait un sari rouge et or qui convenait à sa peau mate et à sa chevelure d'ébène. Les regards échangés furent rapides et éloquents de part et d'autre. Après avoir constaté que l'industriel et sa maîtresse se dirigeaient vers la salle du cabaret-dancing, ils les imitèrent et se retrouvèrent respectivement assis à des tables se faisant vis-à-vis. Les Gonzalez savaient par expérience que pour attaquer dans ce genre de combat, il est préférable de se trouver face à l'adversaire plutôt que de profil. Les yeux sont la plus redoutable des armes : ne possèdent-ils pas la puissance dévastatrice des lance-flammes, alliée à la précision de rockets qui vont

droit au but ?

Sur la piste, d'autres couples dansaient, mais aucun d'eux ne semblait offrir grand intérêt : plus ou moins bien assortis, ils ne plaisaient ni à Miguel ni à Dominique qui avaient maintenant leur conviction faite : ce qu'ils avaient vu de mieux depuis leur arrivée, aussi bien à *l'Hôtel du Palais* qu'au Casino, était le faux ménage Baudoin. Il restait donc à foncer sans regrets dès que l'occasion propice se présenterait. Ni eux ni les adversaires ne dansèrent : on s'observait sous les lumières irisées. La décoration du lieu était d'ailleurs d'assez bon goût, et l'orchestre de qualité. La sonorisation enfin, la plaie de ce genre d'endroit, savait être discrète : un couple assis pouvait deviser sans être contraint de hurler. Dominique et Miguel parlèrent de tout et de rien, comme cela se passe le plus souvent en pareil lieu, tout en, continuant à étudier attentivement leurs vis-à-vis dont la conversation ne devait guère être plus passionnante.

A un moment, Dominique saisit le bras de son époux en disant :

— Attends-moi ici. Laisse-moi faire...

Elle venait de remarquer que la Libanaise s'était levée, alors que l'industriel n'avait pas bougé, et se dirigeait vers la sortie du cabaret. Dès qu'elle eut disparu, elle en fit autant sans se hâter. Elle savait que la tactique la plus sûre, si l'on veut atteindre un homme, est de lier d'abord connaissance avec sa compagne. Quand cette amitié féminine est née, la voie est dégagée... Du moment qu'elle avait quitté ainsi sa table, sans qu'il y ait eu la moindre altercation apparente entre elle et son amant, ce ne pouvait être que parce que la belle Leïla se rendait aux toilettes. Petite promenade nécessaire ou calculée dont sont coutumières celles qui trouvent ce biais pour faire connaissance avec de nouveaux venus.

Le seul inconvénient des toilettes du Casino pour les clients du cabaret venait du fait qu'elles étaient situées de l'autre côté du hall d'entrée qu'il fallait traverser. Somptueusement aménagées, ces « commodités » avaient deux entrées bien distinctes : l'une pour les Gentlemen et l'autre pour les Ladies. Quand on franchissait le seuil de ce second local interdit aux messieurs, on se retrouvait dans un boudoir douillet où les dames trouvaient à leur disposition des fauteuils placés devant des tables à maquillage et des miroirs. Elles pouvaient ainsi procéder aux petits « raccords » dont ne peut se passer la beauté qui cherche à triompher des mille et un méfaits d'une nuit prolongée.

Lorsque Mme Gonzalez pénétra dans les lieux, la Libanaise, déjà installée devant l'une des tables, sortait d'un ravissant poudrier en argent les menus accessoires sans lesquels une femme organisée ne

s'embarque jamais dans la vie. Le plus naturellement du monde, la blonde platinée prit place à la table voisine. Et comme elles étaient seules dans ce temple du ravalement discret, la conversation put s'engager. Ce fut la Libanaise qui, après avoir fait un sourire se réfléchissant dans le miroir, commença :

— Je crois, madame, que nous sommes au même hôtel ?

— En effet, répondit Dominique avec sa voix très douce.

— Nous nous sommes vues ce matin au grill de la piscine et je puis vous avouer que vous avez ébloui « mon mari ».

— Confidence pour confidence, je puis vous confier que vous avez produit le même effet sur le mien.

— Vraiment ?

— C'est ainsi...

— Ce qui rend notre rencontre encore plus amusante. Serait-ce la première fois que vous venez à Biarritz ?

— Oui. Et vous ?

— Moi aussi...

— Décidément !

— Mais « mon mari » en est, depuis quelques années, un fidèle habitué : c'est lui qui m'y a entraînée.

— Exactement comme le mien. Serait-ce indiscret de vous demander si vous êtes mariée depuis longtemps ?

Après une légère hésitation, la fille brune répondit :

— Pas très... C'est presque notre voyage de noces. Et vous ?

— Ça va faire cinq ans déjà : nous avons un fils.

— Je l'ai vu déjeuner avec vous. Quel ravissant enfant vous avez, madame ! Il m'a paru ressembler surtout à son père...

— C'est que tout le monde dit et j'en suis ravie.

— Tout de même, s'il vous avait ressemblé, cela ne vous aurait pas fait plaisir ?

— Il aurait été trop blond...

— Quel âge a-t-il ?

— Trois ans.

- Comme il est grand pour son âge ! Et d'un sérieux avec cela !
- C'est un enfant très doux, qui a en plus la chance d'avoir une excellente gouvernante.
- Comment se prénomme-t-il ?
- Rafaël, mais nous l'appelons toujours Rafaëlitto.
- C'est charmant... Je crois que j'aurais dû me présenter : je suis Mme Henri Baudoin. « Mon mari » est français, et je suis née à Beyrouth. Mon prénom est Leïla.
- C'est très poétique, Leïla ! Mon époux à moi se nomme Miguel Gonzalez. Il est argentin alors que je suis française, née à Paris. Je me prénomme Dominique.
- J'aime beaucoup... C'est l'un de ces prénoms très rares qui peuvent convenir aussi bien à une femme qu'à un homme.
- Vous trouvez ? Pas moi : je n'aime pas ce prénom pour un homme.
- Maintenant que le hasard nous a permis de faire connaissance, ne croyez-vous pas que nous pourrions retourner au cabaret pour y prendre avec nos époux le drink de l'amitié ?
- Ils vont être stupéfaits quand ils vont voir que nous sommes devenues des amies !

Mais, en disant cela, Dominique savait que Miguel ne serait nullement étonné. Elles traversèrent à nouveau, côte à côte cette fois, le hall d'entrée. Alors qu'elles étaient arrivées presque à mi-chemin, une voix s'écria derrière elles :

– Dominique ! « Ma » Dodo !... Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

En entendant prononcer son nom, l'épouse de Miguel s'était arrêtée, comme pétrifiée. La Libanaise put remarquer que, malgré le savant maquillage, le visage avait brusquement perdu son lumineux éclat pour prendre une pâleur de cire. Et cela ne s'était produit qu'au seul son de la voix, sans que Mme Gonzalez se fût même retournée : une voix dont le timbre, assez quelconque cependant, devait être resté inoubliable pour elle.

Leïla comprit aussi que sa nouvelle amie accomplissait un effort surhumain pour s'arracher à la paralysie qui semblait l'avoir atteinte, tourner lentement la tête sur sa droite et regarder la personne qui venait de l'interpeller. C'était un homme de taille moyenne et obèse, complètement chauve, et dont le bas de la figure arrondie

s'alourdissait de bajoues flasques. Le nez, retroussé d'une façon ridicule pour un homme, servait de support à des lunettes cerclées d'or, dont les verres très épais évoquaient tout de suite une myopie prononcée : derrière les parois vitreuses, les yeux, sans couleur bien définie, apparaissaient globuleux et fourbes. Vêtu d'une façon qui se voulait volontairement négligée, l'homme avait le cou enfoncé dans le col roulé d'un polo blanc. L'ensemble de la silhouette n'avait rien d'attirant et le premier contact avait même quelque chose d'assez déplaisant. Il était surprenant qu'un pareil personnage se fût permis de s'adresser à la très belle Mme Gonzalez avec une telle familiarité.

Après avoir regardé son interlocuteur, cette dernière dit à mi-voix, mais pas suffisamment bas pour que la Libanaise ne pût percevoir ses paroles :

— Je vous en prie, laissez-moi : je suis ici avec mes amis.

— Mais tes amis seront les miens, ma chérie ! répondit l'homme sur un ton doux où perçait une menace : J'espère bien que tu vas me présenter à eux.

Sans cependant présenter Leïla, Dominique reprit :

— Pour la dernière fois, je vous prie de me laisser tranquille, sinon vous aurez affaire à mon mari.

Mais cette mise en garde manquait d'assurance.

— Parce que tu t'es mariée ? Voilà donc le mystère de ta disparition... Mais c'est très bien cela, mon petit, de se marier et crois-moi, dans le métier que nous avons fait toi et moi, ce n'est pas donné à tout le monde ! Reçois donc dès maintenant mes félicitations les plus chaleureuses... Alors, comme ça, tu passes tes vacances à Biarritz, avec ton mari sans doute ?

— Nous ne sommes venus que pour la soirée et nous repartons tout à l'heure pour Saint-Jean-de-Luz.

— Quel dommage ! Moi qui espérais tant pouvoir bavarder un peu avec toi... Tu dois avoir tellement de choses passionnantes à me raconter...

Enfin tant pis ! Ce sera pour une autre fois... Car il faudra bien que nous nous retrouvions un jour, n'est-ce pas ? Tu ne Vas pas me laisser encore pendant des années sans me donner de tes nouvelles, à moi qui ai été ton plus grand ami, ma jolie Dominique ?

La réponse directe fut remplacée par un très vague :

— Je constate que ta santé est toujours florissante.

— Oh ! N'exagère pas, mon petit : moi aussi j'ai changé, mais, hélas, pas à mon avantage ! Tandis que toi, tu es étourdissante !

— Ce doit être parce que je suis enfin heureuse.

— Tant mieux ! Maintenant je te laisse. Je sens que tu n'as pas du tout envie de me présenter à ta ravissante amie, ni même à ton époux ! A bientôt et souhaitons que cette chance continue pour toi...

Dominique rejoignit rapidement la Libanaise. Celle-ci, qui s'était éloignée de quelques pas pour feindre la discrétion, ne put résister à la joie perfide de demander négligemment :

— Un vieil ami sans doute ?

— Même pas. Simplement une relation, sans grand intérêt d'ailleurs... Dites-moi : cela ne vous ennuerait pas si nous remettions à demain ces drinks de l'amitié que nous devons prendre tous les quatre ? Nos époux auront toutes les occasions de faire connaissance maintenant que nous avons sympathisé vous et moi. Ce soir, je vais demander au mien de me ramener à l'hôtel : je ne me sens pas très bien.

— Il fait abominablement chaud dans ce Casino...

— Ce doit être cela. Vous ne m'en voulez pas ?

— Pas le moins du monde. Bonsoir. Après une bonne nuit, vous serez à nouveau en pleine forme. A demain.

— Merci. A demain.

Quelques minutes plus tard, les Gonzalez quittaient le cabaret et le Casino pour remonter dans la Mercedes, dont le chauffeur avait été hélé de toute urgence par un chasseur. Au moment où la voiture démarrait, Mme Gonzalez eut le temps d'apercevoir, se cachant dans une demi-pénombre à gauche du péristyle d'entrée, la silhouette trapue, à col roulé, et les gros yeux myopes qui cherchaient à percer son mystère. Vision rapide qui, en la faisant frissonner, amena cette demande de Miguel :

— Aurais-tu de la fièvre, chérie ?

— Ça va passer. Ça ira mieux quand nous serons dans notre appartement à l'hôtel. Dès que nous y arriverons, tu demanderas que l'on nous monte une bouteille de Champagne.

— Crois-tu que ce soit très indiqué pour toi si tu es souffrante ?

— Tout à l'heure ce sera nécessaire pour nous deux, crois-moi !

— Mais enfin, tu étais parfaitement bien quand tu t'es absentée... Et tu

m'es revenue, quelques minutes plus tard, avec un visage bouleversé.

— J'ai eu une crise subite : ça doit venir du foie... Ça peut arriver à tout le monde.

— Tu m'inquiètes, mon amour.

— Je t'expliquerai tout à l'heure, dit-elle en désignant le chauffeur qui était assis devant eux et en indiquant par là qu'elle ne tenait nullement à ce qu'un serviteur, ni même peut-être personne d'autre que son époux, fût mis au courant de certains faits.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans le salon de l'appartement, le premier soin de Dominique fut d'entrouvrir la porte de communication donnant sur la chambre de Rafaélito et de sa gouvernante. Après avoir écouté un instant, elle la referma doucement en disant :

— Ils dorment.

Un garçon d'étage venait d'apporter la bouteille de Champagne baignant dans un seau à glace. Dès qu'il fut parti, elle demanda à Miguel :

— Transporte-la dans notre chambre. Nous y serons plus à l'aise pour parler : j'ai toujours peur que Fräulein Dorothee n'apprenne des choses qui ne la concernent pas, ni personne.

Quand ils furent dans la chambre, elle prit soin de fermer également la double porte de séparation avant de dire, en ponctuant ses mots d'un soupir de satisfaction :

— Nous sommes davantage « chez nous » et je me sens plus en sécurité. Installe-toi dans ce fauteuil, chéri, et commence à boire à la santé de ta Dominique qui a bien besoin d'un tel toast !

Puis elle alla dans la salle de bains d'où elle revint, deux minutes plus tard, vêtue d'un ample déshabillé de linon rose qui moulait merveilleusement ses formes. Après avoir avalé, presque d'un trait, le contenu d'un verre, elle s'assit sur le bord du lit en confiant :

— Je me sens déjà mieux... Donne-moi une cigarette et écoute... D'abord je te prie de croire que je ne me suis pas conduite tout à l'heure en folle.

— Je ne t'ai pas dit cela.

— Mais je sais que tu l'as pensé : ce qui revient au même... Et, au fond, tu n'avais pas tout à fait tort... C'est vrai : la soirée avait bien commencé... Notre dîner à *Larraldia* a été, je crois, un admirable moment pour nous deux. N'avions-nous pas besoin après ce long

voyage, toi et moi, de nous retrouver en tête à tête, sans enfant et surtout sans la gouvernante, dans un lieu de rêve sûrement créé pour des amants ? Le dîner, qui fut excellent, m'avait mise en pleine forme, et je me sentais, comme toi, parfaitement d'attaque pour mettre à exécution notre projet s'il nous arrivait de rencontrer au Casino le couple qui nous intéressait : ce qui s'est d'ailleurs produit.

— Tu reconnaîtras que jusqu'à cet instant, te sentant bouleversée, je ne t'ai posé aucune question. Peux-tu, maintenant que tu semblés avoir retrouvé ton calme, m'expliquer ce qui s'est passé avec cette femme pendant votre absence ? C'est elle la responsable de tout ?

— Absolument pas. Elle a su se montrer charmante et nous étions presque devenues des amies... Mais pendant que nous revenions vers le cabaret pour sceller devant une bouteille de Champagne et en votre compagnie à toi et à son pseudo-mari cette amitié naissante, il s'est passé un événement imprévisible... Sais-tu qui j'ai rencontré dans le hall ? Sandrine...

— Qui est-ce ?

— Voyons, Miguel ! Je t'ai parlé d'elle quand tu m'as questionnée sur mon passé avant de m'épouser.

— J'avoue que ce nom ne m'a pas frappé... Ah ! J'y suis ! N'est-ce pas ce garçon qui t'a donné des conseils au temps où tu déboutais ?

— Celui-là même... Celui que l'on appelait dans les cabarets spécialisés *la Grande Sandrine*... Si tu voyais dans quel état il est maintenant ! Un vrai désastre... On pourrait même dire : un déchet ! Il s'est tassé et rapetissé en grossissant... Il a un ventre de propriétaire et encore je suis généreuse parce qu'il ne m'a pas donné l'impression d'être très reluisant, lui qui était tellement soigné quand je l'ai connu... Il n'a plus un seul cheveu sur le crâne ! Note bien que déjà, à l'époque où il a joué pour moi les professeurs, il avait une très nette tendance à la calvitie. Il était myope aussi, mais, quand il faisait son numéro, cela ajoutait à son charme : il prenait bien soin de laisser ses lunettes dans sa loge. Celles qu'il portait tout à l'heure étaient d'une laideur !

— Il fait toujours le même métier ?

— Si tu crois que je le lui ai demandé ! Je n'ai eu qu'une idée : le fuir ! J'ai compris qu'il voulait me poser des questions... alors tu penses ! Et la Libanaise était là, à côté de moi, me regardant et écoutant tout, stupéfaite d'entendre un individu pareil me tutoyer... J'ai éludé le plus possible et je suis partie après avoir quand même été contrainte de lui dire, pour me débarrasser de lui, que j'étais mariée... Et je suis venue te rejoindre.

- C'est à cause de cette rencontre que tu as simulé un malaise ?
- Il fallait que nous partions tout de suite, chéri, sinon « la » Sandrine ne m'aurait plus lâchée et se serait incrustée. Je la connais, tu sais, elle et tous ses semblables... Ma défaillance n'était pas tellement simulée : je ne me sentais pas du tout à l'aise.
- Il ne faut tout de même pas exagérer, chérie... Après tout, cette Sandrine... Au fait, quel est son vrai nom ?
- Patrick van Hoven : c'est un Hollandais, né à Amsterdam, mais, quand nous avons fait connaissance, il habitait déjà depuis longtemps à Paris.
- Qu'il soit Patrick ou *la Grande Sandrine*, je crois me souvenir, d'après ce que tu m'avais dit de lui, que non seulement il ne t'avait pas fait de mal, mais qu'il s'était même montré assez gentil avec toi... Alors ? Pourquoi t'être mise dans cet état quand tu l'as retrouvé ici ?
- Miguel, je t'en supplie, comprends-moi : j'ai très bien senti, au ton de sa voix qui était presque menaçant, qu'il m'en voulait maintenant à mort.

— Pour quelle raison ?

— Parce que moi j'ai réussi et pas lui ! Te rends-tu compte de ce que ça peut représenter pour un raté comme lui de me revoir, après des années, belle, élégante, portant des bijoux, resplendissante, heureuse, épanouie, femme quoi ? Il doit en être malade... Au moment où notre voiture a démarré quand nous quitions le Casino, je l'ai aperçu qui se dissimulait à droite de l'entrée. J'ai très bien vu son regard de myope haineux... Tu connais mon instinct : toi-même tu as toujours reconnu que je me trompais rarement sur la mentalité des gens que nous rencontrons. Eh bien, je peux t'affirmer que cette nuit, au Casino, je me suis fait un ennemi implacable ! Toi aussi, Miguel, il doit te détester : il n'est pas nécessaire d'être un grand psychologue pour deviner, dès que l'on nous voit ensemble, que tu sais me rendre heureuse.

— Mais quel mal peut-il nous faire ?

Elle le regarda un long moment. Dans ce regard passèrent alternativement l'étonnement, l'ironie et l'indulgence.

— Ne joue pas les ingénus, dit-elle. Ça ne te convient pas et ça m'exaspère... Aussi bien que moi, tu sais que cet homme est dangereux pour notre bonheur, qu'il est capable de tout tenter et même de parvenir à nous mettre dans l'obligation de nous séparer s'il parle... Il y a deux éléments qui peuvent assassiner à coup sûr une réputation : le scandale et le ridicule. Que nous le voulions ou non, nous prêtons le

flanc aux deux s'il lâche le morceau... Conclusion, Miguel : nous devons quitter Biarritz immédiatement ! Il ne sait pas où nous habitons. Intentionnellement, je lui ai dit, au cours de notre rencontre, que nous n'étions que de passage et que nous repartions la nuit même pour Saint-Jean-de-Luz. C'est là que dès demain, tu peux en être certain, il va orienter ses recherches pour essayer de nous rejoindre et agir.

— Dans quel sens ?

— Je ne sais pas, mais j'ai peur, chéri... Pas tellement pour moi, plutôt pour notre amour, pour l'enfant aussi... S'il n'était pas là, dormant comme un innocent, je te demanderais de partir cette nuit même. A cause de lui, nous ne le ferons que demain matin.

— Et où irons-nous ?

— Le plus loin possible...

— A Paris ?

— Surtout pas. Ce serait une grave erreur : tel que je le connais, avec son besoin d'être « dans le vent », Patrick y a certainement de nombreuses relations. Peut-être même y habite-t-il encore. S'il est ici, ce ne doit être que pour un court séjour... Le mieux serait de ne pas rester en France.

— Et ta mère que nous devons aller voir à Paris et qui t'y attend avec une telle impatience ?

— Je vais lui envoyer une lettre explicative où je lui recommanderai surtout de ne pas révéler à Patrick où nous nous trouvons. Car tu peux être également sûr que, lorsqu'il aura perdu notre trace ici, son premier soin sera, quand il remontera à Paris, d'aller la voir, sous un prétexte ou un autre, pour l'interroger. Heureusement que maman sait être discrète quand il le faut.

— Mais elle va être au désespoir de ne pas te revoir !

— Quand nous serons en lieu sûr quelque part en Europe, nous ~la ferons venir. Et, si ce n'est pas possible, nous lui paierons, comme nous l'avons déjà fait il y a quatre ans, le voyage en Argentine dès que nous serons rentrés. Là, au moins, je sais que nous sommes tranquilles.

— S'il venait nous y rejoindre ?

— Il n'osera pas et il ne doit pas en avoir les moyens... et même en supposant qu'il le fasse, tu es assez puissant là-bas pour lui clore définitivement le bec. Tu me comprends ?

— Très bien... Ce qui est incroyable, c'est que ce voyage en Europe, dont nous nous faisons une fête, soit gâché vingt-quatre heures après notre arrivée en France uniquement parce que le malheur a voulu que tu te trouves face à face avec ce personnage !

— Ce n'est pas un malheur, Miguel, mais un coup du destin. Il réserve parfois de ces surprises... Et puis, je n'ai nullement l'intention d'avoir des vacances gâchées : pourquoi n'irions-nous pas en Italie ? L'Espagne est à exclure : c'est trop près d'ici... Que dirais-tu du Sud de l'Italie à cette époque : Ischia, Capri, ou même la Sicile ?

— En faisant, au passage, une halte sur la Côte d'Azur ?

— Ce serait risqué : à cette époque, ils sont légion ceux qui, comme Patrick, ont pu, eux aussi, me connaître quand je n'étais pas encore celle que je suis devenue aujourd'hui grâce à toi... Cannes est même pour eux une véritable pépinière... Il vaut mieux l'Italie.

— Nous irons où tu voudras.

— Il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que les événements commandent... De toute façon, attendons jusqu'à demain pour prendre la décision finale. Je suis brisée : cette rencontre a failli me tuer... Toi aussi, tu as besoin de repos. L'important, c'est de retrouver notre calme pour parer au plus pressé. Sers-moi encore un verre.

Après l'avoir bu, elle dit, en esquissant un sourire un peu forcé :

— On dit que la nuit porte conseil. Espérons-le !

Quand ils furent allongés l'un près de l'autre, après que la lumière eut été éteinte, elle murmura :

— Miguel, tu ne m'en veux pas ?

— Pourquoi t'en voudrais-je puisque je t'aime ?

— Moi aussi. Crois bien que je m'apprêtais à vivre de bons moments ici... C'est dommage, mais ce n'est que partie remise : je te le promets ! Nous nous rattrapons en Italie, toi et moi... Bonsoir, mon seul amour.

— Bonne nuit, ma Dominique.

Ce soir, pour la première fois depuis qu'ils vivaient ensemble, il ne l'avait pas embrassée et elle n'en ressentait aucune peine. Aurait-elle pu seulement répondre à un baiser et accepter des caresses ? Elle n'éprouvait même pas le besoin de venir se blottir contre lui comme elle le faisait chaque nuit dès que l'obscurité était venue. L'intervalle que l'un et l'autre semblaient vouloir laisser entre leurs deux corps allongés lui paraissait même indispensable pour lui permettre de

remettre ses idées en place dans le silence de la nuit.... Tout s'était passé avec tant de rapidité, qu'elle ne pouvait encore réaliser que – dans cette séparation voulue constituant une sorte de no man's land entre leurs chairs – l'ombre d'un tiers avait réussi à s'immiscer brutalement pour briser leur union : l'ombre d'un être redoutable capable de jouer les caméléons en se montrant tour à tour sous l'apparence d'une Grande Sandrine ou sous les traits d'un petit homme adipeux et myope.

Ne parvenant pas à trouver le sommeil, elle demanda à mi-voix à son époux :

– Tu dors ?

Il n'y eut pour toute réponse que le souffle d'une respiration régulière et elle fut assez déçue de constater que Miguel n'avait eu, lui, aucune peine à s'endormir. Comment était-ce possible après ce qu'elle venait de lui dire ? Il n'y avait qu'une explication : son mari était sûr de lui, sûr de son bon droit, sûr de sa force, sûr de leur amour. Son repos était celui de l'homme tranquille... Une tranquillité qu'elle lui enviait, mais qu'elle ne partageait pas, talonnée par le besoin de retrouver l'équilibre qu'elle croyait pourtant avoir acquis avant la fatale rencontre au Casino. Maintenant elle ne savait plus très bien où elle en était. Et le mécanisme de la mémoire, déclenché par sa volonté, se mit automatiquement en marche pour lui permettre de faire le point. Sans cela, ni Miguel ni elle ne pourraient continuer à mener le jeu, très complexe et infiniment délicat, qui régissait, depuis cinq années déjà, leur existence commune.

Elle se revit enfant alors qu'elle vivait seule auprès de cette maman dont Miguel avait parlé avant de s'endormir... Etrange maman en vérité qui avait choisi d'élever son unique enfant selon des normes et des principes assez déconcertants à l'époque pour ceux qui les avaient observées toutes les deux, non sans réprobation.

Fut-ce le résultat du choc qu'elle venait de ressentir deux heures plus tôt ? Fut-ce aussi le fait que Miguel avait évoqué la figure de sa mère ? La première image qui se présenta dans le kaléidoscope de ses souvenirs fut à la fois douloureuse et simple... Le décor en était le très modeste appartement parisien du quartier des Batignolles où un petit garçon de sept ans venait d'arriver essoufflé, rentrant en fin d'après-midi de l'école communale pour se jeter, en sanglotant, dans les bras d'une maman qui était alors pour lui l'unique refuge.

La rêveuse éveillée n'avait nul besoin de compter les années pour savoir que près d'un quart de siècle, lourd d'événements et de changements, s'était écoulé depuis cette journée qu'elle n'oublierait

jamais et où, après avoir essayé de la consoler, sa mère lui avait dit des choses surprenantes.

— Mon Dieu, Dominique, dans quel état es-tu, mon enfant ! Tes vêtements sont en lambeaux et ton visage tuméfié... Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu t'es battue ?

— Ce sont les autres qui m'ont attaqué, maman, à la sortie de l'école.

— Qui cela, « les autres » ?

— Des garçons qui m'attendaient.

— Tu étais donc toute seule ? Tu m'as pourtant dit que tu avais rencontré de gentilles petites amies... Elles ne t'ont pas défendue ?

— Aucune. Elles sont toutes parties en me laissant seul face aux garçons.

— C'est ignoble, ma chérie.

— Maman, je ne veux plus que tu m'appelles ainsi, ni que tu m'habilles comme tu le fais...

C'est pour cela que les autres se sont moqués de moi : ils m'ont traité de « fille » alors que je sais très bien que je suis un garçon !

— Dominique, tu ne seras jamais un garçon parce que la nature l'a voulu ainsi et que ta maman, qui t'aime, ne le veut pas non plus. Si tu l'étais, ce serait pour toi le pire des malheurs et j'en mourrais... Mais puisqu'ils t'ont battue à cause de cela...

— Je m'appelle bien Dominique ?

— Et alors ? Il y a autant de filles que de garçons qui s'appellent Dominique. Maintenant que tu viens d'atteindre l'âge de raison, je sens que tu dois pouvoir comprendre l'essentiel. Ecoute-moi sagement : je vais t'expliquer...

LUI

Et Dominique écouta, les yeux agrandis par l'angoisse mais quand même confiants, ce que disait sa mère, la seule personne au monde en qui «il » pouvait alors croire.

— Si je t'ai toujours appelée « ma petite Dominique », c'est qu'il y a certaines raisons. Pour moi, tu as été ma fille avant même que tu sois née quand j'avais le bonheur de te porter en moi. Mon seul désir était d'avoir une fille... Le jour de ta naissance, je l'avoue, je fus effondrée : la sage-femme disait que tu étais un garçon, mais moi, ta mère, je ne le voulais pas ! Mon instinct me faisait comprendre qu'elle se trompait... Bien sûr, tu n'étais pas faite physiquement comme le sont les filles qui viennent au monde et tu ne l'es toujours pas, mais l'apparence charnelle n'est qu'accessoire, tu t'en rendras compte plus tard. L'important c'est l'état d'âme : le tien est et a toujours été celui d'une fille. Je sais aussi qu'avec le temps ce sont des choses qui peuvent se modifier... Comme ton père nous avait abandonnées, toi et moi, avant même de savoir qu'un jour tu existerais, c'était à moi seule de décider de ton destin : je t'ai reconnue avec amour.

— Je t'ai donné mon nom, Perrin, et j'ai trouvé ce prénom qui arrangeait tout, Dominique, dont tu me remercieras plus tard parce qu'il te permettra d'affirmer devant les autres ta personnalité telle qu'elle est vraiment. Mon âme, mon cœur, ma conscience m'ordonnaient d'agir ainsi.

— Oui, je l'avoue, pendant les toutes premières années, alors que tu n'étais encore qu'une adorable enfant, je ne t'ai vêtue qu'avec de petites robes et j'ai peigné avec amour tes boucles blondes qui ont commencé à s'allonger et à devenir tellement belles que ton visage en a été auréolé. Aujourd'hui, à sept ans, tu es déjà, Dominique, la plus jolie petite fille du monde et, si tu continues à écouter ta mère, tu ne feras jamais couper ces cheveux qui, après avoir fait de toi la plus exquise des jeunes filles, seront le plus bel ornement de ton triomphe de femme.

— Quand tu as eu cinq ans et que le moment est venu de t'envoyer à l'école, j'ai pris bien soin, pour éviter ces railleries stupides dont tu viens d'être la victime aujourd'hui, de ne te vêtir que de pantalons ou de blue-jeans à chaque fois que tu sortais de cet appartement. Et tu reconnaîtras que je ne te pare de toutes ces belles robes, que je t'ai

faites moi-même, que quand nous sommes toutes deux ici, heureuses, à la maison, loin de tous ceux et même de toutes celles qui ne peuvent pas nous comprendre. Ce n'est que dans ton foyer et auprès de ta mère, que ta vraie nature peut s'épanouir en toute liberté. L'une des meilleures preuves n'en est-elle pas que tu n'as jamais aimé ces jouets qui plaisent tant aux garçons : les autos en modèles réduits, les pistolets, tout ce qui n'est que ferraille et brutalité ? A toi, il te faut ces poupées avec lesquelles tu t'endors tous les soirs dans ton petit lit en les serrant tendrement dans tes bras et que tu habilles ou déshabilles sans cesse. As-tu seulement compté le nombre de tes poupées ? Tu en as trente-quatre, ma chérie, toutes plus belles les unes que les autres sous ces jolies robes que j'ai brodées également pour elles ! Tu as déjà les gestes et l'instinct d'une petite maman. Si tu te voyais quand tu les soignes et quand tu leur fais la cuisine ou la classe !

— Tout ce qui est bruit ou violence t'effraie parce que tu n'es que charme et sensibilité. Je sais aussi que tu adores jouer ici à la dinette, tranquillement, avec de petites amies de ton âge dont aucune n'est plus ravissante que toi. Tu as raison d'avoir en horreur la compagnie des garçons : moins tu en fréquenteras plus tard et plus tu seras heureuse, à moins que ce ne soient des jeunes gens charmants qui comprennent et apprécient tout ce qu'il y a de féminité en toi. Comprends-tu ce que je te dis ?

— Oui, maman.

— Ce qui prouve une fois de plus que tu es très intelligente. Alors réponds-moi : es-tu heureuse d'être aimée ainsi par ta mère ?

— Maman, je suis très heureuse auprès de toi, mais pas à l'école que je déteste !

— Tu n'aimes pas l'école ? Je m'en suis aperçue dès le premier jour où je t'y ai accompagnée et où tu t'accrochais à moi parce que tu ne voulais pas quitter ta mère. Si tu savais comme j'étais émue et inquiète ce jour-là ! Quand je suis venue te rechercher, tu as couru pour venir te blottir dans mes bras et j'ai compris que tu ne pourrais jamais te passer de moi. J'étais folle de joie ! J'avais une enfant qui serait toujours à moi, rien qu'à moi !... Mais peu à peu, tu as fini par t'habituer à être sur les bancs de la classe et à jouer en récréation avec des camarades. De plus, dès les premiers jours, tu t'es montrée assoiffée d'apprendre : les trois maîtresses que tu as eues jusqu'ici m'ont toutes dit que tu étais l'un de leurs élèves les plus doués. J'espérais que les choses continueraient ainsi... Dis-moi, chérie, pendant ces trois années, aucun de tes petits amis ne t'a posé de questions ?

— Quelles questions, maman ?

— Je ne sais pas, moi... Par exemple sur la façon dont tu vivais chez toi, auprès de ta maman ?

— Non, maman.

— Alors, dis-moi exactement ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Ça a commencé pendant la récréation... Pierre...

— L'un de tes camarades ?

— Oui.

— Gentil ?

— D'habitude, mais pas aujourd'hui... Jusqu'à maintenant, c'était l'un des seuls qui ne s'était jamais moqué de mes longs cheveux, comme le font presque tous les autres, et qui n'avait pas essayé de tirer dessus pour me faire mal. Mais ça encore, je m'en serais moqué parce que, depuis le temps que ça dure, j'ai pris l'habitude et que je sais me défendre.

— Tu es très courageuse, je le sais.

— Pas toujours, maman...

Brusquement Dominique fondit en larmes, balbutiant :

— Tu ne peux pas comprendre, maman, comme c'est terrible pour moi... Ici, tu me parles comme si j'étais une fille et à l'école tout le monde me considère comme un garçon... Sur les listes et en classe je suis avec les garçons, jamais avec les filles ! Alors, je ne sais plus où j'en suis...

— C'est normal, chérie. Tout cela n'est d'ailleurs pas ma faute, mais celle de cette assistante sociale bornée qui a commis l'erreur, le jour de ta naissance, de t'inscrire comme étant du sexe masculin, alors que je l'ai suppliée de t'inscrire comme fille... Elle n'a jamais voulu !

— Mais elle a eu raison, maman, puisque je suis fait comme un garçon... Je sais très bien que les filles ne sont pas comme moi.

— Tu en as donc vu de près à l'école ?

— Oui, maman.

— C'est du joli ! De mon temps, ce n'était pas à sept ans qu'on s'occupait de ces choses-là...

Eh bien, puisque tu as vu des petites filles, un jour viendra, Dominique, où tu seras comme elles.

— Pourquoi ?

— Parce que, je te le répète, tu ne peux pas rester un garçon... J'en mourrais ! Et tu ne veux pas perdre ta maman, Dominique ?

L'enfant vint se blottir spontanément contre elle. Tout en caressant les longues boucles, maman continua doucement :

— Je t'aime tant, Dominique... Je n'ai que toi au monde et tu n'as que moi... Toi-même tu m'as dit tout à l'heure que tu étais très heureuse avec moi... Alors, il ne faut pas que cela change ! Ça peut durer encore tellement longtemps ! Toi et moi, chérie, nous n'avons besoin de personne—Continue à me raconter ce qu'a fait ce Pierre pendant la récréation.

— Je ne sais pas pourquoi, puisque je ne lui ai fait aucun mal, il est venu vers moi, accompagné de trois autres camarades que je n'ai jamais aimés parce qu'ils sont brutaux et menteurs. Et il m'a dit : « Toi, on en a assez de te voir avec tes manières et tes cheveux de fille... Je suis sûr que, chez toi, tu joues à la poupée ? »

— Qu'est-ce que tu as répondu ?

— Rien. J'ai bien senti que, pour eux, un garçon qui joue à la poupée, ce n'est pas un garçon...

— Ensuite, chérie ?

— Pierre m'a encore dit : « On va te régler ton compte une bonne fois pour toutes... Comme ça tu comprendras que les filles, on n'en veut pas ! »

— Un jour viendra où il changera d'avis...

— Je ne sais pas. Il avait l'air si méchant quand il disait cela ! La fin de la récréation est arrivée. Nous sommes rentrés en classe, mais tous les camarades me regardaient avec un air bizarre. Il y en a même eu un, assis devant moi, qui s'est retourné plusieurs fois en se moquant. Quand la maîtresse lui a demandé pourquoi, il a rougi et il n'a pas répondu. Après la classe, ils sont tous sortis, sauf moi que la maîtresse a fait rester seul avec elle en me demandant : « Qu'est-ce qui s'est passé pendant la récréation, Dominique ? Pourquoi te regardaient-ils tous ainsi ? Vous vous êtes battus ? » J'ai répondu que non, mais je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer.

— Que t'a dit alors la maîtresse ?

— Qu'il ne fallait pas pleurer pour des bêtises et que je devais montrer que j'étais un homme.

— Elle a bien fait de te dire que c'étaient des bêtises, mais elle n'aurait pas dû te dire que tu étais un homme... Cela prouve qu'elle n'a rien compris de toi ! Après tout, cela vaut peut-être mieux. La seule qui puisse t'aider, mon enfant, c'est ta mère...

— Elle m'a dit aussi, la maîtresse, que plus je grandirais et plus je m'apercevrais de la jalousie de mes camarades parce que je travaillais mieux qu'eux et que j'étais plus joli garçon...

— Elle a vraiment dit ça, la maîtresse ? Alors elle remonte un peu dans mon estime... Seulement elle est incapable de discerner que tu n'es pas « joli garçon » mais jolie fille ! De toute façon, ce qu'elle a dit là a dû te reconforter ?

— Oui. Elle m'a même embrassé... Je suis sorti de l'école et j'ai suivi la rue jusqu'au carrefour. Mais là, cachés par l'angle du mur, il y avait Pierre et ses copains qui m'attendaient. Dès qu'ils m'ont vu, ils se sont jetés sur moi en criant : « Sale fille ! A poil ! » et en commençant à m'arracher mes vêtements pour me déshabiller. Pierre avait des ciseaux à la main et essayait de saisir mes cheveux pour les couper. Je me suis défendu en criant très fort moi aussi. Heureusement qu'une dame est passée et a pris son parapluie pour taper sur mes assaillants en leur disant qu'ils devraient avoir honte de tous s'acharner sur moi. Ils ont eu peur et ils ont « détalé » à toute vitesse. La dame a voulu me consoler mais j'avais tellement honte que je suis parti en courant... J'ai couru comme ça jusqu'à la maison.

— C'est tout ?

— Oui, maman.

— Je crois, Dominique, que tu as raison de ne plus vouloir aller à l'école : on n'y apprend que de vilaines choses et on y découvre des êtres malfaisants qui seront plus tard des hommes. Moi aussi, j'ai été comme toi quand j'avais ton âge : je détestais l'école ! Et je n'ai été heureuse que le jour où ma mère m'en a retirée pour me mettre en apprentissage.

— Je ne retournerai plus à l'école ?

— Tu resteras ici, avec moi. Dès demain matin j'irai seule à ton école pour porter plainte auprès de la directrice. Ce qu'on t'a fait — essayer de te déshabiller dans la rue — est inadmissible ! Pourtant, le fait de rester à la maison et de n'en sortir à l'avenir qu'accompagnée par moi ne t'empêchera pas de poursuivre tes études. Tu dois continuer à travailler courageusement, comme tu l'as fait jusqu'à maintenant, pendant quelques années encore pour apprendre tout ce qu'une gentille enfant comme toi doit savoir si elle veut réussir dans la vie.

L'instruction, c'est ce qui m'a le plus manqué ! Si j'en avais eu, je serais certainement aujourd'hui à la tête d'une grande maison de couture parisienne alors que je ne dirige qu'un tout petit atelier, n'ayant que deux employées. Ce qui me permet tout juste de joindre les deux bouts en habillant une clientèle des plus modestes. Pour t'aider, je demanderai à Mlle Vincent, l'institutrice libre que j'habille depuis longtemps et qui donne des répétitions particulières dans le quartier, de venir ici deux fois par semaine. En échange, je ne lui ferai plus payer ses robes : elle sera très contente.

Cette conversation assez insensée, échangée entre elle et sa mère, Dominique devenue Mme Gonzalez n'avait jamais pu l'oublier. Et elle en arrivait même à penser que ce devait être à ce moment-là qu'était née inconsciemment, dans son cerveau d'enfant, la fabuleuse idée de transformation physique qui, peu à peu, mais sûrement, avait fini par faire d'elle, le temps aidant, non pas une femme comme les autres, mais l'être hybride et mutilé qu'elle était devenue vingt années plus tard. Parce qu'enfant, elle avait idolâtré cette mère, dont la moindre parole était alors pour elle vérité d'Evangile, la petite Dominique avait commencé, non seulement à redouter la violence des garçons, mais aussi à haïr ce sexe qu'elle était condamnée à perpétuellement cacher pour éviter les railleries de tout le monde. Et comme les idées courent très vite à cet âge, elle acquit la certitude qu'une chose que l'on doit cacher est une chose honteuse. Le terrible complexe, dont elle n'avait jamais pu se débarrasser par la suite, s'était emparé d'elle.

Pouvait-elle en vouloir aujourd'hui à cette maman qui avait été la première responsable de tout ? A trente ans, mariée et mère de famille, Dominique Gonzalez avait acquis la conviction qu'en fin de compte sa mère avait eu raison en l'aidant obstinément à devenir une éblouissante créature. Jeanne Perrin, que des psychiatres n'auraient sans doute pas hésité à ranger dans la catégorie des demi-folles, n'avait-elle pas toujours agi à l'égard de son unique enfant avec le désir de lui assurer un bonheur qu'elle-même n'avait jamais connu ?

Ce dont l'épouse de Miguel se souvenait maintenant, elle ne l'avait appris – de la bouche même de celle qui lui avait donné la vie – que de longues années plus tard... Elle avait su que, lorsque Jeanne avait fait la rencontre de celui qui l'avait mise enceinte, elle était persuadée, comme beaucoup de jeunes filles de son époque, de n'être sur terre que pour y vivre un seul grand amour qui marquerait toute son existence. Autant Jeanne, à dix-huit ans, était imprégnée de principes dévotement bourgeois voulant qu'une fille restât jeune fille jusqu'au moment où elle trouverait l'époux, autant Robert, ancien quartier-maître portant un personnage dénué de tous scrupules. Sans

demander l'autorisation de qui que ce fût, il avait pris la jeune fille comme n'importe quelle fille à matelots.

Le souvenir de cet accouplement bestial était resté ancré dans le cœur, dans l'âme et dans la chair meurtrie de Jeanne avec la force implacable du plus atroce des cauchemars... Cauchemar qu'elle n'avait plus cessé de revivre : l'homme ne s'était conduit qu'en brute plus familiarisée avec le viol qu'avec l'amour. A peine accompli, l'acte — qui aurait dû être pour elle le prélude d'une longue extase — s'était transformé en une flétrissure qui avait tué, d'un seul coup, tous ses rêves de jeunesse. Et elle s'était retrouvée enceinte et abandonnée, haïssant le butor qui n'avait même pas essayé de la comprendre puisqu'il n'avait recherché que son propre plaisir.

Pendant les premiers temps de sa grossesse, la victime s'était sentie partagée entre le dégoût, la honte et le désir de ne pas donner le jour à l'être qu'elle portait en elle. Et sa haine à l'égard du coupable n'avait pas été longue à se reporter sur tous les hommes, sans exception.

Mais la vie avait été la plus forte. Ayant compris que toutes les tentatives d'avortement seraient inutiles, à moins d'y laisser sa propre existence, Jeanne avait dû se résigner, n'acceptant son état qu'à la condition que l'enfant à venir ne fût pas du même sexe que celui qui l'avait engendré. Et, pendant les six derniers mois de grossesse, Jeanne n'avait plus pensé qu'à cette « fille » qui ne pourrait être — elle en était sûre — que son exacte réplique à elle : une enfant douce et délicate à qui elle inculquerait la haine de l'homme, de tous les hommes...

Le moment de l'accouchement vint. Quand Jeanne apprit qu'elle avait un fils, peu s'en fallut qu'elle ne perdît la raison. Heureusement, la sage-femme avait su se montrer persuasive :

— L'essentiel pour vous, c'est d'avoir un enfant. N'est-ce pas là le plus exaltant de tous les cadeaux ? Et quel que soit le tourment que vous éprouvez en ce moment ou les soucis que vous apportera l'obligation de l'élever, vous ne devez jamais oublier que plus tard, lorsqu'il sera grand, cet enfant reviendra votre plus sûr capital.

Depuis, les événements n'avaient fait que confirmer cette prédiction Dominique Gonzalez était bien devenue « le capital » de sa mère qui vivait confortablement à Paris des rentes que Miguel voulait bien lui envoyer depuis cinq ans. Mais n'était-ce pas un peu affolant de penser que Jeanne Perrin n'aurait certainement pas bénéficié de telles largesses si Dominique n'était pas parvenue à se transformer physiquement pour se faire épouser par un homme richissime ? Cela aussi, devait-elle le regretter ? Non, puisqu'elle avait l'impression d'être heureuse : elle aimait Miguel et elle savait qu'il ne pouvait plus

se passer d'elle. Personne d'autre qu'eux deux, à l'exception peut-être de sa mère, ne pourrait jamais comprendre qu'une pareille union pût se révéler durable. C'était pourquoi il fallait continuer à lutter — en évitant les embûches que la jalousie de malveillants ou de ratés, semblables à celui qu'elle venait de rencontrer, ne manquerait pas de dresser sur leur route — pour maintenir intact l'étonnant secret qui constituait le ferment même d'un bonheur assez spécial.

Comme le lui avait promis sa mère, Dominique n'était pas retournée à l'école le lendemain, mais Jeanne Perrin n'avait pas manqué d'aller rendre visite à la directrice pour lui manifester son mécontentement et lui faire part de sa décision. Quand elle en revint, l'enfant remarqua sa contrariété :

— Tu as vu la directrice, maman ?

— Je l'ai vue, chérie. C'est une femme qui ne veut rien comprendre aux choses de la vie... Il est véritablement scandaleux de penser que l'on confie à des gens pareils l'éducation de petits êtres sans défense ! Je suis très heureuse, Dominique, que tu ne remettes plus les pieds là-bas... En rentrant, je suis passée chez Mlle Vincent avec qui je me suis mise d'accord et qui viendra dès demain à 14 heures pour te donner ta première leçon particulière. Tu verras qu'avec elle tu progresseras beaucoup plus vite.

Ce n'avait été que longtemps après, quand elle avait quatorze ans, que Dominique avait fini par apprendre comment les choses s'étaient passées au cours de cette entrevue entre sa mère et la directrice. Elle avait pu comprendre alors pourquoi Jeanne Perrin faisait triste figure au moment de son retour à la maison ! L'entrevue avait pris, en effet, un tout autre tour que celui qu'elle avait souhaité en arrivant à l'école. Il était même probable que, si elle avait pu le prévoir, la maman outrée se serait abstenue de faire le déplacement.

Après l'avoir accueillie assez froidement dans son bureau et l'avoir laissé exprimer ses doléances, la directrice avait répondu :

— D'aussi regrettables incidents ne se seraient sans doute jamais produits, madame, si votre fils n'était pas habillé et coiffé d'une façon telle que cela peut prêter à équivoque dans l'esprit d'enfants encore très jeunes dont les réflexes sont beaucoup plus guidés par l'apparence extérieures que par le raisonnement.

— Que reprochez-vous aux vêtements de Dominique ?

— Ils sont soignés Mme Perrin... trop soignés même ! C'est très délicat pour moi de vous faire cette remarque mais il semblerait que ses pantalons, pour ne citer qu'eux, seraient plus destinés à une fillette

qu'à un garçonnet ?

— Des blue-jeans sont toujours des blue-jeans, madame la directrice ! La seule question qui joue, quand on les achète, est celle de la taille et non pas celle du sexe !

— Ne vous mettez pas en colère, chère madame... Si je vous parle ainsi, c'est uniquement dans l'intérêt de Dominique et pour éviter qu'à l'avenir, il ne soit à nouveau la risée de ses camarades... C'est comme ses cheveux...

— Qu'est-ce qu'ils ont, ses cheveux ?

— Ils sont admirables, mais beaucoup trop longs, et surtout trop bouclés, pour des cheveux de garçon... L'autre jour, je regardais votre fils jouer dans la cour avec deux ou trois petites filles... Eh bien, aucune d'elles, qui ont sensiblement son âge, n'avait une chevelure aussi longue et j'ajouterais surtout : aussi apprêtée ! On comprend très bien — quand on voit la merveilleuse blondeur de Dominique — que vous ayez attendu aussi longtemps avant d'assassiner de telles boucles... C'est là un terrible sacrifice pour une maman ! Mais enfin, il arrive quand même un moment où une mère doit faire abstraction de sa propre satisfaction et ne penser qu'à l'intérêt de son enfant... Dominique n'est plus tout à fait un bambin, madame : il a sept ans... Ce n'est pas pour rien que l'on appelle ce moment « l'âge de raison ».

— Vous me demandez là quelque chose de monstrueux : couper les cheveux de Dominique ! Jamais, vous m'entendez ? Jamais, tant que je serai vivante et auprès de lui, personne ne touchera à un seul cheveu pour moi ! Mais elle est toute la sève, toute la vie, tout l'avenir de mon enfant. Et puisqu'il en est ainsi, je préfère retirer Dominique de votre école en laquelle je n'ai plus confiance ...Une école où tous lui veulent du mal : ses soi-disant camarades, leurs parents, les professeurs, tous sans exception ! Ceci, parce que c'est un être exceptionnel, alliant déjà la beauté physique à la gentillesse morale... Une nature d'élite qui ne peut que perdre au contact de l'envie et de la jalousie. Au revoir, madame la directrice ! Une mère, connaissant aussi bien ses devoirs que moi, n'a nul besoin de vos conseils... Couper les cheveux de Dominique ! Mais quelle aberration ! Pourquoi ne pas lui mettre un uniforme pendant que vous y êtes ?

Malgré cette sortie, qu'elle avait crue glorieuse, Jeanne Perrin ne s'était pas sentie tellement fière ni tellement sûre d'elle lorsqu'elle était rentrée à son domicile. Les vêtements et les cheveux de Dominique n'avaient été pour elle qu'un prétexte venu fort à propos. Comment aurait-elle pu avouer à la directrice que sa seule ambition — et même l'unique but de sa vie — était de faire de Dominique « sa fille » ?

Comment expliquer que ce que les camarades de l'école avaient baptisé « des manières » n'était en réalité, chez son enfant, que les prémices d'une féminité naissante qui ne ferait

— grâce à son patient travail à elle, la mère — que grandir et s'amplifier ? Comment affirmer enfin qu'elle était décidée à aller jusqu'au bout de son rêve ahurissant et qu'elle n'en connaîtrait le couronnement que le jour où plus personne ne douterait qu'elle eût mis au monde un enfant de sexe féminin ?

Une nouvelle vie très renfermée, presque une vie de cloître, commença pour l'enfant qui n'avait le droit de sortir de l'appartement qu'accompagné par sa mère. Quand le temps des vacances arrivait, Jeanne Perrin choisissait toujours des coins perdus. Elle louait des maisons isolées, de préférence dans le centre de la France, loin des agglomérations. Dominique n'y trouvait pour jouer — ceci toujours sous la surveillance attentive de sa mère

— que des petites paysannes de son âge. Il s'ennuyait tellement pendant ces vacances qu'il ne retrouvait la joie qu'au moment de repartir pour Paris. Et pourtant, l'appartement n'avait rien d'un palais ! Seulement Dominique y vivait, choyé, comme une petite princesse, dorloté du matin au soir, essayant à son gré, avant les clientes, toutes les robes qui étaient créées dans la pièce servant d'atelier. Une pièce qui était devenue son véritable royaume et où il passait des heures en compagnie des deux ouvrières qui lui apprenaient les mille et un secrets d'un métier délicat pour lequel il faut avoir des doigts de fée.

Assez vite, les études avaient été abandonnées : les répétitions données par Mlle Vincent avaient pris fin quand la maman avait estimé que Dominique en savait assez pour ne pas paraître trop ignare. A treize ans, la lecture remplaça les études. Dominique adorait lire et dévorait tout ce que sa mère voulait bien qu'il lût. Ces livres, des romans de préférence, étaient soigneusement choisis, triés, axés presque tous sur le même thème : celui qui fait rêver les jeunes filles tout en leur expliquant que le prince charmant ne peut exister que s'il est beau, galant, romantique, élégant et surtout follement respectueux de la fragilité féminine.

Les rares fois où l'on sortait pour aller au cinéma, ce n'était que pour voir des histoires d'amour. Les films de gangsters et même beaucoup de westerns, où des hors-la-loi s'entre-tuaient par plaisir, étaient bannis. On allait peu au théâtre et encore moins au music-hall, mais on regardait avidement la télévision à condition que les émissions eussent été sélectionnées par maman.

L'appétit était bon. Dominique était très gourmand : il adorait faire la

cuisine en utilisant les recettes subtiles de maman qui, après avoir supervisé la cuisson des plats, disait en les goûtant :

— C'est parfait, ma chérie. Tu seras une excellente maîtresse de maison. Une femme qui ne sait pas faire de la bonne cuisine n'est pas tout à fait femme.

Il n'y avait pratiquement plus de problème vestimentaire. A l'exception de quelques pantalons, conçus par maman pour mettre en valeur l'élégance des formes, Dominique avait une garde-robe exclusivement féminine. Et il en était ravi. Les jours de sortie, quand il lui arrivait de rencontrer des voisines, il rougissait de plaisir lorsque celles-ci s'extasiaient en disant à sa mère :

— Sincèrement, madame Perrin, Dominique devient une vraie jeune fille ! Elle est de plus en plus jolie...

Ce qui était la vérité.

Ce qu'elles ne pouvaient pas savoir, les voisines, c'était que, depuis quelque temps déjà, ayant constaté que Dominique grandissait très vite, maman l'avait emmené chez un médecin « spécialisé » — dont elle avait eu la précieuse adresse grâce aux bons offices d'un confrère couturier — qui avait commencé à administrer à l'adolescent un savant traitement hormonal. Avant d'aller chez l'habile praticien, maman avait expliqué :

— Maintenant que tu as quinze ans, ma chérie, il est temps que tu prennes des formes. Tu manques de poitrine, et tes fesses ne sont pas assez charnues : ce sont là deux atouts indispensables chez la femme. C'est très laid, une femme plate, surtout si elle est aussi grande que tu vas l'être. Tu verras qu'après ce petit traitement, tout s'arrangera. Dans trois ans tu seras resplendissante.

Une fois encore, maman ne s'était pas trompée : à dix-huit ans Dominique était, de loin, l'une des plus belles créatures du quartier des Batignolles, et « les Batignolles », n'est-ce pas un morceau de ce Paris où affluent les plus belles filles du monde ? Si belle et si appétissante, Dominique, que les clientes de madame-mère, toutes plus en chair les unes et les autres, se délectaient lorsque la fille de la maison se pavanait devant elles pour leur présenter les dernières trouvailles inventées par leur couturière. Toutes avaient la conviction immédiate qu'une robe aussi bien portée ferait autant d'effet sur elles-mêmes. Lune d'elles alla même jusqu'à dire :

— Le fils de ma meilleure amie est modéliste dans une grande maison de couture. Je suis persuadée que, s'il voyait l'une de vos créations, présentée par Dominique, il serait très intéressé...

Les affaires sont les affaires, Mme Perrin le savait depuis le premier jour où elle avait commencé à tenir commerce en son appartement pour faciliter les échéances des loyers et surtout pour offrir à Dominique tout ce dont il pouvait rêver. Lentement, mais sûrement, la situation familiale s'était sinon améliorée, du moins stabilisée. Ce n'était pas le Pérou, ni même le grand confort, mais une certaine aisance pour ambitions limitées. Le seul vrai drame de Jeanne Perrin était que ses propres ambitions pour Dominique étaient illimitées : Dominique avait droit à tout, à condition qu'il écoutât aveuglément les conseils de sa mère.

Dominique avait pris le goût des parfums très violents qui montent un peu à la tête et qui grisent, ainsi que l'habitude de se maquiller. Maman n'y avait pas vu d'objection, trouvant même que cela lui donnait « des allures de star ».

Si l'apparence extérieure atteignait ainsi à une sorte de réussite assez exceptionnelle, comment se passaient les choses pour ce qu'on ne voyait pas ? ce qu'on cachait le plus possible ? Au fur et à mesure que la puberté était venue et que le sexe s'était développé, les slips miraculeux imaginés par maman – qui aurait presque pu prendre un brevet pour une telle invention – avaient changé de dimension, mais pas tellement, après tout, pour la bonne raison que, s'il risquait d'être un peu encombrant pour quelqu'un qui jouait à la jolie fille, ce sexe de Dominique était loin d'être volumineux. C'était un sexe chétif, ne donnant pas de grands désirs physiques à son propriétaire à chevelure blonde. Toujours attentive, maman avait posé plusieurs fois la question délicate :

– Chérie, il ne t'arrive pas parfois d'éprouver certaines envies et même d'être... en érection ?

– Non, maman.

Dominique ne mentait pas. Parfois cependant, il lui était arrivé de ressentir une chaleur intérieure assez indéfinissable – non pas à certains contacts car il n'y en avait aucun – mais à la vue, au cinéma ou sur l'écran de la télévision, de quelques artistes. Mais cela ne se produisait que lorsque ceux-ci étaient d'apparence très mâle : ce qui était assez rare. Dès que l'écran s'éteignait, c'était à nouveau le retour au calme.

Maman devinait ces alertes qui l'angoissaient et vite, très vite, elle se hâtait de détourner l'attention de sa progéniture en trouvant une phrase destinée à ramener immédiatement l'instinct de féminité : « Ma chérie, tu n'as pas mis assez de rimmel aujourd'hui sur tes cils », ou bien « Sois gentille d'essayer la nouvelle robe que je viens de terminer

pour Mme X... Cela me rendrait un grand service pour les quelques retouches que j'ai encore à y faire. » Et Dominique, maîtrisée, déjà bonne fille, passait la robe.

Il fallait reconnaître que, depuis qu'il suivait régulièrement le traitement sous la direction du docteur-miracle, Dominique était devenu de plus en plus « femme ». Il n'y avait pas un homme, le rencontrant dans la rue quand il sortait en compagnie de sa mère, qui n'eût un regard admiratif voulant dire : « Fichtre, la belle fille ! » Il restait encore le problème de la voix — et sans doute serait-ce le plus long et le plus délicat à résoudre — une voix qui ne possédait pas la moindre intonation féminine. Aussi maman ne cessait-elle de conseiller :

— Parle le moins possible devant des tiers. Quand nous ne sommes que toutes les deux, cela n'a pas d'importance, mais fais très attention lorsque d'autres que moi t'écoutent ! Ils pourraient se poser des questions. C'est très révélateur, la voix... De toute façon, prends l'habitude, pour les cas où tu serais obligée de parler ailleurs qu'à la maison, de ne le faire qu'en atténuant le son, à mi-voix... Evite surtout les éclats ! Tu n'as qu'à t'exercer un peu tous les jours : cette précaution deviendra vite chez toi une habitude.

Nouveau conseil que Dominique avait scrupuleusement suivi. Mais ce qu'il trouvait le plus pratique pour lui était encore de rester bouche cousue. Elle était étonnamment silencieuse à cette époque, la jolie Dominique ! « Sois belle et tais-toi... » pensait-elle alors. Mais, depuis qu'elle était devenue Mme Gonzalez, elle s'était largement rattrapée ! Si le timbre de sa voix — comme l'avait remarqué Edouard Stoll — demeurait toujours un peu feutré, cela ne lui demandait plus aucun effort : la longue pratique d'exercices vocaux avait rendu l'anomalie à peu près naturelle. Une fois de plus, maman avait vu juste en affirmant que, le temps aidant, tout finirait par s'arranger.

Ce problème vocal n'avait pas été le seul à grever d'un lourd handicap la mutation. Une autre barrière s'était dressée — il serait plus approprié de dire hérissée — risquant, si elle n'était pas franchie et abattue, de réduire à néant les progrès déjà accomplis : la difficile suppression du système pileux.

A vrai dire, la chance avait déjà voulu que la blancheur de la peau très fine de Dominique ne fût pas ternie par ces traces bleuâtres que laissent sur les peaux mates, et cela malgré toute la poudre dont on peut faire usage pour les dissimuler, les racines de barbes brunes bien plantées. Les poils de Dominique « adolescente » étaient réduits à un léger duvet. Mais, avec raison une fois encore, maman avait jugé que

c'était quand même trop et que l'un de ses devoirs les plus impérieux était de remédier, sans tarder, à un pareil état de fait. Autant ce duvet pouvait se justifier, et même être apprécié, à proximité de l'appareil génital, autant il était déplacé sur les joues et sur le bas du visage qui devaient conserver une fraîcheur immaculée.

L'emploi du rasoir se serait révélé une erreur irréparable à la longue : la périodicité même de son utilisation n'aurait abouti qu'à donner au duvet blond le désir de se transformer en véritable poil qui, en fonction de l'inexorable loi de vitalité universelle, n'aurait fait que pousser de plus en plus dru au fur et à mesure qu'on l'aurait coupé. Restait le procédé, vieux comme la beauté du monde et cher aux princesses de l'Antiquité, de l'épilation. Après s'être renseignée auprès de spécialistes et avoir surtout lu d'innombrables magazines ou revues consacrés aux recettes qui vulgarisent les canons de la beauté, maman s'était muée en esthéticienne. Et, dans le secret de l'appartement des Batignolles, elle n'avait pas hésité à imposer à Dominique, chaque semaine, d'interminables et douloureuses séances épilatoires. Ce fut une lutte sans merci contre l'assaut de la nature. Après chaque séance, des crèmes adoucissantes venaient tempérer « le feu » laissé par la pince à épiler ou par les applications de cire chaude qui permettaient de tout arracher d'un seul coup.

Mais la physiologie de Dominique — dont la constitution était des plus robustes — progressant avec les années, la lutte aurait risqué de devenir très vite inégale et même inefficace. Ce fut le moment crucial que choisit madame-mère pour l'introduction du traitement hormonal dans la vie de son enfant. Traitement qui fit merveille : plus la poitrine et les hanches se développèrent, plus le duvet se fit rare sur le radieux visage, au point qu'il devint presque inexistant. Il ne subsista plus que l'agréable « velouté » dont les plus belles créatures s'enorgueillissent à juste titre : n'apporte-t-il pas à l'épiderme une douceur inégalée lorsqu'il consent à se laisser caresser ? Le deuxième grave problème avait été résolu. A trente ans, Mme Gonzalez pouvait en savoir encore gré à sa maman, puisqu'elle n'avait jamais cessé depuis, sur les conseils impérieux de ses différents médecins, de suivre le traitement hormonal.

Ce dont elle n'avait pu se rendre compte, lorsque maman le lui avait imposé, ce dont, même devenue une épouse épanouie, elle ne mesurait pas toute la portée, c'était que ce fameux traitement — pratiqué par tous ceux qui, comme elle, avaient accepté ou choisi de devenir « femmes » — avait presque toujours de redoutables conséquences... S'il permettait à l'organisme de se développer extérieurement au point de faire naître les apparences les plus trompeuses, il agissait également sur le comportement psychique. Et, dans ce domaine, le résultat était

plus qu'inquiétant puisqu'il pouvait conduire à la démence progressive.

Si, dans la prodigieuse aventure de Dominique, il y avait eu, au départ, l'implacable volonté d'une mère, guidée elle-même par une demi-folie engendrée sous le double effet du dégoût du mâle et de l'abandon, un deuxième élément moteur essentiel était venu renforcer le travail de mutation. A la pression morale continue à laquelle l'enfant avait été soumis pendant les quinze premières années, était venu s'ajouter le choc progressif et soigneusement dosé du traitement médical qui avait fait que Dominique s'était éloigné physiologiquement et psychologiquement de plus en plus de l'être qu'il était en naissant. Même si, à certaines périodes assez rares, un sentiment normal de révolte avait surgi en lui à l'égard de cette existence hybride et contre nature, celui-ci n'avait été que très passager. Les hormones avaient produit leur effet, le rendant d'autant plus apathique et docile qu'il se féminisait davantage.

« La » Dominique de dix-huit ans n'était même plus capable d'avoir des réactions viriles : elle n'avait pas la force de lutter et se complaisait sincèrement dans l'idée d'être une créature féminine. Elle s'abandonnait à ces joies secondaires qui, pour elles, avaient pris le pas sur toutes les autres : le besoin d'être admirée et cajolée par ceux ou par celles, telle sa mère, qu'elle sentait plus forts qu'elle; le désir grandissant de plaire et, par voie de conséquence, de devenir de plus en plus belle et apprêtée; la nécessité enfin d'être « prise » un jour comme une femme plutôt que celle de « prendre » comme l'exige le vrai mâle. La folie, venue de la mère, s'était immiscée dans son esprit et n'avait fait que s'amplifier après une certaine « visite de contrôle » faite, toujours en compagnie de maman, chez le médecin qui lui administrait, moyennant de substantielles finances, le traitement insensé.

Il disait d'ailleurs des choses passionnantes, ce médecin, dont les besoins d'argent se doublaient d'un certain sadisme qui devait le pousser à transformer des êtres pour la seule curiosité de « voir ce que ça donnerait ». Cela en s'abritant derrière le louable souci de rendre service à une humanité souffrante. Ce qui lui avait valu d'accroître sensiblement sa clientèle.

Après avoir longuement examiné, en présence de madame-mère, l'admirable nudité de « la » Dominique de dix-huit ans, qui s'exhibait complaisamment devant lui et dont les formes se rapprochaient de la perfection, il ne put s'empêcher de s'exclamer, enthousiaste :

— Voilà peut-être ma plus belle réussite !

Ce qui combla d'aise maman et fit de Dominique presque une fille heureuse. Le « presque » venait de ce qu'il restait encore, pour la splendide créature, quelque chose dont elle avait de plus en plus honte : ce sexe masculin qui continuait à la différencier des jolies filles de son âge. C'était là une plaie secrète dont souffrait atrocement la Dominique apparemment « femme » pour tous ceux qui ne la voyaient qu'habillée. Cette verge, ces testicules, lui semblaient inutiles maintenant qu'elle se sentait partiellement transformée.

Elle ne se gêna pas pour le dire, ce jour-là, dans le cabinet du médecin :

— Et ça ? Qu'est-ce qu'on va en faire, docteur ? Votre traitement n'y a rien changé...

Ce fut comme si une semonce désespérée venait d'être lancée dans le silence du cabinet. Maman en eut le vertige : Dominique s'était exprimée froidement, sans larmes, méprisante même, comme quelqu'un qui avait très bien compris que la sensationnelle réussite ne serait toujours que relative.

— C'est là un dernier problème, répondit avec autorité le médecin, qui ne pourra être résolu qu'un peu plus tard, mais je vous promets qu'il le sera... Avez-vous toujours confiance en moi, Dominique ?

— Oui, docteur.

— Et vous, madame ?

— Vous le savez bien, docteur, sinon je ne serais pas venue, il y a déjà trois années, vous demander de vous occuper de mon enfant.

— Puisqu'il en est ainsi, rhabillez-vous, Dominique. Dès que ce sera fait, vous vous assoirez dans ce fauteuil, à côté de madame votre mère, et vous m'écoutez, comme elle. Au point où nous en sommes aujourd'hui, il y a certaines choses que vous devez savoir toutes les deux et que l'on ne vous a sans doute encore jamais expliquées... Elles vous permettront peut-être de mieux comprendre, mon enfant, que, contrairement à ce que vous semblez penser actuellement, vous ne devez pas avoir honte d'être ainsi constituée et surtout ne pas imaginer que le fait, pour une créature aussi belle que vous, d'être dotée d'un sexe masculin puisse être une gêne dans l'existence qui l'attend... Qui sait ? Peut-être sera-ce même pour vous un fabuleux avantage sur toutes celles que vous allez surclasser.

Pendant que Dominique se vêtait, il continua :

— D'abord il faut bien vous mettre dans la tête que nous ne sommes plus au Moyen Age, ni même au XIXe siècle. Nous vivons à une époque où tout va très vite et où toutes les découvertes sont, non

seulement possibles, mais même encouragées à condition qu'elles soient justifiées par l'impérieuse nécessité d'améliorer le sort de ceux qui souffrent de leur état. C'est là le véritable domaine de la médecine qui, grâce justement à des traitements du genre de celui que je vous ai administré, a fait d'immenses progrès.

Quand elle fut assise, il poursuivit :

— Mais ce qu'il y a d'assez surprenant, c'est que dans nos pays, qui se prétendent « civilisés » et où tous ces progrès sont constatés, nous sommes très en retard par rapport à certaines peuplades, considérées aujourd'hui comme « sauvages », dans la reconnaissance officielle de certaines formes d'homosexualité... Pour quarante-neuf des soixante-seize sociétés humaines — ce qui nous donne un pourcentage de 64 pour cent — sur lesquelles des études précises ont été faites à ce sujet, certaines activités homosexuelles sont normales et socialement acceptables. Ces groupes ethniques sont constitués par des tribus, réparties un peu partout dans le monde, telles que celles des Chandas, des Azandés, des Dahoméens, des Pasquans, des Papapas... et beaucoup d'autres où la forme la plus courante d'homosexualité est celle du « berdache » ou « travestisme ».

« Le berdache, ma chère Dominique, est comme vous : il s'habille en femme, effectue des travaux de femme et va même beaucoup plus loin que vous ne l'avez fait en acceptant certains aspects du rôle féminin dans le comportement sexuel avec des hommes. Il est à noter que l'inverse est beaucoup plus rare chez ces peuplades évoluées que chez nous où nous trouvons beaucoup de femmes qui s'habillent comme les hommes tout en rêvant d'adopter le rôle sexuel du mâle ; Dans certaines régions, l'homme qui assure le rôle féminin est considéré par les autres membres de la communauté comme un puissant shaman. Chez les Tchouktches de Sibérie, par exemple, ces individus mettent des vêtements de femmes, adoptent des manières féminines et peuvent devenir « l'épouse » d'un autre homme : l'accouplement se fait par l'anus, le shaman jouant toujours le rôle féminin. Mais, en plus de « l'épouse » shaman, le mari possède habituellement une autre épouse avec laquelle il pratique le coït hétérosexuel. En revanche, le shaman peut, à son tour, entretenir une maîtresse féminine : il arrive souvent que des enfants naissent de ces unions... »

— Tout ce que vous nous dites là, docteur, paraît tellement invraisemblable, dit maman, que si ce n'était pas vous, en qui ma fille et moi avons une telle confiance, qui nous l'affirmez, nous aurions une certaine peine à le croire... N'est-ce pas, Dominique ?

Dominique resta silencieuse, continuant à fixer le médecin avec ces

grands yeux étonnés qu'elle avait déjà quand sa mère lui avait fait certains aveux le soir où elle était revenue en pleurant de l'école.

— Tout est cependant rigoureusement vrai, madame, répondit le médecin avant d'ajouter : le shaman jouit d'un prestige considérable et a une position très importante au sein de la communauté. Ceux qui l'entourent, et qui le respectent, sont persuadés qu'il a été volontairement transformé par un pouvoir surnaturel et beaucoup d'hommes craignent d'être, eux aussi, changés, bien que cette mutation puisse élever leur niveau social.

Puis, s'adressant plus particulièrement à madame-mère :

— Chez les Koniags, certains enfants mâles sont élevés dès l'enfance — comme vous-même l'avez fait, madame, avec Dominique — pour jouer le rôle de la femme. Ce qui prouve que vous n'avez rien inventé en vous laissant guider par votre instinct de mère très exclusive... Ces enfants apprennent les gestes féminins, portent des bijoux de femme et deviennent remarquablement habiles dans les tâches féminines. Arrivés à maturité, ces hommes deviennent les épouses des membres les plus importants de la communauté : ce qui leur permet de se faire respecter. Si je vous raconte cela, madame, c'est simplement parce que j'ai tout lieu de penser qu'un jour viendra où — en tenant compte du fait qu'elle a toutes les chances de vivre dans notre monde « civilisé » — ce sera peut-être aussi le destin de Dominique : se faire épouser par un homme important... N'est-ce pas là le plus grand souhait que puisse faire une maman aussi attentive que vous ?

Pendant quelques secondes, madame-mère demeura interloquée, le souffle coupé par la question qui venait de lui être posée d'une façon aussi inattendue. Puis elle finit par balbutier :

— Mais, docteur... Il n'a jamais été question, dans mon esprit, d'envisager le mariage pour ma fille ! Dominique, d'ailleurs, n'en a aucune envie... N'est-ce pas, chérie ?

Et comme Dominique, une fois encore, restait muette, maman s'empressa d'ajouter :

— Elle est encore trop jeune... Ce n'est pas parce que l'on est belle et grande, à dix-huit ans, que l'on connaît quelque chose de la vie, docteur ! Moi-même, hélas, j'en ai fait, à cet âge, la triste expérience : j'ai été abandonnée... Pour rien au monde je ne voudrais que cela se reproduisît pour ma fille unique ! Je préférerais la voir morte plutôt que malheureuse comme je l'ai été.

— Je comprends très bien un tel sentiment qui vous honore, mais je crois, chère madame, me souvenir de vous avoir entendue me dire que

vous n'aviez jamais été mariée ? Pour Dominique, si je viens de lancer l'idée de « mariage », c'est bien parce que je ne conçois pour elle qu'une union tout ce qu'il y a de plus légale... Vous me comprenez ?

— Très bien, docteur... Seulement, en aucun cas il ne saurait être question pour Dominique d'union, même « légale » comme vous le dites, en admettant que ce fût possible. Vous n'imaginez pas Dominique vivant avec un homme ! Elle est comme moi : elle déteste les hommes, elle les hait... N'est-ce pas, chérie ?

Pour la troisième fois, Dominique se tut. Exaspérée, madame-mère lui demanda :

— Pourquoi ne réponds-tu pas ? Tu ne vas tout de même pas me dire que tu as envie d'être la compagne d'un homme après ce que je t'ai appris de cette engeance ? Ce serait la négation de tous mes efforts, de tout ce que j'ai fait, depuis le moment où j'ai été enceinte de toi, pour lutter contre une telle attirance qui ne peut que t'être néfaste ! Aucun homme au monde n'est capable de te comprendre et donc de te rendre heureuse !

— Oui sait, madame ? dit avec calme le médecin. Vous avez assez d'expérience pour savoir, comme moi, que l'amour est un grand mystère qui peut, parfois, prendre les chemins les plus détournés... Je vous l'ai dit tout à l'heure : Dominique est une réussite dont vous et moi sommes les artisans... Pourquoi la renier ? Pourquoi ne pas reconnaître que votre enfant est devenue une incomparable créature, capable de plaire et d'être aimée ? Pourquoi aussi n'aurait-elle pas le droit d'aimer à son tour, telle qu'elle est ? Personne, à commencer par celle qui lui a donné la vie, n'a le droit de lui interdire cette joie... Ce que vous avez toujours voulu, madame, c'est bien de faire, avant tout, le bonheur de Dominique ?

— Là, c'est vrai, docteur...

— Alors ? Avant de satisfaire vos propres désirs, madame, ne croyez-vous pas qu'il serait plus sage de votre part de commencer par l'interroger sur ses propres aspirations ? Parlez, Dominique. Nous vous écoutons...

Il y eut un long silence. Le regard de Dominique allait alternativement du médecin à sa mère, un regard embué de larmes. Finalement, une réponse vint, hachée, presque hésitante :

— Je... Je ne sais pas.

— Vous voyez s'exclama triomphalement maman, elle ne sait pas, docteur ! Elle ne saura jamais parce qu'elle est comme sa mère : elle a

peur de l'homme !

— En ce moment, peut-être, madame, mais demain ? Si, un jour, cette crainte que vous vous êtes ingéniée à créer en elle s'évanouissait, nous n'aurions plus alors qu'à souhaiter qu'elle se souvînt de cette conversation... Mais je pense que c'est suffisant pour aujourd'hui. Et comme je ne voudrais surtout pas que nous nous séparions sur une mauvaise impression de votre part, madame Perrin, je préfère compléter le petit exposé que j'ai commencé sur ces groupes humains qui ont l'intelligence de ne pas se montrer trop hostile à l'égard de l'homosexualité. S'il vous arrivait d'y réfléchir par la suite, je crois sincèrement qu'il pourrait vous être utile, à l'une et à l'autre, pour l'avenir.

— Sachez donc que, chez les Langos, certains hommes, après s'être toujours habillés comme des femmes, simulent la menstruation avant de se faire épouser par d'autres hommes. On les croit impuissants : les épouses féminines accueillent ces épouses masculines au sein de la famille, mais leur prestige n'est pas grand ! Cette situation est la même chez les Tanolas de Madagascar où des hommes, nommés *sarombavy*, adoptent le rôle féminin parce qu'ils ont présenté des — tendances féminines dès l'enfance. Selon un grand spécialiste de ces questions, Ralph Linton, être un *sarombavy* constitue une sorte de refuge pour les fils cadets qui, autrement, ne seraient rien. L'attitude de la population à leur égard est neutre : ils ne sont ni ridiculisés ni glorifiés.

» Apprenez aussi que, chez les Sivans d'Afrique, tous les hommes et garçons, sans exception, pratiquent le rapport anal et n'admettent le rôle de la femme que dans les situations strictement sexuelles destinées à la procréation. Les hommes qui ne pratiquent pas ce double comportement sont considérés comme « anormaux ». C'est vous dire que tout est relatif selon les latitudes et les pays !

» Enfin, ce que vous devez savoir, c'est que dans toutes les régions du globe un nombre considérable de femmes et d'hommes sont hermaphrodites. Plus proprement nommés « intersexués », la plupart de ces individus sont caractérisés par le fait qu'ils possèdent des organes génitaux externes d'un type intermédiaire. Les détails anatomiques techniques ne sont plus tellement importants pour notre siècle. Il suffit de dire que, bien que les organes génitaux du sexe opposé ne soient pas parfaitement reproduits, ils peuvent dévier suffisamment de la normale pour confondre les adultes ignorant le véritable sexe de l'enfant (*Voir La Maudite, Editions j'ai lu, 361***). Dans de telles conditions, il arrive qu'un individu avec des ovaires soit élevé comme un garçon ou, plus communément encore, qu'un individu avec des testicules soit élevé comme une fille.

« Dans un grand nombre de cas semblables, l'individu préfère le rôle sexuel dans lequel « il » – ou « elle » a été élevé, même si celui-ci est en opposition avec sa physiologie. C'est ainsi que des femmes, dont les organes génitaux n'étaient pas, à leur naissance, du type féminin normal et qui ont donc été élevées comme des garçons, déclarent souvent qu'elles préfèrent vivre une vie masculine et assurer le rôle de « mari » d'une autre femme plutôt que de revenir à leur véritable rôle génétique. A l'inverse, des hommes ayant des parties génitales superficiellement analogues à celles de la femme préfèrent, dans de nombreux cas, conserver la position sociale et sexuelle d'une femme. La conclusion de tout ceci est que les premières expériences et l'éducation par le groupe, ou par la famille, ont une importance capitale pour la sexualité générale de l'homme.

– Dans quelle catégorie me rangez-vous, docteur ? La première ou la seconde ?

– Aucune des deux, Dominique. Étant née avec des organes bien définis, vous n'êtes nullement un « intersexuel ». Disons que vous êtes devenu un « transsexuel » c'est-à-dire un être qui, tout en étant né garçon, cherche depuis son enfance à devenir une femme parce que ses désirs psychiques, ses appétits charnels et – il faut bien le reconnaître – la réelle transformation d'une partie de son apparence physique résultant du traitement qui lui a été appliqué depuis trois années, le lui commandent impérieusement. A moins que vous n'ayez maintenant des regrets ?

Sans hésiter, Dominique répondit :

– Je n'en ai aucun, docteur ! Je suis très heureuse d'être ainsi... Et je serai toujours reconnaissante à ma mère de s'être acharnée, avec beaucoup de courage, à faire de moi celle que je suis devenue. Seulement je voudrais être encore plus « femme », tout à fait femme, docteur ! Vous me comprenez ?

– Je vous ai dit que nous étudierons ce problème dans quelque temps. Il est préférable d'attendre votre majorité pour prendre la décision finale qui ne dépendra ni de votre maman. ni de moi, mais de vous seule.

– Je crois, docteur, dit encore très doucement Dominique, que le jour où je serais enfin débarrassée de ce qui me gêne moralement et physiquement, je serai très capable – comme vous l'avez laissé entendre tout à l'heure – de devenir amoureuse d'un homme fort, et vrai, qui me protégerait et me défendrait vis-à-vis de tout le monde comme ma mère a su le faire jusqu'à présent.

- Toi, amoureuse ! s'exclama madame-mère, étonnée.
- Oui, maman, très amoureuse...
- Et qu'est-ce que je deviendrai, moi, dans tout cela ?
- Vous, madame Perrin ? dit le docteur... Vous ne pourrez qu'être radieuse de constater que votre obstination maternelle a fini par aboutir au plus sublime des résultats : le bonheur de votre enfant.
- Croyez-vous, docteur, que le véritable bonheur réside dans l'amour d'un couple ? Permettez-moi d'en douter !

Ce fut sur ces paroles plutôt pessimistes de Jeanne Perrin que se termina, chez le médecin qui avait su faire preuve d'une certaine franchise, la visite que l'épouse de Miguel Gonzalez ne pourrait jamais oublier non plus.

Pendant les jours qui suivirent et malgré la profonde impression que lui avaient laissée les paroles du docteur, Dominique fut loin de soupçonner qu'avant d'atteindre le bonheur, fait d'amour et de tendresse, dont elle rêvait, il allait lui falloir d'abord composer avec la faune assez spéciale qui la guettait et qui l'attendait... Faune se complaisant dans un milieu en marge et dans un climat malsain dont elle aurait beaucoup de mal ensuite à s'évader. Si le malheur avait voulu qu'elle n'y fût pas parvenue, « la belle Dominique » n'aurait plus été — comme tant d'autres qui s'étaient brûlé les ailes avant elle dans la redoutable aventure — qu'une désaxée pour qui la vie n'aurait plus eu aucun sens.

Il y eut une réelle surprise dans l'appartement des Batignolles : un homme venait d'y pénétrer en compagnie de cette cliente de Jeanne Perrin qui avait dit que le fils de l'une de ses meilleures amies était modéliste dans une grande maison de couture.

Un homme ? D'apparence tout au moins parce qu'il en portait l'habillement, mais sa façon de se présenter, et surtout ses manières étaient celles d'un être efféminé à l'extrême : l'un de ces « charmants garçons » dont madame-mère avait maintes fois fait le portrait à Dominique et qui, selon elle, présentaient l'immense avantage d'être « follement respectueux de la fragilité féminine ».

Dans le brassage de ses souvenirs, celle oui ne cherchait même plus à trouver le sommeil à l'*Hôtel du Palais* ne pouvait s'empêcher de revoir le visage poupin de ce visiteur sans esquissier un sourire. Le personnage avait tout de suite su se montrer affable, jovial. La gaieté n'avait pas tellement envahi, jusqu'à ce jour, l'appartement des Batignolles. Ce jour-là, pour la première fois, elle déferla. Le garçon se

nommait Raoul Prévost, mais tout le monde l'appelait Rara, ce qui lui convenait très bien. Il n'était pas grand – Dominique se souvenait qu'elle le dominait d'une bonne tête – mais bien proportionné et agréablement bâti. Il s'exprimait avec cette volubilité que seuls possèdent ceux qui ne parlent que pour dire des choses auxquelles eux-mêmes n'attachent aucune importance mais qui produisent quand même sur le moment leur petit effet parce qu'elles amusent. Des paroles qui, le plus souvent, ne manquaient pas d'esprit et pouvaient même être teintées d'une certaine férocité : celle des faibles qui, n'ayant guère que ce moyen à leur disposition pour se défendre ou se faire valoir, l'utilisent en virtuoses. Il était intelligent, Rara. Il arrivait même qu'il eût des éclairs de bon sens assez fulgurants, et, dans ces moments-là, il pouvait se montrer brillant.

A peine entré dans l'appartement, il commença à s'extasier un peu sur tout :

– Comme c'est poétique ici ! On se croirait à des centaines de kilomètres de Paris, chez « la » couturière d'une ville de province, une grande ville bien entendu... Alors, comme cela, madame Perrin, vous êtes l'une de nos consœurs ? Je tiens à vous dire tout de suite que j'avais remarqué, depuis longtemps, les modèles que vous avez spécialement créés pour cette chère amie qui, après avoir été une camarade de pension de maman, m'a connu alors que je n'étais encore qu'un gamin...

– Un enfant terrible, confia l'amie de pension, mais qui avait un tel charme et une telle fantaisie qu'on ne pouvait rien lui refuser ! Depuis, il est devenu « notre » Rara !

– J'aime passionnément ce métier... Ce n'est pas parce que l'on a la chance d'appartenir à l'équipe d'une grande maison que l'on n'apprécie pas ce qui est fait dans celles qui sont moins importantes. Il y aura toujours, dans la couture, un côté artisanal qui pourrait se traduire par ce slogan : « Cours, mon aiguille... »

Dominique – qui ne s'était pas encore montrée jusqu'à cet instant parce qu'elle avait reçu, de maman, l'ordre impératif de demeurer « cloîtrée » dans l'atelier jusqu'au moment où elle sentirait que sa radieuse présence, vêtue de la toute dernière « création » de madame sa mère, produirait le plus heureux effet – venait d'entrer dans l'unique pièce-salon-living-room où se faisaient toutes les « présentations » à la clientèle. Comme toujours, la psychologie de maman ne fut pas en défaut : l'apparition eut le don de faire taire Rara. Il s'arrêta net de vanter les mérites des moyennes et même des toutes petites entreprises. Quand il reprit sa respiration, ce fut pour se jeter

dans un nouveau flot de paroles :

– Mon Dieu ! Quelle double admirable création vous avez réussie là, madame Perrin : la robe qui est un petit chef-d'œuvre de bon goût et la merveilleuse fée blonde qui la met en valeur !

Il s'était reculé pour mieux admirer, disant :

– N'avancez plus... Tournez sur vous-même... Faites quelques pas à gauche, demi-tour... Trois pas vers la droite... Stop ! C'est parfait ! Quelle grâce exquise ! Dominique, n'est-ce pas ? J'avais déjà tellement entendu parler de vous par cette chère amie commune.

Il s'était précipité pour lui prendre la main droite :

– L'un des privilèges de la vraie beauté n'est-il pas d'avoir droit au baisemain ? C'est le meilleur... Eh bien, madame Perrin, franchement je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance ainsi que celle de Dominique... Je suis sûr qu'elle et moi, nous deviendrons très vite de grands amis... Une pareille splendeur ne peut compter que des amis... N'est-ce pas, madame ?

– A vrai dire, répondit précipitamment madame-mère, ma fille serait d'un naturel plutôt sauvage : elle ne se lie pas facilement... Je dois reconnaître aussi que je me suis toujours montrée assez sévère sur le choix de ses relations. S'il y avait plus de mamans comme moi, nous ne serions pas les témoins de toutes les révoltes actuelles dans les meilleures familles... Mais évidemment, avec vous, cher monsieur Prévost, c'est différent : le seul fait que vous nous soyez présenté par l'une de mes plus anciennes et plus fidèles clientes modifie tout.

– Chère amie, affirma la cliente, je réponds de la moralité de notre gentil Rara.

– Rara ? répéta madame-mère étonnée.

– Oui, confia le jeune homme presque en rougissant, c'est ainsi que ma mère, les amies de ma mère et tous mes amis ont pris l'habitude de m'appeler... Raoul, c'est un prénom un peu dur. Rara, c'est plus gentil... N'est-ce pas votre avis, Dominique ?

Pour la première fois depuis qu'elle avait fait son entrée, celle-ci ouvrit la bouche pour avouer sur le ton le plus « feutré » qu'elle put extirper de ses cordes vocales :

– J'aime assez Rara... Et, si nous devenons des amis, je ne détesterais pas que vous m'appeliez Do... Mon prénom est trop long !

– Je prends l'engagement, charmante Do, de vous faire à l'avenir ce petit plaisir... C'est d'ailleurs charmant, Do... Ma belle Do, ma petite

Do, ma gentille Do : il y a toute une gamme... Pour les moments d'intimité, c'est parfait... Evidemment, s'il vous arrivait de devenir grand mannequin dans une maison de couture réputée, il serait préférable de conserver votre prénom entier : Dominique, c'est très élégant et ça habille une belle fille telle que vous.

— Mais Dominique n'a nullement l'intention de devenir grand mannequin ! affirma madame-mère. Elle se sent très heureuse ici... Qu'irait-elle faire, mon Dieu, au milieu d'autres filles qui n'ont certainement pas reçu la même éducation qu'elle ?

— Chère madame Perrin, répondit Rara, tout en ayant à votre égard le plus grand respect ajouté à l'amitié que nous portons vous et moi à la même amie, permettez-moi de vous faire remarquer que la profession de mannequin est devenue l'une des plus honorables qui soit pour une jeune fille en quête de situation... D'ailleurs n'est pas « mannequin » qui veut ! Si j'étais chef de famille — ce qui m'arrivera peut-être un jour — je serais très fier d'avoir ma fille mannequin-vedette d'une maison de couture... Sincèrement, chère madame, vous ne seriez pas flattée si pareil honneur vous arrivait grâce à Dominique ?

Après une courte hésitation, madame-mère répondit :

— J'avoue n'avoir jamais encore pensé à une telle éventualité... Evidemment, la profession de mannequin ouvre beaucoup de portes... Seulement, Dominique a encore le temps. Quant à l'élégance, qui est également l'un des avantages majeurs de cette profession, Dominique n'a rien à redouter : vous pouvez constater vous-même que je sais ce qui lui va.

Le « Sans aucun doute »... de la réponse fut prononcé assez mollement par le visiteur qui continuait à dévorer des yeux, et même à déshabiller, la fille de son interlocutrice. Observation silencieuse qui lui fit deviner qu'il existait peut-être un abîme très secret, mais très profond, entre les conceptions intimes de la mère et celles de sa progéniture. Dominique — qu'il appelait déjà, dans le mystère de son cœur et pour lui tout seul, non pas Do, mais Dodo — lui plaisait : c'était, de loin, ce qu'il avait vu de mieux dans le genre, bien qu'il fit secrètement une sérieuse réserve. Il avait tout de suite compris que la grande responsable de l'erreur monumentale n'était pas Dominique, mais la mère. Les choses ne pourraient s'arranger qu'à la condition de se montrer habile. Il sut l'être en s'adressant d'abord à « l'ennemie » :

— Je vous conjure, chère madame Perrin, de réfléchir quand même à l'idée que je viens de lancer : Dominique « grand mannequin » d'une maison universellement connue, ce serait, à brève échéance, la gloire et la fortune... Son visage, sa silhouette, son port de reine sont

essentiellement photogéniques pour les magazines et revues de classe internationale ! Il suffirait, pour qu'on se l'arrachât — aussi bien à Paris qu'à Rome ou à New York — de lui donner la « marque de fabrique » : autrement dit de lui apporter l'investiture d'une grande « griffe ».

— Ce que vous venez de dire là, monsieur Prévost, serait presque insultant pour « mes » créations.

— Comprenez-moi, chère madame... Entre le génie créateur qui est le vôtre et la longue pratique d'une vaste clientèle, qui est le lot d'une grande maison de couture, il y a un monde... Même si vous avez dix, vingt, trente clientes, Dominique ne sera pas remarquée chez vous comme cela se passera dans une présentation de collection à laquelle assistent cinq cents personnes ! Nous sommes, hélas ! condamnés à vivre à une époque où seule la loi du nombre a son importance... Tout Paris doit connaître et admirer Dominique ! Que dis-je : tout Paris ? Le monde entier, si nous savons nous y prendre, grâce aux journaux de mode à grand tirage, à la télévision, au cinéma... Le jour où ce résultat mérité sera atteint, qui sera la plus heureuse ? Vous, madame Perrin... Vous qui avez eu l'immense mérite de deviner et de comprendre les possibilités de votre enfant avant tout le monde ! Croyez-moi : réfléchissez à mon offre. Si vous en acceptez le principe, le reste ne sera plus que du détail... Il faut que je me sauve ! Je suis débordé de travail en ce moment avec la préparation de la collection de printemps... Au revoir, chère amie, au revoir, madame Perrin.

Après avoir baisé gracieusement les mains des deux dames, il prit gentiment celle de Dominique : — Maintenant que nous sommes devenus amis permettez-moi de la regarder plus attentivement cette main ; elle est fine, racée... Les doigts sont longs, faits pour porter toutes les bagues et pour prodiguer toutes les caresses... Heureusement, ce n'est pas une main d'infante : les infantes avaient des mains trop petites, trop potelées... des mains bêtes ! La vôtre est intelligente : elle attend son heure... Et elle la trouvera, c'est sûr ! A bientôt, Dominique...

Le départ rapide, presque sur les pointes, avait ressemblé à une sortie de ballet. Et son absence se fit aussitôt sentir : le voile de tristesse retomba sur le petit appartement des Batignolles.

Pendant que Dominique, désespérée, rejoignait en hâte « l'atelier » pour se débarrasser de la robe imaginée par maman et qu'elle trouvait maintenant ridicule en comparaison de l'avenir fulgurant qui venait de lui être prédit, Jeanne Perrin et « l'amie » — qui avait introduit le phénomène dans l'intimité inviolée jusqu'à ce jour — osaient à peine se regarder. Si cela s'était fait, les yeux de la première auraient dit dans

un langage muet : « Comment avez-vous pu oser nous présenter cet hurluberlu dont les propos extravagants ne vont plus cesser de troubler la tranquillité que j'ai eu tant de mal à imposer en ces lieux ? » alors que ceux de la seconde auraient répondu, dans le même langage : « Je vous l'avais dit : j'étais sûre que Dominique lui plairait... »

Une semaine s'écoula pendant laquelle maman évita de parler de Rara parce qu'elle sentait très bien que Dominique ne faisait que penser et repenser, sinon au personnage, du moins à tout ce qu'il avait dit. Maman ne voulait pas comprendre — l'idée lui faisant peur — que l'impétueux garçon de vingt-quatre ans représentait pour Dominique le tout premier maillon de la chaîne qui lui permettrait peut-être de s'arracher enfin à cette existence.

Et pourtant la personnalité physique de Rara n'inquiétait pas maman : elle était même des plus rassurantes pour une mère qui ne voulait à aucun prix que son enfant fût en contact avec ce qu'elle s'obstinait à appeler « une brute masculine ». Avec un Rara, rien à craindre : n'appartenait-il pas à la cohorte, de plus en plus nombreuse, de tous ceux qui n'acceptent la femme qu'à condition de ne jamais y toucher et qui souhaitent la voir rester toute sa vie au rang de mannequin qui peut rapporter à condition que l'on sache l'habiller ou la déshabiller selon les exigences de la mode ?

Après tout, pour une madame-mère, ce Rara, en tant qu'homme, n'était pas dangereux pour Dominique. Ce dont il fallait se méfier, c'était de ses propos et surtout de ses promesses. Ne serait-ce pas épouvantable si la gentille Dominique, habituée à son petit confort discret mais certain, se mettait brusquement à avoir des idées de grandeur ? A rêver d'être la plus exigeante vedette de la couture ? N'en arriverait-elle pas à mépriser sa maman qui avait tout fait pour elle ? Cela il ne le fallait à aucun prix ! Depuis longtemps, d'ailleurs, Jeanne Perrin avait songé — sans le dire à qui que ce fût et sans avoir besoin des conseils tardifs d'un Rara — aux professions qui, à son avis, pourraient s'ouvrir facilement devant une créature aussi réussie que Dominique : mannequin-vedette, hôtesse de l'air, hôtesse d'accueil... Les autres carrières, du genre secrétaire de direction ou interprète, lui seraient toujours interdites : ses études avaient été trop limitées, et elle s'était révélée réfractaire aux langues étrangères. Mais, en réalité, aucune des trois professions envisagées n'enthousiasmait vraiment madame-mère dont la plus grande appréhension était de voir son enfant s'éloigner d'elle.

Pourtant, quand un appel téléphonique de Rara lui fit comprendre qu'il avait des choses « très intéressantes » à lui dire au sujet de Dominique, elle ne trouva pas la force de refuser l'entrevue. Il fut

convenu qu'il viendrait le soir même à 18 heures. Après tout, il avait des idées, ce garçon...

Il revint, égal à lui-même, peut-être encore plus bavard et certainement beaucoup plus persuasif que la première fois. Il fallait reconnaître aussi qu'il avait un admirable projet : emmener Dominique à un bal. Son premier bal de jeune fille...

— Chère madame Perrin, je profite de ce que Dominique travaille avec vos ouvrières dans l'atelier pour vous dire qu'il m'est impossible de croire qu'une maman, aussi attentive et aussi sensible que vous, ne se rende pas compte que la vie qu'elle impose à son enfant est aussi anormale que nuisible pour elle.

— Si c'est pour me dire des choses pareilles que vous êtes venu, répondit madame-mère aussitôt agressive, il eût été préférable de rester chez vous. N'ayant jamais tenu compte — et je m'en félicite — des conseils de qui que ce fût pour l'éducation de Dominique, ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai à écouter un garçon de votre âge... Car pour moi vous n'êtes encore qu'un jeune homme ne faisant pas le poids.

— Il serait préférable de nous entendre plutôt que de nous disputer sottement. Si je me suis permis d'émettre tout à l'heure ce projet de bal pour Dominique, c'est uniquement parce que je suis convaincu qu'elle a besoin de distractions autres que d'interminables soirées passées devant la télévision ou quelques rares promenades dans Paris toujours en votre compagnie.

— Vous devenez mal élevé, monsieur Prévost ! Dominique ne se plaît et n'est heureuse qu'avec moi...

— C'est vous qui le dites ! Qu'elle vous respecte et qu'elle vous aime, cela ne fait aucun doute, mais de là à ne pas avoir envie, à dix-huit ans et belle comme elle l'est, de s'évader un peu des jupes maternelles, cela me surprendrait... Vous-lez-vous que nous tentions une expérience ? Demandez vous-même à Dominique si cela ne lui sourirait pas d'aller au bal.

— Avant toute chose, qu'est-ce que c'est que ce bal ?

— Elle ne pourra qu'y briller et vous avez ma parole d'honneur que je ne la quitterai pas d'une seconde. Je viendrai la chercher ici avec ma petite Austin et je vous la ramènerai aussi vierge qu'en partant, c'est-à-dire saine et sauve... C'est bien cela que vous voulez ?

— Mais... cela me paraît être un minimum !

— Oh ! Vous savez, madame Perrin, il y a tant d'imprévu à notre

époque et les choses vont si vite ! Donc ce bal est organisé, dans les salons de l'hôtel George-V, le 18 mars prochain — ce qui nous laisse donc trois semaines devant nous pour faire la robe... Ce sera suffisant, à condition que nous ne perdions pas de temps, car il faudra qu'elle soit éblouissante, cette robe ! D'ailleurs, avec votre permission, j'aimerais assez la dessiner sur maquette et surveiller les essayages au fur et à mesure que vos ouvrières avanceront dans leur travail. Il ne saurait être question qu'elle soit faite ailleurs que dans votre atelier... Quand les gens s'extasieront au bal et demanderont : « D'où vient cette robe ? » je répondrai : « Mais... De chez Mme Perrin, la mère de mademoiselle... Vous n'avez donc jamais entendu ce nom ? Eh bien, c'est que vous n'êtes pas « dans le vent » ! Sachez que Jeanne Perrin, c'est la couturière qui monte... Que dis-je ? C'est tout l'avenir de la couture française qui se décide enfin à revenir aux formes féminines. » Vous verrez si, dit par moi, ça ne vous fera pas de la réclame, une pareille réponse ! D'autant plus que vous ne m'avez pas encore laissé le temps de vous expliquer que ce bal est donné sous le patronnage du Syndicat de la Couture française et au profit de l'une de ses œuvres sociales les plus émouvantes : « Le soleil pour les cousettes ». Qui ne serait pas pour le bonheur des cousettes ? Il y aura aussi une tombola et j'essaierai de décrocher pour vous, madame Perrin, le gros lot... Savez-vous ce que ce sera ? Un clip de chez Cartier] C'est vous dire que l'on ne se refusera rien ce soir-là ! Enfin, le plus important est qu'à ce bal assisteront — parce qu'ils ne pourront pas faire autrement — tous les grands patrons de la mode actuelle... Et ils ne pourront pas ne pas voir Dominique, car, habillée par vous et chaperonnée par moi, elle aura tous les atouts pour être remarquée. Ce sera son triomphe, madame Perrin, et, par voie de maternité, le vôtre ! Vous n'avez pas le droit de laisser passer une pareille occasion. Ce serait criminel !

Madame-mère, d'abord réticente, avait quand même continué à écouter le brillant exposé. Quand il fut terminé, elle resta pendant quelques secondes bouche bée. Evidemment, ce charmant Rara avait des arguments-massue. Il savait surtout présenter les choses avec un tel art que l'on ne pouvait que le croire. Aussi finit-elle par dire :

— Sans doute suis-je folle, mais j'ai confiance en vous...

— Enfin une bonne parole, madame Perrin !

— Que faisons-nous pour la robe ?

— Longue, évasée vers le bas, très décolletée pour mettre « en relief » la gorge et la poitrine, noire pour valoriser la blondeur... J'opinerai assez pour le taffetas... Certains trouvent que ça fait « bal de province » : moi je ne trouve pas... Et un bal de jeunes filles, même s'il

est donné à Paris, a toujours un côté un peu provincial qui ne manque pas de charme. Le taffetas offre l'avantage de laisser une impression de « frou-frou » quand la femme passe... Ce sera du taffetas ! Je rentre chez moi pour élaborer la maquette que je vous apporterai demain vers la même heure... Et Dominique ? Aurai-je la chance de la voir ? J'aimerais tant que vous lui demandiez si cela lui sourit d'aller au bal... avec moi !

Madame-mère était déjà partie chercher sa progéniture dans « l'atelier ». Dominique apparut, charmante, en pull et en pantalon, toute simple, intime comme Rara ne l'avait pas encore vue. Et il la trouva encore plus attirante : pour lui ce n'était pas la fille chérie de Mme Perrin qui s'offrait à ses désirs, mais un magnifique garçon... Si seulement il n'avait pas eu cette poitrine agressive et ces fesses avantageuses, c'eût été parfait... Seulement voilà : Madame-mère lui avait imposé le régime hormonal* Dès la première apparition, quelques jours plus tôt, Rara avait tout subodoré, mais maintenant il voulait avoir une certitude. Pour cela un seul moyen, infaillible, se présentait : faire parler Dominique. Seulement, Dominique ne parlerait que pour répondre à maman. C'était pourquoi Rara avait tout mis en œuvre pour que madame-mère posât la question... Elle le fit enfin :

— Chérie, est-ce que cela t'amuserait d'aller un soir à un grand bal accompagnée par notre gentil ami ?

La surprise, presque la stupeur, se lut sur le visage de Dominique. Elle répondit par une question.

— Mais... toi aussi, maman, tu viendras à ce bal ?

— Tu n'y penses pas, chérie ! Ce genre de distraction n'est plus de mon âge... Tu irais seule avec M. Prévost en qui j'ai la plus grande confiance. D'ailleurs, jamais je ne te laisserais aller dans une pareille soirée avec un autre que lui... Alors ça te fait plaisir ?

— Je crois que je m'amuserai beaucoup...

— A la bonne heure ! s'exclama Rara. Voilà enfin la réponse d'une fille de dix-huit ans ! Votre maman et moi pouvons maintenant vous avouer que nous avons fait un complot au sujet de la robe que vous porterez cette nuit-là. Ecoutez-nous...

Le choix, la fabrication et les essayages de la robe décolletée furent le plus grand événement vestimentaire que Dominique eût connu jusqu'à ce jour. Événement qui prit des proportions fantastiques quand Rara vint triomphalement annoncer que, pour le grand soir qui se rapprochait, il se ferait prêter par l'un de ses amis fourreur un admirable manteau-maxi de vison blanc : la symphonie noir et blanc

serait étourdissante. Deux jours plus tard, il revint avec une autre excellente nouvelle : un bijoutier de ses amis lui aussi – « décidément, pensa madame-mère, j'ai raison de confier Dominique à un garçon qui a un tel choix de précieuses relations » – consentait à prêter des boucles d'oreilles diamantées et longues, qui allongeraient l'ovale du visage tout en l'encadrant brillamment, ainsi qu'un diadème. Les bijoux seraient tellement bien faits et tellement discrets qu'ils donneraient l'illusion d'être vrais.

Quant à une bague fascinante, à l'annulaire gauche, il n'en fallait pas, selon Rara. Un tel bijou, vrai ou faux, pourrait prêter à confusion : une moitié d'admirateurs croirait que la sculpturale fille de Mme Perrin était fiancée, l'autre penserait que cette plantureuse blonde avait un amant. Ce qui n'était vrai, ni dans un cas ni dans l'autre. Dominique avait la chance, grâce à la vigilance de sa mère, d'être restée libre : ce serait sans doute là – quand ça se chuchoterait – son plus grand triomphe au bal.

Le grand jour arriva enfin... Les dernières retouches avaient été faites par madame-mère et les deux ouvrières avec cette fiévreuse minutie qui ne s'extériorise qu'à la veille des grands événements. Préparatifs saupoudrés de conseils, plus ou moins opportuns et pas toujours visés, qui s'exhalèrent en cascade de la bouche de maman :

– Bien entendu, Dominique, tu ne danseras qu'avec M. Prévost... Il ne va d'ailleurs pas tarder... C'est normal que tu lui réserves cette faveur et, avec lui, il n'y a rien à craindre : c'est un garçon correct qui sait respecter la femme... Ça se sent, ça se devine... Il n'y a qu'à le regarder pour être rassurée... Sais-tu que vous ferez un très beau couple, tous les deux ? Il a la taille bien prise; il est fin, racé, distingué... Toi, tu es belle ! L'homme et la femme, quoi ! Si l'on m'avait dit, il y a seulement un mois, que ma Dominique allait bientôt connaître son premier bal, je ne l'aurais jamais cru ! Mais enfin, il faut bien un commencement à tout... C'est très important le premier bal dans la vie d'une jeune fille bien élevée : c'est même capital ! Celles qui, comme moi, n'ont pas connu ce moment essentiel, le regrettent toute leur vie... Mais oui, ma chérie, tu as beaucoup de chance !...

Seulement méfie-toi, devant le buffet ou ailleurs, des hommes qui chercheront à trop se rapprocher de toi... Reste toujours auprès de M. Prévost et conserve tes distances... Garde-toi aussi des femmes ou des jeunes filles de ton âge : il n'y en aura pas une qui ne sera envieuse de toi ! Parle-leur le moins possible et danse avec Rara : c'est très sain, la danse... Mais qu'est-ce qu'il fait, mon Dieu ? Pourquoi n'arrive-t-il pas ? Pourvu qu'il ait le manteau de vison et les bijoux... C'est peut-être cela qui l'a retardé ? Je crois bien n'avoir jamais été aussi nerveuse, ma

chérie ! J'ai l'impression que c'est moi qui vais au bal...

Enfin, la sonnette de l'entrée retentit.

Il apparut, portant le vison blanc sur son bras droit et tenant un petit paquet, enveloppé de papier de soie, dans la main gauche : ce ne pouvaient être que le diadème et les boucles d'oreilles... il était d'ailleurs magnifique, celui qui allait tenir le rôle difficile, de cavalier servant de Dominique... Un Rara sublime, revêtu d'un smoking violet aux parements de velours noir le faisant ressembler à un très jeune *monsieur* qui aurait l'intention de faire des ravages dans un archevêché : un archevêché où l'on donnerait un bal...

La classique chemise blanche, empesée et démodée, était remplacée par un jabot de dentelle qui ajoutait encore à la grâce apprêtée de tout le personnage laqué, manucure, calamistré. « Un Rara de rêve », pensa madame-mère qui s'exclama – après avoir humé les senteurs violentes qui venaient de pénétrer avec lui en effluves dans l'appartement :

– Dominique, tu n'es pas assez parfumée ! Ne bouge pas : je vais chercher le vaporisateur...

Quand elle revint, Dominique avait déjà le manteau de vison sur le dos.

– N'avais-je pas raison ? demanda Rara en la désignant à sa mère qui resta un long moment pétrifiée d'admiration avant de balbutier :

– C'est certain que tu es faite pour le luxe, ma chérie...

Après que le diadème eut été fixé sur la chevelure et les pendentifs accrochés aux lobes, madame-mère comprit qu'elle venait d'assister à une féerie dont le magicien était ce garçon racé aux gestes précieux et à la taille élancée, divinement moulé dans le vêtement à la coupe impeccable rappelant ceux que portent les grands illusionnistes quand ils transforment, d'un geste ultra-rapide, un objet ou un être vivant. Pour Dominique la transformation n'était encore qu'intérieure l'autre, la définitive, ne viendrait qu'un peu plus tard. Le docteur-miracle l'avait dit. Mais, grâce à l'aide d'artistes aussi exceptionnels que Rara, on pouvait patienter.

Maman comprit que le moment était venu pour elle, dans sa vie, de donner à Dominique sa première bénédiction de liberté. Celle-ci aurait pu se traduire par le refrain de la vieille chanson paysanne :

« Vas-y, Hortense Il faut que tu dances... » mais, comme on se trouvait entre gens bien élevés, elle trouva plus digne d'embrasser Dominique sur le front, en prenant soin de ne pas troubler le savant équilibre du

diadème sur la chevelure. Et elle murmura dans un souffle, fleurant le sanglot :

— Amuse-toi bien, ma chérie.

Dominique, ses bras laiteux déjà gainés de longs gants noirs, répondit par un sourire. Ce qui évitait de déformer l'harmonieux dessin de ses lèvres gourmandes, déjà caparaçonnées d'un rouge capable de faire naître tous les désirs. Madame-mère s'empessa d'ajouter à l'intention du cavalier :

— Je vous la confie, cher ami. Ne me la ramenez pas trop tard... N'oubliez pas que c'est sa première sortie « dans le monde ».

Rara se confondit en promesses. Dès que la porte du palier se fut refermée sur le couple insolite, maman courut se blottir contre la fenêtre du « salon » donnant sur la rue. Elle avait éteint l'électricité. De cette façon on ne pourrait pas apercevoir, de la rue, sa silhouette qui surveillait le départ. Confusément, Jeanne Perrin éprouvait la douloureuse impression de commencer à vivre sa première véritable séparation avec son enfant. Elle savait pourtant que celle-ci ne serait certainement pas longue, beaucoup plus courte même que celles qu'elle avait endurées pendant les premières années où Dominique allait à l'école, mais elle se passait la nuit : c'était cela l'angoissant. Tant de choses peuvent arriver au cours d'une nuit lorsqu'un être, qui n'a encore que dix-huit ans, découvre la sensation d'indépendance !

Quand l'Austin de Rara démarra, madame-mère, se sentant affreusement seule et comme abandonnée, s'installa dans un fauteuil, qu'elle avait placé devant la fenêtre. Puis elle attendit, le regard fixé sur la rue morne à cette heure, fermement décidée à épier le retour de l'enfant prodigue. Si l'on est une vraie mère, on ne peut pas dormir lorsque l'on sent que sa fille unique court tous les dangers dans un premier bal et surtout celui d'y rencontrer ce monstre d'égoïsme : l'homme ! Heureusement, il y avait, aux côtés de Dominique, Rara. Un Rara qui n'était pas dangereux puisqu'il n'aimait que les garçons ! Après tant d'années d'efforts, couronnés par une certaine réussite extérieure, madame-mère finissait par oublier que « sa » Dominique adorée n'était pas encore tout à fait une fille.

Si « le bal », qui était aussi quelconque que le sont de nos jours toutes ces manifestations à prétention charitable, n'éblouit nullement Dominique, par contre son apparition à elle fit sensation. Il n'y eut pas une voix qui ne murmurât dans la foule bigarrée :

— Elle est admirable... Qui est-ce ?

Et comme Rara était connu dans tout le milieu de la couture, il fut

assailli de questions dont l'une revenait sans cesse :

— Où l'as-tu trouvée ?

« Le protecteur » agréé de Dominique prenait un air mystérieux pour répondre :

— C'est un secret !

« Quel beau mannequin elle ferait ! pensaient les spécialistes. D'autant plus que l'on voit tout de suite qu'elle est aussi belle que réservée... »

Pour être « réservée », Dominique l'était ! Elle ne disait pas un mot, se contentant de sourire quand on lui adressait des compliments. Mais le sourire était tellement exquis et prometteur de tant de choses que l'on pardonnait volontiers ce silence obstiné que l'on mettait sur le compte de la timidité.

Selon les prescriptions impératives de maman, Dominique refusa gentiment, d'un signe de tête agrémenté d'une moue charmante et bien étudiée, les innombrables offres de danse qui lui furent faites. Elle ne réserva ce privilège qu'à son cavalier servant. Elle ne dansait d'ailleurs pas tellement bien, la belle créature ! Trop grande, elle dépassait d'une demi-tête son partenaire qui, lui, avait toutes les qualités du danseur mondain chevronné. On sentait qu'en dépit de son savoir-faire, le brillant Rara éprouvait quelques difficultés à rendre sa cavalière moins gauche, plus légère, plus souple surtout. Etant d'un naturel bien élevé, il ne se permit pas de faire la moindre remarque désobligeante et préféra continuer à souffrir en musique sur la piste de danse. Il savait que la responsable de cette lacune — car c'en était une, sérieuse, chez une beauté aussi séduisante — était madame-mère qui avait omis, dans l'éducation pourtant très soignée de son enfant, de lui faire donner quelques leçons de danse et principalement de maintien. C'est indispensable, le maintien, si l'on veut connaître la grande réussite.

Quand ils commencèrent tous deux à ne plus trouver du tout attrayantes les joies du bal et lorsque Rara comprit que Dominique avait produit suffisamment d'effet, il lui dit gaiement :

— Maintenant, je t'emmène souper !

Pour la première fois de la soirée, Dominique émit quelques mots, mais elle le fit avec une extrême précaution et à la seule intention de son protecteur, selon la technique vocale qu'elle avait eu tant de mal à mettre au point quotidiennement depuis trois années :

— Tu n'y penses pas, Rara ! Qu'est-ce que dirait maman ?

— Maman ! Tu n'as que ce mot dans la bouche ! Mais bon sang, il faut

te libérer de maman, Dominique, sinon tu seras condamnée à rester vieille fille toute ta vie ! Et ce n'est pas cela que tu cherches, n'est-ce pas ? Ta mère non plus ne le veut pas, j'en suis sûr... La preuve c'est qu'elle t'a laissée venir à ce bal avec moi... Enfin rassure-toi, ce n'est pas encore ce soir que je te violerai ! Gardons quelque chose pour plus tard...

— Oh ! Rara... Si maman t'entendait parler ainsi !

— Encore maman ! Eh bien, elle serait ravie ! C'est tout ce qu'elle espère ! Qu'un homme te viole comme elle a dû l'être un jour elle-même... Vois-tu, ma belle Do, quand une honnête femme comme ta mère se plaint de l'avoir été, c'est uniquement parce qu'elle a la nostalgie d'un bon moment... Viens. Nous partons.

Après avoir réfléchi pendant quelques secondes dans l'Austin, avant de mettre le contact il dit :

— A cette heure-ci, il n'y a pas à Paris tant d'endroits très convenables où l'on peut emmener souper une fille telle que toi... La Coupole ? C'est vivant mais tu es un peu trop habillée, et moi aussi, pour y aller : on nous prendrait pour des guignols... Et c'est très bruyant : il nous faut un endroit plus calme, car j'ai des choses très importantes à te dire... *La Calavados* ? Ce n'est pas mal, mais c'est un bar où tu iras dans quelque temps, quand tu te seras non seulement « parisianisée » mais même internationalisée. Mais oui, Dominique ! Cela aussi viendra, comme le reste... Castel ? C'est amusant, mais on y rencontre pas mal de farceurs et tu risquerais d'être choquée par certaines réflexions. Là aussi tu iras quand tu seras mieux armée pour te défendre... Ah ! Ça y est : j'ai trouvé... *La Cloche d'Or*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Simplement un restaurant, mais très bon et offrant l'avantage de se trouver à Montmartre, donc pas trop loin de chez toi où je te ramènerai ensuite bien sagement.

— Ne crois-tu pas que maman sera très mécontente ?

— Tu ne seras pas obligée de le lui dire. Tu as dix-huit ans, Dominique... Et nous ne ferons rien de mal dans ce restaurant. As-tu faim ?

— Un peu, je l'avoue.

— Tant mieux : c'est de ton âge et du mien. Il faut toujours aimer les bonnes choses : ce sera là l'un des grands secrets de tes succès futurs ! Les belles gourmandes font des amoureuses, pas les autres !

Ils se retrouvèrent à La Cloche d'Or, assis face à face, à l'une des tables du premier étage, sans voisins odieux qui écoutent toujours tout... Dès que le menu fut commandé et le Champagne versé dans les verres, Rara leva le sien :

— Au souvenir de ta première sortie, Dominique !

— A « notre » premier souper, Rara...

— J'espère bien qu'il y en aura d'autres, car je vais te faire un aveu : tu me plais terriblement, Dominique.

— Toi aussi, Rara.

— Je crois en effet que je te plais, moi aussi, mais pas de la façon que j'aimerais...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je te plais en camarade, c'est tout. Tandis qu'à moi tu me plais autrement... Et tu me plairais encore bien davantage si tu avais moins écouté ta mère. Mais oui, elle a su se montrer la plus affectionnée des mamans, mais n'a peut-être pas été pour toi la meilleure conseillère... Laisse-moi parler, je t'en prie ! Je te crois assez intelligent pour écouter jusqu'au bout quelques petites critiques que tu n'as sans doute jamais encore entendues et que je ne fais que dans ton intérêt... Comme tu viens de le remarquer, j'ai dit « intelligent » et non pas « intelligente » parce je trouve déplacé, et même stupide, de continuer à te parler au féminin comme tout le monde s'ingénie à le faire autour de toi depuis des années.

— J'aime que l'on s'adresse à moi comme à une femme.

— Tu aimes ! A vrai dire, je crois que tu es encore incapable de savoir réellement ce que tu aimes... Ta mère a réussi le surprenant miracle d'obtenir qu'à dix-huit ans son unique enfant ne sache plus du tout où il en est ! Tu as l'impression d'être une fille alors que tu sens très bien que ce n'est pas tout à fait exact.

Dominique était devenue très pâle :

— Qu'est-ce qui te permet de dire cela ?

— Tu ferais mieux de dire : comment l'as-tu deviné ? Eh bien, à une foule de petits détails qui ne trompent pas... Bien sûr, je reconnais que, dans le genre, tu représentes une réelle réussite : de loin, la plus exceptionnelle que j'aie jamais rencontrée... Ton visage, admirablement maquillé, est celui d'une très jolie fille. Ta bouche, ta peau, ta chevelure, tes oreilles, tes mains même — ce qui est beaucoup plus rare ! — sont féminines. Tes chevilles ont une finesse suffisante

proportionnellement à la longueur de tes jambes bien faites... un peu musclées peut-être, mais enfin j'ai vu bien des filles, des vraies, grandes comme toi, qui en avaient de comparables. Le contraire, c'est-à-dire des jambes un peu grêles, serait même disgracieux et romprait l'équilibre de ta silhouette... Tout va donc bien de ce côté-là... Ta gorge, ta poitrine, ton décolleté, ta taille, ta chute de reins, tes cuisses sont presque parfaits, attirants et surtout excitants. Tous ces éléments triomphants constituent un premier test qui peut faire illusion et tromper 95 pour cent de ceux qui t'admirent parce que tu as réussi à les éblouir du premier coup. C'est d'ailleurs là, si tu t'obstinais à persévérer dans la voie que tu semblés préférer en ce moment, une tactique très efficace : ou tu gagneras tout de suite, ou jamais ! Tu te souviendras plus tard de ce que j'affirme aujourd'hui. Toute ta carrière de femme disons « truquée » ne reposera que sur cette règle qui sera d'or pour toi : le succès immédiat. Si tu rates l'occasion, cache-toi vite, disparaïs, sinon les catastrophes et les ennuis ne tarderont pas à fondre sur ta belle gueule !

» Maintenant que nous venons de faire le bilan de ton triomphe apparent, penchons-nous, si tu le veux bien, sur les points qui n'abuseront jamais 5 pour cent de ceux qui t'observent, c'est-à-dire les garçons comme moi. Sais-tu pourquoi ceux-là ne « marcheront » jamais dans tout ce cirque ? Parce que ne pouvant pas aimer les femmes, pour lesquelles ils ne sont pas faits, ils les subodorent de très loin et ils savent mieux que quiconque établir d'instinct la véritable distinction entre les sexes, même si le camouflage est diaboliquement habile. Ces garçons-là, qui ne trichent pas, aiment les hommes et, comme tu es pour moi un homme, tu me plais. C'est encore trop tôt pour te dire si je pourrai t'aimer. Tout dépendra de toi. Pour cela, il faudrait que tu te débarrasses de tous les oripeaux dont ta mère t'affuble depuis des années, que tu ramènes ta chevelure à des proportions raisonnables — c'est-à-dire simplement romantiques — que tu perdes surtout cette poitrine outrageuse de « gonzesse » et ces fesses qui manquent par trop de pudeur. Seulement je me demande si, après le traitement hormonal que l'on t'a fait subir depuis trois années, c'est encore possible. D'après ce que l'on m'a dit, j'ai bien peur que non ! Tout arrêt du traitement ne risquerait-il pas d'entraîner pour toi la pire des catastrophes : ta peau se racornissant, tu cesserais d'être la splendide créature que tu es aujourd'hui sans redevenir, pour autant, le mâle charmant que tu n'aurais jamais dû cesser d'être. Ce serait là, je pense, le seul véritable point noir de « notre » amour, si celui-ci se dessinait.

— Mais... je ne t'aime pas, Rara ! Pour moi tu n'es et tu ne seras toujours qu'un camarade.

— Exactement ce dont je me doutais et que je t'ai dit tout à l'heure : le camarade, le bon Samaritain qui s'occupe de la progéniture de la stupéfiante Mme Perrin !

— Puisque nous en sommes là, dis-moi quand tu t'es aperçu que tout n'était pas en moi parfaitement féminin.

— Mais à la seconde où je t'ai vu entrer dans le salon de ta maman et t'y pavaner dans une robe de sa création ! Je préciserai même avant cela... Oui, Dominique ! A force d'entendre vanter les mérites de ta grâce et de ton anatomie par cette amie de ma propre mère qui est cliente de là tienne, j'ai été un peu intrigué... Et comme cette brave femme est tout, sauf intelligente, je t'avoue qu'en arrivant chez toi, j'étais quelque peu sur la défensive. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours eu du flair. Je pense que c'est là un sens très aigu qui nous appartient, à nous les authentiques pédérastes nous reniflons tout avec délice ou avec dégoût ! Pour moi qui ne demanderais qu'à faire de toi mon petit frère, tu n'es actuellement qu'un faux frère ! Je m'excuse de te dire cela mais c'est la vérité. Car, contrairement à ce que racontent ou pensent ceux qui se permettent — de quel droit, je me le demande ! — de nous juger, nous sommes également capable de faire preuve de la plus totale franchise. Nous ne nous cachons pas : nous sommes fiers de nous afficher ! Nous ne sommes pas comme toi : nous ne dissimulons rien. Nous préférons même tout montrer... quand nous le pouvons !

» Ce qui m'a frappé quand je t'ai vu ? Ton angoisse, mon petit ! Malgré les innombrables « essayages » et « répétitions » que ta mère t'a certainement imposés depuis des années, tu ne te sentais pas du tout à l'aise devant moi. Tu savais très bien que j'étais du « bâtiment » et que l'on ne pouvait plus rien m'apprendre sur les secrets très subtils de la démarche d'un grand mannequin ! Par exemple quand je t'ai demandé, ce jour où nous avons fait connaissance, de reculer, puis de te détourner avant d'avancer à nouveau dans ma direction, tu l'as fait avec un dandinement trop appuyé qui n'est pas celui d'une vraie femme : croyant m'illusionner, tu en mettais trop, tu comprends ? Une femme authentique s'en fiche : il faut l'accepter telle qu'elle est... Et puis il y a ton regard qui a ce trouble calculé que l'on ne trouve que chez ceux qui copient la femme : il appuie trop, voulant tout de suite séduire et cherchant à voler le mâle dont il essaie de faire la conquête immédiate. J'ai été seul à avoir droit à ce regard. Pour ta mère et notre vieille amie, tu en as eu un tout autre : celui que tu ne réserves qu'aux femmes qui t'observent et qui n'est pas particulièrement tendre parce que tu sens déjà depuis longtemps que ton ennemie sera la femme, alors que tu peux arriver, très vite, à faire de l'homme ton ami.

» Enfin, il y a eu le comportement de ta mère... Quel personnage stupéfiant ! Cette prodigieuse Jeanne Perrin qui, elle aussi, « en mettait trop » pendant que tu te pavais devant moi ! Ses yeux restaient braqués sur moi, semblant vouloir dire : « N'est-ce pas que ma fille est admirable ? » J'ai eu presque envie de lui répondre : « Tout cela c'est trop beau, et trop au point, madame, pour être tout à fait vrai. » Sais-tu pourquoi je me suis tu ? Uniquement parce que tes yeux, « mon » Dodo... Laisse-moi t'appeler ainsi : je préfère Dodo à Do... Tes yeux, mon Dodo, sont les plus beaux et les plus limpides que j'aie jamais vus ! Je l'avoue : ils m'ont ému et continuent à le faire comme je ne l'ai encore jamais été. Ils reflètent tout : l'inquiétude et l'espoir, le mépris et la tendresse, l'amour et la crainte... Il n'y a que chez l'homme, Dodo, que l'on trouve un pareil regard ! La seule petite pointe d'hypocrisie qu'on y décèle vient de ce que tu te crois obligé de cacher ton véritable sexe. Le jour où tu ne Te feras plus, je crois que je deviendrai ton prisonnier. Voilà la chose la plus importante que je voulais te dire ce soir... Encore un peu de Champagne ?

Dominique but lentement sans rien dire, en le dévisageant avec un étonnement grandissant. Il reprit, de plus en plus passionné :

— Oh ! Je sais que tu- ne me répondras pas parce que tu ne sais plus quoi me dire ! Il y a tellement longtemps que l'on t'a contraint au silence sur certaines choses... Ce n'est pas ta faute... Tu détestes la femme et bientôt tu la haïras : ne t'a-t-elle pas trompé depuis ton enfance ? C'est l'homme qu'il te faut, Dodo, mais pas cette « brute » que t'a certainement décrite ta mère ! Non, il te faut l'homme comme moi, qui n'aime que l'homme... Je suis sûr que ton bonheur et ton avenir sont dans cette vérité. Alors pourquoi continuer à tricher avec ton Rara, qui est peut-être ton premier ami sincère ? Tu as peur de ta mère ? Tu as tort : une mère ça passe, comme tout ici-bas... Dans trois ans tu seras majeur : ce qui te donnera le droit de te débarrasser de toute tutelle. Mais, si tu m'écoutes, tu peux commencer à te libérer dès maintenant... Pourquoi me regardes-tu maintenant avec ce scepticisme ? Cela aussi ne te convient pas, Dodo. Ce qu'il te faut, c'est l'enthousiasme que l'on t'a retiré progressivement à coups de faux conseils et de traitements médicaux qui, à mon avis, sont criminels ! Réagis, Dodo ! Réveille-toi ! Arrache-toi à cette torpeur parfumée et paresseuse dans laquelle tu t'enlises ! Débarrasse-toi de tes oripeaux ! Je puis t'aider à en sortir... Je vais te dire quelque chose qui te paraîtra sans doute assez insensé, étant donné le garçon que je suis : retrouve ta virilité et va avec les hommes !

Il s'était tu, attendant une réponse, espérant un regard de compréhension, souhaitant le début d'une complicité. Mais les paroles de Dominique « la blonde » furent, toujours sur le même ton feutré :

— J'ai très bien compris ce que tu as dit, mais cela vient trop tard... Je suis certaine que tu es mon premier ami, au sens le plus noble de l'appellation... Seulement ce que tu ne pourras jamais admettre c'est que je veux rester « femme »... Mon souhait le plus ardent est même de le devenir complètement : le médecin, qui m'a déjà rendue désirable, m'a affirmé que ce serait possible un jour... Je ferai tout, j'accepterai tout pour cela !

— Ces hormones t'ont rendu complètement fou ! Tu ne te rends même pas compte où ça risque de te mener : à un cirque permanent ! Au cirque, le rire se cache toujours sous des paillettes parce qu'il est tragique. Supprime ce clinquant, sinon ta vie ne sera plus qu'un drame ! Pour moi tu es déjà un grand malade mental, Dodo.

— Je suis très heureuse et je le serai encore plus !

— Heureuse, au féminin ? Je crois qu'il vaut mieux que je te ramène chez ta mère puisqu'elle est la plus forte et que tu ne veux rien entendre... A propos de ta mère, il est préférable de ne pas lui faire part de notre conversation, ni de lui parler de notre tête-à-tête qui n'a même pas été un souper d'amoureux.

— C'est aussi mon avis. Je te promets, sur notre amitié que je crois durable, de ne rien lui dire. Elle ne comprendrait pas.

— Et pour cause ! La seule chose qu'elle comprendra, ce sera ceci...

Il avait sorti de l'une de ses poches un petit écrin.

— Pour décider ta mère à te laisser sortir avec moi, je lui ai fait croire qu'il y aurait à ce bal une tombola et que j'essaierais d'y gagner le gros lot à son intention. Le voici...

Il ouvrit l'écrin où scintillait un clip en diamants serti de rubis. Dominique le regarda, ébloui.

— Celui-là est vrai. Dodo... Un principe, vieux comme le monde, affirme que, si l'on veut la fille, il faut d'abord faire la conquête de la mère... Avec cela, elle sera faite ! Si tu savais comme les mères qui n'ont rien reçu quand elles avaient ton âge, sont sensibles aux présents qui leur arrivent sur le tard ! Tu penses que j'ai fait une folie ? Eh bien, rassure-toi : ce bijou m'a été offert l'année dernière par un ami... Parfaitement ! Parce que cela arrive que des hommes fassent des cadeaux aux hommes, même si ces derniers ne singent pas les femmes ! Un ami charmant... Sais-tu ce qu'il m'a dit quand il m'a apporté cet écrin ? « Je ne sais pas quand tu pourras le porter, ni si tu pourras le placer sur l'un de tes vêtements, mais cela n'a pas d'importance : les cadeaux les plus précieux ne sont-ils pas ceux que

l'on conserve jalousement pour soi tout seul et que l'on n'exhibe jamais devant les autres ? » Tu verras comme ta mère sera contente.

— Mais c'est beaucoup trop, Rara !

— Pour moi, c'est une façon comme une autre de te donner une preuve d'amour : faire plaisir à la seule personne au monde qui compte pour toi dans l'existence... Tu lui remettras cet écrin de ma part.

— Tu n'as donc pas l'intention de la voir quand nous reviendrons à la maison ?

— Je ne monterai pas : je te laisserai devant ta porte, mais j'attendrai que tu sois rentré dans l'immeuble puisque j'ai la mission de te protéger. D'ailleurs tu peux être certain que ta mère ne dort pas et t'attend... Tu lui diras que tu as été la triomphatrice de la soirée, que Rara a été pour toi le plus gentil des cavaliers, qu'il ne t'a pas quitté une seconde, que tu n'as dansé qu'avec lui, en somme que tout s'est très bien passé.

— Je dirai tout cela.

— Nous partons ?

— Oui... Tu sais : je n'oublierai jamais ce souper.

— Moi non plus, Dodo. Il s'inscrira dans le bilan de mes défaites.

— Tu en as connu beaucoup de ce genre ?

— Pas de ce genre ! C'est la première et la dernière fois de ma vie que je fais la cour à un garçon, beau comme un jeune dieu, qui veut devenir femme ! Décidément nous vivons une drôle d'époque où tout est à l'envers !

— Tu m'en veux, n'est-ce pas ?

— Comment le pourrais-je ? On n'en veut qu'à ceux qui sont conscients de ce qui leur arrive... J'ai bien peur que chez toi ce ne soit un état d'âme que tu ne connaîtras jamais ! Enfin tu n'as pas été méchant à mon égard. Tu t'es même montré gentil puisque tu as été franc : tu es un irréductible, c'est tout.

Quand l'Austin s'arrêta dans la rue, madame-mère — dont l'inquiétude n'avait fait que grandir au fur et à mesure que les heures passaient — respira enfin. Pas un instant, elle n'avait quitté son poste d'observation derrière la fenêtre, dans la pièce éteinte. Elle ne s'était pas assoupie non plus, échafaudant toutes les hypothèses, se posant mille et une questions : Comment Dominique avait-elle été accueillie au bal ? Avait-elle vraiment — elle Jeanne Perrin — fait tout ce qu'il

fallait pour qu'elle y fût la plus belle ? Ce Rara avait-il su se montrer un cavalier à la hauteur d'une telle merveille ? Les admirateurs de « sa » fille avaient-ils été galants avec tact ? Et Dominique, avait-elle été heureuse ?... Mais, mon Dieu, que ça finissait lard, un bal ! L'aube commençait déjà à rosir les toits de Paris... Pourquoi les bals dureraient-ils aussi longtemps quand tant de mamans angoissées attendaient ainsi leur enfant ? Une attente inhumaine... Et pourvu que personne ne se fût aperçu de rien ! Ce n'était pas possible : Dominique était maintenant armée pour affronter n'importe quel bal, n'importe quelle réception ! Elle était devenue trop « femme », pour qu'on pût avoir des doutes.

Enfin, l'Austin était revenue, en bas, dans la rue. Mais pourquoi Dominique et Rara n'en descendaient-ils pas ? Qu'y faisaient-ils ? Rien de mal, certainement... Ils bavardaient. Ce jeune Rara était très sympathique, mais un peu trop loquace. Elle aurait bien voulu entendre, madame-mère, ce qui se disait dans la voiture ! Et si cela avait été, sa surprise eût été extrême...

— Au revoir, Dominique.

— Tu ne m'appelles pas Dodo ?

— Ce n'est plus la peine : Dodo, c'est un petit diminutif que je me suis réservé à moi et qui, désormais, restera enfoui au fond de mon cœur... Il n'y a plus de Dodo, il ne reste que Dominique...

— Puisque tu le veux...Mais cela ne m'empêchera pas, moi, de continuer à t'appeler Rara; j'aime Rara...

— N'exagère pas : ce n'est que le diminutif que tu aimes.

— C'est aussi le garçon que tu es et que je viens de découvrir : un ami très chic... Je voudrais tant que cette amitié durât longtemps, très longtemps... Comprends-moi : je n'ai jamais eu d'ami garçon depuis que ma mère m'a retiré de la Communale quand j'avais sept ans. Les petites amies filles, avec lesquelles je jouais autrefois à la poupée, ont disparu pour moi elles aussi. Cela fait dix années que je vis seul, sans ami... Et toi tu es venu me voir : merci Rara ! C'est parce que je crois que tu es « mon » ami que je t'ai dit tout à l'heure la vérité : mon seul rêve est d'être une femme aimée par un homme qui chérit la femme et non pas par un garçon, fait comme toi, qui n'aime que l'homme. Mais il reste quand même pour nous deux l'amitié. L'acceptes-tu ?

En dévisageant « sa danseuse » d'un soir, Rara comprit combien il y avait de vérité dans ce regard limpide. Et il répondit dans un sourire :

— Puisque ça te fait plaisir, c'est d'accord... Mais j'y mets une

condition : les autres, ceux dont tu ne penses qu'à faire la conquête, t'appelleront Dominique ou même Do, mais j'aurai seul le droit de t'appeler Dodo.

— Je te promets que ce sera pour toi une exclusivité... Tu ne m'embrasses pas ?

— Sur les deux joues, comme un bon copain... Cela fait, il reprit :

— De cette façon, même si la situation est moins agréable pour moi, elle est plus nette... Sais-tu que tes joues sont infiniment douces ? Du satin, Dodo ! Il en aura de la chance, celui qui aura ta bouche !

— Maintenant que nous sommes amis, je vais te demander un grand service.

— Déjà ? Chez toi l'amitié court vite !

— Oui, Rara... Fais-moi une promesse : de venir me chercher bientôt pour une nouvelle sortie... Je me ferai très belle... J'ai senti, la deuxième fois où nous nous sommes rencontrés, que tu ne détestais pas me voir en pantalon.

— Ça te va tellement bien, la silhouette de faux garçon ! Comme nous serons tous deux en pantalon, l'aurai l'impression que tu t'es converti à mes idées... N'oublie pas de remettre à ta mère le « gros lot » de la tombola-fantôme - elle ne pourra plus refuser de me confier son enfant chéri pour de nouvelles sorties ! Je te ferai découvrir des endroits très amusants et surtout très parisiens... Parce que, à l'exception de ton quartier, qui ne manque pas de pittoresque, tu ne connais pratiquement rien de la capitale ?

— Pas grand-chose, c'est vrai.

— Il est temps de remédier à cette ignorance... Maintenant « ma » chérie — tu vois : je parle comme ta digne mère ! — rentre chez toi. Pour peu qu'elle soit là-haut en train de surveiller la voiture, elle doit se demander ce que nous pouvons bien nous y raconter ou même y manigancer. C'est tellement méfiant, une maman ! Ne bouge pas : je vais t'ouvrir la portière. C'est là aussi une excellente habitude que tu devras imposer à tes futurs admirateurs : puisque tu veux rester « femme », fais-toi toujours servir. Laisse l'homme venir à toi et observe-le : s'il est bien élevé, ce sera déjà un bon point en sa faveur. L'éducation ne nuit jamais ! Bonsoir, Dodo.

— Bonne nuit, Rara... et merci !

Avant même que Dominique n'eût sonné, la porte de l'appartement s'était ouverte sur une madame-mère qui s'exclama :

— Enfin, te voilà, chérie ! J'étais tellement inquiète... Tout s'est bien passé ?

— Tout, maman.

— Heureuse ?

— Comme une grande folle !

— Tant mieux... Regarde-moi un peu. Mais c'est vrai que tu paraissais joyeuse ! Je ne t'ai encore jamais vue ainsi. Il a été gentil ?

— Un amour, maman.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

t — Un amour de garçon comme tous devraient l'être : poli, attentionné, gai, discret... Exactement le type d'homme que toi tu m'as toujours décrit et que je n'avais rencontré jusqu'à ce soir que dans les romans que tu m'as fait lire : l'homme qui respecte la femme.

— Et la jeune fille, Dominique ! Car tu en es une, ne l'oublie pas ! Tu dois être morte de fatigue ? As-tu dansé ?

— Tout le temps : c'est merveilleux la danse, maman. Ça exprime tout.

— Tu n'as dansé qu'avec lui, j'espère ?

— Je t'ai obéi.

— C'est bien.

— Et j'ai une grande surprise pour toi... Elle lui présenta l'écrin avant de poursuivre :

— Il y a eu une tombola... Rara a pris beaucoup de billets et il a gagné le gros lot : ce clip.

— Mais c'est admirable, Dominique !

— Le plus admirable, c'est ce qu'il m'a dit : « Normalement je devrais te l'offrir, mais je crois plus équitable que tu le rapportes à ta mère à qui tu dois tout : n'est-elle pas l'artisan de ta beauté et de ta féminité ? Le premier cadeau doit être pour elle... Plus tard, je suis certain que toi tu en recevras beaucoup d'autres. Ta mère, elle, est une sainte aux doigts de fée; elle a su se sacrifier pour toi depuis ta naissance et elle n'a pas dû être tellement gâtée par l'existence. »

— Il a dit cela ?

— Textuellement, maman.

— C'est un merveilleux garçon, ce Rara...

— Maman, je tombe de sommeil.

— Mais oui, mon enfant. Viens vite dans ta chambre : ton lit t'attend comme tous les soirs... Je me suis demandé pourtant avec laquelle de tes poupées tu aimerais dormir ce soir. J'ai pensé à celle qui ressemble à Blanche-Neige et qui porte un diadème comme toi.

— Ce soir, maman, je n'en veux aucune. N'importe laquelle d'entre elles me gênerait : je suis sûre que je vais m'endormir très vite en m'imaginant que les flonflons du bal continuent...

— Demain, tu me raconteras tout ?

— Je te le promets.

A ce moment précis de l'implacable déroulement du fil de ses souvenirs, l'épouse de Miguel Gonzalez se rappela qu'elle s'était endormie, dans l'appartement des Batignolles, avec la conscience très nette de n'avoir pas dit l'exacte vérité à sa mère. Mais elle savait aussi qu'elle n'en avait jamais eu aucun regret : il y a comme cela, dans la vie de tout être, des mensonges qui sont nécessaires si l'on veut s'évader enfin du carcan qui vous emprisonne. Oui, Rara « l'illusionniste » lui avait rendu un réel service.

Le lendemain, il téléphona et fut charmé de recevoir, en gerbe, dans le récepteur, le flot de remerciements de maman pour le « gros lot » de la tombola. Aussi Dominique ne fut-elle pas surprise quand sa mère vint lui annoncer dans la chambre où elle venait seulement de se réveiller :

— Rara vient de me téléphoner pour me demander si tu n'avais pas regretté ta soirée. Et comme je lui ai dit que tu t'étais endormie avec le sourire d'un ange, il m'a dit : « J'en suis très heureux et cela me permet d'espérer, chère madame, que vous consentirez à l'avenir à me confier Dominique pour d'autres sorties aussi amicales. »

— Que lui as-tu répondu, maman ?

— Que je n'y verrais aucun inconvénient parce qu'il nous avait prouvé à toutes les deux qu'il savait se conduire en « Monsieur ».

Dominique sourit sans répondre : « le gros lot » avait produit le meilleur effet.

Trois jours plus tard, il y eut un nouvel appel téléphonique de Rara qui offrait de venir chercher Dominique le soir même pour l'emmener dans un théâtre d'avant-garde où l'on jouait une pièce des plus intéressantes traitant du problème de l'avenir de la jeunesse... Comment madame-mère aurait-elle pu refuser ? L'avenir de la jeunesse, mais c'était celui de sa fille ! Il était bon aussi que son enfant,

dont les études n'avaient pas été poussées très loin, commençât à s'initier à certaines formes de l'art. A dix-huit ans on a le droit, et même le devoir, de chercher à pallier les déficiences culturelles dont on n'est pas la seule responsable. Maman, se sentant vaguement coupable, ne pouvait pas s'opposer à quelques « sorties » de sa Dominique, à condition, bien sûr, que ce fût avec l'exemplaire Rara !

A 20 heures, il était là, égal à lui-même mais sans smoking à jabot de dentelle : habillé simplement et avec goût. Selon la promesse faite, Dominique l'attendait en pantalon. En la voyant dans cette tenue, maman avait bien fait quelques critiques :

— Crois-tu que ce soit très indiqué pour aller au théâtre ?

— Mais, maman, ce n'est qu'un théâtre d'avant-garde... Et les gens vraiment élégants ne s'habillent plus aujourd'hui pour aller au théâtre. Il n'y a que les étrangers ou les provinciaux qui croient à une pareille obligation !

Rara parut être du même avis :

— Chère madame Perrin, votre fille était splendide pour le bal, mais ce soir c'est une vraie Parisienne !

— Vous trouvez ?

— Quel chic ! On sent qu'elle a derrière elle une maman qui a su lui dire : « Chérie, quand on est aussi belle que toi, il faut savoir rester simple. » Ce pull à col roulé et ce pantalon noir moulent ses formes comme aucune robe ne pourrait le faire ! Vous avez raison de lui faire porter du noir : c'est la seule couleur qui habille à la perfection la blondeur... Mon Dieu, qu'elle est belle aussi avec ses longs cheveux dans le dos ! Malgré sa netteté, cet ensemble donne une impression de « négligé » qui fait rêver... Tu as beaucoup de chance, Dominique, d'avoir une maman qui est une grande artiste !

Une seconde fois, madame-mère confia « son chef-d'œuvre » à Rara. Comme le soir du bal, elle s'était placée derrière la fenêtre pour assister au départ de l'Austin, mais elle ne resta pas, pendant des heures, assise dans un fauteuil à son poste d'attente. Maintenant, elle avait confiance : Rara ramènerait Dominique intacte et heureuse. La chance voulait que ce soir-là il y eût un bon film à la télévision : une histoire d'amour. Au fond, dans sa solitude de femme, Jeanne Perrin adorait les histoires d'amour... surtout celles qui se terminent par un beau mariage. Alors que l'écran du poste s'illuminait, elle ne put s'empêcher de penser : « Si seulement Dominique pouvait un jour connaître ce que je n'ai pas vécu ! » Seulement voilà : il y avait encore un sérieux obstacle à surmonter. Ce fut pourquoi, dans la demi-obscurité du

salon, maman, sachant que Dominique n'était pas là pour l'observer, se laissa aller à pousser un long soupir.

Le théâtre d'avant-garde où Rara conduisit directement Dominique n'avait pas grand-chose d'un théâtre, à l'exception d'une scène exigüe, mais plutôt tout du cabaret. Pendant le parcours en voiture, Rara avait expliqué :

— J'ai beaucoup réfléchi à ton cas. Dodo... J'en suis arrivé à penser que, dans l'état physique de jeune femme florissante où tu te trouves maintenant à la suite de ton traitement hormonal, tu dois effectivement être « faite » — et tu peux remarquer que je parle aujourd'hui au féminin — pour appartenir à un mâle qui aime la femme plutôt qu'à un garçon tel que moi qui n'ai d'elle qu'une assez piètre opinion... C'est pourquoi je te demande d'abord un grand pardon pour m'être permis dédisons : te faire la cour. Tu ne seras jamais pour moi ! Je le regrette, mais je l'ai compris. Et, comme tu m'as demandé de rester ton ami et que je l'ai accepté, je me dois de t'aider dans tes projets. Oui, tu es arrivée à un âge où ta mère, malgré toute son immense bonne volonté, ne peut plus t'être d'un grand secours. C'est une femme épatante, ta maman ! Même une femme formidable dans son genre... Seulement, à l'exception de quelques clientes et du petit univers très restreint dans lequel vous vivez toutes les deux enfermées, en fin de compte elle ne connaît pas grand monde et pas tellement de choses de la vie ! Ce soir, je t'emmène dans un établissement, aussi spécialisé que réputé, où tu vas te trouver en présence de nombreux êtres qui, comme toi, ont du mal à supporter l'idée d'être nés hommes et qui — grâce aux mêmes méthodes que celles que l'on t'a fait employer — se sont rapprochés, physiquement et moralement, de l'état féminin.

« Ces hommes-femmes ont sur toi une supériorité : étant en contact avec beaucoup plus de gens, ils sont moins empruntés. Ce qui leur permet de danser, de chanter, de jouer de petits sketches et même de faire du strip-tease. Autrement dit, ils gagnent leur vie comme artistes : une profession à laquelle sans doute ni ta mère ni toi n'avez jamais songé, mais qui pourrait être également envisagée pour toi. Elle offre en tout cas l'avantage d'être plus distrayante que celle de mannequin rivé à une maison de couture. Tu es seul à pouvoir décider si, oui ou non, monter sur les planches exerce sur toi un attrait ».

— L'avantage de l'établissement où nous nous rendons est que l'on peut y dîner avant le spectacle.

— Comment s'appelle-t-il ?

— *La Grande Sandrine*... C'est le nom d'artiste de son animateur qui en

est aussi l'incontestable vedette. Tu verras que cette Sandrine a beaucoup de talent... C'est l'un de mes bons amis : je dessine toutes ses robes de scène. Son vrai nom, à la ville, est Patrick van Hoven. Il est d'origine hollandaise : un garçon bien élevé, intelligent et d'excellente famille. Son père, avec lequel il ne s'est pas entendu — c'est même la raison pour laquelle il est parti de chez lui et a quitté son pays — est diamantaire à Amsterdam.

— Et sa mère ?

— Je pense que, comme la tienne, elle a dû trop l'aimer !

Il y avait un peu de tout dans la clientèle attablée chez *La Grande Sandrine*, mais les couples normaux y étaient quand même moins nombreux que les autres. Ces derniers étant pour la plupart constitués d'un homme d'âge respectable accompagné d'un autre sensiblement plus jeune. Eux aussi formaient une sorte de « couple »... Ces couples-là, Rara les connaissait presque tous, les tutoyant et les montrant à Dominique.

— Tiens, c'est nouveau ! Je ne savais pas que Pierrot s'était mis « en ménage » avec le gros Richard ! C'est vrai qu'il a tellement d'argent, celui-là ! lia cinq boucheries à lui : la viande, ça paie... Et Gaby ? Mais qu'est-ce qu'il fait avec « monsieur Arsène » ? Celui-là c'est un banquier qui n'est pas non plus sur la paille... Quand même, je n'aurais pas cru cela de Gaby : lâcher ce pauvre Toinou qui l'aimait tant ! Décidément, Dodo, l'argent c'est épouvantable : ça pourrait tout ! Il n'y a plus un seul « ménage » qui tienne à notre époque !

— Mais toi, Rara, tu vis tout seul ?

— Je préfère être un « indépendant » : ça me permet de faire des rencontres aussi agréables que la tienne... Ah ! Si seulement tu avais voulu, toi et moi nous aurions fait le plus beau « couple » de Paris... Enfin ! N'en parlons plus... Tu as faim ?

— Comme toujours !

— Alors tu vas te régaler. Ici la cuisine est de premier ordre : Patrick y tient et il a raison.

— Patrick ?

— *La Grande Sandrine* : je t'ai dit que c'était le même... Oui, il a pour principe que, si sa clientèle a le ventre satisfait, elle sera plus en forme au moment où le spectacle commencera... D'ailleurs, nous pouvons « toutes » nous l'avouer entre nous, Dodo : nous sommes gourmandes !

La salle était comble. Il était vrai aussi qu'elle n'était pas très grande.

— Tous les soirs, c'est comme cela, expliqua Rara. C'est, de loin, l'établissement le plus coté... Je ne dis pas que ce soit le plus élégant, mais c'est celui où l'on s'amuse le plus... et puis il y a *Sandrine*. « Il » passe en vedette, en fin de spectacle. C'est normal : c'est le patron et il connaît à fond son métier. Après son numéro, il n'y a plus qu'à tirer le rideau... Si cela t'amuse, je te présenterai à lui une fois la représentation terminée : nous irons dans la loge où tous s'habillent et se déshabillent pour se transformer en « femelles ».

— Parce qu'ils ne sont pas en femmes le reste du temps ?

— Pas tous... Il y en a quelques-uns qui portent des robes de ville pour arriver et repartir, mais la majorité préfère être comme toi aujourd'hui : en pantalon. C'est encore ce qu'il y a de plus pratique : ça convient à tous les sexes.

— Et *la Grande Sandrine*, comment est-elle à la ville ?

— A la ville, c'est Patrick; à la scène, c'est « la » *Sandrine*. Il ne mélange jamais son existence privée et le travail. Il a même été marié.

— Lui ?

— Pourquoi pas ? Il en avait bien le droit ! Je n'ai pas connu sa femme qui n'était pas mal du tout, paraît-il... Seulement ça ne pouvait pas durer, une union pareille ! Il aurait fallu que sa bonne femme fût assez intelligente pour comprendre que, la nuit, son Patrick devenait *la Grande Sandrine*, c'est-à-dire l'une des plus belles filles de Paris... On m'a dit que lorsqu'elle le voyait en femme, elle devenait jalouse parce qu'il était bien plus « belle » qu'elle ! Ce que ça peut être bête, une bourgeoise. Ils ont divorcé.

Rara n'avait pas exagéré : la qualité du repas était exceptionnelle. La cuisine, précisa-t-il encore, était faite par Théo, un as qui vivait « en ménage » avec Patrick. C'était pourquoi la maison marchait bien : l'un au fourneau, l'autre sur la scène. La fine équipe, quoi !

— As-tu remarqué, Dodo, comme on nous regarde tous les deux ?

— Oui.

— Ça ne te fait pas plaisir ?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas ? Mais tu ne sauras donc jamais rien, ma jolie ? On nous regarde parce que c'est la première fois que l'on me voit ici en compagnie d'une belle blonde comme toi... Jusqu'à présent, je ne

suis jamais venu qu'avec des garçons.

— Tu crois vraiment que l'on me prend pour une fille ?

— Sûr !

— Pourtant, dans cette salle il y a beaucoup de tes amis qui doivent faire partie de ces 5 pour cent dont tu m'as parlé le soir de notre souper : ceux qui sont des « purs » comme toi et qui ne s'y trompent pas ?

— Eh bien, je vais te surprendre... Je ne suis pas certain qu'ils soient très nombreux autour de nous ici, même « les chevronnés », qui n'aient aucun doute à ton sujet... Ils hésitent ! Me connaissant, ils doivent se dire : « Ce n'est pas possible que cette blonde soit une fille : Rara n'en promène jamais ! »

— Peut-être y en a-t-il parmi eux qui nous ont déjà vus ensemble au bal ?

— Pas un ! La couture et les travestis sont deux mondes différents qui se détestent.

— Alors pourquoi proposais-tu à ma mère de faire de moi un grand mannequin ?

— Parce que, toi, tu n'es pas à proprement parler un travesti. Dodo ! Tu es autre chose... Tu es quelqu'un à part qui — se sentant, ou se croyant « femme » alors qu'il ne l'est pas complètement — n'est pas capable, comme beaucoup d'autres, de jouer une sorte de double jeu... Patrick, par exemple, ainsi que tous ceux que tu vas voir défiler sur la scène, à une ou deux exceptions près qui se rapprocheraient plutôt de toi, ont avant tout un tempérament artiste qui les pousse à se transformer : leur plaisir est de s'exhiber, dans tout le tintamarre possible, « en femmes » devant les foules, alors que leur équilibre cérébral est de savoir rester hommes en secret. Ces êtres là n'auront jamais ta folie qui, pour moi, a quelque chose de grandiose. Ce sont d'abord des gens pratiques qui calculent comme toi tu ne sauras jamais le faire. C'est la raison pour laquelle tu dois les découvrir et les connaître : ce sera pour toi le meilleur moyen de mesurer la part du vrai et du faux dans cette perpétuelle mutation d'un sexe à l'autre. Tel que je crois te connaître maintenant, ils ne t'apporteront rien sur le plan intérieur qui est celui de ton cœur, de ton âme et de tes aspirations. Mais, sur le plan extérieur, ils pourront t'apprendre une foule de « trucs » — le mot n'est pas trop fort parce que je le crois vrai en ce qui les concerne — qui sont les leurs, qu'ils ont savamment mis au point au prix d'une longue patience et qui leur permettent de faire peut-être encore plus illusion que toi.

» Seulement attention ! Cette illusion, ils ne la répandent à la perfection que sur scène, en exhibition, et pas tellement bien dans la vie ! Chez toi, au contraire, elle émane le plus naturellement du monde de toute ta personne, et ceci à n'importe quel moment de la journée... Ce matin. Dodo, tu t'es réveillée femme; ensuite tu as continué à être « femme » auprès de ta mère ou dans l'atelier en compagnie des ouvrières; ce soir tu m'as accueilli en « femme » et, dans ce cabaret, tu es encore une jolie femme assise à une table. C'est la raison pour laquelle tous ceux qui t'observent sont perplexes et pensent peut-être aussi : « Pour une fois Rara fait une exception : il sort en compagnie d'une belle fille. » C'est tout cela que je ressens en ce moment et qui me prouve que j'ai très bien fait de suivre tes conseils en substituant à notre amour impossible une amitié durable. Maintenant je me tais : le repas est terminé, le spectacle commence. A toi de juger...

Les lampes de la salle venaient de s'éteindre. Seuls les projecteurs écrasaient de lumière le rideau de scène encore fermé mais déjà frissonnant de tout le mystère qu'il cachait... L'orchestre — composé d'un piano, d'une batterie, d'une trompette et d'un saxo — avait attaqué l'ouverture. Les bruits du service s'atténuèrent, les conversations cessèrent, Rara lui-même ne parla plus. Le rideau s'ouvrit à l'italienne sur un personnage qui, à lui seul, avait assez de présence pour meubler une scène : un garçon sans âge dont la chevelure d'un blond décoloré auréolait un visage déjà fripé. Mais le fond de teint y avait été répandu avec une telle prodigalité que les rides en avaient presque perdu leurs sillons de vieillesse.

L'homme avait dû être assez beau : sa seule erreur était de croire qu'il l'était toujours. Le nœud papillon noir, le spencer blanc, le pantalon de smoking noir et les souliers vernis lui donnaient plus l'allure d'un steward que celle d'un compère de revue. Ce qui le sauvait, c'était son bagout, ponctué par des gestes exagérément ampoulés auprès desquels la préciosité d'un Rara donnait l'impression d'être un exemple de discrétion. Tout de suite il commença d'une voix de fausset où les aigus avaient un mal infini à se maintenir :

— Public aimé, bonjour ! Oh ! mais je vois que tout le monde est là : le gros Richard avec l'ami Pierrot... Monsieur Arsène avec Gaby-larouquine... Qu'est-ce que tu as fait de Toinou ? Tu l'as laissée à la maison ? Elle a les oreillons peut-être ?... Et Rara, « notre » Rara qui se dévergonde avec une splendide blonde ? Qu'est-ce qui t'arrive, Rara ? Serais-tu en train de virer et de nous trahir ?

Il dura pendant deux longues minutes, cet assaut contre le public. Les initiés — il fallait croire qu'ils étaient nombreux puisque l'écho déferlait — s'esclaffaient. La seule qui ne riait pas était Dominique :

une Dominique éberluée qui n'avait jamais entendu quelqu'un s'adresser aux gens avec une telle façon. Dominique n'avait pas encore eu le temps de comprendre que chez *La Grande Sandrine* on était « en famille ». Le comprendrait-elle même un jour puisque c'était un genre de famille auquel, étant convaincue d'être « femme », elle ne cherchait nullement à appartenir ?

Ayant enfin terminé son tour d'horizon dans la salle, le bonimenteur-présentateur annonça :

— Tous les artistes que vous allez applaudir étant exceptionnels, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises places dans le déroulement du programme. C'est pourquoi l'exquise Reine a accepté d'ouvrir les feux...

En fait d'ouverture, ceux-ci s'éteignirent sur la scène, ne laissant plus que le rai de lumière d'un projecteur dans lequel s'encadra la silhouette d'une « fille » très brune qui commença à évoluer sur un rythme de slow archiconnu. « L'exquise Reine » faisait un numéro de strip-tease ni meilleur ni pire qu'un autre. Tous les gestes, depuis les longs gants dont on commence par se débarrasser jusqu'à la fermeture Eclair qui glisse en fin de numéro pour libérer l'anatomie jusqu'à l'extrême limite autorisée en public par la préfecture de Police, avaient été exécutés sans âme, avec routine, mécaniquement. Le succès fut des plus moyens.

Pendant l'intervalle qui suivit, sagement prévu pour permettre au personnel de salle de continuer à assurer le service des tables, Dominique confia à voix basse à Rara :

— Ce n'est pas fait avec beaucoup d'art.

— Tu as raison. Toi, tu ferais certainement beaucoup mieux.

— Tu n'y penses pas ? Alors, pour le coup, qu'est-ce que dirait ma mère si elle me voyait me déshabiller ainsi devant autant de gens ?

— Elle serait peut-être très flattée !... Cette Reine n'est qu'une princesse débutante ! C'est la première fois que je la vois ici.

— Pourquoi dis-tu « une » ?

— Il existe un usage, définitivement établi entre nous et admis presque par tout le monde : lorsque l'un de nous s'adonne au travesti, on le nomme au féminin. On dit « la » Reine, « la » Coccinelle, « la » Capucine, etc. Ne trouves-tu pas que c'est plus gentil ? Il n'y a pas que toi à avoir le droit de se faire appeler « la » Dominique ! Il me vient même une idée : si un jour tu te lançais dans cette profession, il y a un pseudonyme d'artiste qui t'irait à merveille : Domino... « la » Domino\

Le rideau s'était rouvert sur le speaker :

— Maintenant que notre petite Reine vous a mis en appétit, voici la sculpturale Marlène dont la seule vision va vous rassasier !

Cette annonce n'était pas du meilleur goût, mais pouvait presque se justifier par les proportions imposantes de « la » nouvelle venue. Dominique, qui était cependant grande, se sentait écrasée par l'amas de blondeur, les mensurations de la poitrine, des cuisses et des jambes qui s'offraient bestialement sur la scène. Un nouveau strip-tease commença, nettement plus au point que le précédent et surtout beaucoup plus agressif. Bientôt les contours du corps se dessinèrent en bourrelets de graisse qui, s'ils n'étaient pas très esthétiques, avaient cependant la sensualité d'un Rubens vivant. Le regard, imprégné de désir, était d'une insolence rare : fouillant la salle en quête d'admirateurs et donnant l'impression à chaque spectateur mâle qu'il n'était destiné qu'à lui. Malgré toute cette lourdeur appuyée — peut-être même grâce à elle — les gestes, la démarche, les lèvres étaient bien d'une femme. Du travail un peu mastoc mais suffisamment pervers pour être accueilli, à la sortie de l'artiste, par des applaudissements assez nourris.

— Celle-là connaît mieux son métier, affirma Rara pendant l'intervalle.

— Française ?

— Allemande, de Hambourg... C'est au moins la troisième fois qu'elle passe ici. Dans son genre, elle atteint à une certaine classe internationale pour ceux qui aiment les femmes fortes.

— Gentille ?

— Uniquement quand il le faut, comme toutes les vraies putains... Ses exhibitions ne sont conçues que dans un but : rapporter, aussi bien ici qu'en Allemagne ou ailleurs, le plus d'argent possible à son mec.

— Son mec ?

— Mais oui. Tu n'as donc jamais entendu cette appellation ?

— Pas chez moi.

— Je me doute que ta digne mère n'est pas pour ce genre de personnage. Et pourtant il existe un peu partout dans le monde ! Celui de Marlène est allemand comme elle : assez joli garçon d'ailleurs... Brun, grand, maigre : le contraste avec elle ! Il l'accompagne partout pour la surveiller et il ne la lâchera que le jour où elle ne lui rapportera plus rien.

— Mais c'est épouvantable !

— C'est la vie de Marlène : celle qu'elle a choisie quand elle a quitté ses parents qui tiennent une crèmerie à Hambourg. La belle crèmière et le maquereau, quel titre pour un roman cochon à bon marché !

— Elle aussi est un garçon ?

— Je te répète une fois pour toutes qu'ici, sur cette scène, tu ne verras que des garçons ! Disons que celui-là est « maqué » par un autre garçon ; c'est fréquent chez les « travelos ». C'est même parfois nécessaire : à partir du moment où certains d'entre eux se sentent devenir « filles », ils ne font plus que des bêtises. Le « Julot » leur sert de régulateur comme aux vraies filles. S'il n'était pas là, les obligeant à rapporter l'argent du ménage, elles ne ficheraient rien ! Tu sais, Dodo, parmi nous il y a un peu de tout : des jeunes filles bien élevées comme toi et des catins de bas étage.

Le rideau venait de se rouvrir. Le speaker, de plus en plus suave et de plus en plus dégoulinant de transpiration sur son fond de teint, annonça de sa voix de plus en plus fausse :

— Après les splendeurs terrestres, voici les nourritures de l'esprit avec notre émouvante poétesse Jasmine...

Elle apparut filiforme dans une longue robe-fourreau noire dont le col montant enserrait le cou et dont le bas cachait les souliers. A l'inverse de l'artiste précédente, sa poitrine était très discrète. Jasmine se tenait droite, immobile, regardant la salle dans une attitude de défi permanent. Le visage était beau, un peu anguleux mais pur. Il n'avait pour tout maquillage que le rouge des lèvres qui tranchait sur la pâleur des joues. Les cheveux auburn étaient coupés très court, au ras du cuir chevelu, comme ceux d'un jeune homme qui reviendrait de la caserne. Dominique était assez étonnée : cette Jasmine n'utilisait aucun des compléments qui lui avaient toujours paru, à elle, indispensables pour souligner la féminité, c'est-à-dire la chevelure riche, les seins gonflés, le maquillage poussé. Mais, malgré ce dépouillement voulu, elle donnait l'impression d'être encore plus « femme » qu'une Reine ou qu'une Marlène. Les bras étaient longs, se terminant par des mains diaphanes qui restèrent rivées le long du corps pendant toute la durée du « tour de poésie » comme si l'artiste estimait que moins l'on fait de gestes en scène, plus on capte l'attention du public.

Une réelle impression de malaise, mêlée à une pointe d'admiration, s'était répandue dans la salle avant même que Jasmine n'eût ouvert la bouche. Et, quand elle le fit, une très nette expression de mépris à l'intention de tous ceux qui l'écoutaient se lut sur les commissures de ses lèvres. La voix était grave, sans aucun de ces accents « mâles » que Dominique avait elle-même tant de mal à contrôler parce qu'ils

survenaient toujours à l'improviste. Une voix bien placée qui pouvait être celle d'une femme et dont la chaleur était aussi vive que celle du regard distillant tour à tour la violence et la soumission, la haine et la passion.

Le poème n'était qu'une longue diatribe virulente contre l'homme qui cherchait à réduire la femme en esclavage. La diction était parfaite; un sort était réservé à chaque mot. Quand le rideau se referma, il y eut un moment de stupeur angoissée comme si la salle se sentait submergée par toute l'amertume du monde, mais très vite éclata l'ovation, celle qu'on réserve au vrai talent. Le rideau se rouvrit sur une Jasmine extatique qui n'avait pas bougé et qui, sans esquisser le moindre sourire, eut un simple salut de tête en remerciement du succès qui lui était fait. Le rideau se referma.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Rara. Et comme Dominique, encore médusée, ne répondait pas, il continua :

— Inutile de me le dire : je le sais... Tu te demandes si, malgré ce que je t'ai dit, tu viens vraiment de voir et d'écouter un homme. Eh bien, c'en est un, né dans le centre de la France. Oui, je le reconnais : on pourrait croire que c'est une lesbienne. C'est d'ailleurs ainsi qu'il aime les femmes...

— Les femmes ? répéta Dominique intriguée.

— Oui, mais pas les filles comme toi ! Il lui faut des torturées, des demi-dingues, des femmes qui se croient supérieures aux autres parce qu'elles jouent de la guitare à longueur de journée, parce qu'elles barbouillent des toiles ou parce qu'elles se droguent ! Un curieux personnage, ce Christian : c'est son vrai prénom... Dangereux avec cela parce qu'il est méchant et jaloux de tous les autres hommes. Il est persuadé d'être le seul, ici, à avoir du talent.

— Il en a !

— Mais limité, ne dépassant jamais ses poèmes vengeurs... Moi je ne l'aime pas parce qu'il déteste trop sincèrement les hommes.

— Alors pourquoi est-il ici ?

— Lui aussi, qu'il le veuille ou non, n'est au fond qu'un pédéraste qui s'ignore : les femmes qui l'intéressent ne sont pas de vraies femmes, mais plutôt des gouines... Il y en a beaucoup, parmi nous, qui sont ainsi ! Ce n'est pas une relation pour toi, ma Dodo : à toi il te faut le vrai mâle, sans complication, qui t'aimera avant tout pour ta féminité... A une Jasmine, il faut le contraire de toi : des femmes-hommes alors que tu es un homme-femme.

Le speaker était à nouveau en scène :

— Voici celle que nous chérissons tous : n'est-elle pas toute fraîcheur ? La tendre Cristel.

Jolie fille, sans grande personnalité et sans défauts physiques apparents, celle qui avait choisi un tel pseudonyme donnait une impression de grande mollesse. Son strip-tease, un de plus dans la soirée, était minutieusement réglé, mais très lent. On aurait cru voir une petite-bourgeoise qui se déshabillait sans grande conviction mais avec application, pour arrondir ses fins de semaine. Le sourire, figé en permanence sur les lèvres, était peut-être ce qu'il y avait de plus réussi et faisait qu'on la regardait avec plaisir : sourire rêvé pour une réclame de pâte dentifrice ou pour éclairer la couverture d'un magazine destiné aux hommes esseulés...

Cristel obtint le succès qu'une salle fait à l'artiste qui appartient à l'équipe des sociétaires à part entière d'un établissement, qui est assez intelligente pour ne jamais dire de mal d'une rivale et qui reste toujours à la disposition de la direction pour remplacer au pied levé un numéro déficient si un coup dur survient dans le déroulement du spectacle.

Après la fermeture du rideau sur l'inévitable « effet de nu » final, Dominique reconnut :

— Elle est bien faite.

— Une vraie petite caille sur canapé ! ajouta Rara. Et serviable avec cela ! C'est un excellent garçon dont le vrai nom est angélique : Gabriel... Son père est notaire quelque part en province. Il a commencé par travailler comme clerc dans l'étude paternelle, mais il en a eu très vite assez, estimant qu'entre la compilation de dossiers et l'effeuillement progressif de sa nudité il n'y avait aucune commune mesure. Ayant opté pour la seconde voie, il a quand même réussi à rester dans la ligne familiale en se mettant « en ménage » avec un huissier : ils vivent tout ce qu'il y a de plus gentiment, ayant compris l'un et l'autre qu'il faut savoir limiter son bonheur. Cristel est une excellente maîtresse de maison doublée d'un remarquable cordon-bleu : sa grande spécialité ce sont les douceurs...

Le spectacle reprit, le contraignant au silence.

— Après la poésie qui a pu s'exprimer et la beauté qui a su se dénuder, annonça le speaker, voici le moment divin du « bel canto » avec la surprenante Olympe...

La nouvelle venue avait toute la majesté et toute la dignité s'attachant

à un prénom pareil. La poitrine avantageuse ne pouvait qu'être le tremplin d'une grande voix qui se révéla, dès les premières notes, wagnérienne aussi bien dans l'aigu que dans le grave. Sans aucun effort, Olympe passait avec virtuosité des trilles du soprano aux résonances profondes de la basse : l'effet était saisissant. Son appareil vestimentaire semblait provenir en droite ligne de la réserve de costumes d'un opéra de province : la robe rouge avait une telle ampleur que l'on pouvait se demander si ce n'était pas une ancienne crinoline à laquelle on aurait encore ajouté des volants de dentelle noire et qui aurait fait merveille pour la diva d'un orchestre féminin de brasserie.

Ce qui accentuait encore l'impression « Second Empire » était la coiffure : une véritable pièce montée se terminant dans la nuque par un chignon démesuré. Il y avait tant de poids dans les cheveux noirs que l'on ne savait pas si ceux-ci étaient vrais ou s'ils appartenaient à une perruque.

L'ensemble était massif, mais nullement agressif ; convenable en somme et ne prêtant pas au strip-tease. Le regard avait cette lourdeur appuyée que l'on ne rencontre que chez les Italiennes ou les chanteuses de flamenco. Il y avait enfin la bouche qui s'ouvrait démesurément pour laisser passer le son : voix doublement d'or puisqu'elle était androgyne.

Le succès fut tel que l'artiste dut bisser. Quand le rideau se referma, Rara expliqua :

— C'est un Yougoslave qui a choisi la liberté après avoir chanté assez longtemps dans les chœurs de l'Opéra de Zagreb. Il ne pense qu'à son métier. Je ne lui connais aucune aventure sentimentale.

— Pourquoi s'habille-t-il ainsi ? Il est tout à fait ridicule. Ne pourrait-il faire aussi bien ce numéro vocal vêtu en homme ?

— Si tu le voyais en homme, Dodo, tu serais effondré ! Sa robe dissimule un ventre impossible !

— Mais ses seins sont vrais ?

— Tout ce qu'il y a de plus authentiques et palpables...

— Et ses cheveux ?

— Vrais aussi. Quand il les dénoue et les laisse tomber dans son dos, ils atteignent la chute des reins. Jamais je n'en ai vu d'aussi beaux, ni d'aussi fournis chez un homme.

— Il ne s'habille jamais en garçon ?

— Jamais ! A la ville comme à la scène toujours en robe longue... Même pas de pantalon à cause du gros ventre ! Je vais te faire une confidence : bien qu'il soit physiquement le moins attrayant de tous ceux qui passent ici, il est cependant le seul à s'être fait couper...

— Quoi ?

— Oui... Il s'est débarrassé de son sexe. Avoue que c'est assez surprenant ?

— Alors ce n'est plus un homme, mais une femme ?

— Il n'est rien du tout : c'est bien, à mon avis, ce qu'il y a de plus grave dans son cas... Tu trouves que cette ablation l'a féminisé ?

— Non. C'est même le seul de tous ceux que nous ayons vus jusqu'à présent passer sur la scène qui m'ait nettement donné l'impression d'être un homme.

— Tu vois comme on se trompe ! Tous les autres, sans exception, sont encore « équipés ». Il n'y a que lui à être châtré... Et ne crois pas qu'il l'ait fait pour être plus séduisant ! La bagatelle, que ce soit avec un homme ou une femme, il s'en fiche ! La seule chose qui compte pour lui, c'est sa carrière de chanteur... ou de chanteuse ! Quand il est arrivé en France, il a rencontré je ne sais quel laryngologiste imbécile qui lui a dit que, s'il appliquait la méthode mise en honneur à une certaine époque par les chanteurs de la chapelle Sixtine — qui consiste à se faire opérer là où tu sais — sa voix de soprano atteindrait une tessiture comparable à celle d'une Lily Pons ou d'une Callas ! Et comme il ne pense qu'à triompher dans l'Air des Clochettes de Lakmé, il n'a pas hésité.

— Et sa voix de basse ?

— Il était décidé à l'abandonner, ne se sentant tout de même pas de taille à devenir un nouveau Chaliapine... Le drame pour lui c'est que l'intervention, si elle l'a débarrassé de ce qu'il croyait le gêner, n'a eu aucun effet sur l'amélioration de son aigu... C'est pourquoi, au lieu de triompher à la Scala de Milan ou au Metropolitan de New York, il en est réduit à se faire entendre ici, chez *La Grande Sandrine*, dans son numéro de double voix.

Il en est d'ailleurs ulcéré, s'estimant un artiste qui aurait pu faire une carrière éblouissante.-

— Mais... où s'est-il fait opérer ?

— Ça, Dodo, tu n'auras qu'à le lui demander. Comme ça ne m'intéresse pas, ce genre de mutilation imbécile, je ne lui ai pas posé de question.

Il a dû, comme la plupart de ceux qui y ont passé, aller faire un petit voyage au Maroc. Note bien que cette pratique s'étend un peu partout, et qu'on peut très bien, paraît-il, trouver des chirurgiens spécialisés en Belgique, en Allemagne, aux Etats-Unis et même au Japon... Seulement, je crois que c'est le Maroc qui conserve la cote : on dit qu'il y a, à Casablanca, un de ces as !

Le speaker était à nouveau en scène :

— Public chéri, tu sais très bien que chez *La Grande Sandrine*, toutes les formes de l'art sont représentées. Après le chant, voici la danse de rythme avec la trépidante Ketty...

Elle était charmante, et même adorable, « la » blonde Ketty, dans son habit noir à la coupe impeccable et aux revers pailletés. Ses cheveux blond cendré et fins s'échappaient d'un chapeau claqué qu'elle portait crânement, légèrement incliné sur l'oreille gauche. La canne noire, qu'elle faisait tourbillonner dans ses mains avec l'habileté d'un tambour-major, parachevait la silhouette classique de la girl trépidante qui peut rivaliser avec n'importe quel boy de revue.

Tout était gracieux et joli en Ketty : le regard malicieux, le nez bien proportionné, la bouche moqueuse, les mains vivantes, les jambes bien faites. Et le corps virevoltait dans un numéro de claquettes qui avait cette précision que l'on ne trouve que chez les Anglo-Saxons. Il paraissait difficile de trouver une plus jolie fille qui sût porter avec autant de chic l'habit masculin. Quand, le numéro terminé, elle retira, avec un geste d'une rare élégance, son chapeau pour saluer, les applaudissements crépitèrent : on ne pouvait pas ne pas être séduit par le déferlement des boucles qui ruisselaient sur le col et sur les parements de l'habit.

— Voilà ce que j'appelle du travail ! dit Rara.

— Merveilleuse... Et elle, au moins, c'est impossible d'imaginer que ce n'est pas une fille.

— Et pourtant, c'est un garçon... Son vrai nom est Bob, mais tous ceux qui le connaissent l'appellent dans l'intimité Bobby... Ketty, c'est uniquement pour la scène. Il est américain, de très bonne famille lui aussi, né à Cleveland où ses parents sont milliardaires.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Comme tous ceux que tu as déjà vus, il vit sa vie... Il faut croire que l'argent n'a pas fait son bonheur ! Peut-être en avait-il également assez d'être trop homme : pendant deux ans il a été G.I. mobilisé au Vietnam. Ecœuré de la guerre, il préfère parader sur une scène. Son

numéro est de classe internationale : il a déjà passé dans les plus grands music-halls d'Angleterre.

— Toujours sous le nom de Ketty ?

— Toujours ! Il ne se fait engager que comme danseuse : c'est un vrai professionnel.

— Mais il pourrait très bien faire le même numéro en danseur ?

— Ce serait dommage ! Il est beaucoup mieux en fille qui sait s'habiller en homme : le visage et le corps sont parfaits et il serait beaucoup moins excitant sans ses longues boucles. T'imagines-tu les cheveux coupés court ? Alors !

— Il aime les garçons ?

— Et comment ! En voilà un qui, contrairement à Olympe, a eu la sagesse de ne pas se faire opérer ni de suivre un traitement hormonal. Lui-même m'a dit qu'il trouvait tous ces « procédés » idiots puisqu'ils n'aboutissent, en fin de compte, qu'à tuer les véritables sources de plaisir... Il a raison ! N'est-ce pas ton avis ?

— Je ne sais pas.

— Je l'aurais prévu. Comme le dit ta mère, tu n'es encore qu'une « jeune fille »... J'espère au moins que tout ce que je te raconte ne te choque pas ?

— Tu es fou, Rara ! Au contraire... J'aime que tu me dises tout.

— Autrement dit, que je poursuive ton instruction ? Et puis que veux-tu : si on ne se laissait pas aller à dire ce qu'on pense, ici, dans cette ambiance, je me demande où on le ferait ! Tu ne t'ennuies pas au moins ?

— Je suis heureuse...

— Vrai ? Pour quelle raison ? Parce que les « artistes » t'intéressent ou parce que tu es avec moi ?

— Pour les deux, Rara... Tout ce que tu me fais découvrir, je me doutais bien que ça existait. Seulement, je ne pouvais pas en parler à ma mère... Tandis qu'avec toi je me sens en confiance.

— Ce que tu viens de dire me fait un grand plaisir. Pour te récompenser d'une telle gentillesse, je t'annonce maintenant que le grand moment est venu : celui pour lequel je t'ai amené ici... Tu peux considérer que tout ce que tu as vu jusqu'à présent sur la scène n'a constitué que les hors-d'œuvre. Le plat de résistance c'est *Sandrine*. Je ne dis plus rien : regarde et écoute...

Le speaker, sachant que tout commentaire serait superflu pour la vedette-maison, se montra plus bref :

— Voici enfin celle que nous attendons tous : *la Grande Sandrine*

Un « Ah » de satisfaction générale accueillit l'annonce en même temps qu'un frisson d'aise secouait la salle. Dès que le rideau s'ouvrit, Dominique comprit que celui dont Rara avait tant vanté les mérites et le talent connaissait à fond le métier de travesti. Il se tenait juché sur la dernière marche d'un escalier... Un escalier ? Plutôt un escabeau n'ayant aucune commune mesure avec le matériel scénique des Folies-Bergère ou d'un Casino de Paris. L'apparition de *la Grande Sandrine*, souriant avec une insolence amusée sur son perchoir ridicule, n'était que la parodie de ces vedettes de revues à grand spectacle qui s'apprentent à faire la conquête des foules extasiées en condescendant à descendre vers elles. Comme les vedettes, *Sandrine* était empanachée et caparaçonnée de plumes roses. Elle en avait partout : sur la chevelure blonde qu'elle portait en coupe-vent pour accroître le punch, en collier autour du cou, en ceinture autour de la taille et retombant jusqu'aux genoux—qu'elle avait l'intelligence de laisser cachés, sachant que les genoux, même s'ils appartiennent à la plus belle des créatures, ne sont jamais très esthétiques—, sur un éventail géant dont elle se servait pour dissimuler ou découvrir alternativement son visage.

Celui-ci, sans être beau, manifestait une telle intelligence et un tel charme que l'on ne pouvait pas ne pas être immédiatement conquis. Les yeux noisette étaient lumineux, tout en donnant l'impression d'être légèrement voilés de cette douceur que l'on ne trouve que dans les regards de myope. L'ensemble de la bouche et du nez était peut-être ce qu'il y avait de plus réussi : à l'impertinence du nez s'ajoutait celle des lèvres qui ne semblaient avoir été créées que pour s'entrouvrir dans un rire où la moquerie « parigote » s'alliait à la gentillesse du boulevard, ce même rire qui avait fait la gloire d'une Mistinguett. Les dents étaient longues comme celles de la Miss, mais bien alignées, prêtes à livrer tous les combats scéniques en mordant dans le succès.

Contrairement à ce que l'on pouvait attendre de son nom de bataille, *la Grande Sandrine* n'était pas grande. Si elle n'avait pas porté des talons-aiguilles démesurés, sur scène elle aurait fait très petite. Mais elle avait des jambes potelées et bien cambrées qui ne manquaient pas d'esprit. C'était cela surtout qui rayonnait en *Sandrine* : l'esprit qui allait du nez retroussé jusqu'aux chevilles en émergeant d'une mer de plumes. Les mains menues étaient précises dans leurs gestes dont aucun n'était inutile. La voix, gouailleuse en diable, était suffisamment éraillée pour appartenir aussi bien à un homme qu'à une femme... Une voix qui pouvait tout dire et passer, avec le même bonheur, d'une vulgarité

voulue à un attendrissement de commande.

Tout d'ailleurs était calculé dans le numéro : une vedette — n'en était-ce pas une, des plus authentiques dans son genre ? — se doit de ne pas faire en solitaire sa première apparition dans un spectacle : elle y perdrait tout son prestige pour la suite de la représentation. Il faut du monde autour d'elle pour la mettre en valeur. *La Grande Sandrine*, qui avait la chance d'être également « le patron » de l'établissement, n'avait pas lésiné pour elle-même : huit boys, quatre de chaque côté du miniescalier, l'encadraient. Huit garçons jeunes, beaux, magnifiques et inexorablement pédérastes, vêtus d'habits roses dont la teinte tendre s'harmonisait avec celle des plumes ondulantes de la star. Le rideau de scène servant de décor de fond étant gris, cela donnait une symphonie de couleurs tendres que n'aurait pas reniée un Vertes.

L'air d'entrée était un vieux succès de Mistinguett parlant de « belles gambettes » et de « nez en trompette » : aucune rengaine n'aurait mieux convenu à *Sandrine* qui — après avoir descendu, avec une sereine désinvolture et en regardant la salle comme il se devait pour une vraie vedette, les quatre marches de l'escalier — se trémoussait à l'avant-scène, passant d'un boy à l'autre, esquissant quelques pas de danse mûrement répétés, lançant œillades sur œillades et sourires sur sourires, justifiant l'expression consacrée d'une artiste « qui brûlait les planches ».

Cette première chanson, terminée sous les applaudissements d'une salle électrisée, fut suivie par une seconde, puis par une troisième et même par une quatrième — car il y eut un bis retentissant réclamé par les spectateurs — toutes empruntées à l'ancien répertoire de la défunte et regrettée Miss.

— C'est à se demander, dit Rara à Dominique pendant que le rideau se rouvrait pour le bis, ce que pourraient bien chanter toutes « celles » qui se croient destinées aujourd'hui à être meneuses de revues à grand spectacle, s'il n'y avait pas eu avant elles cette fabuleuse Mistinguett qui a su lancer les refrains d'un Scotto ou d'un Maurice Yvain ?

Dominique ne répondit rien, n'ayant entendu parler que très vaguement par sa mère des trois monstres sacrés dont les noms venaient d'être évoqués par son compagnon.

Quand le spectacle se termina sur ce qui avait été l'apothéose de la soirée, Rara regarda avec curiosité une Dominique qui continuait à fixer le rideau fermé comme si elle espérait qu'il se rouvrirait encore... Une Dominique transfigurée, irradiée de joie admirative, béate de satisfaction intime.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il.

— Ce que vient de faire ton ami est merveilleux ! Si tu ne m'avais pas dit que c'est un homme, je n'aurais pas pu deviner la vérité et je suis sûre que tous ceux qui ne sont pas renseignés et qui le voient pour la première fois sont comme moi... De tous ceux qui ont défilé ce soir devant nous, il est de loin le meilleur... Le sex-appeal, le chic, l'humour, les gestes, la voix sont d'une femme...

— C'est bien là qu'est le talent car il est garçon, même tout ce qu'il y a de plus garçon !

— Mais pour s'intégrer avec un tel art à la personnalité féminine, il faut qu'il adore la femme ?

— Je n'en suis pas très sûr... Quand tu le connaîtras aussi bien que moi, tu t'apercevras que la seule personne qu'il aime au monde, c'est lui-même ! Un parfait égoïste, aussi bien dans sa vie privée que sur scène... Patrick van Hoven est tellement pingre qu'il s'en voudrait d'avoir une liaison masculine ou féminine dans son existence : il sait très bien que ça revient très cher d'aimer quelqu'un d'autre que soi-même ! Et il passe des heures à se maquiller et à essayer des robes époustouflantes devant de grandes glaces pour voir quel effet il produit. Pour moi, c'est un Narcisse du transformisme. C'est pourquoi j'estime qu'il peut être pour toi, qui veux absolument devenir « femme », le plus prestigieux des professeurs. Avec lui tu apprendras en quelques mois tout ce que ni ta mère ni personne n'a pu encore t'enseigner. Seulement voilà : comme il est intéressé, il va te demander de l'argent ! Je ne l'ai jamais vu faire quelque chose uniquement pour la gloire ou avoir un geste venant du cœur... Des « répétitions particulières » avec lui, ça coûte cher ! A moins — mais ce serait bien un miracle ! — que ta beauté alliée à ton innocence ne le fascinent ? Ce qui me surprendrait car il y a belle lurette que plus rien ne l'étonne ! Et pourtant, c'est le seul « professionnel » de la spécialité que je croie capable de t'apprendre des secrets qui te serviront toute ta vie ! De toute façon, nous allons aller lui rendre visite dans la loge et nous verrons bien ce qui se passera... Viens.

Elle était inoubliable « la loge » où tous les artistes de *La Grande Sandrine* se transformaient : la plupart d'entre eux, arrivés « en hommes » avant le spectacle, en ressortaient « en femmes » pour monter sur scène, puis, leur numéro terminé, ils revenaient se débarrasser de leurs robes, de leurs perruques et de tous leurs attributs féminins pour redevenir de charmants éphèbes en pantalon qui repartaient, presque timides, tranquillement chez eux.

Quand Rara et Dominique pénétrèrent dans ce sanctuaire de la

métamorphose physique, il s'y trouvait encore les trois derniers artistes – Cristel, Olympe et Ketty – qui étaient passés sur scène avant *Sandrine* et ses boys qui, eux, étaient là au grand complet. La douce Cristel, dont les vêtements étaient redevenus ceux d'un homme très quelconque, se démaquillait avec le plus grand soin pour ôter les dernières traces féminines de son visage poupin. Quelques instants plus tard, « elle » ne serait plus qu'un garçon joufflu et bien portant se prénommant Gabriel qui irait rejoindre son ami en titre : l'huissier avec lequel il vivait « maritalement ». Dominique dut s'avouer qu'il n'était guère attrayant en homme et se demanda par quel subterfuge il était parvenu à dissimuler sous sa chemisette les seins qui avaient contribué pour une large part au succès de son strip-tease.

Olympe, « la » Yougoslave, était déjà revêtue d'une « robe de ville » dont le tissu à fleurs était d'aussi mauvais goût que sa robe de cantatrice réservée à la scène. Elle avait conservé sa coiffure imposante au lourd chignon et à peine atténué son maquillage. Comme l'avait expliqué Rara, l'ancien choriste de l'Opéra de Zagreb, s'étant fait opérer, devait estimer qu'il ne pouvait plus être que « femme », à la ville comme à la scène.

Ketty, la ravissante et fine Américaine, la virtuose des claquettes, n'avait pas encore eu le temps de faire complètement sa mutation visuelle. Torse nu jusqu'à la ceinture, elle était moitié femme, moitié homme. Le visage, le cou, les épaules et le buste étaient bien d'un garçon. Les seins, qu'il n'avait pas eu à montrer sur scène puisque son numéro n'avait rien d'un strip-tease, étaient pratiquement inexistantes : à croire qu'il utilisait, pendant son exhibition, de faux seins en caoutchouc destinés à féminiser sous l'habit son élégante silhouette. Quant à sa merveilleuse chevelure blonde, on ne la voyait pas : elle était dissimulée, ramassée, comprimée sous l'une de ces charmantes casquettes à grande visière que les jeunes femmes d'aujourd'hui savent porter avec tant de crânerie que leur insolence naturelle s'en trouve décuplée.

Devinant une fois de plus ce que pensait Dominique, Rara lui murmura à l'oreille :

– Il ne laisse voir sa chevelure qu'en scène. Le reste du temps, je ne l'ai toujours vu qu'avec une casquette où il la cache ! Il possède d'ailleurs une surprenante collection de casquettes, toutes plus amusantes les unes que les autres... Ce doit être là son vrai vice. Peut-être libère-t-il quand même ses cheveux dans l'intimité.

– Crois-tu qu'il en a une ?

– Je ne sais pas. Même en garçon, n'étant pas le « type » d'homme qui

me plaît, il ne m'intéresse pas. Tu verras : tout à l'heure quand il quittera cette loge, il sera redevenu Bobby, bon Américain de Cleveland qui mâche du chewing-gum et qui ingurgite des litres de Coca-Cola.

L'atmosphère de la loge — longue mais étroite, ressemblant à un couloir où chaque artiste avait droit à une chaise placée devant une table à maquillage adossée au mur entièrement recouvert d'une immense glace — était presque irrespirable... Toutes les odeurs s'y mêlaient : poudre de riz, parfums violents, démaquillants, sueur aussi... Le long du mur opposé était fixée une penderie où s'alignaient sur des cintres toutes les robes de scène, toutes les plumes, tous les habits, pailletés ou non, destinés à être portés soit par les travestis, soit par les boys. Comment les quinze garçons qui occupaient un endroit aussi exigu pendant le déroulement du spectacle ne se trompaient-ils pas de costumes ou de parures ? « La loge » était un vrai capharnaüm tenant le milieu entre la boutique d'un fripier et le magasin d'un loueur de costumes pour le bal costumé.

L'emplacement d'honneur, au fond du couloir, était réservé au patron-vedette. Assise dans un fauteuil qu'aucun de ses pensionnaires ne se serait permis d'utiliser, commençant à retirer ses faux cils démesurés, continuant surtout à se regarder avec complaisance dans le miroir qui lui était également réservé et dans lequel elle avait vu s'approcher ses visiteurs, *la Grande Sandrine* dit à Rara sans se retourner :

— Je t'ai repéré tout à l'heure dans la salle avec cette « ravissante » qui nous intrigue tous... Comment s'appelle-t-elle ?

— Dominique.

— Pas très original, mais ça lui convient... Alors, comme ça, ma beauté, on vient en compagnie de l'ami Rara, chez *Sandrine* ? Puisque c'est la première fois, disons que c'est une sorte de virginité.

Il se tut pendant quelques secondes, observant avec une grande attention dans le miroir celle qui était debout derrière lui :

— Pas mal... C'est même très bien, Rara ! Où diable l'as-tu dénichée ?

— Chez sa mère.

— Une beauté comme elle ne peut pas avoir de meilleure adresse.

— Je n'en suis pas certain, répondit Rara. Si tu veux mon avis, Patrick, il serait grand temps pour elle de s'en évader !

— En a-t-elle envie ?

— « Il » ne sait pas encore, répondit Rara. On est très jeune : dix-huit ans...

— C'est l'âge où il faut commencer, affirma Patrick, si l'on veut faire une grande carrière... Et j'ai l'impression que cette fois il y a de l'étoffe... Alors, Dominique, on reste muet ?

— On est intimidé, dit Rara en continuant à se substituer à son protégé. Mets-toi à sa place : ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance d'être présenté à une Grande *Sandrine*. Tout à l'heure tu l'as ébloui.

— C'est vrai ce mensonge, Dominique ?

— C'est vrai ! avoua celui-ci en parlant pour la première fois.

— Explique-moi pourquoi.

— Parce que tous ceux qui sont passés avant vous sur la scène, même s'il y en a de très adroits, donnent l'impression de n'être que des amateurs... Vous, c'est différent. On sent tout de suite...

— Le professionnel ? dit en riant Patrick. Eh bien, j'en suis un : Je ne le renie pas et c'est même là ma plus grande fierté ! C'est bien pourquoi « ils » viennent tous me trouver pour que je leur règle leur numéro. Oui, j'ai comme cela beaucoup d'élèves qui s'exhibent un peu partout maintenant dans le monde... Il y en a même qui m'appellent « Maître » !

— Mais vous en êtes un, monsieur Patrick.

— Appelle-moi Patrick tout court, ou même Pat comme le font mes intimes. Je préfère cela : « Monsieur » c'est trop cérémonieux et puis ça ne me va pas quand je suis en *Sandrine*... Toi, je t'appellerai Dodo : je trouve ça moins long.

— Rara aime m'appeler ainsi.

— Eh bien, à l'avenir nous serons deux... Et cela prouve que c'est là ton vrai nom de charme : entre Rara et moi nous ne pouvons pas nous tromper ! Note bien que, si tu fais un numéro, Domino conviendrait mieux.

— Qu'est-ce que je te disais tout à l'heure ? s'exclama Rara.

— Ça aussi, tu l'avais trouvé, toi, Rara ? Il y a longtemps que je sais que tu as oublié d'être bête... Seulement, le numéro, mon petit Dodo, nous n'y sommes pas encore... C'est dur, ce métier ! L'apprentissage est très long : tant que ce n'est pas parfait, inutile de se montrer ! Les gens ricanent et se f... de nous ! Ils sont encore plus méchants pour les travelos que pour les autres. Us ne nous pardonnent rien : nous sommes condamnés à les épater perpétuellement ! Ce n'est qu'à ce prix-là qu'ils se taisent et qu'ils applaudissent.

— Ecoute, Pat, dit Rara, il y a un premier point essentiel sur lequel il faut que nous nous mettions bien d'accord, toi et moi : Dominique ne veut pas faire de numéro.

— Pour parler ainsi, tu t'es institué son imprésario ?

— Certainement pas. Je suis son ami.

— Félicitations !

— Pas « son ami » au sens où tu l'entends et que vous employez tous ici... Mais le véritable ami qui ne couche pas et qui conseille.

— Tu fais dans les protecteurs maintenant ?

— Parfaitement : le protecteur auquel une maman, qui est un peu folle mais la plus honnête des femmes, veut bien faire confiance pour qu'il aide Dominique à s'arracher à un isolement qui, à la longue, risquerait d'être néfaste pour lui. Et c'est parce que je suis bien décidé à jouer honnêtement ce rôle jusqu'au bout que je suis venu te trouver avec Dodo.

— Je ne comprends pas.

— Comme tu es loin d'être sot, toi aussi tu vas comprendre vite.

Après s'être retourné pour jeter un regard vers la loge, Rara reprit :

— Maintenant qu'ils sont tous partis et que nous ne sommes plus que tous les trois, nous pouvons parler sérieusement... Si toi-même, qui es *la Grande Sandrine*, si Jasmine, Cristel, Reine, Olympe, Ketty, tous, vous avez été intrigués par une Dominique, c'est tout simplement parce que tous, tant que vous êtes, étiez incapables d'affirmer avec certitude qu'elle n'était pas une femme. Est-ce exact, oui ou non ?

— Je reconnais que si Dodo n'avait pas été accompagné par un garçon tel que toi, dont nous connaissons les penchants et que nous considérons comme étant « des nôtres », aucun de nous n'aurait hésité à dire que c'était une femme.

— C'est donc un succès ?

— Un grand succès... dû à qui ?

— D'abord à sa mère dont l'entêtement à vouloir le rendre femme a été incroyable et ensuite à lui-même qui ne se contente pas d'être féminin d'apparence mais qui l'est aussi d'âme et de cœur : il veut, il ne rêve que de devenir complètement femme ! Quand j'ai compris qu'on ne pourrait jamais lui retirer cette idée de la tête, j'ai trouvé qu'il serait préférable, puisqu'il est très gentil, de l'aider à réussir dans son projet plutôt que de le contrecarrer. N'ai-je pas raison, Pat ?

– Je ne pourrai te répondre que lorsque tu m'auras tout expliqué. Parle.

– Dominique a son idée fixe... Malheureusement, dans son cas, entre Vidée et la réalisation, il y a un monde ! J'estime qu'actuellement – grâce au triple concours de sa mère, d'un médecin qui lui applique le traitement hormonal et surtout de sa propre volonté – il en est arrivé à un premier point de perfection relative qu'il ne pourra plus dépasser si l'on ne vient pas à son secours pour corriger ce qui ne va pas et améliorer le personnage qu'il rêve d'être.

– Qu'est-ce qui cloche ?

– Une foule de petites choses, Pat, que tu es le seul – avec cette phénoménale expérience du trompe-l'œil qu'un spécialiste de ta classe utilise pour lui-même à chaque fois qu'il se travestit – à pouvoir lui apprendre. Par exemple, contrairement à ce que sa mère et lui-même croient, sa démarche n'est pas encore tout à fait féminine... Il a beau avoir porté depuis des années des souliers de femme, je sens qu'il n'est pas encore très à l'aise sur des hauts talons... S'il a la chance d'être venu au monde avec un nez idéal où il n'y a aucune retouche à faire et avec un admirable regard, il ne sait se servir ni de l'un ni de l'autre pour séduire. Un nez, ça hume l'adversaire qui est l'homme, des narines ça sait se dilater à certains moments pour faire croire à une sensualité à fleur de peau, des yeux ça peut tout dire ou même ne rien dire, si c'est nécessaire ! La bouche ? Eh bien, elle aurait tout pour plaire cette bouche... Malheureusement elle ignore encore l'utilisation du sourire : n'est-ce pas pourtant l'une des armes les plus redoutables de la femme que toi, Pat, tu manies en expert lorsque tu es sur scène ? Dominique donne aussi l'impression de ne pas trop savoir quoi faire de ses bras qui sont très longs, ni de ses mains qui ignorent complètement l'art de caresser ! Ses jambes enfin, qui sont charnues et musclées, n'ont aucun esprit : celles d'une vraie femme sont vivantes et parlent... Pour modifier tout cela, il n'y a que le professeur de maintien. Encore faut-il que celui-ci ne soit pas une femme, qui ne pourra jamais comprendre ce qui peut se passer en Dominique homme-femme, mais un homme comme toi qui a mis des années à étudier les moindres attitudes de celles qui prétendent appartenir au doux sexe. C'est pourquoi tu es le professeur rêvé !

– Tout ce que tu dis est très joli, seulement tu n'as pas l'air de te douter que j'ai mille autres choses à faire que de m'occuper de ton protégé ! Je travaille, moi ! Je gagne ma vie.

– C'est bien parce que je sais cela aussi que je suis venu te trouver : combien demandes-tu par répétition ?

- Je ne sais pas... Tu me prends au dépourvu.
- Ce qui prouve que tu acceptes. Je répète : à combien chiffres-tu la séance de perfectionnement et de belles manières pour Dominique ?
- Il a de l'argent ?
- Il en aura toujours assez pour te payer. J'en prends l'engagement.
- Tu as l'intention de le commanditer ?
- Ce ne sera pas la peine : je sais où trouver le fric... Combien prends-tu à ceux que tu viens d'appeler « tes élèves » et qui, eux, te saluent comme un Maître ?
- Cela dépend... La plupart, lorsqu'ils débudent, n'ont pas un sou ! Alors nous faisons un arrangement : ils me remboursent petit à petit du temps que je leur ai consacré, quand ils commencent à travailler dans un cabaret. Au départ je suis presque toujours obligé de leur faire crédit.
- Il n'en sera pas de même pour Dominique qui ne s'exhibera jamais dans un cabaret ou sur une scène. Il ne s'agit pas de faire d'elle une danseuse et encore moins une strip-teaseuse, mais une jeune femme accomplie. Avec sa classe, notre Dominique ne peut devenir qu'une femme du monde, et du meilleur !
- Tu me parais être très ambitieux pour elle !
- Je ne fais que suivre en cela les désirs de sa mère... Mais revenons au point essentiel de cette conversation : combien veux-tu par répétition. Pat, étant bien entendu que tu seras payé régulièrement à chaque fois ?
- Tu me gênes beaucoup, Rara ! Comment veux-tu que je te réponde devant celui qui va peut-être devenir mon élève ? Ce serait déplacé !
- Tu as raison. Que dirais-tu si j'allais te voir seul demain ou après-demain chez toi pour régler une fois pour toutes ces détails pratiques ?
- Viens après-demain à 15 heures : j'aurai réfléchi... Maintenant, mes enfants, vous allez être bien gentils et me laisser. Je dois me débarrasser de mon costume de scène et me démaquiller. Vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il me faut au moins une heure pour ce travail !
- Et quand c'est l'inverse, lorsque tu arrives avant le spectacle et que tu te transformes de Patrick en *Sandrine*, combien de temps ça te prend ?
- Une heure de plus... Il ne s'agit pas seulement de devenir

physiquement femme, il faut aussi se mettre psychiquement dans la peau de vedette. A chaque fois c'est toute une adaptation. Si je ne me sens pas complètement *Sandrine* au moment où j'entre en scène, le public s'en aperçoit et je suis mauvaise. C'est cela aussi qu'il faudra que Dominique apprenne, même pour n'être qu'une « femme du monde » comme il le souhaite.

— Ce ne sera pas la peine de t'occuper de son psychique ! Crois-moi : elle est déjà « femme » au plus profond d'elle-même.

— On croit cela, Rara, mais un jour vient où l'homme, même s'il a été refoulé depuis l'enfance, reparaît... Et, dans ces moments-là, il peut se montrer terrible ! Dominique en fera, comme nous tous, l'expérience... Maintenant sauvez-vous !

— Au revoir, dit Rara. Merci de nous avoir reçus et écoutés avec autant d'attention.

— Dis plutôt que c'est toi que j'ai écouté parce que ton jeune ami n'a pas dit grand-chose... J'espère quand même qu'il pense exactement comme toi ?

En prononçant ces derniers mots, il interrogeait du regard Dominique. Celui-ci répondit :

— Rara a parlé mieux que je n'aurais pu le faire moi-même. J'étais tellement ému, après avoir admiré ce que vous arrivez à faire en scène, que je n'ai rien pu dire. Mais j'ai très bien compris que vous seul pouviez m'apprendre tout ce que je ne sais pas : je vous en aurai une reconnaissance infinie.

— Tu as raison, Rara, « elle » ne s'exprime pas en future cabotine mais en femme du monde ! A bientôt. Dodo... Moi aussi je suis très heureux d'avoir fait ta connaissance. Et je suis persuadé que, si je te prends en main pour te faire découvrir les mille et un petits secrets de la féminité qui ne t'ont échappé que parce que tu es encore très jeune, ça ira plus vite qu'avec tous les autres venus me trouver avant toi. Sais-tu pourquoi ? Parce que, contrairement à eux, tu es sincère... Je suis persuadé que l'on devrait pouvoir arriver à faire de toi une vraie femme. Bonsoir.

Pendant le retour en voiture chez madame-mère, Rara conseilla :

— Inutile ce soir aussi de tout raconter à ta mère. Dis-lui plutôt que nous avons bien été au théâtre...

— Mais quel théâtre ?

— Une Maison de la Culture dans une banlieue parisienne que tu n'as

pas pu très bien localiser parce qu'il faisait nuit et que tu ne connais pratiquement que ton quartier.

— Et si elle me demande de lui raconter la pièce ?

— Tu répondras qu'elle était très obscure comme tout ce qui se joue dans les Maisons de la Culture... qu'il y avait beaucoup d'acteurs qui criaient très fort, que tu n'as pas tout compris, mais que ça devait quand même être sublime !

— Faudra-t-il parler de *la Grande Sandrine* ?

— Surtout pas ! Ni de lui, ni de son établissement, ni de tous ceux que nous y avons vus... Cette pauvre Jeanne serait affolée ! Ce que tu pourrais quand même lui dire, pour la préparer à la petite conversation que je vais être obligé d'avoir avec elle avant de me rendre au rendez-vous de Patrick, c'est que nous avons rencontré à cette Maison de la Culture un grand metteur en scène qui est un ancien professeur du Conservatoire national d'Art dramatique.

— *La Grande Sandrine* y a été ?

— Jamais de la vie ! Tu imagines le scandale que ça aurait fait s'il y avait donné des cours ! Seulement, pour une maman, le mot « Conservatoire » a des résonances infinies ! Te rends-tu compte de l'effet que ça produira si ta mère dit un jour négligemment à ses vieilles amies ou clientes : « Dominique prend des leçons de maintien avec un professeur du Conservatoire » ? C'est pourquoi il faut lancer tout à l'heure, dès ton retour, le mot magique... Tu ajouteras même que cette rencontre providentielle a fait jaillir dans mon cerveau une magnifique idée que je lui soumettrai moi-même demain. Dis-lui que je viendrai lui rendre visite vers 18 heures.

— Qu'est-ce que tu lui diras ?

— Qu'il est indispensable que tu prennes des leçons avec le fameux professeur pour devenir cette femme accomplie qu'elle rêve d'avoir pour fille ! Je lui ferai comprendre aussi que les leçons particulières d'un tel Maître se paient comptant... Comme ta mère t'adore et ne souhaite que ton triomphe, elle grattera ses fonds de tiroir... Et sais-tu ce qui se passera après une année ou même seulement quelques mois de « cours » puisque tu es très douée ? Tu seras fabuleuse, Dodo ! Nous sommes arrivés. Bonne nuit, chérie.

— C'est la première fois qu'un homme m'appelle ainsi.

— Ce ne sera pas la dernière... A condition, bien sûr, que tu continues à écouter ton ami Rara.

— Je te le jure !

— Alors tout ira bien. A demain...

Quand elle retrouva maman, Dominique répéta mot pour mot ce que l'ami Rara lui avait conseillé de dire. Et madame-mère parut enchantée à l'idée de recevoir dès le lendemain la visite de celui qu'elle considérait déjà comme son homme de confiance. Au moment où Dominique allait ouvrir la porte de sa chambre, elle dit :

— Sur ton oreiller il y a déjà quelqu'un qui t'attend...

Ce quelqu'un était l'une des innombrables poupées : un Arlequin masqué.

— Pourquoi lui ce soir, maman ?

— Mais enfin, Dominique, n'as-tu pas été au théâtre ?

Le théâtre... Lorsqu'elle fut dans son lit, une fois la lampe de chevet éteinte par la main maternelle, Dominique, qui n'avait pas tellement sommeil, pensa qu'en effet la vie n'était qu'un étrange théâtre où l'on était toujours contraint de jouer la comédie, même devant ceux qui vous aimaient et auxquels on n'aurait rien voulu cacher !

Contrairement à la Dominique de dix-huit ans qui n'avait pas pu trouver le repos, celle de trente ans commençait, dans le grand lit de *l'Hôtel du Palais* où son époux Miguel dormait toujours, à sentir que ses idées se brouillaient. Pour elle le sommeil arrivait enfin, apportant une coupure dans le film des souvenirs où venaient déjà de défiler tant de personnages : Madame-mère et ses pauvres ouvrières de l'atelier, ses médiocres clientes des Batignolles, la directrice de la Communale, le médecin distributeur d'hormones, Rara le conseiller pédéraste, la foule du premier bal, la clientèle de *La Grande Sandrine*, les Reine, les Cristel, les Marlène, les Jasmine, les Olympe, les Ketty et surtout *Sandrine* elle-même dont le prodigieux métier l'avait éblouie : un être bizarre, intelligent, calculateur, troublant, inquiétant, qui était devenu « son » Maître ès illusions et qu'elle avait vu, le jour de leur première rencontre, empanaché de plumes roses, couvert de brillants, plus attirant que n'importe quelle femme.

Ce « Maître », elle venait de le retrouver ce soir au hasard d'un hall de casino, après douze années, tel qu'il était réellement lorsqu'il se présentait en Patrick van Hoven dépouillé de tout maquillage et de tous artifices : un petit bonhomme ventripotent, chauve, myope, peu soigné, mal habillé et dont le regard, embusqué derrière de tristes lunettes, n'avait su exprimer que la jalousie et la haine à l'égard de celle qu'elle avait réussi à devenir au prix d'efforts surhumains...

ELLE

Quand Dominique ouvrit les yeux, Miguel n'était plus dans le lit. A demi réveillée, elle cria :

— Chéri, où es-tu ?

Il n'était pas très loin, simplement dans le salon voisin, d'où il revint, souriant :

— Il y a déjà longtemps que je suis debout. J'ai assisté au déjeuner de Rafaélito qui n'avait qu'une hâte : rejoindre ses petits amis à la plage des enfants. Il y est en ce moment en compagnie de Dorothée. As-tu bien dormi ?

— J'ai fait un long rêve... Et toi ?

— Je me sens en pleine forme.

— Moi aussi.

— Veux-tu que je sonne pour ton thé ?

— Oui. Et fais vite couler mon bain- Dès que je serai prête, nous descendrons à la piscine... Pauvre Rafaélito ! Il va croire que sa maman l'a oublié.

— Je lui ai dit que tu dormais parce que, hier soir, tu étais très fatiguée. Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? « Maman, elle aime dormir. »

— Ça, c'est vrai.

Quelques minutes plus tard, elle et lui étaient assis devant le guéridon sur lequel un steward avait posé le plateau. Tout en lui beurrant des toasts selon une habitude dont elle ne pouvait plus se passer depuis qu'ils vivaient ensemble, il la regardait amoureusement. La Dominique qu'il avait en face de lui, voluptueuse dans son déshabillé, n'était pas du tout la même que celle qu'il avait ramenée précipitamment la veille au soir du Casino. Reposée, elle donnait l'impression d'avoir tout oublié de la fâcheuse rencontre. Aussi jugea-t-il plus sage de ne pas en parler, sachant qu'il surfit parfois d'une seule nuit pour effacer toutes les craintes.

Trois quarts d'heure plus tard, ils faisaient, pour la deuxième fois, leur « entrée » au grill de la piscine. Comme le peignoir de plage était ravissant et la femme peut-être encore plus captivante que la veille, ce

fut un nouveau succès. Stoll avait quitté son tabouret de bar pour demander, de plus en plus servile :

— Mes hommages, madame; bonjour, monsieur Gonzalez... Avez-vous été satisfaits de votre soirée à *Larraldia* ?

— Nous y avons été admirablement accueillis.

— L'un de mes clients m'a dit qu'il vous avait également aperçus au Casino ?

— Nous n'avons fait qu'y passer...

— Ce n'est pas possible ? Le grand Miguel Gonzalez aurait-il résisté à l'attrait du tapis vert ?

— Ma femme était fatiguée et dites-vous bien que, pour moi, Dominique passe avant tout ! J'ai beaucoup changé, Stoll, depuis que je me suis remarié et que j'ai un fils : je dois avoir acheté ce que l'on appelle « une conduite »... A cinquante ans, il était grand temps !

Dominique, qui n'avait pas écouté la conversation, était déjà sur le plongeoir, sculpturale. Après l'avoir contemplée, le directeur dit :

— Mme Gonzalez est une très belle nageuse.

— Ma femme fait tout bien.

— Vous avez beaucoup de chance, monsieur Gonzalez !

— Je le pense comme vous. A tout à l'heure. Il rejoignit le plongeoir et ne fut pas long avant de retrouver son épouse dont le visage, cerné d'un bonnet fleuri en caoutchouc, venait d'émerger de l'onde. Quand elle ressortit de la piscine, après un bain prolongé, le corps aux trois quarts nu, brillant de gouttes perlées, elle était la réincarnation d'une Vénus à qui ne manquait que l'écume des vagues.

Rafaélito, revenu de la plage enfantine, l'attendait, toujours surveillé par Fräulein Dorothee. Et il courut vers elle pour l'embrasser : la vision de la femme toute blonde serrant avec amour dans ses bras le corps à peu près nu, lui aussi, de l'enfant très brun aurait pu remporter n'importe quel grand prix de photographie de vacances si ce genre de concours avait été autorisé en un lieu aussi select.

Lorsque le trio familial, suivi de la gouvernante, se dirigea vers la table réservée qui les attendait au grill, Leïla la Libanaise vint, charmante, à la rencontre de Dominique :

— « Mon mari » et moi venons encore de vous admirer. Me permettez-vous de vous le présenter ainsi qu'à M. Gonzalez ?

Il n'était pas possible de s'esquiver. Dès que la corvée réciproque fut terminée, Miguel dit :

— Permettez-moi à mon tour de vous présenter mon fils.

Et, comme l'enfant hésitait à se rapprocher de la dame brune, son père le gourmanda :

— Eh bien, Rafaélito ? Qu'est-ce qu'on fait, même si l'on est encore très jeune, lorsqu'on se trouve en présence d'une dame ?

L'enfant finit par baiser la main de Leïla et, pendant qu'il y était, il faillit en faire autant avec la main que lui avait tendue ensuite l'industriel.

— Ah, non ! Jeune homme, ça ne se fait pas avec les messieurs ! s'exclama ce dernier en riant.

Rafaélito, confus, revint se réfugier auprès de sa maman qui expliqua :

— Il vaut mieux qu'il soit trop poli que pas du tout. Miguel et moi tenons à ce que notre fils soit plus tard un parfait gentleman.

— Il a encore le temps d'y penser, chère madame.

— Ce n'est pas mon avis. C'est quand les enfants sont très jeunes qu'il faut les former... Après, il est trop tard.

Pensant que la présence de ceux que Dominique et lui ne considéraient que comme des « partouzards » achèverait de dissiper chez sa femme le mauvais souvenir de la veille, Miguel offrit spontanément :

— Accepteriez-vous de déjeuner avec nous à notre table ?

— Mais... très volontiers, s'empessa de répondre Leïla.

Stoll, qui de son poste d'observation du bar avait discrètement assisté à l'assaut de politesse, s'estima satisfait quand il vit que la table des Gonzalez s'agrandissait. En vieux routier de sa profession, il savait qu'il n'est rien de pire dans un hôtel que des gens qui passent leurs vacances à s'observer. Et le plus rassurant était que tout le monde — depuis Mme Gonzalez jusqu'au petit Rafaélito en passant par la Libanaise, par Miguel, par l'industriel et Fräulein Dorothee — semblait avoir un excellent appétit. La chaleur communicative des banquets n'est-elle pas le prélude de toutes les entreprises vouées au succès ?

Après les hors-d'œuvre, aussi variés qu'appétissants, les langues — à l'exception de Rafaélito, qui n'avait que le droit de se taire, et de Fräulein Dorothee dont la mission était de l'empêcher de parler — commencèrent à se délier. Alors que mille projets s'échafaudaient entre le quatuor pour meubler le plus agréablement possible les

soirées, le maître d'hôtel s'approcha de l'épouse de Miguel pour lui dire discrètement à l'oreille :

— Madame Gonzalez, madame votre mère vous demande au téléphone...

— Maman ? Mais comment sait-elle que nous sommes à Biarritz ? Je ne lui ai pas encore téléphoné.

— Mais si, chérie ! Souviens-toi : tu m'as demandé toi-même de lui envoyer un télégramme quand nous avons débarqué à Lisbonne pour lui donner notre adresse ici.

— C'est vrai ! Excusez-moi...

Elle se leva et, précédée du maître d'hôtel, elle se dirigea vers la cabine spécialement aménagée dans le sous-sol du grill, à côté du vestiaire. Pendant son absence, Miguel expliqua à ses invités :

— J'ai une belle-mère charmante que j'aime beaucoup et avec qui je m'entends très bien... Elle habite à Paris et doit être dans une joie folle à l'idée de revoir bientôt Dominique et surtout son petit-fils qu'elle adore.

Quand sa femme revint, elle paraissait soucieuse.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il.

— Il se passe que maman voulait venir nous rejoindre tout de suite ici ! Je lui ai fait comprendre que nous venions à peine d'arriver et que nous voulions profiter un peu de notre séjour en amoureux...

Puis se tournant vers la Libanaise :

— Je ne sais si c'est la même chose pour vous, chère madame, mais j'ai une mère aussi admirable que tyrannique !

— Toutes les mamans sont un peu comme cela... Comment pourrions-nous le leur reprocher ? Peut-être êtes-vous aussi fille unique ?

— Hélas, oui !

— Dans ce cas tout s'explique...

La conversation changea : on revint aux beaux projets et on ne parla plus de maman. Mais il semblait qu'en l'absence de Dominique, qui n'avait cependant pas été très longue, un ange fût passé, ralentissant à tel point le rythme et la chaleur du début du repas que, même après son retour, il y eut comme un malaise planant sur la table. Le repas terminé, Dominique annonça :

— Vous allez tous me pardonner, mais je dois remonter me changer, car j'ai l'un de ces rendez-vous importants qui ne peuvent pas attendre : le coiffeur.

— Tu ne vas tout de même pas t'en aller sans prendre ton café ?

— Pour une fois, chéri, je ferai une exception. Mais que cela ne t'empêche surtout pas de savourer tranquillement le tien en compagnie de nos amis.

Déjà levée de table, elle ajouta :

— N'oublie surtout pas de donner à Rafaélito son « canard » qu'il aime tant ! Et organise quelque chose avec M. et « Mme » Baudoin pour ce soir : je vous fais confiance à tous les trois. Nous pourrions, par exemple, nous retrouver vers 20 heures dans le hall. Je me sauve !

Le « canard », fait d'un morceau de sucre trempé dans la tasse de papa, fut ingurgité par Rafaélito qui, après avoir présenté une nouvelle fois ses civilités à la dame brune, partit en courant vers « sa » plage, suivi de Fräulein Dorothee. Miguel et « les » Baudoin se séparèrent après s'être promis que l'on irait dîner le soir même dans un endroit amusant. Et Gonzalez s'en alla, le visage un peu contrarié, rejoindre sa femme à l'appartement.

Restée seule avec son amant, Leïla lui dit :

— Décidément, je trouve cette femme très bizarre ! C'est la deuxième fois, en moins de vingt-quatre heures, qu'elle part en catastrophe et en donnant des explications qui ne tiennent pas debout : hier soir, au Casino, elle a prétendu être brusquement souffrante et aujourd'hui, elle prétend que c'est pour aller chez son coiffeur... Une cliente de sa classe peut tout de même le faire attendre ?

— Ça, mon amour, les femmes les plus jolies et les plus célèbres ont souvent des réactions insensées lorsqu'il s'agit de s'occuper de leur beauté ! Pour elles, le coiffeur, c'est sacré ! N'es-tu pas un peu comme cela, toi aussi ? Avoue...

— Pas à ce point-là quand même ! Par contre, je persiste à dire que lui a beaucoup de charme.

— Elle aussi... Elle est peut-être bizarre comme tu le dis, mais quel sex-appeal !

— En somme tu es content ?

— Autant que toi, ce qui n'est pas peu dire ! Tu verras que, ce soir, tout cela s'arrangera et que nous sommes sur la bonne voie... Nous risquons de connaître une de ces nuits dont tu me diras des nouvelles demain !

Lorsque Miguel arriva dans l'appartement, Dominique était déjà en tailleur léger, prête à sortir.

— Mais enfin, chérie, qu'est-ce qui s'est passé ? Je te connais trop pour savoir que tu as dû avoir au téléphone une discussion assez vive avec ta mère. Que t'a-t-elle dit exactement ?

— Tu la connais... Toujours la même chose : que nous aurions dû nous précipiter chez elle dès notre arrivée pour l'embrasser avant d'aller à Biarritz, que j'étais une fille ingrate, quoi ! Comme moi, tu sais son refrain par cœur !

— Je trouve qu'elle n'est pas très raisonnable après tout ce que nous avons fait pour elle ! Enfin, ce n'est pas bien grave. Il faudra quand même qu'elle se fasse une raison... Mais dis-moi : tu ne m'avais pas parlé de ce rendez-vous chez le coiffeur ?

— J'ai oublié : je l'ai fait prendre hier soir par téléphone, pendant que tu étais dans ton bain, avant que nous ne sortions.

— C'est vraiment aussi urgent que cela ?

— Si c'est urgent ? Regarde mes racines ! Cela fait cinq jours, depuis notre départ de Buenos Aires, que je ne suis pas allée chez le coiffeur... Dans l'avion il n'y en avait pas et, à Lisbonne, nous n'avons passé qu'une nuit. Je me sens affreuse !

— Ce n'est pas mon avis ni celui de l'industriel !

— Oui, je crois que ça va plutôt bien de ce côté-là... Pour toi aussi, il me semble ?

— Je le reconnais... Mais tu sais, même si cette Libanaise n'est pas trop mal, ça ne va pas loin ! A côté de toi...

— Moi je suis unique, tu me l'as déjà dit ! Embrasse-moi... Surtout, chéri, ne te fais pas trop d'illusions : je vais en avoir au moins pour trois heures chez ce coiffeur qui n'a encore jamais soigné mes cheveux... La standardiste de l'hôtel m'a dit hier qu'il était très bien : le meilleur de Biarritz. Mais je me méfie toujours.

— Tu sais, pour la coiffure il n'y a pas que Buenos Aires : en France aussi on se défend !

— Idiot ! Oublierai-tu que j'ai pratiqué les coiffeurs parisiens longtemps avant d'aller en Argentine ? Je t'aime... Que vas-tu faire maintenant ?

— Si tu le permets, d'abord une petite sieste... Ensuite j'irai jouer avec mon fils sur la plage.

- Excellente idée. Je ne pense pas être là avant 19 heures.
- Tu as commandé la voiture ?
- Pour aller en ville ? Non. Je vais faire appeler un taxi par le chasseur. Ne faites pas trop de bêtises, Rafaëlitto et toi !
- Aucun danger : Fräulein Dorothée sera là pour nous surveiller.

Dès que le chasseur eut refermé la portière du taxi, Dominique lança au chauffeur une adresse qui n'était nullement celle d'un coiffeur, mais celle d'un bar situé dans une rue du vieux Bayonne. Ce n'était pas non plus Jeanne Perrin qui l'avait appelée au téléphone pendant le déjeuner :

« — Allô ? Dominique ?

« — Oui. Qui parle ?

« — Patrick... Tout à l'heure, pour la standardiste de ton hôtel j'ai trouvé plus astucieux de reprendre ma voix de femme : tu connais mes talents... J'ai pensé aussi que, si je déclinais ma véritable identité, tu ne daignerais même pas te déranger, alors qu'il t'était difficile de ne pas le faire pour ta digne mère... Comment va-t-elle, à propos, ta mère ?

« — Je n'en sais rien et je ne crois pas que ce soit pour me demander de ses nouvelles que tu m'as appelée !

« — Tu as raison. Il faut que je te voie. Dodo : c'est urgent.

« — Qu'est-ce qu'il y a ?

« — Difficile de t'expliquer ça par téléphone : ce serait trop long... J'ai besoin de toi, c'est tout. Il faut que tu me rendes service. Tu me comprends ? »

Dominique resta silencieuse. La voix de l'interlocuteur reprit :

« — Du moment que tu te tais, c'est que tu m'as très bien compris.

« — Mais je ne peux pas te voir en ce moment, Patrick. Je t'ai dit hier que j'étais ici avec mon mari.

« — Je m'en souviens et je t'en veux un peu : tu m'as menti, ma jolie, en me disant au Casino que tu n'étais que de passage à Biarritz et que vous repartiez le soir même pour Saint-Jean-de-Luz. Ce n'est pas très gentil de faire comme cela des cachotteries à son vieux professeur ! La preuve, c'est que tu es toujours à Biarritz et même confortablement installée dans l'endroit le plus élégant de la station. C'est bon le luxe, hein ?

« — Comment as-tu su que j'étais ici ?

« — Tout se sait, ma Dodo... Les chasseurs de casinos, ce n'est pas fait pour rien : ça fouine, ça se renseigne, ça bavarde avec les chauffeurs des Grands de ce monde... C'est ainsi que j'ai su également que tu t'appelais maintenant Mme Miguel Gonzalez : comme nom de famille, c'est très réussi... Bravo ! Tu ne m'as pas vu quand tu es partie, dans ta splendide *Mercedes*, en compagnie de ton époux ? Sais-tu qu'il est très bien, ton mari ? Bel homme, les tempes argentées comme je les aime, il fait une excellente impression... Encore une fois toutes mes félicitations ! Alors, nous nous voyons à quelle heure ?

« — Aujourd'hui ?

« — Il le faut, Dodo ! Je ne peux pas attendre... Tu sais très bien que je me trouve dans une situation financière très difficile.

« — Toi ? Avec tout l'argent que tu as gagné ?

« — C'est pourtant ainsi... L'argent, c'est comme tout : ça vient, ça va, ça file !

« — Mais ta boîte à Paris ?

« — La faillite, chérie ! Il y a quatre ans... Tu n'étais donc pas au courant ?

« — Je n'étais plus en France à cette époque.

« — C'est donc cela... Parce que je me suis souvent dit à l'époque : « Ça m'étonne que cette petite Dominique, qui était si gentille et si bien élevée, ne soit pas venue à mon aide, apprenant mes difficultés ! » Et je t'en ai voulu ! Mais puisque tu n'étais pas là, je te pardonne... Veux-tu que nous nous retrouvions à 16 heures ?

« — Ça m'arrangerait mieux demain. Comment veux-tu que j'explique à mon mari ma brusque absence de cet après-midi ? Il faut que je le prépare...

« — Tu n'as qu'à lui dire que ton coiffeur t'attend : avec les bons maris c'est un truc qui prend toujours !

« — Et je ne sais pas comment je vais pouvoir t'aider.

« — Ton mari est très riche, je le sais aussi.

« — Oui, mais c'est lui qui a l'argent et je le connais : il ne m'en donnera jamais pour quelqu'un comme toi.

« — Quelqu'un comme moi ? Je n'aime pas beaucoup que des freluquets de ton genre, que j'ai connus me suppliant de les sortir de leur ignorance, me parlent ainsi ! Et puis je n'ai pas de temps à perdre :

je t'attends à 16 heures à Bayonne... Je choisis cette ville, qui est toute proche, uniquement par gentillesse pour toi : pour que tu ne risques pas d'être vu ici dans la compagnie de « quelqu'un comme moi » ! Ecoute bien le nom de l'endroit où je serai à Bayonne : le Bar de la Marine, 6, rue de Port... Compris ?

« — J'ai entendu.

« — J'attendrai trente minutes, pas une de plus ! Et si tu ne venais pas, je serais au regret de faire savoir à tout le monde à Biarritz, et même sur la Côte Basque, qui tu es et d'où tu es venu... Tu remarqueras que je n'ai pas dit « à ton mari » parce qu'il n'a pas la réputation d'être un imbécile. Depuis le premier jour où il t'a rencontré, il ne s'est fait aucune illusion : vous ne pouvez qu'être complices tous les deux, sinon ce « mariage » n'aurait pas tenu aussi longtemps ! Seulement il en est un qui ne sait rien parce qu'il n'est encore qu'un innocent : celui que tu rais passer pour ton fils, le petit Rafaëlitto... Même s'il n'est pas encore en âge de comprendre aujourd'hui que celle pour qui il a tant d'amour n'est pour lui qu'une fausse maman, il l'apprendra plus tard après le scandale qu'auront déclenché mes révélations. Est-ce cela que tu veux ?

« — Tu es un monstre !

« — Je ne suis qu'un homme redevenu très pauvre qui ne peut plus supporter la misère et qui n'a qu'un désir : terminer douillettement ses jours comme toi ! Tu as de l'argent, je n'en ai plus : il faut que ça s'équilibre... Je ne te demande pas grand-chose : un seul geste, mais un vrai, et tu n'entendras plus parler de moi, je te le jure ! Après, tu verras Rafaëlitto grandir et, qui sait ? peut-être grâce à lui, un jour, deviendras-tu « grand-mère », c'est-à-dire cette femme respectée que tu as toujours rêvé d'être... Pourquoi pas ? Maintenant, prends tes dispositions en conséquence. Je raccroche et je t'attends. A tout à l'heure, belle Dodo ! »

Quand Miguel était venu la rejoindre dans l'appartement, Dominique avait failli lui dire la vérité plutôt que de continuer à s'enfermer dans son mensonge. Mais finalement, elle avait préféré se taire, estimant, après l'invite qui venait de lui être faite par l'ex-Grande *Sandrine*, qu'il lui restait une dernière chance de régler l'affaire à l'amiable, même si cela lui coûtait cher. De plus, elle connaissait suffisamment Miguel pour savoir qu'avec son tempérament sud-américain il pouvait se montrer très violent et qu'il serait capable de se livrer à des excès d'où ne rejaillirait qu'un scandale encore plus grand. Enfin, pour rien au monde, elle ne voulait lui faire de la peine car elle savait que, maintenant, après cinq années de vie commune, il l'idolâtrait. Elle-

même le respectait parce qu'il avait su « la » protéger et l'imposer à tout le monde sous sa seconde personnalité. Elle avait eu tant de mal à bâtir ce bonheur réciproque qu'elle ferait tout et accepterait les conditions de celui qui se révélait comme le plus dangereux des maîtres chanteurs plutôt que de voir se détruire le savant et fragile échafaudage social qu'elle avait édifié : fragile parce qu'à sa base il était fait de tricherie fabuleuse à l'égard des autres et de passion insolite entre elle et Miguel.

— J'étais sûr que tu viendrais, dit Patrick en l'accueillant dans le bar.

Il était le même personnage que la veille au Casino : aussi pitoyable et aussi inquiétant. Affalé sur une banquette au fond de l'établissement, il n'avait pas jugé opportun de se lever à l'entrée de la jolie femme. Le bar, assez sordide, était désert : le patron, installé derrière le comptoir placé près de l'entrée et lisant un journal de courses, représentait tout le personnel du troquet. Quand Dominique en avait franchi le seuil, il n'avait même pas fait l'effort de lever la tête pour examiner la nouvelle venue. On sentait en lui l'homme habitué à ne pas se préoccuper de ce qui se passait dans son bar : la seule chose qui devait compter était le nombre de consommations débitées dans la journée.

— Qu'est-ce que je t'offre ? demanda Patrick.

— Rien.

— C'est vrai que tu sors de table ! Eh bien, si tu le permets, je vais prendre un deuxième pastis : moi, ce breuvage-là, ça m'éclaircit les idées et ça me rend gai... Patron, un autre pastis !

Dominique, toujours silencieuse, s'était assise face à lui. Quand le nouveau verre fut servi, il reprit, après avoir avalé une gorgée :

— Sais-tu que tu es véritablement ravissante ? Ce tailleur est d'un goût exquis... Nous sommes loin des chefs-d'œuvre vestimentaires dont t'affublait ta mère !

— Cela fait la deuxième fois que tu me parles d'elle aujourd'hui : j'estime que c'est trop. Maman ne t'ayant rien fait, je ne veux pas que tu la mêles à nos affaires...

— Le mot est juste ! Tu as raison : nous ne sommes là que pour parler affaires. Plus tôt nous en aurons terminé et mieux ce sera... Je ne pense pas, en effet, que la grande dame que tu es aujourd'hui soit venue ici de gaieté de cœur ? Aussi vaut-il mieux aller droit au but : qu'est-ce que tu peux me donner ?

— Parle. Je t'écoute.

- Pas très bavarde... Tu n'as pas changé.
- Figure-toi que je le suis parfois, mais pas avec tout le monde.
- Je m'en doute. Je te fais horreur, hein ?

Il n'y eut pas de réponse.

- Ça m'est égal : je m'en f... !
- Je t'en prie ! ne perdons pas de temps. Combien veux-tu ?
- Le plus possible... Ta question me remet en mémoire la première entrevue que nous avons eue dans la loge de mon cabaret, le soir où tu es venue m'y rendre visite en compagnie de ton ami Rara, mais ce jour-là, c'est lui qui me l'avait posée... A propos, qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là ?
- Je ne sais pas.
- Décidément tu as perdu de vue tous tes amis.
- J'ai complètement changé de vie.
- Je m'en suis aperçu hier... Revenons à ta question : tu te souviens que, déjà à l'époque où je donnais des répétitions particulières, j'étais assez cher... Mais étant donné la modification de nos situations respectives, ce n'est rien à côté de ce que je vaudrais aujourd'hui... Il y a douze ans, il s'agissait d'essayer de faire de toi quelqu'un tandis que maintenant c'est toi qui vas faire le nécessaire pour m'aider à remonter la pente. De combien disposes-tu ?
- Tu sais très bien que je n'ai pas d'argent : la fortune est entièrement à mon mari.
- Il t'aime ?
- Oui, mais qu'est-ce que ça change ? Comme je l'aime, moi aussi, jamais je ne lui demanderai de payer un individu tel que toi !
- Un individu ?... Comme il est loin, Dodo, le temps où tu m'appelais avec respect « monsieur Patrick » ! Je ne suis plus pour toi qu'un individu... Cette seule appellation, vois-tu, qui me montre en quelle estime tu me tiens, risque de m'inciter à me montrer encore plus exigeant... Je veux cinquante mille nouveaux francs.
- Tu es fou ? Où veux-tu que je les trouve ?
- Sur toi...
- Tu crois peut-être que je me promène avec des sommes pareilles pour venir dans un bar de ce genre ?

— Mais oui, ma toute belle, tu les as ! Le brillant qui ennoblit ton annulaire gauche vaut au moins cela... Donne-le-moi et nous serons quittes !

Instinctivement, Dominique avait placé sa main droite sur sa main gauche dans un geste cachant le bijou.

— Tu protèges ta fortune ? Rassure-toi : je ne te la prendrai pas de force parce que je sais que tu vas me l'offrir gentiment... C'est, je suppose, un cadeau de ton époux ?

Une nouvelle fois Dominique ne répondit pas.

— Il t'en a fait beaucoup de cet ordre ?... Peut-être, après tout, est-ce ta bague de fiançailles ? Dans ce cas, je ne vois aucune difficulté à ce que tu me la donnes : c'est connu, quoi qu'il arrive, même en cas de divorce, la bague de fiançailles reste toujours la propriété de l'épouse. Les tribunaux estiment qu'elle ne peut être considérée comme bijou de famille... Cette bague t'appartiendra toujours en propre, même si M. Gonzalez n'est pas de cet avis... Ne penses-tu pas que ce transfert, rapide et sans témoins, entre toi et moi, serait de loin la meilleure solution pour mettre un terme au petit conflit qui nous oppose ?

— Et après ?

— Après ? Ce sera tout. Je disparaîtrai et toi, tu pourras continuer à épater tout le monde à la piscine de *l'Hôtel du Palais* et à faire les beaux soirs du Casino...

— Et comment veux-tu que j'explique à mon mari la disparition de cette bague ?

— Une dame aussi élégante et aussi cossue que toi possède certainement beaucoup d'autres bijoux... Hier soir, au Casino, j'ai remarqué que tu avais une splendide émeraude qui convenait très bien à ta blondeur. Je pensais même, alors que je t'attendais ici, que tu l'aurais au doigt et, au fond, je m'en serais contenté... Mais puisque tu l'as remplacée aujourd'hui par un solitaire, c'est lui que tu me donneras. La seule chose importante c'est que les pierres soient vraies : les tiennes le sont... Ce soir, si tu sors avec ton mari, tu remettras l'émeraude, ou un autre bijou. Pourquoi, après tout, n'aurais-tu pas également un rubis ? C'est très chaud, le rubis, pour une créature comme toi qui porte le feu en elle ! Si, dans quelques jours, ton époux te fait une remarque, tu n'auras qu'à lui dire en rougissant, comme je t'ai si bien appris à le faire lorsque je te donnais des leçons de maintien, que tu crains d'avoir perdu le diamant et que le vrai drame c'est que tu ne sais pas où ni quand ! A la piscine ? A l'hôtel ? Au Casino ?... Mystère ! Pour tempérer son émoi, tu pourras ajouter que, si tu ne lui

en as pas parlé plus tôt, c'est parce que tu espérais le retrouver après mille recherches : malheureusement celles-ci sont restées vaines. Le tour sera joué !

— C'est ton opinion, mais peut-être pas la mienne.

— Il est très généreux à ce qu'on m'a dit, ton mari ?

— Certainement plus que toi !

— Il en a les moyens, lui... Ne m'as-tu pas dit qu'il t'aimait ? Alors il ne sera pas long à t'offrir un nouveau solitaire encore plus impressionnant que celui-ci... Je pense que ton plus grand fort est de te mettre martel en tête pour une pareille peccadille ! Si tu crois que les hommes très riches passent leur temps à dénombrer les bijoux qu'ils ont offerts à leur épouse ou à leurs maîtresses, tu te trompes ! Ils ont d'autres sujets de préoccupation beaucoup plus intéressants.

Après un moment d'hésitation, Dominique, d'un geste rapide, retira la bague de son doigt et la tendit à Patrick en disant dans un souffle :

— Prends-la...

Ce qu'il fit. Après l'avoir fait miroiter entre son pouce et son index, il dit d'une voix suave :

— Je n'en attendais pas moins de toi, Dodo... Ce petit geste, tellement simple en soi, te réhabilite dans mon esprit : il me prouve que tu n'as pas complètement oublié ce que tu dois à ton vieux professeur. Je ne te remercie pas parce que j'estime que maintenant nous sommes quittes.

Et comme il la voyait se lever :

— Tu es donc si pressé de ne plus me voir ? Il faudra pourtant que tu restes quelques minutes de plus en mon odieuse compagnie : il y a encore une petite formalité à remplir avant que nous ne nous séparions...

Il avait sorti de sa poche intérieure un stylo et une feuille de papier à lettres rose qu'il déplia et posa sur la table devant Dominique en disant :

— Ce doit être l'instinct du « professeur » qui revient en moi : tu vas faire une page d'écriture.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette lubie ?

— Ce n'est pas une lubie, ma chère, mais plutôt une sûreté pour moi... Il faut tout prévoir dans la vie. En sortant d'ici, tu peux te précipiter dans le premier commissariat de police venu pour me dénoncer en disant que tu ne m'as remis la bague que sous une « contrainte

morale ». La loi est très sévère pour les maîtres chanteurs... Et, comme j'estime ne pas en être un, mais seulement un pauvre homme désargenté, je prends mes précautions... Maintenant, écris : je dicte...

— Ecrire quoi ?

— Que tu m'as fait spontanément cadeau de ton solitaire.

— Et si je refusais ?

— Je te le rendrais aussitôt car je ne suis pas un voleur. Ce bijou n'est que le juste complément des honoraires que tu me devais encore pour tout ce que je t'ai appris et qui t'a permis de devenir une Mme Gonzalez... Disons, pour employer une expression à la mode aujourd'hui, que c'est un réajustement de salaire. Alors, tu la fais, cette dictée ?

Dominique prit la plume

— C'est bien : tu deviens raisonnable. Ecris... Mon cher Patrick,

Depuis des années je ne savais comment m'acquitter de la dette de reconnaissance que j'avais à ton égard pour ce que tu as eu la gentillesse de m'apprendre. Grâce à toi, je le reconnais bien volontiers, j'ai pu devenir quelqu'un dans la vie. Donc mille fois merci.' Mais je serais une ingrate si je ne faisais pas accompagner cette lettre d'un bijou qui m'appartient personnellement. Je te demande de me faire le plaisir de l'accepter. Je sais très bien que cela peut paraître assez étrange qu'une femme offre ainsi une bague à un homme ! Mais, me connaissant, tu ne me vois pas lui donnant de l'argent ! Ce serait indigne de la longue amitié qui nous lie. Quel plus beau cadeau une femme peut-elle faire que celui d'un bijou qu'elle a porté et aimé ? N'est-il pas imprégné de toute sa personnalité ?

Bien que te sachant amoureux de tout ce qui est beau, je connais assez ta modestie pour me douter que tu hésiteras sans doute à porter ce solitaire. Mais, ayant appris que tu traverses depuis quelque temps une période assez difficile, j'ai pensé que, si cela était nécessaire, tu pourrais trouver un bon prix de cette pierre. Ce qui signifie que tu es libre d'en disposer à ta guise. La seule pensée qu'une vente éventuelle puisse contribuer à rétablir ta situation est déjà pour moi un réconfort.

Pardonne-moi de ne pouvoir faire davantage et crois à mon indéfectible affection.

Dominique s'était arrêtée d'écrire. Après avoir relu soigneusement la lettre, Pat déclara :

— Sais-tu, Dodo, que tu as une très belle écriture ? C'est un véritable

régal de lire pareille missive ! Je pense que tout y est dit clairement et que, s'il m'arrivait d'être un jour — que je ne souhaite pas, je m'empresse de te le dire ! — dans l'obligation de la montrer pour prouver que ce joyau est légalement devenu ma propriété grâce à ton bon cœur, personne ne pourra douter de la véracité de mes affirmations.

— Tu as souvent dicté des lettres de ce genre ?

— Cela ne te regarde pas, mon petit... Tout ce que je puis te dire, c'est que c'est là une méthode qui ne me paraît pas plus bête qu'une autre pour gagner sa vie... Il ne te reste plus qu'à dater et à signer.

— Dater de quand ?

— Mais d'aujourd'hui, Dodo ! Comme les chèques, les lettres antidatées peuvent être dangereuses. Tu écris : Biarritz le... et tu signes en-dessous.

— De quel nom ?

— Mais du tien, celui que t'a donné ton mari : Dominique Gonzalez.

Et comme celle-ci hésitait encore, il reprit :

— Je te vois venir... Tu préférerais que ce fût signé de ton pseudonyme d'artiste peut-être : Domino ? Le regretterais-tu ?

— Nullement ! Je l'ai toujours détesté.

— Tu as eu tort. Il ne faut jamais renier ce qui vous a permis de démarrer dans la vie... Mais, puisqu'il en est ainsi, ce serait une erreur de l'utiliser à nouveau. Et ça ne ferait pas très sérieux au bas d'une lettre de ce genre qui, au fond, est presque une lettre d'affaires... Pas question non plus que tu signes de ton nom de « jeune fille » puisque tu as convolé. Vraiment, il n'y a que Dominique Gonzalez. Maintenant, si cela te fait plaisir, tu peux très bien ajouter née Perrin... Mais, personnellement, je crains que cela ne fasse un peu douairière : tu n'en es pas encore à ce stade, ma chérie ! Garde cela pour plus tard, quand ton fils sera marié... Tu signes ?

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, l'ex-Sandrine sentit passer dans le regard de Dominique, qui était resté jusqu'à cette minute assez limpide, une lueur de haine. Mais celle-ci fut très fugitive et, finalement, d'un geste brusque, l'épouse de Miguel signa de son nom de femme.

— Voilà qui est fait, dit Patrick en prenant rapidement la lettre qu'il plia en quatre avant de l'enfourer dans une poche intérieure de son veston. (Puis il ajouta, serein :) Je crois que, maintenant, nous n'avons

plus rien à nous dire.

— C'est aussi mon avis.

— Alors quittons-nous. Veux-tu que je demande au patron de cet établissement de téléphoner pour appeler un taxi ?

— C'est inutile. Je me débrouillerai très bien toute seule.

— Tu ne me dis pas au revoir ?

— Tu voudrais peut-être aussi que je te remercie ?

— Pourquoi pas ? Je pense m'être montré assez compréhensif et même plutôt gentil à ton égard...

Dominique s'était levée, toisant l'homme toujours affalé derrière la table :

— Ecoute bien, Pat : si jamais tu osais récidiver à mon égard, les choses ne se passeraient pas du tout de la même manière. Tu m'as compris ?

— Ne viens-tu pas d'avoir la preuve que je n'étais pas tout à fait stupide ?

— Je ne veux plus jamais te revoir.

— En somme c'est un adieu ? Après tout, c'est de bonne règle.

Dominique lui tourna le dos sans répondre et sortit, les larmes aux yeux, laissant dans le bar l'odeur de son parfum.

— Patron, cria Patrick, encore un pastis ! Je me sens en pleine forme !

Comme elle l'avait annoncé à Miguel, Dominique revint très tard en fin d'après-midi. Après avoir quitté le Bar de la Marine, elle n'avait pas erré longtemps, malgré son désarroi, dans les rues de Bayonne. Le premier taxi trouvé l'avait ramenée à Biarritz chez un coiffeur dont elle s'était empressée de donner, par téléphone, le nom et l'adresse à son époux resté à l'hôtel : grâce à cette précaution il ne pourrait se douter de rien.

La longue séance chez le coiffeur lui donna tout le temps de retrouver son calme et surtout de réfléchir... Le fruit de ses méditations fut qu'elle avait agi au mieux pour éviter un désastre. Mieux valait se dépouiller d'un bijou que de voir les autres la dépouiller de sa personnalité qu'elle avait eu tant de mal à imposer depuis son mariage. Connaissant Miguel — et en cela Pat avait vu juste — il serait long avant de remarquer qu'elle ne portait plus jamais le solitaire. N'avait-elle pas la chance de posséder d'autres pierres, tout aussi précieuses et tout aussi éclatantes, qui le remplaceraient avantageusement ? Plus

tard, on verrait... Sa conclusion fut que les choses auraient pu être pires et qu'elle ne s'en tirait pas à trop mauvais compte, même si l'addition permettant d'acheter le silence de Patrick était lourde. Seulement pouvait-elle avoir confiance en quelqu'un qui venait de se conduire d'une façon aussi ignominieuse ? Patrick ne renouvellerait-il pas ses menaces le jour où il aurait, une fois encore, besoin d'argent ? Si une telle éventualité se produisait, sans doute serait-elle alors dans l'obligation de mettre Miguel au courant de ce qui s'était passé. Mais pour le moment, le premier orage étant écarté, il semblait plus judicieux de se taire. Ce fut une Dominique à nouveau souriante, le visage détendu, qui répondit à son mari qui venait de l'accueillir en lui demandant si elle était satisfaite des soins du coiffeur :

— Regarde-moi, chéri : il y a longtemps que je n'ai pas été aussi bien coiffée ! Maintenant laisse-moi me préparer... Qu'est-ce que vous avez décidé pour ce soir avec l'industriel et sa belle amie ?

— Nous nous retrouverons à 21 heures dans le hall et nous irons dîner dans un restaurant tenu par un certain Albert. Le lieu est, paraît-il, très amusant. J'ai commandé la voiture.

— Et Rafaëlitto ?

— Il dort déjà, épuisé par le grand air et toutes les cabrioles qu'il a faites cet après-midi sur la plage : nous nous sommes beaucoup amusés, lui et moi.

— Tant mieux ! Je vais me faire très belle, non seulement pour continuer à éblouir mon nouvel admirateur, mais surtout pour écraser ma rivale brune.

— Rivale ? Je crois que tu exagères.

— On ne sait jamais, chéri ! Vous êtes tellement changeants, vous les hommes...

— Je t'adore.

— Je le sais, mais même un homme qui adore sa femme éprouve parfois le besoin de varier son menu sentimental... Pour toi il n'y a aucun doute : je suis ton plat de résistance ou ta pièce montée. Seulement une autre peut te donner l'illusion d'être un hors-d'œuvre, ou même une entrée !

— Quelle « entrée » pourrait être, à ton avis, la Libanaise ?

— Brune comme elle l'est, du caviar... Ce n'est pas si mal !

N'importe quel observateur, voyant le quatuor attablé « Chez Albert », aurait été bien incapable de dire laquelle, de Dominique ou de Leïla,

était la plus séduisante. Chacune d'elles, connaissant à fond ses possibilités, avait su trouver ce qui convenait le mieux à sa personnalité. Le contraste entre la blonde et la brune était saisissant : tout ce que portait l'une n'aurait pas pu convenir à l'autre, et réciproquement. L'assaut de charme et de féminité avait été minutieusement préparé, à l'hôtel, dans le secret des appartements respectifs. Le résultat se traduisait par une joute d'élégance et de beauté dont les partenaires mâles étaient les premiers bénéficiaires. Un détail cependant était frappant : la brune portait à l'annulaire gauche une émeraude et la blonde un rubis...

Une fois de plus, comme pendant le déjeuner, on parla de tout et de rien... En réalité ce furent surtout les hommes qui parlèrent, faisant l'un et l'autre des efforts louables pour animer une conversation qui, à tout moment, semblait devoir languir. Contrairement à ce que l'on aurait pu espérer, étant donné les charmants projets secrets échafaudés depuis la veille par l'un et l'autre couple, on continuait à s'observer avec une certaine méfiance. La véritable responsable d'une telle situation était Dominique... Une Dominique qui donnait l'impression d'avoir perdu cette sérénité qu'elle semblait cependant avoir retrouvée deux heures plus tôt, à son retour de chez le coiffeur, lorsqu'elle avait revu son époux. A chaque question qui lui avait été posée alternativement par l'industriel ou par Leïla, elle s'était contentée de répondre d'une façon assez évasive par oui ou par non. Ses pensées étaient ailleurs, très éloignées de la gaîté environnante. On ne riait pas et on souriait à peine à la table du quatuor. Excédée, sentant que toutes ses tentatives de charme à l'égard de l'époux Gonzalez seraient vouées à l'insuccès, la Libanaise cessa de parler, elle aussi, laissant les hommes se débrouiller pour meubler les silences.

Géné, Miguel ne comprenait pas le brusque revirement de Dominique mais, comme il était un mari bien élevé, il se garda de lui faire la moindre remarque. Sans doute savait-il, grâce à l'expérience d'une vie commune de cinq années, qu'une seule réflexion de sa part risquerait de provoquer chez sa compagne l'une de ces brusques réactions dont elle seule avait le secret et qui pourrait faire tourner court la soirée si bien amorcée. Il jugea plus sage, et surtout plus diplomatique, de temporiser, se réservant le soin de demander plus tard à Dominique, lorsqu'ils se retrouveraient seuls, pourquoi elle était devenue brusquement aussi distante et même plutôt désagréable à l'égard de leurs vis-à-vis. Aurait-elle renoncé à mener le jeu subtil sur lequel ils s'étaient cependant mis d'accord, elle et lui, pour passer la plus agréable des nuits ?

Aussi fut-ce d'une voix assez hésitante qu'il demanda, alors que le repas touchait à sa fin :

- Où allons-nous maintenant ? Au Casino ?
- Certainement pas ! répondit son épouse. Ou bien vous irez sans moi : je le trouve sinistre, ce Casino.
- Vraiment ? dit avec étonnement l'industriel.
- A l'exception de vous et de Leïla, nous n'y avons vu hier que des gens médiocres. Je suis très déçue.
- Chérie..., dit Miguel d'une voix tendre qui se voulait conciliante.
- Je suis sûre, reprit-elle, que vous allez tous les trois m'en vouloir, mais à nouveau je ne me sens pas très bien.
- Comme hier soir ? lança perfidement la Libanaise.
- Exactement... C'est bizarre, mais j'en arrive à me demander si le climat de cette région me convient. Je ne sais pas ce que j'ai : je ressens une sorte d'angoisse.
- Ce matin, à la piscine, vous sembliez pourtant en excellente forme ?
- Ce doit être le soir que mon malaise commence, quand la nuit est tombée.
- Croyez bien, chère madame Gonzalez, dit l'industriel, que ma femme et moi nous en sommes désolés, nous qui nous faisons une véritable fête de cette petite soirée à quatre...
- Ne vous inquiétez surtout pas, cher monsieur Baudoin : nous en connaissons certainement d'autres... Je suis persuadée que, d'ici à deux ou trois jours, j'arriverai à m'acclimater.

Elle s'adressa à Miguel :

- Chéri, si tu veux prolonger la soirée et si cela te fait plaisir d'aller au Casino avec nos amis, je n'y vois aucun inconvénient, bien au contraire ! Je vais me faire ramener à l'hôtel par la voiture et je vous la renverrai. Je ne veux surtout pas être ce soir un trouble-fête !
- Mais vous n'êtes nullement un trouble-fête, chère madame ! dit l'industriel très aimable. Cela peut arriver à tout le monde de ne pas se sentir bien. Nous allons tous rentrer, n'est-ce pas, Leïla ?
- Je comprends que notre amie soit à nouveau souffrante, mais comme, de toute façon, ce n'est pas moi qui pourrai la soigner, je ne vois pas pourquoi toi et moi nous irions nous coucher à 11 heures du soir ! Moi, j'ai une furieuse envie d'aller danser... Vous ne m'en voulez pas, madame Gonzalez ?

– Voyons ! C'est tout ce qu'il y a de plus naturel... Miguel et moi nous allons vous accompagner en voiture jusqu'au Casino, avant de rentrer à l'hôtel. Pardonnez-moi...

– Vous êtes tout excusée. Ne pensez-vous pas qu'il serait utile de faire appeler un médecin dès que vous serez à l'hôtel ?

– Non. Après une bonne nuit, je le sens, ça ira mieux.

Dès que la *Mercedes* des Gonzalez fut repartie, après avoir déposé « les » Baudoin à l'entrée du Casino, Leïla dit à son amant :

– C'est la première et la dernière fois, tu m'entends, que je sors avec ces gens-là !

– J'ai l'impression que tu n'aurais pas dû dire que tu avais envie de danser, sachant que cette femme était souffrante.

– Souffrante ! Mais c'est une folle ! Une malade mentale, devrais-je dire ! Tu trouves qu'elle avait l'air souffrante, ce matin, quand elle plongeait dans la piscine ? Elle se moque du monde, voilà tout ! Cela fait trois fois qu'elle nous joue le même coup, comme si notre présence lui était désagréable.

– Pourtant, son mari a été très aimable.

– Un médiocre qui fait tout ce que veut sa femme beaucoup trop jeune pour lui.

– C'est normal s'il l'aime... Il ne te plaît plus ?

– Je déteste les faibles ! Viens : nous allons trouver un autre couple. Ce ne sont pas les gens cherchant à s'amuser qui manquent ici ! Et toi, tu la trouves toujours excitante avec tous ses malaises ?

– A vrai dire, je ne sais plus. Il est certain qu'il y a en elle, par moments, quelque chose d'assez insolite : on dirait qu'elle craint de rester trop longtemps en compagnie des mêmes personnes...

Pendant le retour en voiture, les Gonzalez n'échangèrent pas un mot, mais, dès qu'ils furent dans l'appartement, Miguel demanda :

– Tu n'as pas besoin de Champagne, ce soir, pour te remonter ?

– Cela ne te va pas de faire de l'ironie. Ce serait à croire que tu m'en veux parce qu'une fois de plus je ne me suis pas sentie très bien.

– Tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu ressens les malaises d'une femme enceinte ?

– Miguel, c'est méchant ce que tu viens de dire ! J'admets que tu ne

sois pas très content de voir tes projets à l'égard de la Libanaise gâchés par la faute de ta femme, mais enfin toi et moi n'étions-nous pas complices pour ne pas franchir certaines limites ? Alors ce n'est pas tellement grave : une brune de perdue, dix de retrouvées !

— Qu'est-ce qui t'est encore arrivé ce soir ?

— Il faut croire que malgré nos beaux projets, je suis allergique à ce couple: tu sais aussi bien que moi qu'il y a, comme cela, des gens qui paraissent sympathiques au premier abord et dont on ne peut plus supporter la présence quand on les a eus devant soi pendant deux heures. C'est ce qu'on appelle des relations de bain de mer...

— Tu te moques de moi ? Ces gens-là ne t'ont rien fait. Il y a autre chose...

— Je t'assure qu'il n'y a rien d'autre. Demain, après une deuxième bonne nuit, ça ira mieux. La seule chose que je te demande — s'il nous arrive, comme c'est plus que probable, de rencontrer le faux ménage Baudoin à la piscine ou ailleurs — c'est de ne pas les inviter. Rassure-toi : je saurai me montrer souriante à leur égard, même si nous restons sur une certaine réserve. Je te promets aussi qu'avant la fin de notre séjour ici, nous finirons bien par découvrir un couple de remplacement oui nous sera sympathique à tous les deux... Maintenant, chéri, si cela te plaît de retourner ce soir au Casino pour y tenter ta chance, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai. Tu peux même perdre tout l'argent que tu veux si ça te chante. Je ne te demande qu'une chose : de ne pas faire la cour à Leïla.

— Jalouse à ce point d'une femme pareille ? Je t'ai déjà dit qu'elle ne t'arrivait pas à la cheville... Enfin, cela prouve que tu tiens à moi.

— Parfaitement ! Tu sais très bien qu'au moment où je t'ai rencontré, j'étais tentée de me supprimer. C'est toi qui m'as sauvée, Miguel. C'est ton amour qui m'a transformée : moi aussi j'ai commencé à t'aimer... Si tu savais à quel point je te suis attachée maintenant ! Mon véritable univers ne se réduit plus qu'à toi et qu'à notre petit Rafaélito. Plus rien d'autre ne compte. Et, en supposant même qu'il soit arrivé aujourd'hui dans ma vie un événement qui m'a bouleversée...

— Ce ne sont tout de même pas les deux repas pris en compagnie « des » Baudoin ?

— Ces gens-là sont zéro pour moi.

— J'y suis : c'est l'appel de ta mère ?

— Tu es plus près de la vérité.

— Je l'ai senti dès que tu es revenue de la cabine téléphonique. Et quand je t'ai posé la question, tu t'es esquivée. Pourquoi ? Puisque tu m'aimes à un tel point, tu devrais avoir confiance en moi.

— Tu es le seul être au monde auquel j'aie toujours tout dit.

— Alors continue ! Qu'est-ce qui s'est passé avec ta mère ?

— Je te promets de te le dire un jour, mais pour le moment, je te demande, à toi aussi, de me faire confiance.

— C'est grave ?

— Peut-être pas. Tout dépend des jours qui vont venir... Chéri, sois gentil : ne me pose plus de questions et déshabille-moi comme toi seul, sais le faire... Je suis tellement lasse ! J'ai besoin de dormir.

Alors qu'ils étaient allongés à nouveau, corps contre corps, dans le noir, elle dit de sa voix la plus douce :

— Si tu comprenais vraiment, Miguel, à quel point je t'aime !

Devant son mutisme, elle demanda, à voix basse :

— Tu dors déjà ?

— Non. Je pense à tout ce qu'a été, depuis cinq années, notre aventure.

— Tu appelles cela une aventure ? Mais, chéri, pour moi ce n'en est pas une : c'est plutôt l'un des rares miracles de l'amour... Ce n'est pas ton avis ?

Comme il se taisait à nouveau, elle supplia :

— Serre-moi très fort contre toi : ce soir, plus que n'importe quel autre, j'en ai besoin.

Il le fit. Lorsqu'elle se sentit enlacée, elle ajouta :

— Là au moins je me sens protégée...

— Tu as peur de quelque chose ?

— Dans tes bras, j'oublie tout.

Puis ce fut le silence. Sa respiration devint régulière. Miguel, qui ne dormait toujours pas, écouta son souffle qui le rassura : il savait que demain, quand elle se réveillerait, Dominique serait à nouveau la merveilleuse créature qui éclabousserait tout de son sourire. Lui aussi s'endormit. Ce dont il ne s'était pas rendu compte, c'est que l'être qu'il tenait dans ses bras — et qui était depuis longtemps le plus subtil des artistes — avait simulé le sommeil, comme il l'avait déjà fait maintes

fois depuis cinq années qu'ils vivaient ensemble, pour lui donner confiance dans son pouvoir d'homme et l'inciter, lui, à dormir réellement. Dès que Dodo comprit que son compagnon venait d'atteindre le pays des songes, il se libéra doucement, au prix d'innombrables précautions, de la tiède étreinte pour retrouver, dans le lit, la liberté qui lui était indispensable pour continuer à revivre son passé.

Il se revit, au début d'un après-midi à Montmartre, attendant en compagnie de Rara sur le palier du cinquième étage d'un immeuble vétusté de la rue Lepic. Il avait souvenance qu'entre l'instant où Rara avait appuyé sur le bouton de sonnette et celui où la porte s'était entrouverte, quelques images – lui rappelant pourquoi ils étaient là tous les deux – avaient défilé dans sa tête...

Il se voyait assistant, témoin muet, à la conversation que Rara avait eue avec madame-mère vers 18 heures le lendemain du jour où ils étaient revenus de *La Grande Sandrine* :

– Mais enfin, madame Perrin, avait dit Rara, c'est tout l'avenir de votre fille qui est en jeu !

Cet ancien professeur du Conservatoire lui est indispensable !

– Comment s'appelle-t-il ?

– Tout le monde l'appelle « monsieur Patrick » et cela suffit ! Il est universellement connu dans les milieux artistiques... Avez-vous entendu parler du cours Simon ?

– Il me semble...

– Eh bien, c'est l'équivalent... en plus poussé et à cette différence près que monsieur Patrick se refuse aux cours d'ensemble. Il préfère ne donner que des leçons particulières : il dit que les élèves apprennent le maximum s'ils sont pris un par un. Et il a raison ! Vous ne voyez pas Dominique mêlée à d'autres, filles ou garçons, qui n'auraient certainement pas sa classe ? Personne, à l'exception de vous, de monsieur Patrick et de moi, ne doit être mis au courant des progrès de son éducation. Le jour où elle sera terminée, nul ne pourra dire comment votre enfant est devenue l'éclatante Dominique !

– Je veux bien vous croire, mon cher ami, mais il est très cher votre professeur ! Le prix qu'il prend pour ses leçons particulières est exorbitant !

– Allons, madame Perrin... Vous n'allez pas me dire qu'une pareille considération peut jouer dans votre budget après les fabuleux efforts que vous avez déjà accomplis depuis dix-huit années pour amener Dominique là où elle en est aujourd'hui ! Il n'y a pas une maman, se

trouvant à votre place en ce moment, qui hésiterait à faire de nouveaux sacrifices... Au besoin, vous augmenterez le prix de vos robes.

— Mais mes clientes ?

— Vos clientes adorent Dominique qui est leur enfant chérie : elles comprendront.

— Si j'accepte, j'exige d'assister à ces leçons.

— Ça, il ne le faut à aucun prix, madame Perrin ! Ce serait la pire des erreurs : je connais monsieur Patrick... C'est un grand Maître qui ne peut supporter que des tiers assistent à ses leçons... Dieu sait si je suis l'un de ses amis, eh bien, pour rien au monde il n'admettrait ma présence ! Il veut être seul avec son élève. De plus, si vous êtes là pendant les répétitions, vous ne pourrez pas juger sainement des progrès accomplis alors que ceux-ci, observés après coup, vous étonneront de semaine en semaine. Quand vous ferez présenter à Dominique vos robes pour des clientes ou lorsque vous sortirez avec elle, vous serez la première à reconnaître qu'il y a quelque chose de changé l'aisance acquise dans la démarche, dans les attitudes, dans les moindres gestes, vous stupéfiera ! Mais je comprends aussi que, vous, étant donné tant de mal pour éviter que Dominique ne fasse de mauvaises rencontres, vous craigniez les déplacements ' que l'on ne peut éviter pour qu'elle se rende régulièrement, trois fois par semaine, chez son professeur qui se refuse à sortir de chez lui pour donner ses leçons. Aussi, je vous offre de venir, à chaque fois, chercher Dominique ici, de l'accompagner en voiture jusque chez monsieur Patrick, de l'y laisser, de venir la rechercher au bout de deux heures — puisque c'est la durée prévue pour chaque leçon — et de vous la ramener ici.

— Mais cela va vous prendre beaucoup de temps, monsieur Rara ?

— Que ne ferait-on pas pour Dominique ! Cela vous convient ?

— Vraiment, je ne sais comment vous remercier.

— Vous le ferez plus tard... Et savez-vous comment ? En reconnaissant que j'ai eu raison. Alors, c'est oui ?

— On ne peut rien vous refuser, monsieur Rara ! Comme l'a si bien dit cette chère amie qui nous a fait faire connaissance, vous êtes un charmeur.

— Madame Perrin, vous allez me faire rougir ! Puisque nous sommes d'accord, je viendrai chercher Dominique demain à 14 heures et je vous la ramènerai vers 17.

— Une dernière question, cher ami : ce monsieur Patrick, est-ce qu'une

mère peut lui faire confiance ?

— Si elle le peut ? Mais, chère madame, c'est un homme d'expérience pour qui la seule chose qui compte c'est le travail... Si cela pouvait contribuer à vous rassurer, disons, si ça ne vous paraît pas un peu présomptueux de ma part, que c'est un homme exactement... dans mon genre.

— Alors, j'ai confiance.

Le lendemain, à 14 h 30 exactement, Dominique et son protecteur attendaient sur le palier du professeur. La porte s'ouvrit enfin et Dominique éprouva un véritable choc en voyant celui qui se présentait dans l'entrebâillement. Il n'avait rien — mais plus rien du tout ! — de *la Grande Sandrine* maquillée, empanachée, superbe de suffisance, qui l'avait accueilli, par protection, dans la loge du cabaret. Comment était-il possible que ce petit homme pantouflard, au cheveu déjà rare, portant des lunettes, engoncé dans une robe de chambre dont le coloris évoquait un ramage de perroquet, fût le même personnage ? Dominique comprit ce jour-là qu'il existait réellement un double masculin de *La Grande Sandrine* et que celui-ci se nommait « Monsieur Patrick ».

C'était ce double, et uniquement lui, avec qui l'épouse de Miguel venait d'avoir l'odieuse conversation quelques heures plus tôt dans un bar sordide de Bayonne... Mais un Patrick vieilli, grossi, sinistrement pitoyable dont la vision et la présence lui avaient laissé une impression d'horreur. C'était pourquoi sans doute la première image qui s'était présentée à son esprit dans la suite du déroulement des souvenirs, avait été cette attente sur le palier, en compagnie de Rara.

Ce jour-là, pourtant, Patrick avait su se montrer affable. Ses premiers mots avaient été :

— C'est très bien, mon petit, d'être à l'heure : seuls les gens exacts à leurs rendez-vous réussissent. Entre... Toi, Rara, tu reviendras dans deux heures : pas avant.

La porte refermée, « l'élève » s'était retrouvé seul avec « le professeur » dans un studio assez vaste dont le mobilier se réduisait à un unique fauteuil et à deux chaises de cuisine. Le parquet, qui n'était recouvert d'aucun tapis, donnait plutôt l'impression d'être le plancher d'une scène de théâtre. A l'exception d'une large baie vitrée donnant sur un balcon où fleurissaient quelques géraniums en pots, les murs avaient pour toute ornementation d'immenses glaces descendant jusqu'au niveau du sol.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit « le Maître ». Regarde-toi

d'abord dans ces glaces qui réfléchissent ta gracieuse personne de face, de dos et de profil... Je suis sûr que tu n'en as pas de semblables chez toi ?

— Il n'y en a qu'une en pied dans « l'atelier » de ma mère, mais elle est beaucoup plus étroite.

— C'est ce qui a dû te gêner jusqu'à présent pour progresser. Il est indispensable de se voir évoluer soi-même comme le font les danseuses. Sans glaces, qui reflètent les moindres défauts, une femme ne peut pas se connaître ! Cela est encore plus vrai lorsqu'il s'agit, comme toi, d'un garçon qui ne pense qu'à devenir la plus jolie des femmes... Marche un peu dans la pièce en te regardant... Il n'y a rien qui te frappe ?

— Non.

— « Mademoiselle » trouve qu'elle a une démarche idéale ! Eh bien, elle se trompe, comme l'a souligné Rara l'autre jour.

— Pourtant ma mère m'a toujours dit...

— Ta mère est certainement une excellente personne, mais elle n'y connaît rien ! Laisse faire les professionnels et tu verras... Ne t'arrête pas : continue à marcher... Alors, sincèrement, il n'y a rien qui te choque ? Mais ton cul, mon petit ! Tu ne sais pas t'en servir ! Tantôt il se tortille comme celui d'une tapineuse, tantôt il se dandine comme le popotin d'une chaisière... Ce n'est pas du tout le cul d'une femme du monde ça ! Note bien qu'il n'est pas mal du tout, ce derrière, et qu'il serait plutôt fait pour ne porter que le pantalon qui moule bien tes fesses... Qu'il soit agressif, je ne suis pas contre : ce sera même la preuve de sa supériorité sur d'autres qui ne seront jamais capables de l'être ! Seulement il lui faut de la distinction ! Pour cela, ne marche pas les fesses en arrière : ça fait bourgeoise qui va faire son marché... Bien, c'est mieux.

Tout en suivant son élève dans l'étrange promenade circulaire autour de la pièce, le professeur lui tâta les fesses :

— Ça va ! Figure-toi que je viens d'avoir très peur ! Je craignais qu'à ton âge, tu n'aies déjà de la cellulite... Mais non : tout cela est bien ferme. On peut dire que de ce côté aussi la nature t'a comblé ! Continue à marcher... Examinons maintenant le devant... Lève la tête ! Ne prends pas cette manie qu'ont toutes les filles d'aujourd'hui, lorsqu'elles ne sont pas trop mal bâties comme toi, de baisser le menton vers la terre comme si elles étaient déjà fatiguées de leur taille ! Pour elles c'est un genre qu'elles se donnent, avec celui de rentrer les épaules... Et comme elles ne sont, pour la plupart, que de vrais

squelettes, ça leur creuse des salières pitoyables. Tout cela est grotesque, mais ça leur plaît ! L'ennui, c'est que ça ne plaît pas tellement aux bonshommes qui préfèrent des belles filles plantureuses dans, ton genre : c'est là l'essentiel de ton succès physique... C'est pourquoi tu dois marcher la tête haute et ne pas craindre de montrer ta poitrine qui est superbe. Tu as compris ?

— Maman m'avait déjà dit la même chose.

— Maman, maman ! Elle te l'avait peut-être dit, seulement tu ne l'as écoutée qu'à moitié, précisément parce qu'elle est ta mère. Tandis qu'avec moi tu obéiras ! Viens avec moi.

Il l'avait entraîné dans la pièce voisine auprès de laquelle « l'atelier » de couture de l'appartement des Batignolles et « la loge » des artistes de *La Grande Sandrine* étaient des modèles d'ordre et de netteté. Dans la pièce, relativement exiguë, s'entassaient des monceaux de robes et d'attributs féminins allant des soutiens-gorge aux « collants » de toutes dimensions en passant par d'innombrables perruques, de toutes teintes, posées sur des crânes en plastique qui s'alignaient sur une étagère.

— Déshabille-toi ! Retire tout : maintenant que je sais ce que tu donnes en pantalon, je veux te voir en robe... En voici une qui devrait être à ta taille : c'est que tu as une sacrée carrure d'épaules, ma jolie ! Là-dedans ton décolleté sera mis en valeur... Il y a aussi le problème des souliers. Quelle est ta pointure ?

— Quarante et un.

— Fichtre ! Mais avec ta taille, ça ne m'étonne pas ! Dis-moi : tu dois avoir un certain mal à trouver chaussure à ton pied ?

— On me les fait sur mesure : un ami de maman.

— Ecoute, ça suffit ! Je ne veux plus t'entendre prononcer une seule fois le nom de ta mère. C'est ridicule à ton âge ! On croirait vraiment que tu ne peux pas te passer d'elle... Et ne fais pas cette tête-là quand je te dis cela : c'est pour ton bien. Un jour viendra, et beaucoup plus vite que tu ne le penses, où il faudra bien que tu te débrouilles toute seule ! Quand j'avais quinze ans, j'étais comme toi : il n'y avait que ma mère à compter ! Sans elle, j'étais perdu... Et puis elle est morte... Je me suis retrouvé face à mon père qui ne m'aimait pas : alors je suis parti de chez moi et je me suis réfugié chez les seuls êtres qui pouvaient me comprendre : ceux qui s'habillaient en femmes comme ma mère. Malheureusement une seconde maman, ça ne se trouve jamais ! Auprès de mes nouveaux amis, il a bien fallu que je gagne ma vie : j'ai fait comme eux, je les ai imités. C'est ainsi que je suis devenu *La Grande*

Sandrine.

Pendant qu'il parlait, Dominique s'était habillée. Le professeur cherchait maintenant les chaussures qui pourraient aller...

m— Tiens, Voilà la paire rêvée... Exactement ta pointure. Sais-tu qui a laissé ces chaussures ici ? La Marlène : la putain de Hambourg que tu as vue faire son strip-tease l'autre soir dans ma boîte... Elle aussi chausse du quarante et un... Elle a d'ailleurs, à peu de chose près, le même gabarit que toi, mais elle n'aura jamais ta classe ! Et pourtant, quand elle est arrivée d'Allemagne, je te jure qu'elle promettait ! A elle aussi j'ai donné des leçons... Son erreur a été de ne pas en prendre assez, de vouloir tout de suite gagner du fric : il y avait derrière elle son mec, que je déteste, et qui la talonnait pour que l'oseille rentre... C'est comme cela que l'on flanque par terre une carrière d'artiste ! Dommage ! Toi, c'est très différent : tu veux devenir sensationnelle pour l'art et pas pour l'argent. C'est pourquoi je te garantis la réussite... Tu te sens bien dans ces souliers ? Ils ne te font pas mal ? C'est capital : quand une femme a mal aux pieds, elle fait la grimace et ne peut plus être belle... Maintenant, viens avec moi dans le studio et regarde-toi dans les glaces... Qu'est-ce que tu en penses ?

En se voyant, Dominique eut un moment de panique : elle se trouvait monstrueuse. La robe pailletée d'or, au décolleté outrageant laissant à nu la moitié supérieure de ses seins, semblait avoir été conçue pour un spectacle de cirque.

Les chaussures, également pailletées d'or, avaient des talons d'une hauteur démesurée qui la grandissaient encore. Elle se sentait immense !

— Tu es formidable comme cela ! déclara le professeur. Marche un peu... Tourne lentement sur toi-même deux fois.

En exécutant la savante manœuvre, Dominique manqua de s'affaler par terre.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ce sont les talons... Us sont trop hauts et trop minces : je me sens déséquilibrée.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Mais il faudra t'y habituer, mon petit, et ne plus porter à l'avenir que ce genre de talons si tu veux devenir « quelqu'un » ou plutôt « quelqu'une » dans la vie ! Quand je t'ai vu la première fois, je me demandais ce qui n'allait pas et lorsque je t'ai retrouvé tout à l'heure sur mon palier, j'ai compris : tu donnais une impression de difformité parce que tu n'étais pas assez grand...

— Moi ?

— Oui, toi ! Et ça, je suis sûr que c'est par la faute de ta mère ! Elle a dû te dire : « Dominique, tu mesures déjà sans talons un mètre soixante-douze... C'est beaucoup pour une femme... Alors porte des talons bas. » Est-ce exact, oui ou non ?

— C'est vrai.

— Eh bien, ta digne mère s'est trompée ! Apprends une fois pour toutes que rien n'est plus disgracieux qu'une grande femme qui cherche à se rapetisser en portant des souliers plats. Ça fait Baby-Doll attardée ou une Shirley Temple qui aurait trop grandi ! Quand on est petite, il faut avoir l'intelligence de savoir le rester : ce qui permet de devenir mignonne. Il y a beaucoup d'hommes, surtout ceux qui sont très grands, qui raffolent des petites femmes : pour eux ce sont des poupées vivantes. Mais quand on a la chance comme toi d'être grande sans donner quand même l'impression d'être une géante, il faut tout mettre en œuvre pour être encore plus grande ! Avec ces talons, tu fais "un mètre soixante-seize : la taille d'une super Blue Bell Girl... Ça te permet de dominer la situation lorsque tu arrives quelque part et de tout écraser : les petites femmes et les hommes moyens. Automatiquement, tout le monde te regarde... On t'admire, on te jalouse et on te désire. Tu es ce qu'on appelle « la » splendeur ! Ça aussi, c'est compris ?

— Oui.

— Bon. Maintenant, fais-moi un grand plaisir : regarde-toi dans la glace et souris...

Dominique obéit.

— C'est ça que tu appelles un sourire ? Mais, ma chérie, ça ne va pas du tout ! C'est pauvre ! Ce n'est pas net : ouvre toute grande la bouche, montre tes dents qui sont belles... Mieux que cela ! C'est tout ce que tu peux faire dans le genre ?

— C'est très difficile, monsieur Patrick, de se sourire ainsi à soi-même devant une glace...

— Il faudra pourtant que tu y arrives pour pouvoir sourire ensuite sans glace et devant un homme dont tu voudras faire là conquête ! D'ailleurs, j'avais déjà remarqué l'autre jour que tu ne souriais pas... Ton visage est beau, mais triste. Si tu savais comme les hommes ont horreur des femmes lugubres ! Il n'existe rien de mieux au monde pour eux qu'une belle fille qui sait sourire : un sourire de femme, ça arrange tout ! Ça porte en soi toutes les excuses, toutes les complicités,

tous les rêves... Eve sourit à Adam : sinon il n'aurait pas mordu dans la pomme ! Pense à quelque chose de gai et ça viendra.

— A quoi ?

— Je ne sais pas, moi : à un moment de ton enfance.

— Elle n'a pas été tellement rose...

— Alors pense à quelqu'un.

— Je ne connais pas grand monde...

— A Rara, tiens ! Ton ami Rara qui t'aime tant !

Un sourire se dessina.

— Il y a un petit progrès, mais ce n'est pas encore ce qu'il faut. Nous allons avoir beaucoup de mal avec ce sourire ! Mais nous finirons quand même bien par le trouver ! Il doit certainement se cacher quelque part dans un recoin de ton cœur... Pas trop fatigué ?

— Non. Ça va.

— C'est bien : tu es courageux... Tu sais, aujourd'hui, je ne fais que t'étudier pour découvrir les points importants qui ne vont pas. J'agis toujours ainsi pendant la première leçon : je cherche, je tâtonne, je décortique... J'ai fait la même chose pour moi-même quand je débuteais... Si tu savais comme « le » Patrick a été dur pour « la » *Sandrine*. C'est comme cela qu'il a fini par avoir sa peau ! Recommence à marcher... Pas trop vite ! Une jolie fille ne doit jamais donner l'impression d'être pressée... C'est mieux... Maintenant, c'est un peu trop lent ! Une démarche qui traîne n'attire pas obligatoirement d'autres ! Dans la démarche, comme dans tout, il faut de la mesure... Et les hanches ? Tu les déhanches trop !... Et les bras ? Tu roules trop des mécaniques ! N'oublie jamais que tu n'es plus qu'une femme et que le côté « débardeur », qui revient parfois chez l'homme le plus distingué, est définitivement à exclure.

— Monsieur Patrick ?

— Appelle-moi Pat : je te l'ai déjà dit... Ça sera plus facile pour toi. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous ne m'en voudrez pas de ce que je vais vous dire ?

— Peut-être, mais ça n'a pas d'importance. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Cette robe que vous me faites porter...

— Elle est très brillante, cette robe ! Pourquoi ne te plaît-elle pas ?

— Précisément parce qu'elle brille trop ! Elle me gêne... Je ne m'y sens pas à l'aise.

— Eh bien, il faudra quand même t'y habituer, pour les premières leçons tout au moins, car c'est la seule en ma possession qui convienne à ta taille. Elle m'a déjà été utile pour monter le numéro d'Olympe, « la chanteuse » yougoslave à la double voix... C'est une robe porte-bonheur. Je sais qu'elle est spécifiquement conçue pour la scène sous la lumière crue des projecteurs et qu'il ne saurait être question qu'une apprentie-femme du monde comme toi en porte un jour une semblable pour se rendre à un cocktail ou à un dîner ! Personne d'autre que moi, et Rara peut-être, ne te verra habillée ainsi. Disons que ce sera pour toi la robe de travail. Elle offre l'avantage d'avoir un certain « poids » grâce aux paillettes : ce qui t'oblige à faire des efforts pour te remuer. Quand tu porteras ensuite des robes plus légères, tout te paraîtra facile. Dans quelque temps, quand je sentirai que ça commence à tourner plus rond, tu viendras ici avec les robes que t'a faites ta mère; si, par hasard, elles ne me convenaient pas, je dirais à Rara de t'en dessiner une ou deux.

— Il m'a déjà fait une très belle robe de bal en taffetas noir.

— Ce n'est pas au bal que l'on apprend à danser : c'est chez le professeur qui vous fait décomposer les pas. Pour équilibrer ton allure et ton maintien, c'est la même chose... Maintenant gardons le problème du sourire pour plus tara et revenons à la démarche... Regarde : je vais marcher devant toi autour de la pièce et tu vas me suivre en essayant de m'imiter le mieux possible. Tu es prêt ? Allons-y...

La promenade circulaire reprit.

Quand Rara arriva à l'heure fixée, il se trouva en présence d'une Dominique épuisée, mais il ne put s'empêcher de s'esclaffer en voyant la robe :

— Pat, tu as l'intention de la faire défiler au Carnaval de Nice ?

— Elle pourrait faire pis ! On y voit de très jolies filles... Ça suffit pour aujourd'hui. Dodo, va te remettre « en civil » pour partir.

Pendant que l'élève se déshabillait dans la pièce voisine, Rara demanda :

— Comment ça a marché ?

— Ça pourrait être pire... Je suis arrivé à un résultat avec des garçons qui étaient beaucoup moins doués. Et puis « elle » fait preuve d'une

immense bonne volonté. Seulement nous ne sommes pas au bout de nos peines ! Ce sera dur... surtout pour la rendre souriante ! En croyant agir avec les meilleures intentions du monde, sa digne mère lui a inculqué une foule de principes archi-faux dont il faudra qu'elle se débarrasse. C'est l'une des raisons pour lesquelles je préfère commencer les leçons avec des nommes vierges.

— Mais Dodo l'est !

— Je ne parle pas de vierges au sens biblique mais au figuré... J'entends par là des garçons qui ne se sont jamais encore promenés habillés en femmes : ce qui leur a évité de prendre de mauvaises habitudes...

— Tiens. C'est pour toi : le prix de la leçon. Sa mère me l'a donné tout à l'heure pour que je te le remette.

Pat enfouit les billets dans la poche de sa robe de chambre en disant :

— Ça tombe bien : demain il faut que j'aille faire un versement chez mon percepteur.

— Toi aussi tu es imposé ? A quel titre : comme « professeur » ou comme artiste ?

— Comme artiste, voyons ! Le professeur, c'est mon petit bénéfice clandestin.

Dominique revint en pantalon.

— Alors, mon chéri, quand remettons-nous ça ?

— Le jour qui vous conviendra.

— Disons, après-demain, même heure ? C'est d'accord, Rara ?

— Je te l'amènerai.

— Sais-tu que je trouve plutôt drôle, Rara, de te voir jouer ainsi les demoiselles de compagnie avec cette donzelle ?

— Moi ça me plaît, Pat. A jeudi.

Au moment où ils atteignaient la porte donnant sur le palier, le professeur demanda à Dominique :

— Tu ne m'en veux pas trop de tout ce que je t'ai dit ?

— Je vous en remercie au contraire. Je sais que c'est pour mon bien.

— Dodo, tu es l'élève le plus gentil que j'aie connu... Surtout n'attrape pas froid en sortant : je sais que je t'ai fait beaucoup transpirer... Ce soir n'en fais pas plus : repose-toi. Et demain, quand tu auras bien dormi,

repense un peu à la démarche, à la tête haute, aux épaules droites, au sourire surtout !

— Faudra-t-il que je répète chez moi ?

— Oui, mais pas en présence de ta maman : elle ne comprendrait pas encore. Laisse-lui le plus longtemps possible l'illusion que c'est elle qui t'a tout appris ! A jeudi...

Régulièrement, trois fois par semaine, les leçons avaient continué. Précise, la méthode employée par Patrick était simple : rien n'était oublié des moindres gestes ou des moindres attitudes d'une femme. Quand Dominique sut porter avec désinvolture n'importe quelle robe — ajustée ou évasée — et n'importe quel short, lorsqu'elle put marcher sans se tordre les chevilles, avec les talons les plus fins et les plus hauts, un grand progrès fut déjà accompli. Ensuite commencèrent les séances que le professeur appelait « les leçons de détail » : la façon de mettre les gants et de les retirer avec grâce, celle de tenir un parapluie ou d'ouvrir une ombrelle, celle de porter un sac sans donner l'impression d'être encombrée, celle de manier un éventail et même un face-à-main, les mille et une manières de porter des lunettes de soleil aussi bien sur le nez que sur le dessus du crâne selon une mode encore peu répandue, celle de se parfumer sans exagération, celle de porter une étole de fourrure autour du cou ou simplement sur le bras... Pour chaque cas, le professeur ne cessait de répéter :

— Pense d'abord à ce que tu fais ! Comme cela tu le feras bien. C'est seulement quand le geste deviendra pour toi une routine qu'il sera parfait.

Aux « leçons de détail », succédèrent celles de coiffure.

— Tu as la chance d'avoir conservé, grâce à la vigilance de ta mère, des cheveux qui n'ont jamais subi l'affront des ciseaux. Avec une chevelure pareille on peut tout faire ! Pas besoin de ces perruques dont se servent beaucoup de femmes et la majorité des travestis, à commencer par moi ! Seulement moi, quand j'étais gosse, on m'a tondu les cheveux : une hérésie que je n'ai jamais pardonnée à mon père ! C'est pourquoi il ne m'en reste plus beaucoup aujourd'hui... Mais, quand on a une chevelure aussi longue et aussi riche que la tienne, il faut se méfier des coiffeurs ! Ces gens-là sont le plus souvent des criminels qui — sous prétexte de « faire de l'art » ou simplement pour conserver une clientèle — s'acharnent après les cheveux qu'ils massacrent peu à peu... Plus tard, quand tu en auras les moyens, tu iras certainement très souvent chez le coiffeur, mais fais attention ! Impose-lui ce que tu veux, car nul ne connaîtra jamais mieux que toi la qualité rare de tes cheveux ! Tu dois savoir aussi te faire toi-même n'importe quelle

coiffure : il arrive souvent que l'on n'ait pas de coiffeur tout proche ou le temps d'y aller.

Patrick aurait fait un extraordinaire maître coiffeur : aucune forme de flou, de boucles ou de chignons n'avait pour lui de secret. Peu à peu, sous sa direction et après d'interminables heures passées devant une coiffeuse, Dominique devint, elle aussi, une véritable virtuose du peigne, de la brosse, des fers, des rouleaux et de l'utilisation judicieuse du séchoir électrique.

Les séances les plus longues et les plus délicates qui vinrent en dernier, après que tout le reste eut été définitivement mis au point, furent celles consacrées au maquillage.

— Un maquillage réussi, affirma Patrick, est celui qui estompe les défauts en mettant en valeur ce qui est beau. Mais comme tu es déjà naturellement une très belle créature, il faut, dans ton cas, savoir d'abord faire preuve de discrétion. Ta mère t'en laissait trop mettre : ça te vieillissait sans pour autant te féminiser. Contrairement à ceux qui se destinent au cabaret et qui doivent « pousser » leur maquillage pour résister aux feux des projecteurs, toi, future femme du monde, tu ne dois te servir des crayons et du fond de teint qu'avec une extrême prudence ! N'oublie pas non plus qu'à l'inverse de nous, les professionnels du spectacle, qui ne sommes outrageusement maquillés que le soir et rarement dans la journée, une « grande dame » se doit de l'être tout le temps, mais avec retenue, depuis le réveil jusqu'au coucher. Toute ta vie, tu connaîtras le maquillage du petit lever, celui du matin lorsque tu dois assister à un déjeuner, celui de l'après-midi quand tu conduis ta voiture ou quand tu vas chez le couturier, celui du 5 à 7 pour rejoindre ton amant, celui de la soirée et celui de la nuit au moment où tu te retrouves au lit avec ton mari... si tu parviens à en dénicher un, bien entendu ! Mais je serais assez surpris si, un jour ou l'autre, armée comme tu l'es, tu ne parvenais pas à découvrir cet oiseau rare ! De toute façon, à n'importe quel moment, ton maquillage et ta coiffure doivent être attrayants sans jamais être outrés.

Ces conseils, l'épouse de Miguel était bien obligée de reconnaître qu'ils avaient été prophétiques. Qu'avait-elle fait d'autre, aujourd'hui même à Biarritz, que de modifier sans cesse son maquillage pour affronter successivement le petit déjeuner en compagnie de son époux, les risques de l'eau de la piscine à laquelle il avait fallu que sa beauté très appréciée résistât, le grand déjeuner au grill en présence d'admirateurs, le déplacement à Bayonne pour entrer dans un bistrot en faisant crever de jalousie l'ex-Grande *Sandrine*, l'arrivée chez un coiffeur de Biarritz où la belle Mme Gonzalez se devait d'être la plus belle de toutes les clientes, le dîner chez Albert, face à la redoutable

rivale brune, le retour enfin dans l'appartement de l'hôtel en compagnie d'un mari qui, après avoir posé des questions un peu embarrassantes, avait fini par s'endormir une fois de plus ?... Cette journée, comme toutes celles qu'elle avait vécues depuis qu'elle s'était sentie complètement femme, n'avait été qu'une succession de maquillages !

N'était-ce pas la preuve que les leçons de « monsieur Patrick » avaient été profitables ? Même le sourire, ce handicap que le professeur redoutait tant le premier jour, avait fini par fleurir le plus naturellement du monde, irradiant les traits du visage. Il avait jailli, idéal, créant le vrai climat d'une femme comblée, parce qu'à la juvénile beauté de cet être de dix-huit ans — venu se présenter timidement chez un Patrick sous les auspices d'un Rara — était venu s'ajouter le charme... Qualité qui n'avait jamais pu s'épanouir dans l'atmosphère étriquée de l'appartement des Batignolles. Charme éclatant qui avait commencé à se répandre aussi bien pendant les leçons du professeur qu'au cours des innombrables sorties nocturnes avec Rara.

Car la grande récompense de l'élève, lorsqu'il s'était montré docile, avait été d'aller une fois par semaine, toujours accompagné de son mentor, gouailleur, passer une soirée au cabaret de *La Grande Sandrine*. Là, imprégné des conseils du « Maître » et farci de nouvelles recettes de féminité, il avait pu juger en connaisseur du résultat auquel étaient arrivés des Cristel, des Marlène, des Olympe ou autres, tous et « toutes » formés par le génial professeur.

— C'est indispensable, avait dit ce dernier, que tu viennes « nous » voir de temps en temps. Il n'y a rien de tel pour apprendre que de voir opérer les autres.

Et Dominique avait compris.

Rara avait su se faire tellement convaincant que madame-mère n'avait plus fait aucune objection à la continuation des leçons onéreuses ni aux sorties. Il lui était bien arrivé, parfois, de dire :

— J'aimerais quand même bien assister à l'une de ces leçons.

Mais la réponse de Rara avait toujours été :

— C'est encore trop tôt, madame Perrin ! Monsieur Patrick et moi nous préférons vous réserver la surprise du bouquet final : pour vous ce sera l'apothéose ! Avouez pourtant que votre fille a rudement changé depuis quelque temps.

— Je le reconnais.

femme que vous avez rêvé de faire d'elle ?

- Ce monsieur Patrick est un remarquable professeur.
- Il n'y en a pas deux comme lui !
- Quand Dominique revient de ses cours, je la sens exténuée, mais tellement heureuse !
- Parce qu'elle sent qu'elle progresse. Vous aussi d'ailleurs, vous le savez.
- Je crois, mon cher Rara, qu'il y a également un excellent dérivatif pour elle : ces soirées où vous l'emmenez si gentiment au théâtre.
- Elle adore le théâtre !

Ce que maman continuait à ignorer, c'était que ce « théâtre » se réduisait strictement à *La Grande Sandrine*. Mais cela n'avait pas empêché Rara de venir lui demander le plus sérieusement du monde :

- Vous raconte-t-elle au moins les pièces qu'elle voit ?
- Non, et je le déplore ! J'aimerais tant savoir ce qui se joue en ce moment ! Je sais que le théâtre a beaucoup évolué depuis quelques années et qu'on n'y joue pratiquement plus les pièces dites de boulevard, mais quand même ! Je trouve que Dominique n'est pas très gentille lorsqu'elle me répond, à chaque fois que je la questionne : « Ecoute, maman, c'est du théâtre d'avant-garde qu'il faut voir et écouter. Ça ne peut pas s'expliquer. »
- Elle n'a pas tout à fait tort : les dialogues scéniques actuels sont plutôt hermétiques... Mais je la gronderai de ne pas faire plus d'efforts de mémoire pour distraire sa maman en lui racontant les pièces.
- Ne soyez quand même pas trop sévère ! Quand j'attends son retour, j'ai heureusement la ressource de la télévision... Et chaque fois qu'elle me revient après ces sorties, je la sens tellement fatiguée que je préfère la voir vite se mettre au lit. Il n'y a rien de plus émouvant pour moi que de la regarder dormir ! Je crois bien que c'est le meilleur moment de ma journée... N'est-ce pas celui où je retrouve enfin l'adorable petite fille qu'elle a été ?

Elles avaient duré plus d'une année, les leçons particulières de monsieur Patrick. Puis, au moment où Dominique comprit qu'elle n'avait plus grand-chose à apprendre du grand professeur, le drame se produisit.

L'une de ces fins d'après-midi où elle venait précisément d'être ramenée de chez Patrick par Rara, elle trouva sa mère en larmes.

- Ma petite maman, qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est affreux, ma chérie : je ne vais plus pouvoir continuer à te payer tes leçons !

— Tu n'as plus d'argent ?

— Je me suis même endettée auprès de deux clientes pour te permettre de continuer. Dieu sait pourtant si j'ai lutté pour sauver les apparences ! Je ne voulais rien te dire, mais aujourd'hui ce n'est plus possible ! La vérité, c'est que, depuis un certain temps déjà, les robes faites sur mesure se vendent beaucoup moins bien : c'est le prêt-à-porter qui triomphe ! Mes meilleures clientes me lâchent.

— Je n'ai pourtant pas eu l'impression que ta clientèle avait diminuée.

— Elle vient, mais il faut lui faire de plus en plus crédit ! Certaines clientes, qui ont continué à s'habiller chez moi, ne m'ont pas payée depuis six mois ! J'ai eu beau les relancer. En vain. Et celles auprès desquelles j'ai trop insisté ne sont plus revenues ! Que faire ? Les assigner devant un tribunal ? Je n'ai même pas les moyens de payer un avocat ! Et ce serait le moyen le plus sûr de ne plus voir personne ici ! Je ne sais même pas comment je vais pouvoir assurer ma fin de mois entre la paye des deux ouvrières et le loyer.

— C'est à ce point ?

— Oui. Je suis désespérée...

— Il ne le faut pas : comme me l'a souvent répété Rara, le désespoir c'est stérile... Justement Rara ! Je sors avec lui ce soir. Si je lui parlais de tes difficultés ? Je suis certaine qu'il comprendrait et qu'il trouverait une solution : il a un cœur d'or et il t'estime.

— Ce serait ma honte si tu lui révélais ma situation. Il ne le faut à aucun prix !

— Alors je te demande de me laisser réfléchir pendant vingt-quatre heures demain, j'aurai trouvé le moyen de sortir de cette impasse... Crois-tu que je n'ai pas compris depuis longtemps le mal que tu t'es donné, sans être aidée de personne, pour m'élever et pour faire de ta Dominique celle qu'elle est devenue aujourd'hui ? Il n'y a qu'un être au monde auquel je dois tout : toi ! C'est à moi maintenant, qui ai vingt ans, à te rendre la monnaie. Ma petite maman, je te jure que tu vas la recevoir au centuple ! J'ai compris beaucoup de choses. Fais-moi confiance et laisse-moi agir...

Le soir même, il y eut un long conciliabule, après le spectacle, dans la loge des artistes du cabaret, entre Dominique, Rara et Patrick. Quand Rara ramena sa protégée chez elle, il ne manqua pas de lui dire :

— Tu as montré» ce soir que tu avais beaucoup de cran, Dodo... Seulement, j'ai un peu peur : ne crois-tu pas que tu vas commettre une erreur en t'exhibant, toi aussi, chez *Sandrine* ? Ce strip-tease, je suis sûr que tu le feras mieux que n'importe lequel de ses pensionnaires et que tu remporteras même un succès fantastique ! Mais cette décision n'est-elle pas à l'inverse de tout ce que ta mère souhaitait pour toi et de ce pourquoi elle s'est tellement sacrifiée depuis que tu es venu au monde ? L'opposé aussi de tout ce qu'elle t'a fait apprendre ? de tous les conseils que je t'ai donnés ? de la façon dont Patrick a su s'y prendre pour parachever ton éducation mondaine ? de tes rêves intimes enfin ?... Monter ainsi sur les planches et y dévoiler ton anatomie, n'est-ce pas faire une croix définitive sur tes ambitions futures et dire adieu à cette « femme du monde » que tu pourrais très rapidement devenir maintenant ?

— Il n'est pas question dans mon esprit de lui dire adieu, comme tu le penses. Je serai un jour cette femme, je te le garantis ! Et bien plus tôt que tu ne le crois ! Seulement j'ai compris, hier, devant le désarroi de ma mère, que je ne pouvais pas jouer éternellement « les jeunes filles de bonne famille » puisque je n'en avais plus les moyens... Les rêves, c'est très joli, mais ça ne paie pas ! Il ne reste aujourd'hui devant moi que la réalité et je me sens de taille, après tout ce que j'ai appris en grande partie grâce à toi, à y faire face. Puisque — selon mon médecin, toi et Pat — je suis enfin devenue « femme », je n'ai plus qu'à faire admirer cette féminité !

— Ne serait-il pas préférable pour toi de revenir à l'idée de grand mannequin que j'avais lancée, quand nous avons fait connaissance ? Une profession dans laquelle je pourrais aussi t'aider ?

— Tu es trop du métier pour ne pas savoir qu'aucune maison de couture n'engage aujourd'hui des mannequins de mon genre, mesurant plus de un mètre soixante-douze et ayant mon tour de poitrine ! Je le vois bien sur les magazines de mode : tous les mannequins actuels sont de vraies planches à pain ! On ne voudra jamais de moi.

— Je dois reconnaître que dans cette profession tu risques de devenir la victime de ces formes qui te vont cependant si bien !

— C'est pourquoi je ne les regrette pas. Mieux vaut faire envie que pitié ! C'est d'ailleurs là l'une des supériorités du strip-tease : il est réservé à celles qui ont des contours désirables. Elles au moins ont quelque chose à montrer lorsqu'elles se dévêtent.

— On doit quand même pouvoir trouver pour toi d'autres métiers où tu te déshabillerais moins ?

— Cite-m'en seulement un : secrétaire, hôtesse, public-relations ? Je n'ai pratiquement pas d'instruction et je ne parle aucune langue étrangère. Vendeuse ? Ça ne paie pas. Je ne m'imagine pas non plus me levant tôt, ni pointant à une horloge de contrôle matin et soir : deux idées qui me font horreur ! Serveuse dans un restaurant ? Aussi bien le personnel que les clients ne cesseraient de me mettre la main aux fesses : ce que je ne saurais supporter. Chanteuse ? Je siffle juste mais je chante faux. Danseuse ? Tu as pu mesurer toi-même, le soir du bal où tu m'as invitée, comme j'étais peu douée dans ce domaine. Comédienne ? Ça me coûte déjà tellement de mentir à ma mère ! Je serais désastreuse si je devais jouer vraiment la comédie. Star de cinéma ? Ce serait peut-être l'une des rares professions où j'aurais quelque chance de réussir parce qu'il suffit d'être photogénique : ça, je sais que je le suis. Seulement, avant d'arriver à ce stade !... Starlette ? Je suis déjà beaucoup trop femme : je n'ai rien d'une minette. Poser pour des photographies de couture ou de mode ? C'est déjà tellement encombré et il y a d'interminables périodes creuses pendant lesquelles on ne peut avoir recours qu'aux allocations de chômage. Sincèrement, Rara, je ne vois que le strip-tease qui puisse me faire gagner immédiatement de l'argent ! Et j'ai la chance d'avoir chez Patrick un établissement où l'on ne demande qu'à m'engager et où je puis débiter presque tout de suite. Tu as entendu ce qu'il a dit : qu'il se faisait fort, maintenant que j'étais « au point », de me régler un numéro dans un très bref délai ! Ce n'est pas le rêve, bien sûr, mais c'est pour moi la seule solution, et je la prends.

— Tu parais décidé... J'espère au moins que tu as bien compris la façon de présenter et de faire avaler cette décision à ta mère ?

— Je répéterai mot pour mot ce que Pat et toi vous m'avez dit.

— Alors bonne chance et à demain ! Je serai là à 14 heures comme d'habitude.

— Quelle nouvelle pièce as-tu vue ce soir avec Rara ? avait demandé Jeanne Perrin quand Dominique était revenue.

— Pour une fois, je n'ai vu aucune pièce, maman. Après ce que tu m'as dit cet après-midi, je n'avais pas le cœur à me distraire ! Mais nous nous sommes quand même rendus dans un théâtre où nous avons eu une conversation très utile avec le directeur.

— Un ami de Rara sans doute ?

— Le mien aussi depuis que je travaille avec lui : c'est monsieur Patrick.

— Ton professeur d'art dramatique ?

– Lui-même ! C'est une surprise que je voulais te faire, il possède un théâtre...

– Qui s'appelle comment ?

– Un nom très original : *La Grande Sandrine*...

– Je n'en ai jamais entendu parler. C'est connu ?

– Tout ce qu'il y a de plus pour un public sélectionné : c'est un théâtre d'extrême avant-garde !

– Et les gens y vont ?

– C'est plein tous les soirs... Sais-tu ce que m'a dit monsieur Patrick ? Que j'étais tellement douée qu'il estimait que je pouvais dès maintenant débiter dans sa troupe.

– Il a vraiment dit cela ?

– Oui, maman. Il a même ajouté que, si tu étais d'accord, il m'engagerait à l'essai pour une période d'un mois. Ensuite, si je sais me montrer à la hauteur, il me fera un contrat de trois mois renouvelable par tacite reconduction.

– Ce qui veut dire ?

– Que je pourrai peut-être jouer pendant une année ! Et je serai payée dès le premier soir de ma période d'essai ! Evidemment, au début, il ne peut pas me donner de gros appointements : ce qui est normal... Il m'offre trente francs par soirée... Il n'y a pas de matinée dans son établissement : donc je n'y serai que de 22 heures à minuit. Je pourrai très bien être de retour ici vers l'heure du matin au plus tard : le rêve ! Et je toucherai mon argent chaque soir ! Ce qui me permettra de te ramener régulièrement ma paye : à raison de trente soirées par mois, ça fera déjà neuf cents francs de plus pour amortir tes frais ici. Et si le contrat renouvelable est signé, ce seront dix mille huit cents francs que je te donnerai dès la première année, soit un million quatre-vingt mille anciens francs ! Tu te rends compte ? Nous serions sauvées ! Et ce n'est pas tout : comme monsieur Patrick m'aime beaucoup, il a décidé de continuer à me donner des leçons particulières pendant tout le temps où je jouerai chez lui : tu n'auras donc plus rien à payer... N'est-ce pas formidable, petite maman ?

– C'est à peine croyable, chérie... Es-tu sûre de ne pas prendre tes désirs pour la réalité ?

Dominique sortit triomphalement de son sac une feuille de papier à en-tête de *La Grande Sandrine*, Société à responsabilité limitée :

— Voilà le contrat d'essai signé par monsieur Patrick et par moi... Lis-le... Tu verras que toi aussi tu dois le contresigner, comme c'est indiqué à la dernière clause, en faisant précéder ta signature de la mention « Bon pour autorisation maternelle ».

— Pourquoi ?

— Mais parce que ta fille n'est pas encore majeure ! Il faut l'accord des parents, et comme tu es ma seule parente...

Après avoir lu, madame-mère se sentit empoignée par une sorte de vertige. La voix tremblante d'émotion, elle demanda :

— Je viens de lire qu'il t'engage à titre « d'artiste exceptionnelle ». Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que ta fille n'est pas comme les autres !

— Et qu'est-ce que tu vas jouer ?

— A vrai dire, dans le théâtre de monsieur Patrick, on ne joue pas de pièces où plusieurs acteurs échangent des répliques mais de petits sketches où chaque artiste est seul : monsieur Patrick va en monter un pour moi. Il m'a dit qu'il allait y réfléchir pendant toute la nuit et que, dès demain après-midi, il commencerait à me faire répéter... Si tout marche bien, il affirme que je pourrais me risquer devant le public d'ici à trois semaines au plus.

Après un temps de réflexion, maman demanda :

— Dis-moi, chérie, depuis quand t'est venue cette envie de faire du théâtre ?

Et comme Dominique restait la tête baissée, évitant le regard de sa mère et ne répondant pas, elle continua :

— Ce ne peut être qu'assez récent puisque tu ne m'en as jamais parlé, toi qui pourtant m'as toujours tout dit. Sais-tu seulement ce que c'est que le théâtre ?... C'est la plus dangereuse des professions. Elle vous fait tout miroiter et ne vous vous apporte que la misère.

— Et nous, maman, où en sommes-nous, toi et moi, aujourd'hui ?

Cette fois, Jeanne Perrin demeura silencieuse. Dominique s'enhardit :

— Travailler chez monsieur Patrick, c'est la solution idéale pour moi : la seule qui va me permettre de t'aider tout de suite !

— C'est cela qui t'a fait prendre cette décision ?

La réponse de Dominique fut une simple inclinaison de tête.

— Embrasse ta mère, mon enfant. Tu es la meilleure des filles ! Ce soir, tu m'apportes la première véritable récompense de tous mes efforts... Merci ! Et, après tout, puisque ce monsieur Patrick, qui s'y connaît, est sûr que tu peux réussir, c'est donc qu'il te trouve du talent. Qui sait ? Peut-être qu'un jour tu deviendras une très grande artiste ? J'avoue que c'est là pour toi une profession à laquelle je n'avais pas songé... C'est à Rara que nous le devons : c'est lui qui a commencé à te donner le goût du théâtre en t'emmenant le soir dans toutes ces Maisons de la Culture... Ce qui prouve qu'elles ne sont pas inutiles puisqu'elles peuvent susciter ainsi des vocations.

— C'est grâce à Rara aussi que j'ai obtenu un tel cachet de débutante. Il m'a confié que d'habitude monsieur Patrick ne donnait que dix francs par représentation aux jeunes artistes. J'ai trois fois plus ! Seulement, Rara a su défendre mes intérêts, comme un véritable imprésario.

— Cher garçon ! C'est un ange... Il faudrait que je lui fasse un cadeau pour le remercier. Mais quoi ? Je ne puis tout de même pas lui faire une robe ?... Et si je lui faisais un pantalon ? L'un de ces pantalons qu'il aime tant, bien serré à la taille et moulant les fesses ?

— C'est une excellente idée, maman. Il y sera très sensible.

— Quelle est, à ton avis, sa couleur préférée ?

— Le bleu, mais pas trop clair : lui, c'est un garçon.

— Il l'aura d'ici à trois jours... Il y a une chose que je puis également te dire maintenant que je t'ai mise au courant de mes difficultés... Tu sais, ce clip que Rara avait gagné le soir de ton bal à la tombola et qu'il m'a si gentiment offert...

— Tu l'as toujours ?

— J'ai été contrainte de le porter au mont-de-piété : c'est ce qui m'a permis de payer tes leçons du mois dernier.

— Tu as fait cela ?

— Il le fallait.

— Eh bien, jeté promets que dès que j'aurai gagné assez d'argent, nous irons le rechercher toutes les deux.

— Comme cela j'aurai l'impression que ce bijou ne m'a pas été offert par un homme, mais par ma fille !

En se remémorant ce détail, Dominique Gonzalez ne put s'empêcher de faire un rapprochement avec la bague qu'elle venait d'être contrainte de donner, l'après-midi même, à Patrick. Peut-être avait-il

déjà fait le même usage du solitaire pour passer le cap difficile ? Et elle pensa que la vie n'était qu'un perpétuel recommencement.

— Maintenant, Dominique, dit maman, il faut que tu ailles dormir : les émotions, même les plus joyeuses, ça fatigue. Laisse-moi le contrat : je vais le relire soigneusement avant d'y apposer ma signature. Demain, quand tu te réveilleras, ce sera fait.

Lorsqu'elle l'accompagna dans sa chambre, elle regarda avec attendrissement les poupées placées un peu partout en disant

— C'est drôle : j'aurais dû prévoir qu'un jour tu serais une femme de théâtre... Te souviens-tu ? Lorsque tu avais à peine cinq ans, tu plaçais tes poupées les unes en face des autres comme si elles conversaient. Et c'était ta voix qui parlait pour chacune d'elles : tu avais déjà le sens du dialogue.

Quand Rara arriva le lendemain pour chercher Dominique, celle-ci lui remit le contrat en présence de sa mère :

— Maman m'approuve : elle a signé.

— Bravo, madame Perrin ! Grâce à cela vous pouvez considérer que vos petits ennuis — dont Dominique a très bien fait de me parler et que personne d'autre que moi, qui suis votre ami, ne connaîtra — sont terminés.

— D'ici à quelques jours, monsieur Rara, dit madame-mère, j'espère pouvoir vous prouver notre reconnaissance par un cadeau qui, je crois, vous fera plaisir.

— Mais il ne faut pas, chère madame !

— Si, si, j'y tiens absolument ! Me permettez-vous maintenant de vous adresser une requête ?

— Je vous en prie.

— Vous serez le premier à reconnaître que, quand vous m'avez fait comprendre que je ne devais pas assister aux leçons de maintien données par monsieur Patrick, je vous ai obéi.

— C'est exact et vous avez bien fait.

— Seulement, aujourd'hui c'est différent puisque Dominique va commencer à étudier son rôle pour le spectacle de monsieur Patrick. J'aimerais tant assister aux répétitions ! Le théâtre a toujours été pour moi un monde mystérieux que j'ai été contrainte d'ignorer mais que j'ai rêvé de découvrir. Je vous promets de ne pas dire un mot pendant ces séances de travail et de me faire toute petite dans un coin... Mais

j'écouterai très attentivement et peut-être que le soir, quand Dominique sera rentrée ici, je pourrai continuer à l'aider en suivant les directives de son professeur.

— Le théâtre, chère madame, et particulièrement « le genre » dans lequel va se lancer votre fille, est une chose trop délicate pour que les amateurs, tels que vous et moi, puissent s'en mêler ! Laissons faire les gens de métier... De plus c'est très fastidieux, les répétitions ! Patientez encore un peu pour conserver le bénéfice de la surprise-Car, s'il y a une chose dont je peux vous donner l'assurance, c'est que vous assisterez, à mes côtés, aux débuts de Dominique, à *La Grande Sandrine*.

— Vous m'emmènerez ?

— Oui, madame Perrin.

— Merci, monsieur Rara ! Laissez-vous embrasser : c'est plus fort que moi.

Quand ce rut fait, elle avoua, rougissante :

— C'est la première fois que j'embrasse un homme !

— Allons, madame Perrin, vous n'allez pas me dire que cela ne vous est jamais arrivé ?

Elle réfléchit une seconde avant de répondre :

— Il y a tellement longtemps que j'ai tout oublié ! Il me faut penser dès maintenant à la robe que je porterai ce soir-là... Vous vous rendez compte de ce que ça va être pour moi ? Assister aux débuts de mon enfant sur une scène ?

— Je suis sûr, chère amie, que vous en conserverez un souvenir inoubliable.

A 14 h 30, dans « le studio » de monsieur Patrick, la première « répétition » commençait. Exceptionnellement, Rara avait reçu l'autorisation d'y assister. Cela parce que « le Maître » estimait que, lorsqu'il s'agit de lancer un nouvel artiste, deux avis valent souvent mieux qu'un. Rara, qui connaissait aussi bien Dominique que le lieu de ses prochains exploits artistiques, pouvait être d'excellent conseil, surtout pour le choix de la robe.

— Comme je te l'ai promis hier, dit Pat à celui qui allait être son pensionnaire, j'ai longuement réfléchi à ce que devait être ton numéro. Avec la façon dont on t'a fait vivre presque depuis ta naissance, avec tout ce que l'on t'a déjà appris et surtout avec la personnalité féminine que tu as déjà acquise, tu ne peux pas faire un strip-tease banal. Le tien doit être celui d'une femme du monde.

— Crois-tu qu'il y a beaucoup de ces dames qui en font ? demanda Rara.

— Toutes ! Seulement elles le réservent à leurs amants ! Pour Dominique je ne vois, avec ses mensurations, que deux types de strip-tease possibles : ou celui de la super show-girl d'aujourd'hui qui nous revient de Las Vegas après avoir triomphé dans les piscines pour milliardaires de Floride et de Californie, ou bien un strip-tease 1900... Elle a réellement les formes appétissantes de cette douce époque. De plus, cette seconde solution offrirait l'avantage de lui faire exécuter un travail plus distingué où elle pourrait utiliser tous les accessoires dont je lui ai appris à se servir : le chapeau, la voilette, les longs gants, le manchon, le face-à-main, la montre en sautoir, les chaussures hautes à boutons, les jupons de toutes sortes et, raffinement suprême, le corset : qu'il soit « mystère », à buse ou même « sylphide »... Elle serait la seule aussi, dans ma boîte, à ne pas avoir de fermeture Eclair. Les connaisseurs commencent à en avoir assez de cette satanée fermeture qui, en s'ouvrant trop vite, tue le plaisir de l'attente. Elle porterait des agrafes comme nos grand-mères. Plus elle mettrait de temps à les ouvrir et plus son succès serait grand ! Il n'y a rien de plus excitant que des doigts de femme — et les siens sont rares — qui s'acharnent à délivrer une nudité de son carcan... Qu'est-ce que tu en dis, Rara ?

— Tu viens d'avoir un éclair de génie... Allons-y pour 1900 ! Je vais dessiner une maquette de la robe... Et même la robe serait une hérésie : je préférerais un tailleur de l'époque avec la jupe longue et la veste en forme de redingote... En retirant la veste, elle laissera découvrir un chemisier brodé que l'on pourrait agrémenter — pourquoi ne pas tout mettre puisque nous jouons le jeu à fond ? — de manches gigot et qui se terminerait, à hauteur du cou, par une guimpe transparente qui l'obligerait à tenir la tête haute et altière. Cela lui donnerait une morgue qui, au fond, est la sienne et qui ne me déplait pas. Le tout surmonté d'un petit melon ou d'un canotier à voilette pourrait avoir un chic fou !

— Nous brûlons, Rara ! s'exclama Pat. Je vois déjà d'ici « notre » chef-d'œuvre... Ils en resteront tous bouche bée à *La Grande Sandrine* parce qu'ils n'y ont encore jamais vu ça ! Il y aura une telle accumulation de vêtements, de sous-vêtements, de dessous affriolants et d'accessoires de toutes sortes que le déshabillage sera très long ! Tu as raison : c'est cela que recherche le spectateur. La plupart des strip-tease actuels sont tellement bâclés qu'ils donnent l'impression que l'artiste n'a qu'une idée : s'exécuter le plus vite possible pour pouvoir passer dans trois ou quatre cabarets différents au cours de la même nuit ! Comme ils ne verront Dominique que chez moi, en exclusivité, ils se sentiront comblés... Et toi, Dodo, qu'est-ce que tu penses de tout cela ? Rien,

comme d'habitude ?

— Non. Pat. Ça me plaît : plus j'ai de choses sur le dos, plus je me sens femme. J'ai horreur d'être nue !

--Il faudra pourtant que tu le sois, et intégralement, à la fin du numéro... Le seul accessoire que je te laisserai sera le manchon avec lequel tu cacheras ton sexe, dans un geste de pudeur exquise, au moment final. Ensuite, rideau ! Ça fera une très belle chute... Le rideau se rouvrira pour le salut et tu souriras sans avoir bougé le manchon de place.

— Mais, justement, mon sexe... Vous ne croyez pas qu'on le verra ?

— On ne verra rien du tout ! Pendant toutes ces leçons que je t'ai données, j'ai eu le temps de constater qu'il n'était pas tellement volumineux... Si tu voyais celui de la Marlène ou de la Ketty\ Je te garantis qu'elles ont eu à résoudre un autre problème que toi... et elles y sont très bien arrivées ! Quand tu les as vues évoluer sur scène, tu n'as rien remarqué ?

— Non.

— C'est donc que tout peut s'escamoter de ce côté-là. D'ailleurs la préfecture de Police l'exige... Ils disent que c'est pour sauver la morale... Moi je veux bien ! D'ailleurs, dans ton cas, ce serait idiot de le montrer ou même de le laisser deviner : tu es beaucoup trop femme ! Le succès de ton strip-tease viendra de sa retenue... Et ne t'inquiète surtout pas ! Par mesure de prudence, tu porteras l'un de ces cache-sexe très fins et couleur chair qu'ont toutes celles qui font du nu aux Folies-Bergère ou ailleurs.

— Mais qu'est-ce que dira maman si elle voit cela ?

— Ça, je l'attendais ! s'exclama Patrick. Voilà longtemps qu'on n'avait pas parlé de ta mère ! Eh bien, quand elle te verra à poil sur la scène, elle se taira parce qu'elle sera très émue à l'idée qu'elle a réussi à fabriquer presque toute seule une aussi belle créature. Et elle applaudira comme tout le monde ! Maintenant que nous avons déjà tracé les grandes lignes du numéro, passons à des détails qui ont leur importance... Le premier, c'est la musique... C'est très important, l'air qui accompagne un strip-tease : il crée l'ambiance et donne le rythme sur lequel l'artiste doit se dévêtir. Je pense qu'étant donné l'époque que nous choisissons, il te faudrait deux airs différents : l'un, alerte et boulevardier pour l'entrée en scène, rappelant les vieux marcheurs monoclés qui suivaient les jolies filles en leur susurrant Mademoiselle, écoutez-moi donc...; l'autre, au contraire, langoureux, qui créerait le fond sonore du strip-tease proprement dit, un air du genre Lorsque

tout est fini... Ce qui sera vrai quand tu n'auras plus rien sur le dos. C'est ton avis, Rara ?

— C'est mon avis.

— Alors, c'est voté ! Le deuxième détail à régler tout de suite est celui du nom d'artiste que Dodo va choisir... Evidemment, pour un strip-tease aussi raffiné, son vrai prénom est assez indiqué : Dominique, ça fait très « femme du monde »... Seulement, c'est un peu froid : il existe comme cela des prénoms qui sont élégants mais qui manquent de chaleur... C'est pourquoi je crois préférable de revenir à l'idée de Domino. C'est gentil, Domino : ça évoque un déguisement masquant tout, en laissant les curieux perplexes sur la personnalité ou même sur la nature du sexe de celui qui s'appelle ainsi.

— Ce qui m'amène à penser, dit Rara, que la teinte du tailleur devrait être le noir, comme celle du melon ou du canotier, mais à la condition que ce dernier soit éclairci par une voilette à gros pois blancs. Le chemisier, les gants et le manchon seraient également blancs. Les bottines noires. Cela donnerait une symphonie en noir et blanc.

— Ne crains-tu pas, demanda Pat, que ça ne fasse un peu « poularde demi-deuil » ?

— Et après ? Je ne serais pas contre... La jeune veuve qui allie les désirs impétueux d'un tempérament insuffisamment satisfait à la nostalgie de l'époux disparu... C'est très plaisant une veuve, surtout lorsqu'elle est blonde et épanouie ! Il y a une teinte qui irait aussi à ravir à Dominique : le vert bouteille... Qu'est-ce que tu préfères. Dodo ?

Avant même que l'intéressé ait eu le temps d'ouvrir la bouche pour répondre, Patrick avait tranché :

— Il préfère de beaucoup le demi-deuil ! Ce sera un élément de succès supplémentaire... Eh bien, mes bons amis, l'ensemble se présente au mieux. Il n'y a plus qu'à nous mettre au travail : toi, Rara, sur le tailleur et l'habillement, moi sur le nombre de pas et de gestes à régler. Quant à Dominique, « elle » n'a qu'à nous écouter bien sagement comme elle a su le faire jusqu'à présent. Mais pour réaliser du très bon travail, à partir de demain après-midi nous répéterons à la même heure sur le plateau de *La Grande Sandrine* : ça te mettra, mon petit, ce que l'on appelle « la scène dans les pattes ». De plus, là-bas, j'ai tout ce qu'il faut : le magnétophone pour la musique, les projecteurs pour l'éclairage. Cela aussi, c'est capital, l'éclairage... Dis-moi, Rara, quand penses-tu pouvoir nous livrer le tailleur et tous les accessoires ? Il faudrait que ce soit le plus tôt possible, car régler un strip-tease au figuré, ce n'est pas possible !

- Je vous demande trois jours.
- Pourras-tu aussi t'occuper des dessous : jupons, corset, etc. ?
- De quoi ne m'occuperai-je pas pour « notre » Domino ?
- Merci, Rara, dit cette dernière. Tu es vraiment un amour de garçon.
- Je tiens à te préciser qu'il ne saurait être question de te faire payer cet habillement. Je te l'offre. Ce sera ma façon de collaborer à ton succès que je souhaite immense parce que tu le mérites.
- Tu es un chou ! dit Dominique en lui sautant au cou.
- Hé, hé ! Sais-tu que c'est la première fois que tu m'embrasses ? Il y a un commencement à tout...

Il est vrai que ta mère a été la première de ta famille à le faire : elle t'a donné l'exemple. Maintenant, je me sauve : je vous laisse travailler et je cours à la recherche du tissu. Il n'y a pas une seconde à perdre ! Je serai de retour dans deux heures pour te ramener chez toi.

Elles furent sublimes, les répétitions sur la scène de *La Grande Sandrine*. Nul n'avait le droit de pénétrer dans la salle à l'exception du patron et de Rara, le couturier transformé en costumier. Avant que le tailleur demi-deuil ne fût prêt, les deux premiers après-midi furent consacrés aux « attitudes » et aux « trucs » qui permettent de faire en quelques secondes la conquête d'une salle. Il y eut le quart d'heure des œillades discrètes; celui du regard qui brille parce que la prune flamboie en donnant à chaque spectateur l'illusion qu'il est seul dans la salle et que tout lui est destiné; celui de la sensualité latente que les Yankees appellent le *sex-appeal* mais que les Sud-Américains ont surnommé le *it*; celui enfin de la pudeur déguisée qui permet à la pire des catins de donner l'impression qu'elle a un peu honte de ce qu'elle fait. Tout cela, comme le disait Patrick le spécialiste, était essentiel. Il fallait également saupoudrer l'ensemble d'une pointe de snobisme distingué : celui de ces Marie-Chantal que tout le monde fait semblant de détester mais admire secrètement parce qu'elles parviennent quand même à étonner grâce à leurs attitudes exagérées.

Dès que le tailleur et les accessoires furent là, ce ne fut plus qu'un travail de finition. Après trois semaines, le numéro était tellement au point que « le Maître » ne put s'empêcher de confier à Rara :

– Je crois bien que Dodo va faire une fulgurante carrière de strip-teaseuse !... Et j'ai bien peur qu'elle ne reste pas longtemps chez moi ! C'est pourquoi, si ça marche comme je le pense, le soir de ses débuts, je ne perdrai pas de temps avant de lui ficeler un contrat de derrière les fagots.

— Tu n'as pas le droit d'agir ainsi : tu lui as dit qu'elle était engagée pour un mois à l'essai.

— Ta-ta-ta ! Et si « elle » partait au bout de ce mois parce que des boîtes concurrentes feraient de la surenchère ? Le drame pour moi, c'est que je ne suis pas seul sur le marché dans ma spécialité ! Les boîtes de travestis prolifèrent parce que les gens, même s'ils sont normaux, ont l'impression qu'on ne les truande pas : ils savent ce qu'ils vont voir et y vont en connaissance de cause. Domino ? Mais c'est un petit nom prodigieux qui sera bientôt sur toutes les lèvres ! Ah, Rara ! Si tu savais comme je te suis reconnaissant de me l'avoir amené...

— Et pour cause ! Jusqu'à présent, il ne t'a pas coûté tellement cher !

— Et j'ai bien l'intention qu'il me rapporte beaucoup... Les autres qui passent en ce moment chez moi, c'est de la broutille destinée à faire patienter la salle jusqu'à mon apparition... Mais lui, c'est autre chose ! C'est une vraie femme... Tu as vu, au cours des dernières répétitions, comment « elle » sent tout, comment elle sait instantanément séduire ? Sans qu'elle s'en doute, « elle » n'a pas de prix ! Les admirateurs vont se bousculer : c'est cela qui rapporte à une boîte comme la mienne... Le bouchon, ça va marcher ! C'est pour cela qu'il ne faut pas perdre de temps avant de faire un contrat serré... Je crois d'ailleurs que je serai obligé de l'augmenter très vite, pour ne pas « la » perdre.

— C'est là une bonne idée. Combien lui donneras-tu ?

— Cinquante francs de plus par soirée.

— Je reconnais là ta générosité ! Eh bien, prévois dès maintenant deux cents de plus et tu auras peut-être une petite chance de réussir.

— Presque trois cents francs par soirée, Rara ? Mais c'est de la démente ! Je n'ai jamais payé un pareil cachet !

— Tu l'as dit toi-même un jour : il y a un commencement à tout.

Madame-mère s'était faite splendide pour la soirée des débuts. Aucune « Madame Cardinale » n'aurait pu lui être comparée : elle dégoulinait de tout ce qui pouvait la faire remarquer. Sa robe était couleur fraise écrasée. Et comme le clip véritable se trouvait encore en villégiature au mont-de-piété, elle l'avait remplacé par un volumineux collier de verroterie rappelant ces bijoux qui ruissellent du coffret en carton du grand moment de Faust. Ses doigts boudinés étaient emprisonnés sous un amoncellement de bagues où les émaux de bazar rivalisaient avec les camées de Monoprix. Et toute cette féerie était cerclée d'un boa en plumes d'autruche jaunes dont les innombrables méandres rehaussaient un décolleté plus agressif que celui de tous les artistes qui

allaient se produire sur la scène. Chose curieuse, cela créait un étrange paradoxe : on avait l'impression que Jeanne Perrin était, elle, un travesti...

Quand Rara était venu la chercher aux Batignolles, il avait cru s'étouffer de saisissement en découvrant ces splendeurs douteuses. Dominique était déjà partie en taxi depuis une bonne heure, ayant besoin, comme elle l'avait expliqué à sa mère, de se « recueillir » seule dans la loge des artistes avant de s'exhiber.

C'était la première fois aussi que madame-mère avait l'honneur de monter dans l'Austin de Rara. Pendant le trajet, elle avoua :

— Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites, cher ami ! C'est vraiment charmant à vous de n'avoir pas oublié une personne de mon âge.

— Vous resterez éternellement jeune, madame Perrin !

— C'est très gentil aussi de le dire... Seulement, je ne me fais plus beaucoup d'illusions ! Quand j'avais l'âge de Dominique, j'étais loin d'être aussi belle qu'elle, mais je sais que j'avais beaucoup de fraîcheur...

— Ce qui vous donnait la beauté du diable ! Donc ce soir, et j'en suis ravi, vous êtes heureuse... Un peu émue aussi peut-être ?

— J'ai un trac fou ! C'est comme si c'était moi qui allais débiter sur scène... Par contre, Dominique m'a étonnée : quand elle est partie tout à l'heure pour le théâtre, elle avait un calme surprenant.

— C'est qu'elle est sûre de son triomphe.

— Est-on jamais sûr de quelque chose, monsieur Rara ? Moi-même j'étais persuadée que, tant que je serais auprès d'elle, ma fille n'aurait pas besoin de travailler. Eh bien, je me trompais !

— De plus, c'était un mauvais service à lui rendre. A la seule idée qu'elle peut maintenant vous aider comme c'est son devoir de le faire, Dominique est transformée.

— C'est une excellente enfant.

— Un joyau qui ne va pas être long à se valoriser, devriez-vous dire.

Les habitués de *La Grande Sandrine* furent quelque peu étonnés de voir Rara attablé en compagnie d'une personne aussi respectable que Mme Perrin.

« C'est sans doute sa maman ? » chuchotèrent-ils entre eux. Mais bientôt une autre information commença à courir de table en table et

de bouche en bouche : « Ce n'est pas sa mère à lui, mais celle d'une débutante que Pat va nous présenter ce soir. »

Jeanne Perrin, qui ne se doutait nullement qu'elle était l'objet d'une telle curiosité, s'était d'abord montrée assez surprise lorsqu'elle avait pénétré dans l'établissement. Puis, la chaleur communicative du repas et du Champagne aidant, elle avait fini par confier à son jeune hôte :

— Je ne m'attendais pas à ce que le théâtre des débuts de Dominique fût ainsi agencé.

— Peut-être auriez-vous voulu pour elle l'Opéra ou la Comédie-Française ?

— Sans aller jusque-là, j'avoue que cela ne m'aurait pas déplu de la voir évoluer sur une grande scène, alors que celle-ci, à en juger par les dimensions du rideau encore fermé, me paraît des plus exiguës.

— Plus une scène est petite et plus on y fait de l'Art, madame Perrin ! Vous êtes dans ce qui revient à la mode aujourd'hui et que l'on appelait autrefois un café-concert : les spectateurs peuvent consommer pendant la représentation et même manger avant, comme nous le faisons. Certains aussi « consomment » après... Mais c'est une tout autre histoire !

— La cuisine est excellente.

— Que direz-vous quand vous aurez vu le spectacle !

Celui-ci commença, immuable dans son déroulement, avec Reine, Marlène, Cristel, Olympe, Ketty... Un spectacle que Rara connaissait par cœur, mais qui fut une prodigieuse révélation pour Jeanne Perrin qui s'exclama :

— Elles sont charmantes, toutes ces personnes ! Seulement, je trouve qu'elles font des choses très osées... Comment arrive-t-on à les recruter ?

— Par les petites annonces, sans doute... A moins que ce ne soit chez elles une vocation, comme pour Dominique.

— C'est ce monsieur Patrick qui a réglé tout cela ?

— Lui seul.

— Mais... J'espère qu'il n'a pas préparé pour ma fille un numéro où elle se déshabille ?

— Vous verrez tout à l'heure, chère madame, et vous serez charmée... Même en supposant que Dominique fût, elle aussi, un strip-tease, ne serait-ce pas le plus bel hommage public qu'elle pourrait rendre à sa

mère ?

Madame-mère, interloquée, ne trouva rien à répondre. La seule question qu'elle se permit de poser après le numéro vocal de « la » Yougoslave, fut :

— Est-ce un homme ou une femme ?

— Je m'étonne, madame Perrin, qu'un pareil détail vous préoccupe ! Aimeriez-vous que l'on vous pose la même question au sujet de Dominique ? Alors, peu importe... Disons, simplement, que tous les artistes de *La Grande Sandrine* offrent une certaine analogie physiologique avec votre fille. Vous me comprenez ? C'est la principale raison pour laquelle j'ai pensé qu'il était préférable pour elle de travailler ici plutôt que dans un autre établissement où elle courrait certainement le risque de rencontrer beaucoup de vrais garçons... Aucun de ceux qui sont ici n'est dangereux.

Après le numéro de claquettes de Ketty, le présentateur reparut, disant :

— Je sais que vous vous apprêtez tous maintenant à acclamer *la Grande Sandrine*. Eh bien, il vous faudra attendre.

Un « Ah » de réprobation générale accueillit ces derniers mots. Quand le calme fut revenu, le speaker reprit :

— ... Mais vous ne regretterez plus cette attente dès que vous verrez celle qui va faire ses grands débuts ce soir et que personne au monde n'a pu encore applaudir : l'exquise Domino...

— C'est elle ! dit tout bas Rara à sa voisine dont il saisit la main comme pour l'aider à rester stoïque devant ce qu'elle allait découvrir. La main de madame-mère était glacée. Ce qui était normal puisqu'elle vivait enfin l'un des plus grands moments de son existence. Elle trouva cependant la force de murmurer :

— Pourquoi l'appelle-t-on Domino au lieu de Dominique ?

— Dominique, cela vous est réservé, à vous sa maman. Domino, c'est son pseudonyme de scène, destiné au public.

Le rideau s'était ouvert au moment où l'orchestre avait attaqué « Mademoiselle, écoutez-moi donc... » Et « elle » entra en scène, en marchant à petits pas pressés, exactement comme si un vieux beau la suivait. Chapeauté du canotier à voilette, les mains enfouies dans le manchon, la longue jupe de tailleur frôlant les bottillons, la nouvelle venue montrait à la fois tant de prudence et d'effronterie que le succès fut immédiat. Avant même de faire quoi que ce fût, elle avait gagné la

partie et il est probable, tellement elle était attrayante, qu'on lui aurait pardonné de ne rien faire.

Madame-mère, éblouie, serra très fort la main de Rara en murmurant :

— Merci !

Mais l'étreinte se desserra dès qu'elle vit que, sans tellement attendre d'être admirée vêtue, Dominique, sans doute incommodée par la chaleur excessive, avait sorti ses mains du manchon qu'elle posa sur un guéridon avant de retirer sans se déganter — ce qui était un tour de force — la veste redingote du tailleur. Le geste avait coïncidé avec un changement de rythme musical : à celui, rapide, de l'air d'entrée, succédait maintenant une valse lente.

— Pourquoi se déshabille-t-elle ? chuchota maman.

— Sans doute éprouve-t-elle le besoin de se mettre à l'aise.

Assez vite, elle y fut, à l'aise. Après la veste, les gants et la jupe voltigèrent vers les coulisses où des mains expertes les saisirent au vol. Mme Perrin, devenue blême, balbutiait :

— Mais... Ce n'est pas possible ! Elle ne va tout de même pas faire comme les autres... Dites-moi que ce n'est pas vrai, monsieur Rara, ou bien que j'ai une vision ?

— Une vision d'art ? Certainement... Dominique, de plus en plus attirante, était en jupon. Elle en retira un, puis deux, puis trois pendant qu'à chaque fois la salle comptait « un... deux... trois... » comme cela se fait lorsque la foule se pâme devant le nombre grandissant des fusées multicolores d'un feu d'artifice qui retombent, dans une gracieuse chute, vers la terre... C'était une vraie Féerie : après les jupons répandus sur le plancher de la scène, ce fut le corsage blanc qui s'en alla vers les coulisses en emportant les manches gigot, puis la guimpe dont la rigidité même avait cependant donné l'impression d'être un rempart inexpugnable.

Madame-mère, les traits décomposés, ouvrit la bouche pour hurler sans doute : « Assez ! Arrête, Dominique ! Pense à ta mère qui est dans la salle ! » Mais Rara se montra plus rapide. Il plaqua sa main sur la bouche de Jeanne Perrin en disant d'une voix basse mais quand même décidée :

— Chut ! Taisez-vous, madame, je vous en prie—Un scandale serait indigne de vous et de tous ces excellents principes que vous avez inculqués à votre fille !

S'il n'était peut-être pas très élégant, le geste de Rara avait au moins le

mérite d'être efficace : madame-mère resta coite, la bouche close par la main impérative de Rara, continuant d'assister avec effarement à l'effeuillage vestimentaire de sa progéniture.

Une progéniture dont l'insolence appétissante semblait augmenter au fur et à mesure que le corps se libérait de ces entraves dont il était accablé à une époque où la femme avait eu le génie de savoir se faire désirer... Une Dominique, ou une Domino, dont les seins laiteux et opulents commençaient à émerger d'un corset gainant avec machiavélisme la tournure jusqu'aux fossettes de chaque fesse. Et là – après quelques millimètres de chair dénudée, destinés à laisser deviner la vérité qui se dissimulait encore partiellement – naissait le double cercle des bas noirs qui descendait le long des cuisses, puis des jambes, en les moulant et en se rétrécissant jusqu'aux chevilles cachées par les bottillons.

Peut-être Domino aurait-elle stoppé cet élan de générosité instinctive s'il n'y avait pas eu, l'environnant et la poussant à l'impudeur, cette valse langoureuse qui ne s'arrêtait plus en dépit de son titre : Lorsque tout est fini... Valse qui l'entraînait et qui l'incitait à tourbillonner lentement, tout en continuant à se libérer de ce qui, au point où elle en était, donnait l'impression de n'être plus que du superflu.

La salle était haletante, pantelante même, regardant avec une admiration passionnée les merveilleux doigts de la belle créature aux prises avec les agrafes du corset qui, après avoir fait semblant de résister, s'ouvrirent l'une après l'autre. Vraiment ce fut là où les connaisseurs – et Dieu sait s'il y en avait à *La Grande Sandrine* – purent découvrir la vraie classe : celle qui ne joue pas avec la facilité d'une fermeture Eclair. Quand le corset tomba, entraînant les jarretelles, il y eut une salve d'applaudissements, ce qui ne s'était encore jamais produit dans l'établissement, ni même de mémoire de spécialiste, au cours d'un strip-tease ! D'habitude, l'enthousiasme du public était réservé pour la fin, au moment de « la chute » qui mettait l'accent final sur le corps libéré. Mais des applaudissements pendant ce genre de numéro étaient rarissimes ! Electrisé, Rara en conclut que le rideau tomberait tout à l'heure non pas sur un crépitement de mains, mais sur une ovation : Domino, pouliche de pur-sang, était en train de galoper à grandes guides vers le triomphe...

Il ne restait plus, à ce moment précis, sur sa capiteuse et affolante personne, que quelques attributs vestimentaires, mais ils étaient encore suffisants pour donner à la foule extasiée cette impression de pudeur que ses managers, MM. Pat et Rara, avaient souhaitée. Au sommet se trouvait encore, légèrement penché en avant et perché en équilibre sur la masse des cheveux blonds relevés sur la nuque, le canotier de paille

noire agrémenté de la voilette. D'un geste preste. Domino releva cette voilette mais seulement jusqu'au ras du nez, continuant ainsi à estomper le regard à l'ombre des gros pois blancs alors qu'elle livrait la sensualité de sa bouche entrouverte sur le plus troublant des sourires.

Le cou, la gorge, la poitrine, les pointes des seins, le nombril, Te ventre étaient magnifiquement nus. Seul le bas-ventre restait dissimulé sous un très léger cache-sexe de même couleur que la chair avec laquelle il semblait se confondre.

En quatre autres mouvements, qui furent intentionnellement plus lents, Domino retira ses bas en les roulant amoureusement le long de ses jambes jusqu'aux bottines hautes dont ses doigts de magicienne ouvrirent, un par un, les boutons. Quand les bottines eurent voltigé à leur tour vers les coulisses, elle acheva de retirer les bas et l'on put admirer ses pieds nus sur la scène. On se rapprochait des dernières mesures de la valse.

La belle revint, toujours sur le rythme, vers le guéridon pour y reprendre le manchon dans lequel elle enfouit sa main gauche et qu'elle plaqua artistiquement devant la partie la plus intime de son anatomie pendant que, de sa main droite restée libre, elle arrachait le cache-sexe qui, à son tour, s'envola dans l'espace. Puis cette deuxième main vint rejoindre la première dans le secret du manchon qui avait permis de réussir ce surprenant tour de passe-passe interdisant à la brigade des mœurs d'avoir le moindre mot à dire. La pudeur était sauve. Domino se Figea, immobile, telle une statue antique, dans cette position de vierge effarouchée au moment où mourait la valse. Le rideau tomba puis se releva sur l'indescriptible ovation prévue par Rara. Puis il descendit enfin pour ne plus se relever pendant que les lumières, qui s'étaient rallumées dans la salle, éclairaient des spectateurs debout et déchaînés qui hurlaient :

— Bravo ! Encore ! Bis !

La seule qui ne s'était pas levée était madame-mère. Elle aurait été bien en peine d'accomplir ce geste d'hommage, la pauvre femme effondrée sur sa chaise ! Rara s'était penché vers elle avec sa sollicitude coutumière :

— Vous ne vous sentez pas bien, madame Perrin ?

— Pas très... balbutia-t-elle.

— C'est pourtant un triomphe ! Vous ne comprenez donc pas que toute cette salle qui acclame votre fille vous rend hommage par la même occasion ?

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr ! Cela vous ferait-il plaisir que je crie à tous ses admirateurs que vous êtes « sa » mère ?

— Oh ! Surtout pas, monsieur Rara ! C'est épouvantable ! C'est la honte de ma famille !

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ! Mais c'est tout le contraire ! C'est l'avenir des Perrin qui vient de naître !

— Je ne sais plus... Emmenez-moi je vous en prie.

— Pas tout de suite ! Vous n'avez pas encore applaudi la grande vedette-maison.

— Qui cela ?

— Mais... monsieur Patrick !

— Quoi ? Le professeur du Conservatoire ? Il fait aussi un numéro ?

— S'il en fait un, chère amie ? Mais il est *la Grande Sandrine* !

— Ah !

Le cri de la malheureuse s'était étranglé dans sa gorge, couvert par la voix précieuse du speaker qui venait de reparaître devant le rideau en disant :

— Ne vous l'avais-je pas dit que vous ne regretteriez pas l'attente ? Maintenant la voici : *Sandrine* !

Et, avant que Mme Perrin ait eu le temps de reprendre ses esprits, le rideau Vêtait relevé sur *La Grande Sandrine*, empanachée, juchée en haut du petit escalier, entourée de ses huit boys et lançant de sa voix nasillarde le refrain qui vantait *son nez en trompette et ses belles gambettes*.

Une fois de plus, elle fut fulgurante, la vedette, multipliant les œillades et les appels du pied, apostrophant la salle, glissant même entre deux refrains des commentaires de ce genre : « *Pas mal, hein, La Domino* » ? ou même : « *Vous ne pourrez la voir qu'ici !... Sandrine et Domino ça vous fera tous courir !* »

Madame-mère, hébétée, n'avait plus la force de réagir. Quand le spectacle prit fin, ce fut une véritable ruée vers les coulisses. C'était à qui voulait féliciter le grand Pat de sa trouvaille et surtout voir de plus près la débutante, au besoin même la palper.

Bientôt, il n'y eut plus dans la salle que Jeanne Perrin et Rara toujours

assis à leur table et entourés des garçons. Effondrée, madame-mère ne bougeait pas.

— Elle a l'air souffrante, dit l'un des garçons.

— Ce n'est rien, affirma Rara qui tapotait les mains de son invitée. Ça va passer... C'est l'émotion... C'est la première fois qu'elle voit un spectacle... Ça va mieux... Madame Perrin, je vais vous reconduire directement chez vous. Vous avez besoin d'air frais et il y aura trop de monde dans la loge des artistes... Vous aurez tout le loisir de féliciter tout à l'heure votre fille dans l'intimité quand nous serons rentrés à la maison.

Après avoir glissé un billet dans les mains du garçon, il lui dit à mi-voix :

— Informez *Domino* de ma part que sa maman a préféré rentrer, ne voulant pas gêner son juste triomphe et que nous l'attendons, elle et moi, à la maison. Qu'elle nous y rejoigne en taxi dès qu'elle le pourra. Mais surtout qu'elle prenne tout son temps ! Les congratulations d'un soir de première sont capitales pour une carrière.

— Ça alors, s'exclama le garçon, c'est la mère de « la » nouvelle ?

— Oui. Et alors ?

— Eh bien... Elle ne lui ressemble pas !

— *Domino* est le portrait vivant de son père.

— Fichtre ! Il devait être bel homme !

— Vous êtes trop bête ! Venez, madame Perrin...

Le retour dans l'Austin fut morne. Lorsqu'ils furent dans l'appartement, Rara dit :

— Asseyez-vous dans ce fauteuil, madame Perrin. Je sais que c'est votre siège préféré. Vous sentez-vous mieux ?

— Je crois.

— Moi j'en suis sûr ! Ne bougez pas surtout ! Nous allons bavarder gentiment tous les deux en attendant le retour de la triomphatrice. Et dire qu'il était dans mes intentions de vous inviter à souper toutes les deux pour fêter l'événement !

— Et moi, en faisant mon marché ce matin, j'ai acheté une bouteille de Champagne que j'ai mise au frais dans le réfrigérateur à l'insu de Dominique.

— Du Champagne ? Merveilleuse idée ! Vous allez tout de suite en boire quelques gorgées : il n'y a pas de meilleur tonique !

Une fois encore, Rara avait raison : après avoir avalé un premier verre, madame-mère se sentit nettement mieux. Le nectar l'incita même aux confidences

— Pourvu que Dominique n'ait pas remarqué dans quel état je me trouvais pendant qu'elle commençait à se dévêtir !

— De la scène, aveuglé comme on l'est par les projecteurs, on voit à peine la salle... Et croyez bien que cette pauvre Dodo était déjà bien assez occupée avec tous les gestes et mouvements, minutieusement réglés, qu'il lui fallait exécuter pour son numéro ! Elle s'en est admirablement tirée.

— Je n'y connais rien, mais puisque c'est votre avis... Il est certain qu'elle a fait tout cela sans paraître gênée le moins du monde ! Moi, je n'aurais jamais pu me déshabiller ainsi devant tant de gens !

— A l'époque où vous aviez le même âge qu'elle, on se déshabillait plutôt en privé... Aujourd'hui, on aime tout faire en collectivité !

— J'ai dû vous paraître stupide tout à l'heure ?

— Non, madame Perrin ! Le sentiment... disons « de malaise » qui vous a envahie est très compréhensible. N'importe quelle maman, se trouvant à votre place, l'aurait éprouvé... Une attitude contraire de votre part aurait révélé que vous ne possédiez pas les fibres d'une vraie mère ! Ce qui s'est passé est donc tout à votre honneur. Encore un peu de Champagne ?

— Mais je n'ai jamais autant bu, monsieur Rara !

— Peut-être est-ce le tort que vous avez eu. Quand Dominique arriva, elle fut rassurée : l'ambiance était plus que détendue. Et elle en fut d'autant plus heureuse que le départ précipité de sa mère et de Rara l'avait inquiétée.

— Dodo chérie, avant toute chose, s'exclama celui-ci en se précipitant le verre à la main, tu dois boire une bonne gorgée de Champagne... Voilà qui est fait. Maintenant, tu as le droit d'aller te faire embrasser par ta maman, qui attend ce moment depuis qu'elle a vu ce que tu pouvais faire... Pour elle, ce baiser maternel sera sa façon de t'applaudir.

Après que la mère et la fille se furent enlacées sous le regard attendri de Rara, il demanda :

— Et moi ? n'ai-je pas droit à une petite « bise » ?

— A deux même, à toutes les bises que tu voudras ! répondit Dominique, en riant et en lui couvrant les joues de rouge à lèvres.

Madame-mère avait profité de ces effusions pour quitter son fauteuil et aller chercher dans l'atelier le pantalon qu'elle avait fait avec amour. Elle revint en le portant religieusement.

— J'ai pensé, dit-elle, qu'aucun moment ne conviendrait mieux pour vous offrir, mon cher ami, ce modeste cadeau. Il est destiné à vous prouver notre gratitude pour toute votre compréhension à notre égard.

— Sincèrement, madame Perrin, rien ne pouvait me faire plus de plaisir ! A l'avenir, quand je le porterai, j'aurai pour vous non pas la reconnaissance du ventre, qui est banale, mais celle du pantalon ! Et il est ravissant ! Ce bleu nuit est celui qui convient le mieux à mon teint ! Et quelle coupe ! Si vous aviez été première dans une grande maison, vous y auriez fait merveille... Mais, après tout, ce n'est pas la peine de formuler des regrets inutiles puisque tout va bien maintenant grâce à la prestigieuse carrière qui vient de s'ouvrir pour Dominique.

— A ce propos, ma petite maman, j'ai deux surprises pour toi. D'abord voici mes appointments... Monsieur Patrick a été très gentil : il m'a réglé d'avance tout mon mois d'essai en me disant qu'il était sûr maintenant de mon succès. C'est pour toi.

Après avoir remis l'argent à sa mère, elle continua :

— La deuxième surprise, c'est ce projet de contrat pour une année...

— Déjà ?

— Mais oui, madame Perrin, s'empressa de dire Rara. Après le triomphe de ce soir, c'était prévisible : les strip-teases de la qualité de celui d'une Domino sont très rares ! Alors, vous pensez si « le » Patrick, qui connaît son métier, tient à s'attacher une telle artiste ! Donne-moi ce projet, Dodo : je l'étudierai à tête reposée. Il mérite réflexion. Combien propose-t-il par représentation ?

— Cent cinquante francs...

— Le filou ! Je lui ai dit tout à l'heure deux cents, pas un sou de moins ! Heureusement que je le connais, le bougre ! Il a d'énormes qualités pour le travail, mais, quand il s'agit de finances, c'est une autre histoire ! Eh bien, il sera puni de ne pas m'avoir écouté : dès demain matin je lui téléphonerai pour lui annoncer que ce sera cent francs de plus, soit deux cent cinquante par cachet.

— Vingt-cinq mille anciens francs ! s'exclama madame-mère. Mais c'est considérable ! Monsieur Patrick ne pourra jamais payer une somme

pareille...

— Ce sera à prendre ou à laisser, répondit Rara, flegmatique. Et s'il ne prend pas, ce ne sont pas les établissements, friands de ce genre d'artistes, qui manquent ! Vous voulez bien, madame Perrin, me laisser continuer à défendre les intérêts de Dodo qui sont les vôtres ?

— Je n'osais vous le demander.

— Puisque je suis nanti de l'autorisation maternelle, je me sens fort ! Chères amies, il est grand temps que je vous laisse toutes deux savourer le succès dans le calme de votre domicile.

— Rara, dit Dominique, Patrick m'a dit de revenir demain à 16 heures à *La Grande Sandrine* pour faire un raccord qu'il juge indispensable avant ma deuxième apparition.

— Quel raccord ? Tout a été parfait.

— C'est à cause des agrafes et des bottines.

— Qu'est-ce qu'elles ont, les agrafes ?

— Il dit qu'il faut qu'à chacune, lorsque je me dégrafe, ça fasse cric...

— Cric ?

— Oui : cric... cric... cric... Il prétend que ce serait très excitant pour les spectateurs.

— Il est dingue ! Et les bottines ?

— Chaque fois que je libère un bouton, ça devrait faire crac... crac... pour la même raison.

— Pat est complètement fou ! Enfin j'ai compris : tu veux que je sois là pour ce « raccord » ? C'est bon : je te prendrai ici à 15 h 30

— Merci.

— Je file ! Ma figure de ballet est terminée pour ce soir... Cric... crac !

— Dominique, dit maman, ton lit t'attend. Moi aussi je suis morte de fatigue.

Après avoir bordé sa fille et avant d'éteindre la lampe de chevet, elle lui demanda en se penchant :

— Heureuse ?

— Comme je ne l'ai encore jamais été !

— Pour ton succès ou parce que, pour la première fois de ta vie, tu as

gagné de l'argent ?

— Pour les deux, maman. Je crois que l'un ne va pas sans l'autre. Je sais que toi aussi, cette nuit, pour la première fois peut-être depuis longtemps, tu t'endormiras avec moins de soucis en tête... Maintenant, dis-moi franchement ton avis : ça t'a plu ce que je fais ?

Après une toute petite -hésitation, maman répondit :

— Je t'ai trouvée très belle...

— - Habillée ou quand je suis... presque nue ?

— Dans les deux cas, je crois.

— Alors je suis doublement heureuse !

— Je puis même t'avouer que lorsque je t'ai vue apparaître sur la scène avec ton canotier, ta voilette, tes gants, ton manchon et ce tailleur-redingote, j'ai serré très fort la main de Rara en me disant intérieurement : « Est-ce possible qu'une aussi admirable créature soit cet enfant désespéré qui est revenu un jour en pleurant de l'école ? »

— Je me souviens... Tu avais été ce soir-là pour moi la plus admirable des mères qui n'a pas hésité à me dire beaucoup de choses...

— Chérie ? Puis-je te poser une question, une seule ?

— Mais naturellement.

— Es-tu certaine de pouvoir exercer longtemps une pareille profession ?

— Assez longtemps pour mettre de côté ce maudit argent qui t'a toujours manqué et parvenir aussi à me constituer une dot.

— Tu as cette ambition ?

— Oui, depuis pas mal de temps déjà : exactement depuis le jour où tu m'as dit que mon avenir serait de devenir une femme du monde... Je ne t'en ai pas parlé, mais je n'ai pensé qu'à cela !

— Et tu crois que le strip-tease t'y aidera ?

— Sans aucun doute. Selon mon professeur, celles qui réussissent dans cette spécialité peuvent arriver aux plus hautes situations : n'est-ce pas là pour elles le meilleur moyen de se mettre en valeur et de rencontrer un homme sérieux ?

— Il a dit cela, monsieur Patrick ? C'est stupéfiant.

— Il s'y connaît, tu sais !

— Mais à lui, pourtant, ça ne lui est pas arrivé ?

— Parce qu'il ne l'a pas voulu ! La seule chose qui l'ait toujours intéressé, c'est son métier d'artiste... Moi c'est différent : dès que nous aurons suffisamment d'argent, je plaquerai tout pour vivre avec celui que j'aimerai et qui m'aimera.

Elle avait dit cela avec une telle conviction que sa mère la regarda un long moment avant de demander d'une voix légèrement voilée :

— Tu crois vraiment que l'amour existe, Dominique ?

— Oui, maman. Je ne peux pas ne pas le rencontrer un jour... Il me le faut ! J'y pense tout le temps ! J'en rêve... !

— Comme je t'envie ! Cela prouve aussi que tu dois être plus « femme » que moi... Dors en rêvant à ton Prince Charmant... Tu ne l'as pas déjà trouvé au moins ?

— Oh, non !

— Tu me rassures... J'avais un peu peur, en t'écoutant, qu'après toutes ces sorties avec lui, il ne s'agît de Rara.

— Lui ? Pauvre Rara !... Je crois qu'il n'aurait pas demandé mieux à une certaine époque, mais pas moi ! C'est d'un homme qu'il a besoin, pas d'une femme... Pour moi il ne restera toujours que l'ami.

— Pour celui qui est si difficile à trouver et que moi-même je n'ai jamais rencontré, ne te presse pas trop ! Tu as tout le temps devant toi ! Dans ce domaine, plus que dans tout autre — j'en ai fait, hélas, la triste expérience ! — c'est la précipitation qui gâche tout. Bonne nuit, chérie.

Le lendemain après-midi, la répétition de raccord des « cric » et des « crac » avait eu lieu, suivie le soir de la deuxième apparition de Domino qui fut encore plus triomphale que la première. Mais madame-mère n'y assistait pas, suivent en cela le conseil de Rara :

— Ce serait très déplacé, chère amie, que vous soyez là tous les soirs comme si vous vouliez surveiller votre fille. Vous savez très bien que vous pouvez avoir la plus entière confiance en elle. Et je serai là, moi, pendant les premiers temps tout au moins. Ensuite, quand le numéro sera bien rodé, ma présence aussi sera superflue. Je ferai alors comme vous : je m'effacerai pour laisser « notre » Dominique face à son destin d'artiste.

Après la représentation, pendant que Dominique se démaquillait dans la loge, Pat prit à part Rara pour lui dire

— Tu reconnaîtras que je me suis montré aussi optimiste, que

généreux en acceptant de payer à ta protégée ce cachet, fabuleux pour mon établissement, que tu as exigé...

— Si tu ne l'avais pas accepté, tu ne l'aurais plus revue à l'expiration de ce mois d'essai.

— Mais ma parole, Rara, ça sent le chantage, cette petite menace déguisée ?

— Appelle cela comme tu voudras, mais je continuerai à défendre Dodo comme si elle était ma propre sœur.

— Ta famille se serait-elle agrandie ?

— Je connais beaucoup de garçons comme moi qui seraient très flattés d'avoir une pareille sœur ! Mais où voulais-tu en venir en me rappelant que, pour une fois dans ta vie, tu as été contraint de te montrer un peu moins radin ?

— Je voulais en venir à cette évidence que Domino, même si elle remporte — ce qui est indéniable — un grand succès de curiosité, me coûte cher, très cher ! A la longue, sa présence va grever lourdement mes frais de plateau.

— Tu n'auras qu'à supprimer les « tocards » comme Reine ou Cristel... Avec toi. Olympe, Jasmine, Marlène, Ketty et Domino tu as une affiche suffisante : rien que des vedettes !

— Je suis d'accord. Encore faudrait-il qu'après le spectacle, quand je l'estimerai nécessaire, la Domino accepte, comme cela se passe chaque soir pour la Jasmine et la Ketty, de « faire la salle ».

— C'est-à-dire l'entraîneuse ?

— Pourquoi emploies-tu tout de suite une appellation péjorative ? Je déteste ce mot « entraîneuse » qui fait boîte à touristes... Tu sais très bien que ma clientèle, qui est triée sur le volet, ne veut avoir affaire qu'à des « filles » distinguées. C'est pourquoi, malgré leurs innombrables demandes, j'ai toujours interdit à la grosse Marlène et à Olympe la Yougoslave d'aller boire dans la salle avec les clients : elles sont trop vulgaires pour un tel honneur. Car c'en est un ! Et en plus c'est un honneur qui rapporte puisque je ristourne à l'artiste deux francs par verre de whisky et dix par bouteille de Champagne débités. Grâce à cela, Ketty arrive à se faire presque tous les soirs, en plus de son cachet de scène, au moins une cinquantaine de francs ! Ce qui n'est pas à dédaigner comme surplus : ça lui paie tous ses faux frais... Il est vrai que Ketty est intelligente. Il n'y a pas de raison que Domino n'en fasse autant et même davantage puisqu'elle est beaucoup plus belle ! Moi ça m'arrangerait... Le travail « au bouchon », s'il est bien fait, ça

peut doubler une recette sans que le fisc ne s'aperçoive de rien.

— Mais Dodo n'a jamais bu, Pat !

— Elle s'y mettra ! Il y a des choses plus désagréables dans la vie... Et puis, quand elle aura acquis un peu de pratique, elle fera semblant de boire et videra son verre dans le seau à glace.

— Ou sous la table.

— Ah, non ! Je tiens à ma moquette... Je compte sur toi pour lui expliquer ça ce soir pendant que tu la ramèneras chez sa mère.

— Sa mère, justement ! Qu'est-ce qu'elle dira si, un soir, elle voit revenir sa fille soûle ?

— Elle croira que c'est l'ivresse du succès !

— Et* jusqu'à quelle heure se prolongent ces beuveries ?

— Cela dépend : ça dure tant qu'il y a des clients.

— Je vois : le petit matin... Eh bien, ne compte pas sur moi pour faire l'entremetteuse ! Si tu as quelque chose à demander à Dominique, tu le feras toi-même... D'autant plus que je trouve que c'est là, de ta part, un mauvais calcul : Domino plaît, tu l'as vu et compris aussi bien que moi, parce que nous avons su en faire une strip-teaseuse mondaine. Ce serait la pire des erreurs que de l'obliger à s'attabler ainsi avec n'importe quel premier venu.

— Je te répète qu'il n'y a pas « de premier venu » à *La Grande Sandrine* ! Tous mes clients te valent et certains sont même beaucoup plus huppés ! Et crois-tu que ce soit très drôle pour elle de rentrer tout de suite se coucher bien gentiment chez maman après avoir senti qu'elle faisait bander toute une salle ?

— Pat ! Je t'interdis de parler ainsi devant Dodo.

— Je le fais parce qu'elle n'est pas là... Mais c'est quand même la vérité ! Un homme à qui elle plaît veut la voir de plus près, c'est normal.

— De plus près ?

— Mais oui : pour lui parler ou pour l'écouter, pour respirer son parfum, pour lui baiser la mai, pour la frôler...

— Pour la peloter pendant que tu y es ? J'ai bien vu comment ça se passait avec les autres...

— Et alors ? « Elles » n'en sont pas mortes, que je sache ? Elles se

portent même de mieux en mieux au fur et à mesure que leur compte en banque s'arrondit ! Demande un peu à la poétesse *Jasmine* : elle parle déjà de se retirer*. Tu te rends compte ? Et comment veux-tu que « ta petite sœur », puisque ça te plaît de l'imaginer comme telle, puisse faire des rencontres utiles si elle passe sa vie à faire l'omnibus entre l'appartement minable des Batignolles et la loge des artistes de ma boîte ? Il faut absolument qu'elle prenne l'air, cette beauté ! Le meilleur moyen pour réussir, c'est de se laisser courtiser ! Voilà ce que tu devrais lui expliquer avec ton habileté coutumière. Quand elle l'aura compris, ça lui rendra encore plus service à elle qu'à moi... Elle n'a pas l'intention de faire toute sa vie ce métier, toi et moi nous savons très bien que le strip-tease n'est pour elle qu'un pis-aller qui lui permet de traverser une mauvaise passe. Je ne me fais aucune illusion ! Dès qu'elle le pourra, elle me lâchera et fichera le camp pour ce qu'elle croit être un monde meilleur : le beau monde ! Seulement, pour l'atteindre avec quelque chance de succès, il faut être élégante, donc avoir de l'oseille. Et qui fournit l'oseille ? Les michetons qu'elle trouvera ici en pagaille après son exhibition.

— Dominique ne deviendra jamais une « fille à michetons » comme tu te l'imagines. Je la connais maintenant comme personne, Pat ! Peut-être même mieux que sa mère ! C'est une sincère, une vraie sentimentale. Lorsqu'elle sera parvenue à stabiliser la situation de sa mère, pour qui elle a une immense reconnaissance, elle n'aura plus qu'un objectif : rencontrer l'Amour, le grand, celui qui est solide et qui dure.

— « Elles » disent toutes cela, et elles le croient... à son âge ! Mais patience, Rara ! Elle changera un jour d'optique comme toutes celles qui ont cru au miracle... Il n'y a pas de Père Noël dans notre boulot !

— Je suis de ton avis pour toutes celles que tu as vues passer chez toi, sauf pour Dominique ! Elle le trouvera « son homme » parce qu'on finit toujours par trouver ce qu'on mérite ! C'est curieux, et ça m'étonne d'un être aussi perspicace que toi, Pat : tu n'as rien compris d'elle. Dominique est déjà la femme idéale qui a tout !

— Et même quelque chose en plus ! Tu te f... de moi ? Tu te figures peut-être que les hommes d'élite s'arrachent les « travelos » ?

— Elle n'est pas un travelo comme tous tes guignols, ni même un artiste qui aime à se travestir comme toi ! C'est une femme, un point c'est tout !

— Une femme ? répéta Pat en ricanant. Après tout, si ça te fait plaisir de le croire, moi je veux bien... Ce n'est pas la peine de nous disputer pour si peu.

— Tais-toi. La voici.

— Je suis prête, Rara, dit Dominique en sortant de la loge. Mais... vous en faites de drôles de figures tous les deux ? Peut-être suis-je de trop ?

— Pas du tout, répondit Pat, puisque tu es maintenant de la famille de Rara... Oui, ma belle : il considère que tu es sa sœur.

— C'est vrai, Rara ? Comme c'est gentil de ta part ! J'aimerais tant avoir un frère comme toi !

— Alors tout le monde est content ! conclut Patrick.

— Vous donniez l'impression d'être en plein conciliabule. De quoi parliez-vous ? demanda-t-elle.

— De toi, dit Pat. Figure-toi que nous parlions de ton avenir...

— Et comment vous apparaît-il ?

— Triomphant ! affirma Rara. Seulement, Pat et moi nous ne le voyons pas du tout sous le même angle... Viens vite, Dodo. Ta maman doit être inquiète.

Les jours, les semaines, les mois passèrent. Jeanne Perrin avait fini par s'habituer à la nouvelle existence menée par Dominique qui rentrait d'ailleurs de plus en plus tard et pas toujours accompagnée par Rara.

— Tu dois bien te douter de ce que c'est, disait-elle à sa mère. Il est normal qu'après le spectacle des amis de monsieur Patrick ou des clients importants de *La Grande Sandrine* m'invitent à prendre quelque chose avec eux... Je fais d'ailleurs très attention : je ne bois que des jus de fruits ou des Coca... Pourquoi te lèves-tu chaque fois que je rentre puisque j'ai les clefs ?

— Tu sais bien que ma plus grande joie est de t'embrasser juste avant que tu ne t'endormes. Laisse-moi, au moins ce petit plaisir !

Dominique n'avait plus insisté sur ce point. Mais elle s'était toujours bien gardée d'expliquer à sa mère — ceci sur les conseils de Pat — qu'elle touchait une remise sur les consommations servies aux tables où elle acceptait de trôner.

Madame-mère, voyant que l'argent rentrait régulièrement, ne posait pas trop de questions. N'était-ce pas agréable de ne plus être contrainte de compter sou par sou pour assurer les fins de mois ? Un jour, cependant, elle se risqua à demander :

— Dis-moi, Dominique, sachant ce que tu gagnes par mois je suis un peu inquiète...

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que non seulement tu assures tous nos frais, mais tu arrives aussi à t'habiller et de quelle façon ! Hier soir, pendant que tu étais à ton travail, j'ai passé l'inspection complète de ta garde-robe : non pas, je m'empresse de le dire, pour t'épier, mais pour voir si tout était en état... Eh bien, moi qui ai la prétention de m'y connaître, j'ai pu constater que tu n'avais que des robes, tailleurs, pantalons, blouses, foulards, chaussures, sacs et gants de première qualité... Et, chose encore plus stupéfiante, beaucoup de ces affaires portent les griffes de grandes maisons. Comment fais-tu ?

— Rara m'aide beaucoup... Il connaît tous les fabricants qui travaillent pour les grandes maisons et grâce à lui je paie au prix de gros. Quant aux griffes, comme il a des amis dans toute la couture, il s'en fait passer par eux et il me les rapporte. Je n'ai plus qu'à les coudre sur ce que j'ai acheté : ça fait quand même mieux que des noms de maisons inconnues... Et si tu savais comme ça fait « râler » les autres artistes de *La Grande Sandrine* ! Je crois que même le patron est un peu jaloux.

— Qu'est-ce que ça peut bien lui faire puisque à la ville il ne s'habille qu'en homme ?

— C'est pourtant ainsi !

— Tu viens d'employer une expression, « râler », qui ne convient pas dans la bouche d'une jeune femme aussi bien élevée que toi. D'ailleurs, j'ai remarqué, depuis quelque temps déjà, que tu te relâchais dans ta façon de parler et que tu employais des mots très crus que tu ne connaissais même pas l'année dernière. Fais attention, chérie ! Un langage châtié est indispensable pour une femme du mondé.

— Tu as raison. Mais que veux-tu ? A force de côtoyer tous les soirs, dans la loge, des Marlène ou autres, on finit par parler un peu comme « elles ». Si on ne le fait pas, « elles » vous traitent de snob !

Mme Perrin et ses ouvrières ne faisaient pratiquement plus une seule robe ni aucun ensemble pour Dominique. Celle-ci achetait tout à l'extérieur « grâce aux précieuses relations de Rara ». Ce qui était plutôt un bien pour elle dont l'élégance s'affirmait de jour en jour. Le petit « côté province », dont une Jeanne Perrin ne pouvait s'empêcher de marquer chacune de « ses » créations, avait enfin disparu dans l'habillement de sa fille. Et, comme les clientes — il en restait encore quelques-unes de fidèles — remarquaient la progression de cette élégance, il arrivait souvent que l'une d'elles demandât à la couturière en appartement :

— Le tailleur que portait hier Dominique était véritablement

ravissant ! Serait-ce l'une de vos créations, madame Perrin ?

La modeste femme n'osant pas dire la vérité, une deuxième question suivait, presque immédiate :

— Serait-ce trop vous demander de me faire un tailleur du même modèle ?

Le tailleur était fait tant bien que mal et plutôt mal que bien, avec le plein consentement de Dominique qui ne demandait qu'à favoriser la reprise de l'entreprise familiale. Et ces dames du quartier repartaient ravies, en chantant les louanges de Jeanne Perrin.

Quand Rara ne venait pas la chercher pour la conduire le soir au cabaret, Dominique utilisait un radio-taxi que sa mère appelait par téléphone :

— Il n'est pas question, affirmait madame-mère, qu'une jeune femme aussi élégante, qui se double d'une artiste dont la réputation commence à s'établir, utilise les transports en commun ! Imagine quel effet déplorable ça produirait si l'un de ces messieurs très bien qui t'invitent à leur table, à *La Grande Sandrine*, te voyait en autobus ou en métro ! Quand une femme est parvenue à un certain stade, elle doit faire très attention à maintenir son standing. Pourtant, quand tu pars d'ici en taxi, j'ai toujours un peu peur que les chauffeurs ne soient pas corrects avec toi.

— Ils te .sont toujours, maman.

— Ils te parlent, parfois ?

— Je ne leur réponds pas.

— Tu as raison : plus tu garderas tes distances avec certaines catégories de gens et plus on te respectera !

Quand elle disait cela, maman était très loin de se douter que Dominique, alias Domino, gardait de moins en moins ses distances avec ceux qui lui faisaient la cour aux tables du cabaret. Mais elle savait quand même se montrer prudente, limiter les privautés galantes et dire, quand il le fallait, avec le plus gracieux des sourires : « Bas les pattes ! » Un baisemain correct, une jambe frôlant d'assez près sa cuisse, un regard imprégné de désir étaient tolérés. Mais ça n'allait guère plus loin. En réalité, tout en le recherchant inconsciemment parce qu'elle ressentait de plus en plus le besoin de sa présence auprès d'elle, Domino craignait encore l'homme... Pas le pédéraste comme Rara — qui, au fond, n'était dangereux pour elle qu'en paroles — mais l'homme véritable : celui qui veut . la femme... C'était d'ailleurs presque toujours ce genre de mâle qui la conviait à sa table. Et cela

favorisait merveilleusement les affaires de Patrick qui n'avait pas hésité à lui confier, un soir dans la loge, alors que toutes deux se maillaient côte à côte :

— Il est certain que ta présence a apporté dans cet établissement un élément nouveau qui lui manquait : la femme capable de retenir le mâle authentique. C'est vrai : la plupart de ces hommes-là ne viennent ici que par curiosité. Ils veulent voir comment nous singeons ou imitons sur scène les bonnes femmes. Ensuite, si toi tu n'étais pas là, le spectacle fini, excités peut-être par « notre » savoir-faire à toutes, ils s'en iraient pour se précipiter dans une autre boîte où ils rechercheraient des filles, des vraies, capables de calmer leur fringale... C'était généralement ce qui se passait avant que tu ne fasses partie de la troupe. Je perdais ainsi trop tôt une partie de ma meilleure clientèle et, par voie de conséquence, un bon quart de recette supplémentaire. Grâce à toi, je le reconnais, ils restent. Parce qu'ils espèrent qu'un jour peut-être tu diras... oui ! Seulement, là, ils n'ont rien compris ! Voilà des mois que j'observe ta façon d'agir : c'est épatant, Dodo ! Tu les laisses aller jusqu'à la limite du possible et hop ! tu te défiles avec adresse et sans jamais vexer le soupirant... C'est du travail d'art ! Faut le faire ! Tu es la championne du bouchon... C'est pour cela que, chaque nuit, tu bats le record des recettes. J'ai calculé que grâce à toi... Et puis non ! Ça ne te regarde pas ! Enfin, j'estime que tu ne voles pas tes ristournes ! Et si c'est un Patrick qui te le dit, tu peux croire que c'est vrai ! Avoue aussi que tu ne refuses pas non plus les billets, plies en quatre, qu'ils te glissent dans la main ? Crois-tu que je ne t'ai pas repérée, coquine ? Jamais personne n'en a reçu autant que toi ici ! Et tu as bien raison : ça ne concerne pas la direction, c'est-à-dire moi ; ça fait crever de jalousie les autres ; c'est parfait ! Est-ce vrai, oui ou non, ce que je viens de dire ?

— C'est vrai.

— Je parie que ce truc-là te rapporte au moins, chaque soir, deux cents balles de plus ?

— Parfois davantage.

— Sans blague ? Mais alors tu es en train de devenir millionnaire ?

— Je compte bien le devenir un jour... Seulement, actuellement, j'ai beaucoup de frais : tu sais bien que j'ai débuté à zéro... Nous n'avions que des dettes, ma mère et moi. Maintenant elles sont épongées... Il a fallu aussi que je me monte une vraie garde-robe, parce que tu avais raison : les robes que me faisait ma mère... La pauvre femme !

— Elle faisait son possible... A propos de ta mère, tu lui rapportes tout

ce que tu gagnes ?

— N'est-ce pas normal ? N'a-t-elle pas dépensé pour moi pendant vingt ans tout ce qu'elle a gagné ?

— Mais elle doit bien se rendre compte que tu ramènes beaucoup plus de fric que le montant de tes cachets ?

— Je ne lui donne pas d'explications et elle ne voit pas tout ce que je mets de côté pour mon habillement.

— C'est là ton petit secret de femme ?

— Oui.

— Si tu savais, Dodo, comme c'est agréable pour moi d'avoir enfin une pensionnaire intelligente ! Tu réussiras, c'est sûr... Mais quand ce sera fait, tu ne m'oublieras pas trop vite ?

— Jamais, Patrick !

Se souvenant, à cet instant de sa deuxième nuit d'insomnie, de la promesse qu'elle avait faite, Mme Gonzalez se posa brusquement la question : l'avait-elle tenue ? N'avait-elle pas, tant elle était heureuse avec Miguel depuis cinq années, oublié complètement le patron de *La Grande Sandrine* ? Mais, même si un soupçon de remords s'était glissé à ce moment précis dans son cœur, il fut aussitôt balayé par le souvenir trop récent de l'après-midi. Ce n'était pas elle, en effet, qui s'était souvenue de Patrick van Hoven, mais lui, et de quelle façon !

L'année de travail, prévue sur le contrat, s'était écoulée. Année pendant laquelle Domino avait réussi à éviter tous les traquenards semés quotidiennement sur sa route par « les rivales » du cabaret et aussi les innombrables avances, plus ou moins déguisées, qui lui avaient été faites, après le spectacle, par les clients. Ce fut une Dominique triomphante et toujours intacte moralement — nouveau miracle dû à l'amitié de Rara qui avait toujours su veiller au grain — qui revint un soir en disant à sa mère :

— Monsieur Patrick m'a demandé de renouveler mon contrat pour une nouvelle année.

— Aux mêmes conditions ?

— Maman chérie, deviendrais-tu une femme d'affaires ?

— Je pensé à ton avenir, mon enfant... Qu'en dit Rara ?

— Il me conseille d'accepter à la condition que je touche un pourcentage plus élevé sur les consommations.

- Parce que tu en touchais déjà un ?
- Après le spectacle... Si je ne te l'ai pas dit, c'est uniquement parce que je pensais que ça ne t'intéressait pas.
- Tout ce qui te concerne, de près ou de loin, m'intéresse.
- Et toi, que me conseilles-tu ?
- D'écouter Rara... D'autant plus que tu n'as sans doute pas pensé à une chose importante, chérie : dans huit jours tu seras majeure. Ce qui te donnera le droit de prendre tes décisions sans avoir besoin de mon autorisation.
- Eh bien, je préfère réfléchir encore.
- Si tu refusais, qu'est-ce que tu ferais ?
- Je ne sais pas...

Sept jours passèrent. Puis elle annonça à sa mère :

— C est décidé : demain soir je signe avec monsieur Patrick pour une nouvelle année. Seulement, je ne le ferai qu'à une condition : c'est que toi tu prennes l'engagement de ne plus travailler. J'estime, petite maman, que tu es arrivée à un âge où tu as le droit de te reposer. Cet « atelier » et ces clientes, toutes plus odieuses les unes que les autres, te tuent ! Ça te crée des soucis qui t'usent d'année en année. Maintenant, tu vas te laisser vivre... Quand tu en auras envie, tu sortiras, tu iras le soir au cinéma ou au théâtre que tu aimes tant... Même pour tes robes, au lieu de les faire toi-même, tu m'écouteras : je t'emmènerai dans des maisons de couture raisonnables où je te ferai habiller comme la vraie Parisienne que tu te dois d'être puisque tu es mère d'une artiste... J'ai même de vastes projets ! Je vais prendre des leçons de conduite. Dès que j'aurai mon permis, j'achèterai une jolie petite voiture semblable à celle de Rara, et je t'emmènerai l'après-midi faire des promenades.

— Mais tu vas te lancer dans des folies !

— Je crois au contraire devenir raisonnable. Sais-tu ce qui gâchait tout le plaisir de ma réussite ? L'idée que ma mère continuait à travailler... Il arrive certainement, dans la vie de tout enfant, un moment où il ne peut plus supporter la pensée que ceux — et ceux-là ne sont pour moi que toi toute seule — qui n'ont pas cessé de se sacrifier pour lui continuent à être à la peine. Ça empoisonne mes journées et même mes nuits ! Je rêve de pouvoir répondre enfin à tous ceux qui ne cessent de me poser la question imbécile : « Qu'est-ce que font vos parents ? » par ces mots tout simples : « Mes parents se réduisent à ma mère et elle ne fait plus rien parce que je l'adore ! » Tu me comprends ?

Maman ne répondit pas : des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues.

— Je t'ai fait de la peine ?

— C'est de la joie... Qu'ai-je donc fait pour mériter une fille pareille ?

— Tu l'as aimée : c'est déjà beaucoup !

Le lendemain, les clientes apprirent la prodigieuse nouvelle : Mme Perrin fermait sa maison. Le bruit se répandit aussitôt dans le quartier qu'elle avait fait fortune. Les mauvaises langues, il y en a toujours, allèrent même jusqu'à dire : « Avec une fille pareille, ce n'est pas étonnant ! Vous verrez que bientôt toutes deux snoberont les Batignolles ! » Ce qui était faux et méchant. Les ouvrières furent congédiées, l'atelier transformé en boudoir assez coquet, l'appartement dépoussiéré et quelques panneaux repeints.

Trois mois plus tard, Dominique revint une nouvelle fois triomphante, avec son permis de conduire.

— L'examineur n'a pas été trop dur ? demanda maman.

— lia été charmant et m'a même dit qu'il n'avait jamais vu une aussi belle candidate !

— Mais ton code de la route ? Tu m'as dit toi-même que tu ne le connaissais pas très bien.

— J'ai eu beaucoup de chance : la seule question qu'il m'ait posée concernait le panneau de sens interdit...

L'argent continuant à rentrer, il n'y avait plus qu'à acheter la voiture. Ce fut vite fait grâce à Rara dont « l'ami intime » était un concessionnaire. L'Austin fut choisie, ravissante et cannée, ayant ce bon genre qui sied aussi bien aux maîtresses de P.D.-G. qu'aux épouses de sous-secrétaires d'Etat.

Le jour-même où Dominique accompagnée du fidèle Rara, arriva pour la première fois dans « sa » rue au volant de « sa » voiture, maman, qui épiait à la fenêtre, ressentit un nouveau choc au cœur. N'était-elle pas fantastique, toute cette progression ? Avoir en bas, stationnée devant la porte, la voiture familiale dont chaque portière était ornée des initiales D.P.... Dominique Perrin ? La concierge et tous les locataires de l'immeuble qui, depuis tant d'années, n'avaient pas cessé de s'attendrir sur les mérites de Mme Perrin, devaient être médusés. Ce qui n'était que justice ! Cette éclatante revanche, Jeanne Perrin la devait à son admirable fille. Jamais, si elle avait eu un fils — connaissant l'ingratitude et l'égoïsme qui sont l'apanage de l'homme — celle qui

avait été une fille mère abandonnée n'aurait connu une joie pareille ! Joie qui, malheureusement, fut quelque peu tempérée par la faute d'une convocation arrivée une demi-heure à peine avant l'Austin. Papier à teinte officielle que madame-mère tendit à Dominique dès qu'elle la vit sur le palier accompagnée de Rara :

- Lis cela, chérie... C'est épouvantable !
- Qu'est-ce que c'est ? demanda Dominique.
- C'est un gendarme qui l'a apportée tout à l'heure.
- Un gendarme ? Mais... je n'ai rien fait de mal, maman !
- Il n'a pas dit cela, chérie... Au contraire, il m'a expliqué que la République te demandait de faire quelque chose de très bien : ton service militaire.
- Quoi ?
- Oui. Lis...

Rara avait saisi la convocation dont le style, cependant très administratif, fit que ses yeux s'agrandirent au fur et à mesure qu'il lisait. Quand il eut terminé, il s'exclama :

- Us sont fous !
- Pas tellement, dit maman. Le gendarme, qui s'est montré d'ailleurs très poli, m'a expliqué que, si Dominique ne se présentait pas dans les quarante-huit heures à la caserne indiquée, elle serait considérée comme « réfractaire » — c'est son mot ! — et qu'il serait contraint de revenir, avec l'un de ses collègues, la chercher de force. Vous vous rendez compte du scandale ici ?
- Mais enfin, madame Perrin, vous lui avez bien expliqué...
- Que voulez-vous que je lui explique ? Que Dominique n'était pas mon fils mais ma fine ? Qu'elle était artiste faisant un strip-tease à *La Grande Sandrine* ?
- Evidemment...
- Et puis cette visite imprévue m'a tellement bouleversée que je n'ai rien pu répondre...
- Ça se comprend.
- Tout cela, c'est la faute de cette misérable assistante sociale qui m'a refusé de te déclarer comme étant une fille le jour où tu es née ! Ça te poursuit... Enfin, Rara, est-il possible d'imaginer Dominique se

présentant, telle qu'elle est maintenant, devant les autorités militaires ?

— Je vais sans doute vous surprendre toutes les deux, mais moi je la vois très bien, splendide et épanouie, arrivant, cette convocation à la main, à la caserne ! C'est même là l'unique action d'éclat qui peut nous sauver ! C'est décidé : demain après-midi, Dominique, je viendrai te chercher à 14 heures comme je le faisais quand je t'accompagnais chez Patrick. Tu prendras bien soin de te faire resplendissante et archi-femme ! Mets donc cette très jolie robe beige que je t'ai fait acheter la semaine dernière et dont le décolleté est très avantageux : il faut leur en montrer le plus possible tout en restant décente. Comme pour le soir où je t'avais emmenée au bal, je t'apporterai une fourrure que je vais me faire prêter, mais une qui convienne pour l'après-midi : une étole de vison pastel par exemple... Tu seras ravissante ! Naturellement, je serai avec toi.

— Et moi ? demanda maman.

— Ce n'est pas l'usage, madame Perrin, que les mères accompagnent leurs fils à la caserne. Alors, ce doit être encore plus vrai lorsqu'il s'agit de leurs filles ! Vous resterez sagement ici à attendre notre retour.

— Et... s'ils gardent Dominique ?

— Je promets de vous la ramener saine et sauve ! N'ai-je pas toujours tenu cette promesse ?

— Je sais, Rara, mais une caserne ?

— C'est moins dangereux pour elle qu'une maison de rendez-vous ! Dites-moi, madame Perrin, il y a quand même quelque chose qui me chiffonne ; c'est la première convocation de ce genre qui arrive chez vous ?

— Oui.

— Bizarre ! Normalement, Dominique aurait dû en recevoir une autre l'année dernière. Avant d'être appelée sous les drapeaux, elle devait passer le conseil de révision.

— Le... Oh ! Je me souviens, monsieur Rara... Oui, j'ai bien reçu un papier qui parlait de quelque chose comme ça, un matin où Dominique dormait encore... J'ai pensé que ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie et j'ai jeté le papier au panier sans même en parler à ma fille.

— Un geste regrettable ! C'était à ce conseil de révision qu'il aurait fallu que Dominique se présente ! Si elle l'avait fait, il y aurait peu de chance qu'aujourd'hui elle soit contrainte par les gendarmes à se

rendre à la caserne !

— Enfin, monsieur Rara, vous ne voyez tout de même pas ma fille défilant nue dans une quelconque salle de mairie devant je ne sais qui !

— Ça n'aurait pas été tellement terrible pour elle ! N'a-t-elle pas acquis déjà une certaine pratique de ce genre d'exhibition à *La Grande Sandrine* ?

— Rara ! dit Dominique, choquée. Je te défends de parler ainsi ! Chez *Sandrine*, je fais de l'art et puis j'y suis seule en scène pendant mon strip-tease ! Tandis que je me doute qu'à ce conseil dit « de révision », je n'aurais été qu'une anonyme perdue dans une file d'hommes nus ! Quelle horreur !

— Je comprends ta répulsion, Dodo, et n'en parlons plus puisque c'est trop tard... Et tâchons surtout de conserver notre calme. Ce soir, tu fais ton numéro comme d'habitude et tu rentres vite te coucher après. Essaie de ne pas faire de cauchemar où tu t'imaginerais que la caserne est l'enfer ! Tu sais : l'uniforme, ça peut être très joli et très seyant, quand c'est bien porté ! Au revoir. A ce soir.

— Mais la promenade inaugurale dans « notre » voiture ? demanda maman, éplorée. Ne devions-nous pas la faire cet après-midi ?

— Voilà une excellente idée, madame Perrin ! Il n'y aura pas de meilleur dérivatif pour vous empêcher de penser à cet incident. Dodo, tu vas emmener ta mère.

— Tu ne viens pas ?

— Non. Je pars avec cette convocation que je te rapporterai demain... En sortant d'ici, je me précipite au ministère des Armées : la chance veut que j'y aie l'un de mes bons amis qui est un peu de notre bord... Tu me comprends ? Je vais lui expliquer ton cas : il ne peut pas me refuser un petit service et, au pire, il me donnera quelques conseils... Il ne faut surtout pas se moquer de l'armée. Dodo ! Elle est femme aussi, puisque c'est une grande coquette... A ce soir !

En rentrant vers 2 heures du matin, Dominique trouva sa mère qui l'attendait anxieusement :

— Alors ? Rara a-t-il vu son ami au ministère ?

— Oui, et selon celui-ci je dois répondre à la convocation en me présentant le plus tôt possible à la caserne. Pendant ce temps-là, il agira de son côté.

— Chérie, je suis très inquiète... Ce serait une catastrophe si l'on t'obligeait à faire ton service militaire ! « Nos » efforts de vingt années

seraient brisés et ton avenir compromis.

– Je t'en prie, maman, reste calme comme l'a conseillé Rara. Tu ne me vois tout de même pas portant le fusil ou montant la garde avec le physique que j'ai !

Lorsqu'elle pénétra dans sa chambre, elle vit, posée sur son oreiller, une poupée qui avait rarement eu cet honneur. Maman expliqua :

– C'est ton petit piou-piou à pantalon rouge que tu aimais tant autrefois... Depuis longtemps tu l'avais délaissé : ce qui était normal. Mais, ce soir, il me semble que sa place auprès de toi est tout indiquée...

– C'est à croire que tu m'imagines déjà dans une chambrée ! répondit Dominique.

Puis, saisissant la poupée, elle la jeta par terre dans un geste de rage.

– Chérie ! C'est la première fois que je te vois te conduire méchamment avec l'une de tes poupées... Tu as beaucoup changé !

Quand le conscrit Perrin Dominique se présenta, sa convocation à la main, environné et répandant le plus subtil des parfums, au poste de garde de la caserne de Reuilly, il y eut dans les locaux, cependant sévères, une minute d'ébahissement. Le sous-officier de service, qui commandait le poste, se demanda s'il n'était pas victime d'une hallucination.

Après avoir lu et relu le papier, il demanda au jeune homme, également parfumé, qui accompagnait la blonde capiteuse :

– Dominique Perrin, c'est vous ?

– Non, répondit suavement Rara. C'est mademoiselle...

– Vous vous f... de moi ?

– Je vous assure que non, monsieur... Dominique et moi, nous avons le plus grand respect pour l'armée...

– Vous avez une carte d'identité ? demanda le sergent à la jolie Bile.

– La voici, agrémentée de ma photographie. Cette fois, le sous-officier écarquilla les yeux en constatant que la photographie représentait effectivement la créature qui le regardait avec une certaine complaisance. Sur une carte d'identité, tout est mentionné à l'exception du sexe. Le brave sergent pensa, certainement pour la première fois de sa vie, que c'était là une sérieuse lacune... Mais la taille, la blondeur des cheveux, le bleu des yeux, l'ovale du visage, la dimension du nez, l'empreinte de l'index gauche, et même la profession étaient indiqués

avec une précision qui ne pouvait laisser aucun doute. Evidemment, face à la mention Signes particuliers, il n'y avait pas la moindre indication : ce qui était également regrettable.

— Alors, comme ça, balbutia le sergent, vous êtes artiste ?

— Et quelle artiste ! s'exclama Rara.

— Je ne vous demande pas votre opinion à vous ! Ce n'est pas vous qui êtes convoqué mais... (il eut une seconde d'hésitation) « Monsieur »... Et qu'est-ce que vous faites là, vous ?

— Moi ? répondit Rara avec le plus grand sang-froid. J'accompagne ma sœur... N'est-ce pas mon devoir le plus élémentaire lorsqu'elle est appelée, par je ne sais quelle aberration, sous les drapeaux ?

Perplexe, ne voulant surtout pas perdre la face devant les soldats du groupe de garde, ses subordonnés, qui n'avaient pas attendu pour commencer à rire, le sergent dit à ses visiteurs en leur désignant deux chaises pailées :

— Attendez là.

Puis il partit en emportant la convocation ainsi que la carte d'identité.

Les soldats, médusés, avaient cessé de rire.

Ils contemplaient avec une réelle extase celle qui avait eu la gentillesse de leur rendre visite en un pareil lieu. Après quelques instants, Rara, qui savait que rien n'est plus pénible dans certains cas que le silence, dit à « sa sœur » sur un ton dégagé :

— Au fond, c'est assez pittoresque ici... Puis s'adressant aux militaires :

— Vraiment, messieurs, ma sœur et moi nous sommes désolés : nous ne fumons pas. Sinon nous nous serions fait un plaisir de vous offrir des cigarettes...

— Oh ! Ça ne fait rien, répondit l'un des hommes. Des cigarettes, on en a autant qu'on veut, tandis que des belles plantes comme mademoiselle votre sœur, ça ne court pas les casernes !

— C'est très dommage, dit Rara. Ce serait plus gai...

Il y eut quelques rires et le silence revint. Ce ne fut qu'après dix bonnes minutes que le sergent reparut en disant à Dominique :

— Suivez-moi...

— Où emmenez-vous ma sœur ? demanda Rara avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

- Au bureau de l'officier de service : le capitaine Chardin.
- Je suis persuadé que ce monsieur est le plus parfait des capitaines, dit Rara, mais je tiens à accompagner ma sœur. Notre mère me l'a expressément recommandé ! On ne sait jamais ce qui peut se passer.
- Dites donc, jeune homme, tâchez de mesurer vos propos ! Vous n'êtes pas chez vous ici !
- Mais ma sœur ?
- Votre sœur ? Personne n'attentera à sa vertu ! Et puis, après tout, ça vaut peut-être mieux que vous soyez avec elle puisque j'ai expliqué au capitaine que vous aussi vous étiez là. Suivez-moi tous les deux.

La traversée de la cour de la caserne ne passa pas inaperçue : ce fut pour Dominique une sorte de nouveau triomphe... Assez différent de celui qu'elle remportait tous les soirs à *La Grande Sandrine*, mais quand même assuré.

Quand le trio pénétra dans le bureau du capitaine, celui-ci était assis derrière une table en bois blanc lui servant de bureau. A droite se trouvait une autre table, plus petite, où était posée une machine à écrire et derrière laquelle se tenait, également assis, un caporal-chef qui devait remplir les fonctions de secrétaire-dactylo.

A l'entrée de Dominique, les deux hommes — l'officier et le sous-officier — eurent le même réflexe : ils se levèrent. Ce qui prouvait que la civilité peut régner partout. Le capitaine désigna à ses visiteurs deux chaises, du même style « national » que celles qui se trouvaient dans le poste de garde :

— Asseyez-vous.

Lui et son subordonné attendirent que la jolie femme fût assise pour en faire autant. Puis, s'adressant au chef du poste de garde, l'officier dit :

— Vous pouvez disposer.

Après avoir claqué des talons, salué militairement et fait un demi-tour, celui-ci s'en alla. Sur la table, posées devant lui, l'officier avait la convocation et la carte d'identité. Après avoir jeté un coup d'œil sur cette dernière et regardé ensuite sa visiteuse, il dit sans chercher à dissimuler un sourire :

— Vous êtes donc « le » ou « la » dénommé Dominique Perrin, né à Paris, le...

— Je suis cette Dominique, mon capitaine.

— Il faudrait d'abord nous mettre bien d'accord sur un petit point

précis d'une règle pratiquée dans l'armée. Si vous êtes un homme, il est normal que vous m'appeliez « mon capitaine », mais, si vous êtes une femme, l'usage veut que vous me disiez « capitaine ».

— Alors, je dirai « capitaine ».

— Bon. Eh bien, mademoiselle... J'ai l'impression que nous nous trouvons en présence de l'une de ces erreurs, dues aux registres de l'état civil, qui se produisent beaucoup plus souvent qu'on ne le pense. Vous reconnaîtrez avec moi que celle-ci offre au moins le mérite d'être plutôt courtelinesque.

— C'est aussi mon avis.

— Monsieur est votre frère ?

— A vrai dire, « mon » capitaine, répondit vivement Rara, je me suis paré de cette parenté tout à l'heure au poste de garde pour éviter des remarques désobligeantes... En réalité, je me nomme Raoul Prévost... Voici ma carte d'identité. Comme vous pouvez le constater, j'exerce la profession de modéliste... Je travaille depuis sept années déjà dans la maison Marcel et Armand dont vous avez peut-être entendu parler.

— Il me semble...

— Et je pense être l'un des meilleurs amis de Mme Perrin, la maman de Dominique, laquelle Dominique me fait la gentillesse de me considérer comme son grand frère. C'est vous dire que je conseille aussi bien la mère que la fille et c'est ce qui explique ma présence ici. Mon devoir n'était-il pas d'accompagner Dominique jusqu'ici pour l'aider à sortir, non pas de ce mauvais pas puisque je considère que c'est un honneur de servir sa patrie, mais de ce que vous-même, mon capitaine, avez appelé très justement une erreur ?

— Vous avez bien fait... Une petite question cependant : vous-même, monsieur, avez-vous fait votre service militaire ?

— Non, mon capitaine. J'en ai été exempté... pour raison de santé.

— Je l'aurais parié, monsieur Prévost !

— Je suis d'une constitution assez faible.

— Ce qui ne semble pas être le cas, et c'est tout à son avantage, de Mlle Perrin ! Donc, mademoiselle, vous êtes artiste ?

— Oui, capitaine.

— Vous travaillez en ce moment ?

— Dominique est tellement modeste qu'elle n'osera jamais vous

révéler qu'elle est actuellement l'une des vedettes du spectacle de *La Grande Sandrine*...

— La quoi ?

— Comment, mon capitaine, un officier à l'allure aussi parisienne que la vôtre ne connaît pas le cabaret le plus sélect de Montmartre ?

— Ma foi non ! Vous savez : les cabarets et moi... Mais maintenant que j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de Mlle Perrin, je me ferai une joie d'aller l'applaudir un de ces prochains soirs.

— C'est charmant à vous, capitaine. Vous verrez qu'à *La Grande Sandrine* vous serez accueilli à bras ouverts !

— Je n'en demande pas tant... Revenons, si vous le voulez bien, à ce qui a pu motiver votre présence ici : vous n'aviez pas reçu de convocation antérieure ?

— Aucune, capitaine.

— Pas même pour le conseil de révision ?

— C'eût été trop drôle !

— C'est déjà arrivé à un certain nombre de jeunes filles ! Il y a une telle pagaille dans les mairies ! Et je tiens tout de suite à vous rassurer : il n'est pas question que nous vous gardions ici. Vous avez fait, si j'ose dire, acte de « bonne citoyenne » en vous présentant dès que vous avez reçu la convocation. Mais vous auriez très bien pu éviter ce dérangement en vous rendant à la mairie de votre arrondissement où se trouve certainement la source de l'erreur. Le plus urgent me paraît être pour vous de faire rectifier celle-ci sur les registres de l'état civil. Quand votre carte d'identité a été établie, il y a deux ans, vous n'avez rien remarqué ?

— Absolument rien ! C'est ma mère qui s'est occupée de toutes les formalités.

— Et madame votre mère se serait sûrement aperçue alors si vous étiez inscrite à l'état civil comme étant du sexe masculin ? L'erreur doit donc venir d'ailleurs... Peut-être même de la paperasserie de nos bureaux de recrutement ! Reprenez cette carte d'identité, qui peut vous être utile et dont je vient de noter le numéro et la date de délivrance. Moi je conserve cette convocation ridicule — qui pourrait presque figurer au musée de l'Armée ! — pour que l'on mène une enquête.

— Une enquête ?

— C'est obligatoire. Elle ne pourra d'ailleurs se terminer que par une

lettre d'excuses que ne manquera pas de vous adresser un jour l'Autorité militaire. Mais, vous devez bien vous en douter, ce ne sera pas pour tout de suite : comme toute enquête administrative, celle-ci peut demander du temps. Quand tout sera terminé, ce ne sera plus pour vous qu'un joyeux souvenir de jeunesse que vous pourrez raconter plus tard à vos enfants — car je vous souhaite d'en avoir — en leur disant : « Moi aussi, j'ai été à la caserne ! » Madame votre mère a dû être plutôt surprise quand elle a vu arriver cette convocation ?

— Elle a failli s'évanouir...

— Cela se comprend. En effet qui, mieux qu'une maman, peut savoir si l'enfant auquel elle a donné la vie est une fille ou un garçon ?

L'officier s'était levé.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous adresser dès maintenant, au nom de l'armée, mes excuses les plus souriantes. Je crois que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rentrer chez vous, pour rassurer votre maman, et ensuite de continuer à répandre du haut des planches ce charme qui émane de toute votre personne et dont je n'ai eu, hélas ! qu'un faible aperçu dans ce triste bureau. Puis-je savoir quelle est votre spécialité artistique : vous jouez la comédie ? vous dansez ? vous chantez peut-être ?

Après une seconde d'hésitation, Dominique répondit :

— Pas exactement, capitaine... Disons que je fais plutôt un numéro de... transformations !

— Transformiste ! Ce doit être charmant, et c'est une spécialité plutôt rare chez une femme ! Je vous promets d'aller sous peu vous applaudir... André — il venait de s'adresser au planton-secrétaire — accompagnez mademoiselle et monsieur jusqu'au poste de garde et veillez à ce que tout se passe bien... Au revoir, monsieur Prévost; à bientôt, mademoiselle.

Au moment où, précédés du planton, Dominique et Rara allaient franchir le seuil du bureau, l'officier leur dit :

— Excusez-moi : il y a encore une chose dont j'ai omis de vous parler... Etant donné qu'il va y avoir une enquête, qui ne pourra se terminer que par un classement, il est possible que, d'ici à deux ou trois semaines, vous receviez, mademoiselle, une autre convocation vous invitant à vous présenter devant une commission médicale militaire dont l'unique mission sera de confirmer votre identité sexuelle. Je sais que c'est assez stupide, mais si tout dépend d'une erreur d'état civil, il sera presque impossible d'éviter pour vous cette comparution. Aussi je

pense, dans votre intérêt, qu'il serait préférable de vous y rendre en vous faisant accompagner, au besoin, par votre médecin habituel. Ainsi tout sera définitivement réglé en quelques minutes. Je m'empresse de vous préciser que vous ne serez examinée que par des médecins qualifiés. Disons que ce sera pour vous une sorte de conseil de révision où vous n'aurez aucun mal à prouver que vous êtes la plus femme des filles d'Eve !

Après être passés devant le poste de garde, dont les occupants les avaient regardés avec un sourire goguenard, Rara et Dominique se dirigèrent vers Austin.

— Prends le volant, dit cette dernière. Je me sens dans l'incapacité de conduire après ce que je viens d'entendre. Si j'avais un accident, ce serait le bouquet !

Elle continua dans la voiture :

— C'est effrayant ce qu'a dit ce capitaine : qu'il y aurait une enquête et que je serais presque sûrement contrainte de me présenter devant une commission militaire ! Pour moi ce sera pire que ne l'aurait été un conseil de révision où, au moins, je n'aurais pas été seule à être nue devant ces médecins ! Et quel sera leur verdict quand ils verront que j'ai des « attributs » d'homme ? Ils sont capables de dire que je suis « bonne pour le service » !

— Bâtie comme un homme, n'exagérons rien, Dodo... En dehors de tes organes génitaux, tout le reste — et particulièrement tes seins — est féminin : c'est ce qui te sauvera et qui les obligera à te « renvoyer dans tes foyers » selon l'expression consacrée.

— Mais toi, Rara, dis-moi la vérité : comment as-tu fait pour te faire réformer ?

— J'ai passé le conseil de révision, moi !

— Alors « ils » ont bien vu que tu étais un homme ?

— Evidemment ! D'ailleurs je ne suis pas comme toi : je ne le cache pas ! J'en suis fier au contraire... Que je n'aime pas les femelles, à l'exception de celles qui sont un peu spéciales, comme toi, c'est une autre question... Quand je me suis trouvé « à poil » au milieu de tous les autres, je te jure que j'ai mis le paquet pour que les toubibs comprennent bien que j'étais de la pédale ! Ils n'aiment pas ça dans l'armée ! Ils disent que nous y apportons la perturbation...

— Et ils t'ont réformé tout de suite ?

— Ils m'ont « ajourné » en m'informant qu'il faudrait me représenter

devant une autre commission : ce qui a eu lieu un mois plus tard. Mais, entre-temps, j'avais fait agir cet ami du ministère que j'ai été revoir hier pour toi. Grâce à lui, quand je suis repassé devant de nouveaux médecins, ça n'a plus été qu'une formalité. On m'a remis ensuite un papier officiel — portant deux beaux cachets et une signature illisible — dans lequel il était spécifié, noir sur blanc, que, n'étant pas « apte au service », j'étais définitivement réformé.

— Je comprends que ça se soit arrangé ainsi pour toi, mais mon cas est complètement différent.

— Comment cela ? Tu ne vas tout de même pas me dire que tu es plus « homme » que moi ?

— Je ne suis pas « plus homme » puisque je me sens femme !

— Alors, raison de plus ! Et même s'ils voulaient te jouer un mauvais tour en te déclarant « apte », ils ne pourraient pas t'affecter à une unité éventuellement combattante, ni même à un service où il n'y aurait que des hommes : ce serait pour le coup qu'il y aurait de la perturbation ! Tu as vu l'effet que tu as produit quand tu as traversé la cour de la caserne ? On pourrait tout au plus t'incorporer dans les A.F.A.T....

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Les Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre... Ce sont des femmes, des vraies, portant de charmants uniformes et de petits calots posés crânement sur le coin de l'oreille. Elles sont employées dans les bureaux ou à l'intendance à titre de secrétaires, de femmes-chauffeurs, d'hôtesse dans des cantines ou aux « foyers du soldat »... Elles ont beaucoup de succès, tu sais ! Particulièrement auprès des colonels...

— Tu me vois là-dedans ?

— Pourquoi pas ? Ces femmes-là ne se plaignent pas de leur sort ! Et c'est quand même mieux que d'être femme-contractuel ! Ça t'irait très bien, l'uniforme ! Je crois aussi que ça ne déplairait pas tellement à ta mère : n'avait-elle pas envisagé pour toi, à un moment, la profession d'hôtesse de l'air ?

— Rara, je suis très inquiète...

— Grande bête, tu ne comprends pas que je blague ?

— H ne faut pas blaguer avec ces choses-là... S'il me fallait tout révéler de moi devant une commission militaire, je mourrais de honte ! D'ailleurs je ne m'y présenterai jamais !

— Dans ce cas, tu seras considéré comme déserteur.

— C'est ridicule et ça m'est égal ! S'il le faut, je m'enfuirai à l'étranger... ou je me tuerai !

— Ne dis pas de bêtises, Dodo.

Il la regarda et, voyant qu'elle était au bord de la crise de nerfs, il reprit avec douceur :

— Je t'en supplie, mon petit, conserve ton sang-froid et tout se passera bien.

— Je n'en suis pas certaine parce qu'il y a une chose terrible, Rara, dont je ne parle jamais, pas même à ma mère : mon sexe. C'est un redoutable handicap pour moi et, au fur et à mesure que je continuerai à me féminiser, il me gênera de plus en plus ! Je ne peux plus me voir telle que je suis actuellement ! J'ai honte... J'en arrive à ne plus savoir ce que je suis : femme ou homme.

— Tu es femme, Dodo ! Tout ce qu'il y a de plus femme...

— C'est toi qui le dis, parce que tu es mon ami, mais les autres, qu'est-ce qu'ils pensent ?

— Ils pensent tous comme moi. D'abord ils ne savent pas !

— Crois-tu qu'ils ne s'en doutent pas ?

— Je défie qui que ce soit, te croisant dans la rue maintenant, de même soupçonner la vérité.

— Et tous ceux qui me voient à *La Grande Sandrine* ?

— Ceux-là, c'est différent : ils ne vont là, justement, que parce qu'ils savent que les belles créatures qui défilent sur la scène ont toutes des garçons. Ce sont des initiés : ils ne comptent pas !

— Et lorsqu'ils me font la cour après la représentation, quand ils me font parvenir des billets doux jusque dans la loge d'artistes, qu'est-ce qu'ils pensent de moi ?

— Que tu es la plus merveilleuse...

— Ils pensent que je suis exactement comme toutes les Marlène, les Ketty et les autres ! Ce ne sont que des vicieux et pas vraiment des hommes aimant, ou simplement admirant la femme que je suis ! Le drame, c'est que, si je voulais leur prouver que je suis « femme », je ne le pourrais pas à cause de ce que tu sais ! Rara, je suis désespérée !

— Allons, allons... C'est ton passage à la caserne qui t'a donné ces idées noires ?

— Il y a longtemps que je les ai... Seulement je les ai gardées pour moi toute seule jusqu'à aujourd'hui... Il faut croire que cette convocation, apportée par un gendarme, a tout fait remonter à la surface : je n'ai plus la force de cacher cette angoisse qui me ronge...

- C'est pourquoi tu me demandes de la partager avec toi à partir de maintenant ? Tu as raison, Dodo : à qui pourrais-tu te confier ? Quand on est deux à porter un fardeau, il s'allège : je suis ton ami... Mais avec ta mère, tu ne parles jamais de... ça ?

— Que veux-tu que je lui dise ? Tu la connais... Plus les années passent et plus je me rends compte qu'elle raisonne parfois comme une enfant de cinq ans... Pour elle, il n'y a plus de problème[^] en ce qui me concerne : elle estime — et elle en est même persuadée ! — que je suis une femme, que je n'ai même toujours été que cela ! Ça peut paraître incroyable, ou fou, ce que je te dis, mais c'est cependant vrai... Depuis qu'elle me voit belle, élégante, applaudie, et qu'elle-même n'a plus de soucis matériels, elle vit dans une sorte de halo ou dans les nuages... Elle est convaincue que ça durera toujours ainsi et c'est la raison pour laquelle elle ne se préoccupe même pas du lendemain ! Elle est heureuse... Elle se contente d'être la maman de la belle Dominique... Je crois qu'elle est persuadée aussi qu'un jour viendra où je trouverai un mari ! Elle ne se rend absolument plus compte de la réalité.

— Elle ne te pose jamais de questions sur... ton état sexuel ?

— Jamais ! Pour elle tout va bien du moment que je ne me plains pas.

— Ma pauvre Dodo...

— Tu viens de me donner la seule appellation qui me convienne.

Le lendemain après-midi, Dominique était introduite dans le cabinet de son médecin. Le matin même, elle lui avait téléphoné, demandant à être reçue le plus tôt possible. C'était elle qui l'avait voulu : ni sa mère ni l'ami Rara n'étaient au courant.

— Toute seule, Dominique ?

— Oui, docteur.

— Mme Perrin est toujours en bonne santé ?

— Elle se porte de mieux en mieux... C'est moi qui ne me sens pas très bien.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Il ne s'agit pas d'un mal physique. Ce serait plutôt le moral...

— Le moral ? Vous ne vous êtes pas querellée avec votre maman au

moins ?

— Nous nous entendons parfaitement.

— Le contraire m'aurait étonné : la dernière fois où vous êtes venue me voir avec Mme Perrin, il y a trois mois, vous paraissiez être l'une et l'autre très heureuses. Ça marche toujours bien pour vous à *La Grande Sandrine* ?

— C'est un triomphe !

— Bravo ! Vous savez, mon enfant, que grâce à votre courage et à votre bon cœur, vous avez réussi ce miracle rare auquel n'arrivent que très peu d'enfants : transformer la vie de leur maman. Son atelier de couture ne lui manque pas trop ?

— Je n'en ai pas l'impression.

— Et cette voiture, vous l'avez achetée ?

— Elle est devant votre porte.

— Félicitations... En somme, tout devrait bien aller ! Alors, qu'est-ce qui cloche ?

— Peut-être vous souvenez-vous, docteur, de m'avoir répondu, ici même, dans ce cabinet, alors que je venais d'avoir dix-huit ans et que je vous avais montré mon sexe en vous disant que rien n'avait changé malgré le traitement d'hormones que vous me faisiez suivre depuis trois années déjà : C'est là un dernier problème qui ne pourra être résolu qu'un peu plus tard, mais je vous promets qu'il le sera... Ce furent vos propres paroles : elles sont restées gravées dans ma mémoire et, depuis, je crois bien me les être répétées mille fois ! Pour moi, elles ont constitué une sorte de baume pour mes inquiétudes. Elles m'ont aidée à tenir et sans doute aussi à progresser dans la voie que j'ai choisie... Et pourtant, plus d'une fois j'ai failli flancher !

— Il n'y avait aucune raison... En admettant même que vous ayez, comme vous le dites, « flanché », que se serait-il passé ?

— Je ne sais pas, docteur, parce qu'à ces moments-là je pensais toujours à me supprimer.

— Vous n'avez pas le droit de le faire et c'est stupide, quand on a votre âge et quand on est aussi belle que vous, d'avoir de pareilles idées ! Avez-vous toujours confiance en moi, Dominique ?

— Je me souviens aussi que, voyant que je n'étais pas très convaincue par votre promesse qu'un jour viendrait où le plus grave de mes problèmes serait résolu, vous m'aviez posé la même question... Il faut

croire que j'ai eu confiance puisque — bien qu'étant venue vous voir régulièrement ici depuis cette date — j'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour vous reparler de mon sexe. J'ai voulu aussi être majeure pour avoir le droit de décider seule. Il y a trois ans, je dépendais de ma mère. Maintenant, c'est elle qui dépend de moi puisque je la fais vivre : elle n'a donc plus rien à dire.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci, docteur : je veux être débarrassée de ce sexe masculin.

Cela avait été dit avec calme.

— Simplement ?

— Oui. Depuis deux années que je travaille à *La Grande Sandrine*, j'y ai vu passer des artistes comme moi qui se sont fait opérer.

— Vous n'allez pas me dire qu'ils sont tous comme cela dans ce cabaret ?

— Quelques-uns seulement... En général, ce sont des artistes qui restent seulement quelques jours parce qu'elles ont atteint la classe internationale et qu'elles sont beaucoup mieux payées en Allemagne ou en Suisse. Mais toutes m'ont paru très heureuses, infiniment plus que ceux qui ont conservé leur sexe.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Certaine. « Elles » seules se sentent complètement « femmes », pas les autres ! Je suis même devenue très amie avec une Yougoslave qui se fait appeler Olympe. C'est un phénomène vocal. Elle s'est fait opérer, dans une clinique de Casablanca que vous devez connaître au moins de nom, docteur ?

— J'en ai entendu parler. Ceux qui s'y sont fait « soigner » en disent le plus grand bien.

— Ça ne m'étonne pas : si vous voyiez comme c'est bien fait pour Olympe ! Une vraie femme...

— Dites-moi, Dominique, vous avez déjà vu beaucoup de vraies femmes ?

Elle rougit avant de répondre :

— Quelques-unes...

— Où cela ?

Il n'y eut pas de réponse. Comment aurait-elle pu avouer au médecin qu'un après-midi Rara l'avait emmenée dans la maison de couture où il travaillait pour lui montrer de nouveaux modèles de collection ? Et là, les mannequins, croyant qu'elle était une femme, n'avaient pas hésité, en se changeant, à se déshabiller en sa présence dans la cabine. Et elle avait vu... Elle avait compris que c'était ainsi qu'elle voulait être, pas autrement. Depuis, la vision de la féminité totale l'avait hantée. Ensuite, il y avait eu Olympe qui, après lui avoir fait admirer ce qu'elle croyait être une réussite, avait dit :

— Pourquoi ne te fais-tu pas opérer, toi aussi ? Quand on est aussi femme que toi, on n'a pas le droit d'hésiter : on va jusqu'au bout ! Tu ne vas quand même pas rester toute ta vie comme tous ces imbéciles qui sont ici et qui ne savent plus eux-mêmes où ils en sont ? Eux, ce sont des fumistes qui ne font que singer la femme pour gagner leur bifteck... Mais toi, tu es une sincère...

Alors, pourquoi attendre ? Montre-moi ton sexe. Dominique avait obéi.

— Tu n'as rien à perdre en le supprimant, avait dit la Yougoslave, après avoir palpé. Tu es exactement comme j'étais : tu n'as aucune chance de devenir un homme véritable ! Tant que tu auras ça, tu continueras à faire des complexes comme j'en ai eu. La seule chose qui compte c'est de se sentir bien dans sa peau et tu ne l'as encore jamais été.

Le docteur, qui n'avait pas cessé d'observer Dominique, répéta :

— Où cela ? Vous n'allez pas me dire que vous avez connu le désir de prendre une femme ?

— Oh non, docteur ! Je sais seulement comment la femme est faite : je voudrais lui ressembler...

— Le contraire m'aurait étonné parce que normalement le traitement que vous suivez depuis déjà sept années doit vous avoir enlevé tout désir viril... Puisque vous êtes là, déshabillez-vous : je vais vous examiner à nouveau.

Comme Olympe « la » Yougoslave, mais avec infiniment plus d'attention, le médecin palpa les testicules et la verge. Il ne fit aucun commentaire, se bornant à dire :

— Vous pouvez vous rhabiller. Quand ce fut fait, elle demanda :

— Alors, docteur ?

— Il faut attendre encore.

— C'est impossible, docteur ! Pour moi ce supplice n'a que trop duré !

— Ce que vous me demandez est très délicat, Dominique. Je dois réfléchir... Vous aussi d'ailleurs : c'est là une décision sérieuse qui ne peut pas être prise à la légère... Peut-être ne serez-vous plus dans les mêmes dispositions d'ici quelque temps. Rien ne presse...

— Je suis décidée ! Et, si vous refusez de m'aider, je m'adresserai à quelqu'un d'autre... Je le regretterai d'ailleurs parce que j'ai pour vous la plus grande estime et je vous aime bien.

— Moi aussi, mon petit. C'est pourquoi, je vous redis qu'il faut patienter... Pouvez-vous me faire une promesse en échange de celle-ci : je vous jure, sur mon honneur de praticien, que si vous n'avez pas changé d'avis dans six mois, je m'occuperai très sérieusement de vous...

— Vous m'opérerez ?

— Je ne suis pas chirurgien et, même si je l'étais, jamais je ne me risquerais dans une pareille aventure !

— Mais ce n'est pas une aventure, docteur ! Il y a déjà tellement de garçons qui se sont fait transformer !

— C'est possible, seulement il reste à savoir dans quelles conditions et comment c'a été fait ! Il faut un remarquable chirurgien et pas un boucher. Contrairement à ce que vous pensez et à ce que vous a peut-être laissé entendre cette Olympe, ce n'est pas une petite intervention... Vous a-t-elle parlé de l'opération elle-même ?

— Non. Elle m'a simplement dit qu'elle était restée deux mois en clinique.

— C'est un minimum... Je vous conseille pourtant de lui demander comment ça se passe... Après l'avoir écoutée, peut-être hésiterez-vous.

— Assez, docteur ! Je vous en prie, taisez-vous ! Ne me dites rien ! Je ne veux pas savoir... Ce que je veux c'est être femme.

— Très bien. Le principe de la majorité n'est-il pas de laisser à un individu le droit de disposer de lui-même ? Continuez à prendre régulièrement vos hormones à la cadence que je vous ai indiquée au cours de votre visite précédente et revenez me voir dans six mois... Jusque-là pas de sottises ! C'est promis ?

— C'est promis... Docteur, il y a autre chose...

— Qu'est-ce que vous allez encore m'annoncer ?

— D'ici à un mois, je vais être obligée de passer devant une commission médicale militaire.

— Pour le service ? C'est normal.

— Jamais je n'oserai y aller.

— On devrait pouvoir vous éviter cette corvée... Vous avez reçu une convocation ?

— Je sais depuis hier qu'elle doit arriver.

— Dès que vous l'aurez, vous me la transmettez et j'adresserai à ces messieurs une lettre circonstanciée. J'y expliquerai les raisons pour lesquelles j'estime, moi votre médecin traitant qui vous suit et vous connaît depuis des années, qu'il ne saurait être question que l'on vous appelle sous les drapeaux. Ils ont bien assez de gens à l'armée dont ils ne savent que faire pour s'encombrer d'individus à la morphologie des plus incertaines ! Ne vous inquiétez pas : ça devrait s'arranger très vite. Vous n'avez plus rien à me demander ?

— Plus rien, docteur.

— Eh bien, moi j'ai quelque chose à vous dire. Depuis longtemps d'ailleurs j'en avais l'intention, mais je me devais d'attendre que vous ayez atteint votre majorité... Voilà : je tiens essentiellement à ce que vous vous mettiez bien dans la tête, une fois pour toutes, que si j'ai consenti à vous soigner il y a sept ans, lorsque votre mère vous a amenée ici, ce n'est pas seulement pour lui faire plaisir, ni pour toucher des honoraires. Dès que je vous ai vue, et examinée, j'ai compris que ce serait une folie, et peut-être même une sorte de crime, de ne pas vous amener, par des voies médicales lentes mais sûres, à votre véritable état physiologique qui ne pouvait être, à mon avis, que celui d'une femme. Quand je vous vois et quand je vous écoute aujourd'hui, j'ai la certitude absolue de n'avoir pas commis d'erreur. Si, dans l'état où vous étiez déjà à quinze ans — et il ne faut incriminer ici personne, je pèse mes mots ! — on ne vous avait pas appliqué le traitement, vous seriez devenue très vite un authentique détraqué, une sorte de monstre hybride qui n'aurait été ni garçon ni fille, mais une créature pitoyable et infiniment malheureuse.

« Il n'y a rien de pire pour un être ayant la pleine conscience de sa personnalité, que de ne pas parvenir à la trouver ! Aujourd'hui, que vous le vouliez ou non et même si vous décidiez de conserver votre sexe, vous ne pourrez plus jamais vous libérer de votre féminité psychique. Conclusion : nous avons bien fait d'opter pour cette ligne et de la suivre. Si vous continuez à m'écouter au lieu de vous fier à des ragots de gens non qualifiés, nous atteindrons bientôt à ce qui sera pour vous une sorte de perfection. C'est la raison pour laquelle il vous fait faire encore preuve d'un peu de patience. Nous nous comprenons ?

— Oui, docteur. Je vous remercie. J'ai dû vous paraître tellement stupide tout à l'heure.

— Non. C'était le côté féminin qui s'énervait en vous...

Six semaines plus tard, Dominique Perrin recevait, apportée par un autre gendarme, une lettre officielle l'informant qu'elle était

définitivement réformée. L'intervention de « l'ami » du ministère, épaulée par la lettre explicative du médecin, avait fait merveille. Par ce geste, la République prouvait qu'elle ne tenait nullement à compter parmi ses effectifs militaires un soldat blond aux cheveux très longs et à la poitrine insolente. Quand elle apprit la nouvelle, Dominique aurait volontiers embrassé le gendarme et même pavoisé.

La vie des locataires de l'appartement des Batignolles et de la vedette de *La Grande Sandrine* reprit son train-train. La seule chose qui se modifia peu à peu fut le compte en banque de Dominique : il ne cessa plus d'augmenter. Et un soir, au cabaret, après le spectacle, un événement se produisit, indiquant que — si elle le voulait vraiment — ce compte encore relativement modeste pourrait s'accroître dans des proportions que madame-mère n'aurait jamais pu soupçonner.

Patrick fut à l'origine de l'affaire. Alors que selon le rite imposé à son établissement, les artistes étaient en train de se préparer minutieusement dans la loge avant d'aller briller à tour de rôle sur la scène, il dit à Domino qui était déjà prête :

— Viens : j'ai quelque chose d'intéressant à te dire...

Quand ils furent dans l'étroit passage conduisant de la loge à la scène et qui servait pratiquement de « coulisses », il lui confia à voix suffisamment basse pour qu'elle fût seule à l'entendre :

— Il y a dans la salle quelqu'un qui n'a jamais été un habitué de *La Grande Sandrine* et qui pourtant y revient pour la cinquième soirée consécutive. La première fois, ce très important personnage était accompagné de deux amis qui, eux, sont des clients de longue date et qui m'ont fait savoir qui il était... Les trois soirs qui ont suivi, il est venu seul comme cette nuit. Je me demandais pourquoi ce monsieur — car c'en est un, authentique — semblait faire brusquement preuve d'un tel engouement pour mon petit spectacle, d'autant plus qu'il n'a pas du tout la réputation d'être très porté sur les mâles... Je n'ai eu la révélation de ce mystère que cet après-midi par un appel téléphonique de l'un des deux amis du premier soir qui m'a confié que « le » monsieur était véritablement fasciné par toi. Il paraîtrait même que, depuis cinq jours, il n'en dormirait plus ! Mais, comme il est aussi bien élevé que discret, il a prié l'ami de me faire demander si tu acceptais de souper avec lui ce soir à l'issue de la représentation.

— Pourquoi fait-il tant d'histoires et use-t-il de voies aussi détournées pour me demander de faire ce qui m'arrive tous les soirs ? S'il a vraiment été là ces derniers jours, il a bien vu que je prenais un verre avec les clients qui m'invitaient ! Alors, que ce soit lui ou un autre, ça m'est égal du moment qu'il n'oublie pas, avant de partir, mon petit

cadeau !

— Ton petit cadeau ? Dodo, tu parles comme une vraie gonzesse de beuglant ! Avec un monsieur pareil il ne s'agira jamais de « petit cadeau »... Ce sera tout ou rien.' Tu « piges » ?

— Pas très bien.

— Petite Domino chérie, c'est l'un des hommes les plus riches du monde ! Ça ne te dit rien, la richesse ?

— Ça me dit sans me dire... Qu'est-ce qu'il fait dans la vie pour être ainsi cousu d'or ?

— Il est banquier.

— Tout s'explique ! Français ?

— Anglais, mais ne t'inquiète pas : il parle notre langue aussi bien que toi. Ce qui est déjà un grand mérite pour un Anglais.

— Physiquement, comment est-il ?

— Pas mal du tout... C'est même ce qui est le plus surprenant chez un homme aussi riche... Bien bâti, le teint légèrement brique sous une chevelure aux reflets argentés, ce pourrait être une doublure du duc de Windsor, en plus grand, plus gai, plus alerte et surtout beaucoup plus jeune !

— Pat, tu fais de lui une description tellement flatteuse que ^je pressens que « l'opération Domino » auprès d'un tel personnage devrait te rapporter quelque bénéfice.

— Elle ne me rapportera rien du tout, à l'exception de ma marge habituelle sur les bouteilles consommées. Mais à toi, par contre, ça pourrait te rapporter la fortune, la vraie, et très vite ! Je n'ai malheureusement pas pu joindre Rara avant de venir ici pour lui annoncer ce qui se passait. S'il l'avait su, il t'aurait certainement téléphoné tout de suite pour te dire que c'était la chance de ta vie. Car Rara le connaît. Le Tout-Paris aussi, comme le Tout-Londres ou le Tout-New York.

— Quel est son nom ?

— William Bennett.

— Je ne déteste pas William...

— L'ami qui m'a téléphoné m'a confié que, dans l'intimité, il adorait qu'on l'appelle Bill... A bon entendre...

- J'aime moins... Je trouve que Bill ça fait valet de chambre !
- Qui sait ? Si tu le mets en extase, peut-être ne demandera-t-il qu'à se jeter à tes pieds pour te servir ?
- Eh bien, c'est d'accord : je ne veux pas te contrarier. Puisque tu parais attacher une telle importance à ce que j'aille à sa table ce soir, je le ferai... Ça meublera toujours la soirée.
- Tu ne m'as pas très bien compris, Dodo. Il ne s'agit pas, ce soir, de t'asseoir ici à sa table, mais de nous quitter, aussitôt après le spectacle, avec mon autorisation et même ma bénédiction, pour aller souper avec lui quelque part dans Paris.
- Si je ne l'ai encore jamais fait depuis seize mois que je travaille chez toi, ce ne sera pas avec lui que je commencerai ! Je veux bien rester ici à boire – ou à lui en donner l'illusion – jusqu'à 2 heures du matin, mais c'est tout ! D'autant plus que je ne le connais pas...
- Ce petit souper serait une excellente occasion pour combler cette lacune.
- Non, Pat. Et si vraiment cet Anglais est, comme tu me l'affirmes, un monsieur, ce serait une erreur de ma part d'accepter aussi vite d'aller souper avec lui.
- C'est un homme d'affaires : ces gens-là sont généralement pressés...
- Raison de plus pour ne pas céder à son premier caprice : plus il m'attendra et mieux cela vaudra ! Et encore faudrait-il qu'il me plût ! Ça, je ne pourrai te le dire que lorsque je l'aurai vu.
- Ce sera facile : vue de la scène, sa table est la deuxième à droite... Il a exigé d'être le plus près possible de sa strip-teaseuse préférée.
- Tu sais que je ne m'occupe jamais de la salle quand je suis sur le plateau, mais uniquement de mon numéro... J'irai à sa table, comme pour tous les autres, quand je serai redevenue « civile ». D'ailleurs, ce soir, je suis en petit tailleur très simple : je n'ai rien de ce qu'il faut sur moi pour aller « souper » en compagnie d'un aussi grand personnage...
- Au fond, tu es peut-être dans le vrai... Mais montre-toi quand même gentille avec lui.
- Ne le suis-je pas avec tout le monde ? Et je le redis : je le jugerai au montant du billet qu'il me glissera dans la main en remerciement de ma « gracieuse » présence-La représentation terminée, en arrivant à la table de William Bennett, Dominique fut agréablement surprise. C'était vrai ce qu'avait dit Pat : il était plutôt bien de sa personne, le banquier ! Il avait surtout « ces tempes grisonnantes » dont – elle aurait été bien

incapable de dire pourquoi ! — la fille de Jeanne Perrin avait paré depuis des années tous les princes charmants qui avaient hanté ses rêves...Le seul petit reproche qu'elle aurait pu lui faire était la couleur brique de la peau du visage : elle l'eût préférée moins rougeaude et nettement plus brune. Mais cela pourrait peut-être s'arranger. N'étais-ce pas, après tout, qu'une question de bronzage ? De plus, l'homme était sympathique. Pat n'avait pas exagéré en disant que c'était un monsieur. Sans être exactement le type d'individu qui lui plaisait, c'était un personnage auquel on devait pouvoir faire confiance. Tout de suite, il sut mettre son invitée à l'aise :

— Je suis désolé que vous ne puissiez pas souper avec moi ce soir, mais j'espère que ce sera pour une autre fois.

— Ce soir, je dois rentrer chez ma mère qui m'attend.

— Vous vivez avec elle ? C'est très bien... En tout cas, je vous sais gré d'avoir accepté de prendre ce drink de l'amitié avec moi... Charmante Domino, permettez-moi de vous appeler ainsi, je vous trouve véritablement éblouissante ! Dès la première minute où je vous ai vue, vous avez fait ma conquête comme vous avez dû faire, d'ailleurs, celle de tous ceux qui vous ont applaudi... Accepteriez-vous de souper avec moi un autre jour ? Demain ? Après-demain ? Dans huit jours ?

— Vous au moins vous avez de la suite dans les idées !

— On dit que nous autres. Anglais, nous sommes assez obstinés... Alors, c'est oui ?

— Disons... après-demain.

— Cela vous amuserait-il d'aller chez Maxim's ?

— Pourquoi pas ? Il y a un commencement à tout... Il faudra sans doute que je sois très habillée ?

— Je n'ai aucune inquiétude sur ce point : vous serez toujours et partout la plus jolie et la plus élégante-La conversation continua sur ce ton poli et ampoulé, qui parut à Dominique avoir un charme rare et un peu désuet. Quand ils se quittèrent, ce fut après un baisemain qui la combla d'aise. Elle adorait ce geste du baisemain, qui oblige l'homme à s'incliner devant une femme dans une attitude de respect.

Pat l'attendait dans la loge en achevant sa mutation quotidienne de star empanachée en petit homme à col roulé :

— N'est-ce pas qu'il est charmant ?

— Il est bien élevé, ce qui ne gâte rien.

— Combien t'a-t-il donné ?

— Rien !

— Ce n'est pas possible ?

— Sans doute n'y a-t-il pas pensé. C'est normal : n'as-tu pas été le premier à me dire que c'était un monsieur ? J'ai la conviction qu'un gentleman ne glisse pas, comme ça, un billet de banque dans la main d'une jeune femme qu'il vient de rencontrer... Ce sont les autres qui agissent ainsi : les mufles...

— Oh ! mademoiselle joue les mijaurées maintenant qu'elle a eu l'honneur d'être conviée à la table d'un milliardaire ! Les mufles ! Ce sont tous ceux qui t'ont aidée chaque nuit depuis que « tu fais la salle », c'est-à-dire « mes » clients, dont tu veux parler ?

— Oui.

— Ah ça ! Dodo, tu deviens folle ?

— Si c'est être folle que de te dire ce qui ne t'a jamais été dit, tu vas bien m'écouter, Pat ! Il n'y a pas un seul de tes soi-disant « clients » qui, chaque fois que je suis venue à une table, ne m'ait fait du genou, caressé les cuisses ou léché la main sous prétexte de l'embrasser ! L'Anglais, lui au moins, a su se conduire en homme du monde : il n'a rien fait de tout cela et, quand il m'a baisé la main, il a su le faire en grand seigneur qui a l'habitude d'être poli ! C'est pourquoi je suis heureuse qu'il ne m'ait pas donné d'argent... Ici, un billet plié en quatre, c'est un signal qui veut dire : à quand le couchage ? Tu sais aussi bien que moi, puisque tu es le confesseur de tes clients, qu'aucun, parmi eux, ne peut se vanter de m'avoir eue ! S'ils savaient la vraie raison : c'est simplement parce que tous, sans exception, me dégoûtent ! C'est aussi pourquoi je commence à en avoir assez de ta sale boîte ! Je ne dis pas que l'Anglais me plaise tout à fait, mais je ne te le cache pas : s'il m'offrait de quitter *La Grande Sandrine* pour mener une vie plus digne, je n'hésiterais pas une seconde !

— Mon Dieu, que j'aime t'entendre parler ainsi. Dodo ! Cela prouve que tu ne seras pas longue avant de souper avec lui...

— Même si j'acceptais, ça ne te regarderait pas !

— Sûrement... mais ça m'enchanterait ! Je me dirais : « Enfin, notre Domino nationale sort de cette léthargie dans laquelle sa digne mère l'a endormie pendant vingt et un ans, pour devenir quelqu'un... Pardon : quelqu'une ! » Je me permets simplement de te rappeler, au cas où tu déciderais de nous quitter, que tu es encore liée à ma maison par ton contrat pendant six mois... Si tu partais brusquement, il

suffirait de payer un dédit... Je suis persuadé que, s'il veut vraiment faire ton bonheur, le richissime William Bennett n'hésitera pas à déposer ce petit cadeau supplémentaire dans ce que nous pourrions appeler ta corbeille de... fiançailles !

— Sais-tu, Pat, quel est le plus grand mufle de ton établissement ? Toi. Bonsoir.

— Bonne nuit quand même ! N'oublie pas que tu passes sur scène demain à 23 h 30... Si ça peut t'inciter à revenir, je suis sûr qu'il sera là !

Une fois de plus, monsieur Patrick s'était montré prophétique. L'Anglais était là, à la deuxième table à droite, tout près de la scène, mais il ne s'y trouvait pas seul : Rara lui tenait compagnie, devisant aimablement avant le lever du rideau. Un Rara qui avait été alerté le matin même par un appel téléphonique de Dominique qui, après lui avoir raconté ce qui s'était passé la veille, lui demandait conseil.

— Ce n'est pas mal du tout pour toi ce qui t'arrive, avait répondu le mentor. Je le connais, ce Bennett : c'est le type même du milliardaire parfait qui ne croit pas que l'argent permet tout... Il offre même l'avantage d'être marié et père de famille : il doit avoir au moins deux enfants... Il possède, dit-on, une somptueuse maison à Londres et un château historique en Ecosse : c'est là qu'il a l'intelligence de laisser sa famille. Ce qui lui permet de venir de temps en temps à Paris pour y faire ses fredaines... Pour toi, ce serait le rêve : beaucoup d'argent et pas tellement de présence ! De plus, il a la réputation d'être très généreux : quand il est mordu, ses cadeaux pieu-vent.

— Mais enfin, Rara, qui aime-t-il en moi à ton avis ? Le garçon ou la femme ?

— La femme, ma chérie, sans aucun doute ! Il n'a pas la réputation d'être homme à hommes... Je suis assez bien placé pour te le dire : je connais au moins trois filles, mannequins dans la couture, auxquelles il a offert des présents royaux... Mais elles étaient stupides ! Chacune avait un minet dont elle ne pouvait pas se débarrasser. Ce qui n'est pas ton cas. Tu vois comme c'est important de ne pas avoir de fil à la patte !

— Tu es vraiment sûr qu'il me considère comme une femme ?

— Sûr... On n'est sûr de rien, chérie ! Mais enfin, je le présume... Dis-toi que même s'il a des doutes — car il n'est pas complètement idiot : il suffit d'avoir été une seule fois à *La Grande Sandrine* pour se faire une petite idée sur la question — il n'essaiera pas de te violer dans les vingt-quatre heures pour savoir ce qu'il en est... C est donc à toi de savoir temporiser en te faisant offrir le plus de cadeaux possible : ce sera toujours ça de pris ! Tu as encore besoin de beaucoup de choses :

spécialement de très belles fourrures ou de bijoux qui ne perdent pas leur valeur et qui constituent le vrai capital d'une jolie femme... De toute façon, je vais m'arranger pour aller ce soir à *La Grande Sandrine* et bavarder avec lui avant que tu ne viennes nous rejoindre à la table. Comme cela, après l'avoir fait parler de toi, j'espère y voir plus clair dans les sentiments qu'il pourrait avoir à ton égard. Après tout, pourquoi ne serait-il pas sincère ?

— Un homme marié ?

— Et alors ? Le sentiment n'a rien à voir avec la légalité. C'est demain que tu soupes avec lui chez Maxim's ?

— Oui.

— Ce qui nous donne vingt-quatre heures de répit pour bien régler ton tir.

— Précisément, Maxim's... Comment vais-je m'habiller ? Je n'ai rien à me mettre.

— Avec toutes les robes que je t'ai déjà fait acheter ? Mais, chérie, tu as une garde-robe de princesse !

— Et pas de fourrure !

— Je vais me faire prêter un vison blanc comme celui du bal... C'est encore ce qui te va le mieux. Je le déposerai chez toi demain vers 19 heures... Mais, fais très attention, quand tu arriveras avec à *La Grande Sandrine*, que les « copines » ne l'essaient pas ! Je ne dis pas qu'elles te le piqueraient mais elles seraient très capables de l'abîmer, ne serait-ce que par jalousie. Il y en a qui sont mauvaises !

— Surtout la Jasmine : elle ne peut pas me piffer !

— Tu n'auras qu'à confier le vison à Pat qui l'enfermera dans son bureau. Avec lui, rien à craindre : c'est un ami...

— Crois-tu ?

— Jusqu'à preuve du contraire, oui. A ce soir.

Quand Dominique entra dans la loge des artistes, il y eut un silence. Et pourtant, à l'exception de Patrick encore dans son bureau directorial, toutes étaient là en train de se préparer : Cristel, Olympe, Marlène, Kitty, Jasmine. Ces pseudo-demoiselles se taisaient, observant Domino qui venait d'arriver devant sa table de maquillage. Là, posé bien en évidence sur la tablette et se reflétant dans la glace murale, un prodigieux bouquet d'orchidées l'attendait, écrasant tout de sa splendeur et déchaînant la haine de ceux, ou de celles, à qui pareil

présent n'avait jamais été fait. Car, de mémoire de pensionnaire de *La Grande Sandrine*, c'était bien la première fois que des fleurs aussi rares et aussi précieuses s'étaient dans la loge. Le bouquet était accompagné d'une petite enveloppe, heureusement cachetée pour éviter les regards indiscrets. Celle qui allait redevenir une fois de plus Domino l'ouvrit. Sur le bristol, sous le nom gravé *WILLIAM BENNETT*, étaient griffonnés quelques mots :

Pardonnez-moi de vous faire adresser cet envoi dans un cabaret. Mais je n'avais pas votre adresse personnelle. J'ose quand même espérer que cela ne vous gênera pas trop. A tout à l'heure.

Le premier soin de Dominique fut de déchirer en menus morceaux la carte de visite pour que personne ne pût connaître le nom de l'expéditeur ni le contenu du texte.

— C'est tout ce que tu en fais ? demanda sa voisine de maquillage, la poétesse Jasmine.

— Une créature aussi fine que toi devrait savoir que les fleurs constituent à elles seules le plus sûr des messages...

Le silence revint, encore plus imprégné de haine. Tout en commençant à se maquiller, elle aussi, Dominique comprit qu'il y aurait désormais, entre elle et les travestis, « des choses » qu'on ne lui pardonnerait jamais. Mais, loin de la peiner, une telle pensée lui donna presque envie de sourire.

Lorsqu'elle rejoignit l'Anglais et Rara dans la salle, elle constata que tout semblait aller pour le mieux puisque les deux amis en étaient déjà à leur deuxième bouteille. Comme toujours, Rara sut se montrer habile :

— Si rien n'a tinté à tes oreilles pendant que tu faisais ton numéro, ce n'est pas notre faute ! Bill et moi, nous n'avons fait que parler de toi... Et si tu savais le plaisir que j'ai eu à retrouver, ici, vraiment par le plus grand des hasards, ce cher ami d'Angleterre ! C'est fou ce que le monde est petit ! Je suis enchanté aussi à l'idée que lui et toi vous êtes devenus des amis. Tu connais ma franchise... Eh bien, j'ai la conviction intime que vous êtes faits l'un pour l'autre ! C'est pourquoi je lève mon verre à ce moment rare qui est peut-être la naissance d'un bonheur futur.

Après un pareil toast, la suite de la conversation ne pouvait qu'être agréable. A l'instant de la séparation, Rara dit encore :

— Je suis certain que ce cher Bill ne t'en voudra pas. Il sait que tu es une fille très sage qui ne se permettrait jamais de prolonger ses soirées

sans l'autorisation de sa maman. Comme tu l'obtiendras pour demain soir, vous aurez tout le temps de faire plus ample connaissance. Maxim's est l'endroit idéal !

Dès qu'il fut seul avec elle, il expliqua :

— Tout s'est bien passé. Tu peux y aller en confiance : c'est un homme qui n'est pas pressé. Et il adore faire la cour à une jolie fille. Alors, profite-en au maximum ! Tu as bien fait de le remercier pour son envoi de fleurs... Mais n'oublie pas un excellent principe que m'a enseigné un mannequin qui savait très bien se débrouiller : quand un homme commence à t'envoyer des cadeaux, ne le remercie pas trop vite ! Il faut lui donner l'impression que tu trouves cela parfaitement normal et que le contraire te surprendrait. Alors l'homme ne cesse plus de se montrer généreux !

— De quoi avez-vous parlé ?

— De toi, bien sûr, mais aussi de ta mère. J'ai particulièrement insisté sur le fait que tu vis exclusivement avec elle. C'est là un point capital qui impressionne toujours favorablement les hommes riches, gens d'un naturel un peu méfiant. Ils sont persuadés que la fortune leur donne le droit d'être les tout premiers dans la vie sentimentale d'une femme. Ce qui va, d'ailleurs, être le cas pour toi. Ils ont une telle hantise des minets ! C'est uniquement pour cela qu'il a laissé tomber les autres filles que J'ai connues dans sa vie. Pour lui, une maman, c'est beaucoup plus rassurant... Ah ! Une excellente nouvelle pour toi : pendant que nous t'attendions, il m'a confié qu'il aimait beaucoup sa femme et ses enfants.

— En quoi est-ce bien pour moi ?

— Mais, mon petit, cela signifie qu'il ne te demandera jamais de l'épouser ! Etant donné ton état physique, je trouve que c'est plutôt une tranquillité.

— Et s'il me demande un jour de devenir sa maîtresse ?

— N'allons pas trop vite ! Je t'ai dit que c'était un homme qui avait le temps... Avant d'en arriver là, apprend à te faire désirer. Dodo ! Comme toute jeune fille du monde qui se respecte, tu dois lui faire vivre une longue, une très longue période de fiançailles ! Période fructueuse entre toutes qui te permettra, non seulement d'améliorer tes finances, mais de découvrir aussi une foule d'endroits élégants et à la mode — comme Maxim's ou autres — où il t'emmènera uniquement parce qu'il sera très fier et très flatté de s'y faire voir en compagnie d'une créature aussi exquise !

— Mais si pourtant ?...

— Si pourtant ?... Eh bien, comme entre-temps tu auras appris à mieux le connaître, tu sauras le manier ! Et comme, de plus, tu n'es pas sottte, s'il arrivait qu'il te mît... disons « le marché en main », tu te conduiras à son égard exactement comme tu as agi avec moi...

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne te souviens pas ? Le soir de notre premier souper à La Cloche d'Or ? Je t'avais fait moi aussi, à ma manière et selon mes goûts, une sorte de déclaration... Tu as su te montrer assez adroite pour me faire comprendre que je me fourvoyais complètement et que tu ne te donnerais qu'à un homme aimant les femmes. J'ai avalé la pilule... Je me demande d'ailleurs encore si je l'ai vraiment digérée. Mais peu à peu, par ta gentillesse innée, tu es parvenue à ce que ce sentiment, très sincère en moi, se transforme en amitié. Depuis, nous sommes devenus frère et sœur... Au fond, c'est très commode l'amitié : ça fait tout dévier sans faire trop de peine... Tu n'auras qu'à l'utiliser à nouveau avec Bill. Et un jour viendra où il ne te considérera plus que comme une « ancienne » amie : ce qui lui permettra de continuer à te gâter tout en te laissant tranquille.

— Rara, je t'aime pour ton intelligence...

— Moi, Dodo, c'est pour ta féminité !

Le lendemain matin, elle fut réveillée par sa mère. Celle-ci entra dans sa chambre, en disant :

— Chérie, il y a là un livreur d'un grand bijoutier. Il apporte un paquet pour toi. Celui-ci n'est pas gros, mais l'homme affirme qu'il doit te le remettre en main propre pour que tu signes un accusé de réception. Sans doute est-ce quelque chose de valeur ? Tu n'as rien commandé chez un bijoutier ?

— Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué, mais je ne suis pas folle !

En quelques secondes, elle fut dans le vestibule.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, mademoiselle Perrin, répondit l'homme. Peut-être un cadeau ? Je livre pour la maison Cartier.

Le nom magique suffit pour que Dominique signât sans hésitation. Comme les orchidées de la veille, le paquet était accompagné d'une petite enveloppe où se trouvait la même carte de visite sur laquelle étaient inscrits, à la main, ces deux seuls mots : « Bonjour, Domino ! »

L'écrin ouvert laissa étinceler une émeraude.

Cette émeraude — l'épouse de Miguel Gonzalez ne pouvait pas ne pas s'en souvenir — était celle qui avait attiré l'attention de Patrick la veille même au Casino et dont il lui avait parlé au cours de leur entretien de l'après-midi à Bayonne. Mais, contrairement à ce que Patrick avait pensé, ce bijou n'avait pas été offert à Dominique par son mari Miguel, mais par un certain William Bennett... Jamais Pat, lorsqu'il présidait encore aux destinées de *La Grande Sandrine*, n'avait su qu'elle avait reçu alors un tel présent. C'était là un des secrets que sa pensionnaire avait su conserver jalousement.

Quand elle vit l'émeraude, madame-mère crut étouffer de saisissement. Mais, très vite, elle sut retrouver son esprit pratique pour dire :

— Enfin, ma chérie, on commence à te rendre hommage ! C'est d'ailleurs tellement beau qu'on jurerait que c'est faux... Mais, venant d'une maison pareille, cela me surprendrait !

L'émeraude était déjà à l'annulaire gauche de Dominique qui, après l'avoir contemplée en la faisant miroiter, dit doucement :

— C'est vrai qu'on dirait presque une bague de fiançailles...

— Il est... beau ? demanda maman.

— Il est surtout très riche.

— Ce qui arrange beaucoup de choses... Gentil ?

— Mieux que cela : gentleman... Je soupe avec lui ce soir chez Maxim's...

— Chez Maxim's ? Alors c'est sérieux... Il faut te faire très belle !

— Je vais essayer...

— Quelle robe vas-tu mettre ?

— Pas de robe !

— Comment cela ? On dit que c'est très habillé, Maxim's ?

— Justement : je veux qu'on m'y remarque et je pense que ça fera plaisir à Bill...

— Il s'appelle Bill ?

— Dans l'intimité... Ce soir, je mettrai l'ensemble noir, veste et pantalon, que j'ai acheté à la boutique Dior. Et je jetterai négligemment là-dessus, pour faire mon entrée, un vison blanc que Rara va me faire

prêter. Ça fera très chic et très négligé : c'est exactement ce qu'il faut à l'heure actuelle.

— J'ai une idée ! Pourquoi ne porterais-tu pas, accroché à ta veste noire, ce clip que Rara m'a

— Celui que nous avons été reprendre au mont-de-piété ?

— Oui. Il tranchera sur le noir.

— J'ai un peu peur qu'en comparaison de l'émeraude... Car je ne peux pas ne pas la porter ce soir.

— C'est même ton devoir, chérie ! Ça ne jurera pas... Et réfléchis : quand un homme vient de vous offrir un bijou, le premier soir où l'on porte son cadeau il ne faut pas qu'il ait l'impression que l'on n'avait rien d'autre à montrer. Lorsqu'il verra le clip, il se dira : « Tiens, tiens... Elle n'est pas démunie, cette ravissante ! Elle n'attendait pas après moi... » Et il t'en offrira d'autres !

— Maman chérie, tu es affreuse !

— Je pense tellement à ton avenir, mon enfant !

Quand elle sortit, environnée, de *La Grande Sandrine* pour monter dans la Bentley de William Bennett dont un chauffeur stylé s'était précipité pour ouvrir la portière, la reine d'Angleterre n'était même pas digne d'être sa cousine. Elle ressentit la délicieuse impression de flotter sur un nuage qui l'emportait vers les sommets...

Son cavalier avait une très grande allure en smoking. Il existe, comme cela, des hommes, qui ne sont pas toujours des gentlemen, mais qui ont une façon de porter le smoking qui n'appartient qu'à eux et qui fait l'admiration de tous ceux à qui la cravate noire donne une allure de maître d'hôtel.

Maxim's n'est-il pas l'un des hauts lieux de la vie parisienne le plus décrit au monde ? Peut-être fut-ce pourquoi « la débutante » Dominique ne se sentit pas tellement éblouie. Elle, par contre, fit sensation grâce à l'attrait de la nouveauté qu'elle incarnait. Aucun des habitués de l'illustre restaurant n'avait encore vu une aussi étonnante créature. William Bennett jubilait. N'était-ce pas aussi un peu son triomphe à lui que l'on avait cependant vu maintes fois en compagnie des beautés les plus exquises ?

Dominique sut se montrer à la hauteur de son soupirant et de l'établissement, cela aussi bien dans la façon de se tenir à table que dans l'art difficile de la conversation. Les innombrables lectures imposées par maman, les conseils de Rara et les leçons de monsieur

Patrick se révélèrent profitables.

A un moment, emporté par l'enthousiasme de la nuit, l'Anglais demanda :

— Puis-je savoir pourquoi vous avez préféré à votre prénom charmant celui de Domino pour faire votre numéro ?

— Et vous, pouvez-vous me dire pourquoi vous préférez que l'on vous appelle Bill ?

Ce fut la première fois où elle prononça le diminutif. L'homme en fut extasié et dit :

— Vous m'appellerez comme cela désormais ?

— Toujours, Bill...

Les choses allaient bon train. On ne parla pas du tout du passé, un peu de l'avenir et beaucoup de maman « dont la santé précaire donnait de sérieux soucis à sa fille ». Si Dominique avait dit que sa mère était bâtie comme un roc, ses mérites à elle eussent été moins grands.

Après Maxim's, on alla chez Castel, mais on n'y dansa pas, Dominique ayant prétexté qu'il lui suffisait amplement d'avoir fait quelques pas de danse sur la scène pendant son strip-tease. On continua à bavarder. L'homme était cultivé, Dominique beaucoup moins, mais était-il tellement indispensable qu'elle le fût ? Les atouts physiques ne remédient-ils pas aux lacunes de l'esprit ?

A 4 heures du matin seulement, la Bentley s'arrêta devant l'immeuble des Batignolles. Madame-mère, partagée entre la satisfaction de savoir sa progéniture en excellente compagnie et l'anxiété de l'attente, fut soulagée à la vue de la superbe voiture, car elle n'avait pas pu se coucher. Quand Dominique fut auprès d'elle, ses premiers mots d'accueil furent :

— J'ai vu qu'il avait un chauffeur : c'est un monsieur très bien...

— Je n'ai toujours fréquenté que des gens bien.

— Alors Maxim's ? Raconte-moi comment c'est, à moi qui n'y suis jamais allée !

— Peuh ! C'est un restaurant comme un autre-La seule chose qui soit une réussite c'est l'éclairage; il est tellement discret que chaque femme donne l'impression d'être ravissante. Et pourtant ! Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir comme vieilles peaux !

— Dominique, je t'interdis de parler ainsi ! Je te l'ai déjà dit : c'est indigne de toi ! J'ose espérer que tu ne t'es pas exprimée de cette façon

devant ce monsieur ?

— Je ne me souviens plus... Et ça n'a aucune importance : je sais que je ferai de lui ce que je voudrai !

— Il t'a fait sa déclaration ?

— « Sa » déclaration !... Tu retardes, maman ! C'était bon de ton temps, maintenant ça ne se fait plus ! Il n'a pas eu besoin d'utiliser de grands mots pour me faire comprendre que je lui plaisais.

— Et à toi, il te plaît ?

— Oui et non... Je ne peux pas dire que j'ai le coup de foudre, mais enfin, c'est quand même l'homme le plus présentable que j'aie rencontré jusqu'à ce jour... Comme l'a très bien dit Rara, je devrais arriver à en tirer le maximum.

— Chérie, tu as de ces expressions ! Quand on est une jeune fille bien élevée, on ne dit pas cela d'un monsieur comme il faut.

— Qu'est-ce qu'on dit alors ?

— Mille choses sauf cela, surtout devant sa mère ! Par exemple, tu aurais très bien pu dire gentiment : « J'ai l'impression que lui et moi nous avons les mêmes goûts. » J'aurais très bien compris... Maintenant, va te reposer, chérie.

Lorsque Dominique fut dans son lit, maman posa une dernière question avant de l'embrasser. Mais c'était « la » question clef, celle que toute mère attentive, et soucieuse du bonheur rapide de sa fille, aurait posée :

— Quand le revois-tu ?

— Demain soir : il viendra m'applaudir à *La Grande Sandrine*.

— Vous irez souper à nouveau ?

— Non. Il le souhaitait, mais pas moi ! Je ne lui accorderai qu'un souper par semaine. Le reste du temps, s'il veut me voir, il devra faire comme tous les autres : m'attendre à une table du cabaret en faisant marcher les affaires de monsieur Patrick...

— N'as-tu pas peur qu'il se lasse de voir toujours le même spectacle ?

— Il m'a dit que, pour lui, c'était le plus beau spectacle du monde puisque j'en faisais partie.

— Il a dit ça ?

— Oui, maman ! Il a même dit beaucoup d'autres choses et, parmi

elles, celle-ci en particulier dont j'ai bien l'intention de tirer profit :
« Demandez-moi ce que vous voudrez, vous l'aurez ! »

— Il t'a déjà offert une émeraude, chérie...

— Maintenant je veux un rubis.

— Tu ne préférerais pas un diamant ?

— Non. Le diamant, je le réserve pour celui qui sera mon mari.

— Ton ?... Ah, bien !

En repensant à ce qu'elle avait dit ce soir-là à sa mère, Mme Gonzalez ne put s'empêcher de faire une grimace : ce diamant qu'elle avait tant attendu et qui, dans ses rêves de « jeune fille », avait toujours été une sorte de symbole de l'hymen, Miguel le lui avait passé au doigt le jour où, eux, s'étaient fiancés pour de bon. Et maintenant elle ne l'avait plus ! Elle eût préféré de beaucoup donner à Patrick l'émeraude offerte par William Bennett.

En deux mois, les cadeaux de l'Anglais affluèrent, tous plus somptueux les uns que les autres. A un manteau de vison sauvage succéda un collier de perles; au collier un manteau de panthère de Somalie; à la panthère de merveilleux pendentifs dont les rubis taillés en forme de poire constituaient de surprenantes boucles d'oreilles; aux rubis un manteau de zibeline... Tout cela sans compter les étoles, les manteaux trois-quarts, d'innombrables robes ou ensembles dont une bonne partie fut achetée chez Marcel et Armand, la maison où travaillait Rara. N'était-il pas juste, après tout ce qu'il avait fait pour elle, que Dominique l'aidât à son tour ? Un Rara reconnaissant qui ne cessait de dire à celle qui était en train de devenir l'une de ses meilleures clientes :

— Tu es vraiment la plus chic des filles !

Un Rara un peu inquiet aussi qui demandait :

— Mais, en échange de tout cela, il n'a encore rien exigé ?

— Rien !

— Vous vous êtes quand même embrassés ?

— Une seule fois, un soir, dans le fond de la Bentley pendant qu'il me ramenait chez ma mère... Mais ce fut très rapide parce que le chauffeur pouvait nous voir dans le rétroviseur.

— Quel effet ça t'a fait ?

— Aucun !

- Et à lui ?
- Comment cela ?
- Il ne t'a rien dit après ?
- Si : que j'avais la peau très douce.
- C'est tout ?
- Oui.
- Tu ne m'en voudras pas de ce que je vais te dire, mais je trouve que la façon dont ce bonhomme se conduit avec toi est assez bizarre... Je ne le comprends pas : ça ne correspond pas du tout à l'idée que je ne suis pas le seul à m'être faite de lui... Tout le monde le connaît à Paris comme étant un coureur de jupons... C'est qu'il en a eu des aventures avec des femmes ! Et brusquement, le voilà qui se range en venant te voir tous les soirs chez *Sandrine*, en te sortant chaque semaine dans un endroit en vogue où il semble mettre son point d'honneur à te montrer le plus possible, enfin en t'inondant de cadeaux... Sais-tu que tu en as déjà pour des millions ?
- Je sais...
- Mais alors, que se passe-t-il ? Il ne t'a vraiment pas proposé de ?
- Non. Moi je me suis bornée à suivre tes conseils en me laissant faire la cour. Comme ça ne marche pas trop mal, pourquoi changer de tactique ? Le rêve serait que ça dure pendant des années ! Je deviendrais milliardaire, Rara !
- A ta place je me méfierais du réveil !
- Pourquoi ? Le pire qui pourrait arriver serait qu'il en ait assez de me sortir et de me combler... Avec ce que j'ai déjà reçu de lui, je me ferais une raison.
- Que faudrait-il pour que tu deviennes amoureuse ?
- Que l'on m'aime !
- Peut-être est-ce le cas de Bill ?
- Non. Ce que je vais te dire est assez insensé, mais c'est pourtant vrai : je ne sais même pas s'il me désire ! J'ai l'impression de n'être pour lui qu'une belle potiche qu'il exhibe pour accroître son prestige... Je crois qu'il ne t'a pas menti lorsqu'il t'a dit qu'il adorait sa femme.
- T'a-t-il parlé d'elle et de ses enfants ?
- Jamais.

– C'est de plus en plus étrange.

Trois jours après cette conversation, Dominique arriva un après-midi, affolée, pour retrouver Rara chez Marcel et Armand :

– Ça y est ! Il m'a demandé hier soir de lui accorder un week-end à Deauville. Il voudrait que nous partions vendredi pour revenir le lundi matin. Qu'est-ce que je fais ?

– Que lui as-tu répondu ?

– Que j'allais en parler à ma mère... Ce qu'il ne sait pas, c'est que « ma mère » dans le cas présent, c'est toi... Parce que maman, telle que tu la connais, me dira tout de suite d'accepter ! Rara, je suis très ennuyée !

– Moi aussi. Mais je te conseille de dire oui.

– Réfléchis ! Cela signifie que, pendant trois jours et surtout trois nuits, je vais cohabiter avec lui ! Tu penses bien que je ne suis pas dupe : le week-end, c'est cousu de fil blanc ! Qu'est-ce que je ferai quand le moment... enfin je me comprends... sera arrivé ?

– Eh bien, tu feras l'amour !

– Tu es fou ? L'amour avec lui ? Mais je ne l'ai encore jamais fait avec personne !

– C'est pourquoi il est grand temps de commencer !

– Mais... Je ne pourrai jamais ! Et comment ?

– Comment ? Ma chérie, il existe, heureusement, différentes façons de faire l'amour... Ce qui est important, c'est de pouvoir satisfaire les goûts du partenaire.

– Ne te moque pas de moi, Rara, je t'en supplie !

– Je ne me moque pas... Au contraire, j'ai plutôt l'impression que je t'aide... Ecoute : il faut absolument que tu te déniaises sur certains points. Si tu te sens vraiment aussi « femme » que tu le dis, j'ai l'impression que tu préférerais plutôt faire l'amour comme une femme ?

– Sûr ! Malheureusement, tu sais bien que je ne pourrai pas tant que...

– C'est pourquoi, pendant ce premier week-end, il va te falloir trouver des « trucs » de femme pour le faire patienter sans que ça tourne à la catastrophe... Pourquoi ne lui jouerais-tu pas la comédie que font toutes les femmes qui n'ont pas tellement envie de faire l'amour avec un homme ? Tu ne quittes pas ton cache-sexe, que tu recouvres au besoin d'un slip, en disant que c'est vraiment la guigne, mais que ce

week-end coïncide avec ta période de règles... Les Anglais, c'est connu, sont très prudes sur ces choses-là... Il n'insistera pas.

— Mais si, pendant la nuit, dans la chaleur du lit, il me tâtait et s'apercevait...

— Que tu as un sexe, bien camouflé, mais tout de même un ? Dans ce cas, ce sera la grande explication finale ! Ça ne pourra se terminer que par une rupture ou par un éclat de rire... Mais crois-tu vraiment qu'il ne soupçonne pas la vérité ? Bon sang, c'est à *La Grande Sandrine* qu'il t'a découverte et, depuis le temps qu'il y va tous les soirs pour t'applaudir, à moins que ce ne soit le roi des imbéciles — ce qui est loin d'être le cas ! — il a quand même dû finir par se rendre compte de ce qui s'y passait et de la nature exacte de tous ceux qui s'y exhibent !

— Il sait très bien que ce sont des travestis, mais moi, il est persuadé que j'appartiens au doux sexe !

— Il est vrai que tu as dû te donner tellement de mal pour lui donner cette illusion !

— Je me suis contentée d'être moi-même !

— C'est-à-dire « une femme »... Il ne t'a jamais demandé pourquoi une créature telle que toi était venue s'égarer dans le spectacle d'un pareil établissement ?

— Je lui ai répondu que Patrick faisait exprès d'introduire dans la soirée une vraie femme pour que ceux qui n'aiment pas les travestis y trouvent quand même un numéro à leur goût.

— Et il t'a crue ?

— Je le pense... Tout à l'heure, tu m'as donné un bon conseil : le prétexte des règles. Seulement, ne va-t-il pas s'estimer... lésé ?

— Tu ne le laisseras même pas réfléchir ! Continue, pendant tout ce week-end, à l'étourdir de toute ta féminité et, au besoin, n'hésite pas à lui faire

Quelques faveurs qui lui permettront d'attendre es périodes meilleures.

— Je crains d'être tellement maladroite !

— C'est là un sentiment qui t'honore... Mais rassure-toi : ta maladresse et même ton inexpérience seront peut-être pour ce gaillard, qui n'est pas un enfant de chœur, des sources nouvelles de plaisir ! N'oublie jamais non plus, quand ces moments intimes se présenteront, qu'il a déjà su être si gentil avec toi que tu n'as pas le droit, moralement, de ne

pas te montrer à ton tour un peu compréhensive à son égard.

La maman de Rafaélito se souvenait, horrifiée, de la nuit passée avec l'Anglais dans une chambre de l'*Hôtel Normandy* à Deauville. En quelques minutes, celui qui, depuis des semaines, s'était révélé le plus prévenant et le plus généreux des cavaliers, avait changé radicalement d'attitude. Ce ne fut plus un amoureux presque timide que Dominique trouva dans l'intimité, mais un personnage devenu brutalement sarcastique et même vulgaire dont la colère éclata après qu'elle lui eut fait comprendre qu'étant indisposée elle ne pouvait pas satisfaire ses désirs.

— Ah ça ! Est-ce que « tu » te moques de moi ? Ce fut la première fois aussi qu'il ne le vouvoya pas.

— Me prendrais-tu pour le roi des demeurés ? Sache que les gens ne sont pas plus crédules dans mon pays que dans le tien ! Te figures-tu aussi que je t'ai attendue aussi longtemps pour rien ou simplement par philanthropie ? Je te veux, tu comprends, et je t'aurai !

— Non, Bill, pas ce soir...

— Pas ce soir, ni demain ni après-demain sans doute ? Mademoiselle ne sera probablement « disponible » que le jour où elle rentrera chez sa mère ? Eh bien, ça ne marche pas ! Après tout ce que j'ai fait pour toi, je ne suis pas d'accord ! Quant à tes balivernes, tu les raconteras à d'autres : Domino a ses règles ! On aura tout entendu... Crois-tu aussi que je sois tombé dans le panneau de ta prétendue « féminité » ? Qu'est-ce qu'on va chercher à *La Grande Sandrine*, sinon des invertis ?

— Bill, vous devenez méchant.

— C'est ta faute, petite lope !

— Oh ! Bill...

— Des femmes, je n'en ai pas besoin : ^'en ai connu assez ! Ce que je veux aujourd'hui, c'est un travesti... C'est bien mon droit, non ? Et, comme tu es le plus réussi du genre, c'est toi que j'ai choisi... Tu reconnaitras aussi que jusqu'à présent je ne me suis pas montré bien exigeant : j'ai satisfait tous tes caprices sans rien te demander en échange.

— Tu as été le plus merveilleux des amis. C'est pour cela que je voudrais que ça continue... Notre amitié pourrait être tellement belle.

— Elle ne me suffit pas ! Je veux aussi ton corps... Enlève ce déshabillé et ce slip... Tiens, moi je me mets nu... Qu'est-ce qu'il y a ? On dirait que ça te fait peur ? Tu n'as donc jamais vu un homme nu ? Tu t'es

pourtant regardé toi-même dans une glace, alors ? « Mademoiselle » se réfugie au fond de la pièce telle une vierge effarouchée ? « Mademoiselle » rougit ? « Mademoiselle » aurait-elle l'intention de jouer longtemps cette comédie ridicule ? Déshabille-toi complètement, je l'ordonne !

— Jamais ! -,

— Es-tu fou ?

— Peut-être...

— Je me demande pourquoi tu as accepté de venir en week-end avec moi ?

— Je ne pensais pas que ça se passerait ainsi...

— Qu'est-ce que tu espérais ?

— Que vous sauriez vous montrer doux et compréhensif alors que je viens de découvrir que vous n'êtes qu'une brute, comme les autres ! Ma mère avait rudement raison quand elle me disait que tous les hommes sont des monstres ! Et dire que je ne voulais pas la croire ! J'étais en plein rêve ! Pour moi, il existait sûrement un prince charmant qui viendrait me prendre un jour et voilà où j'en suis : devant un être bestial, un exhibitionniste...

— Quoi ?

— Vous ne pourriez pas faire preuve d'un peu plus de pudeur en cachant tout ça ?

— Toi, tu vas recevoir une bonne correction.

— Cela m'étonnerait !

— Ensuite tu y passeras, je te le jure !

— Si vous essayez, je vous tue !

Elle avait saisi l'un des chandeliers en bronze placés sur la cheminée et le tenait à la main, prête à le lancer ou à s'en servir comme d'une arme, après s'être adossée à la porte donnant sur le couloir. Sa voix, qui n'avait été que douceur jusqu'alors pour parler à son soupirant, retrouva brusquement des accents rauques pour hurler cette fois :

— N'avancez pas ! Sinon j'ouvre la porte et j'appelle au secours dans le couloir... Si c'est un scandale que vous recherchez, vous allez l'avoir !

Décontenancé, l'Anglais s'assit sur le bord du lit en disant, plus calme :

— Toute cette scène dépasse les limites du grotesque... Calme-toi,

Domino.

– Je vous répète que Domino n'existe que sur la scène ! Le reste du temps, je m'appelle Dominique.

– Dominique, j'avoue que je comprends de moins en moins... Tu sais très bien que je ne te veux pas de mal. J'ai envie de toi, c'est tout.

– Vraiment ? Moi je trouve ça horrible !

– Qu'est-ce qui est horrible ?

– Tout chez vous en ce moment : vos yeux, votre bouche, ce sexe surtout ! Et vous croyez que ça peut me séduire ?

– Tu aimes pourtant l'homme ? Toi-même tu me l'as dit...

– Il faut croire que celui que j'aime n'existe pas !

– Je te demandais simplement de te laisser aimer...

– Vous appelez ça de l'amour ? Pour moi, ce n'est que de la bestialité ! Alors, même en sachant que je suis faite comme un homme, vous vouliez faire l'amour avec moi ?

– Oui. C'est ça qui m'attire...

– Vous, un homme marié et père de famille ?

– N'ai-je pas le droit de varier mes menus ?

– Quel repas en perspective ! Mais alors, vous êtes pire qu'un pédéraste qui, lui au moins, a la franchise de ne pas se cacher. Vous jouez les hommes à femmes et vous ne les aimez pas !

– Si, je les aime ! La preuve, c'est que je n'ai jamais fait et ne ferai jamais l'amour avec un garçon qui n'est que garçon... Ce qu'il me faut, c'est un être comme toi qui a des seins, des cuisses, des cheveux, un visage, des mains, des attaches, des chevilles, une peau de femme... Quelqu'un qui soit plus beau que n'importe quelle femme ! Tu l'es, toi ! C'est pour cela que tu me plais.

– Mais nous ne pourrions pas faire l'amour comme vous avez pris l'habitude de le faire avec des femmes !

– Qui te dit que je n'ai pas envie de le faire autrement ? Comme tous ceux qui viennent chercher tes camarades à *La Grande Sandrine* ?

– Aussi insensé que cela puisse vous paraître, moi je ne pourrais pas...

– Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais... ?

– Jamais ! Et je ne le ferai pas ! Le jour où je serai « prise », ce sera

comme une vraie femme !

Il la regarda pendant un long moment avec stupeur. Puis il finit par dire, en mettant son pantalon de pyjama :

— J'ai déjà entendu bien des choses dans ma vie, mais pas ça ! Rassure-toi : puisque ça te répugne tellement, je te laisse... Tu peux remettre ton arme défensive sur la cheminée. Elle m'y paraît plus à sa place... Inutile aussi de rester devant cette porte pour appeler quelqu'un... C'est moi qui vais téléphoner à la réception pour dire que l'on prépare la note. Nous allons rentrer à Paris avec la voiture, et je te déposerai chez toi : tu y seras pour le lever du jour.

— Je vous remercie, mais je vous demande de partir seul. Je préfère rentrer demain par le train.

— Tu n'as donc même plus confiance en moi ? Aurais-tu peur que je ne te viole sur la route ? Même si j'en avais envie, je ne le pourrais pas ; il y aura mon chauffeur ! Un gentleman ne fait pas ces choses en présence de son personnel.

. — Je vous demande de partir. J'ai besoin d'être seule...

— C'est bien, très chère ! répondit-il, redevenant mondain. Il sera fait, comme je vous l'ai souvent dit avant cette regrettable altercation, selon vos désirs... Ce n'est pas dans mes habitudes de contrarier les jolies femmes ! Je téléphone pour qu'on fasse réveiller mon chauffeur.

Pendant qu'il se rhabillait, ils n'échangèrent pas une parole. Elle resta debout, devant la cheminée, à proximité du chandelier. Puis il fit ses valises, également en silence. Une fois prêt, il dit enfin :

— J'espère, malgré tout, que vous ne conserverez pas un trop mauvais souvenir de Deauville. Bien entendu, en descendant je vais donner des instructions à la réception pour que l'on ne vous présente aucune note au moment de votre départ. Vous êtes mon invitée. Je serais enchanté si vous mettiez ce petit séjour à profit pour réfléchir au danger qu'il pourrait y avoir pour vous à continuer à jouer le double jeu assez malsain dans lequel vous paraissez vous complaire... Et je pense que — quelle que soit l'opinion que vous puissiez avoir à l'avenir de moi — vous avez une certaine chance d'être tombée, pour ce que vous m'avez affirmé être votre première « expérience intime », sur un homme qui, en fin de compte, vous plaindra maintenant plus qu'il ne vous désirera.

Après avoir ouvert la porte donnant sur le couloir, il prit lui-même ses deux valises en disant :

— Vous voyez, je ne veux même pas que quelqu'un du personnel

vienne ici à une heure aussi tardive. Cela pourrait lui faire croire que nous nous sommes querellés... Ce qui est important dans la vie, c'est de savoir sauver les apparences. Je dois reconnaître qu'en ce qui concerne votre anatomie, jusqu'à présent vous n'avez pas trop mal réussi ! Alors, essayez de continuer, si vous le pouvez ! Ce n'est pas moi qui vous trahirai... Bonsoir, Domino !

Intentionnellement, il avait prononcé avec force le nom d'artiste.

Dès que la porte se fut refermée, Dominique la verrouilla intérieurement, comme si elle appréhendait le retour de celui dont elle était enfin débarrassée. Puis elle ouvrit toute grande la fenêtre, donnant sur les courts de tennis et plus loin sur la mer, pour respirer. Elle savait très bien qu'elle aurait peu de chances de revoir ce William Bennett, mais cela l'indifférait. Elle se sentait délivrée, ayant la conscience très nette d'avoir frôlé un réel danger. C'était sa faute, celle aussi de Rara qui lui avait conseillé d'aller jusqu'au point crucial de l'aventure, celle de Patrick qui l'avait présentée deux mois plus tôt à ce déséquilibré, celle enfin de sa mère qui lui aurait presque reproché de ne pas aller en week-end. En réalité, elle en voulait à tout le monde et, dans le secret de ses pensées, surtout à elle-même : elle s'était conduite comme une vraie folle. Dès demain, elle repartirait pour Paris. Là, elle prendrait la décision qui s'imposait pour éviter qu'à l'avenir pareille mésaventure se reproduisît. Se refusant à être la victime de son ambiguïté sexuelle, elle irait trouver le médecin et l'obligerait à agir.

En attendant, n'ayant plus qu'à essayer de trouver un peu de repos, elle s'allongea sur son lit, seule. Elle n'avait même pas de poupée.

— C'est encore moi, docteur... Vous ne m'en voulez pas, j'espère, de vous avoir demandé une fois de plus de me recevoir de toute urgence.

— Que vous arrive-t-il ? Je ne pense pas qu'il s'agisse de votre service militaire qui — vous me l'avez dit par téléphone il y a un mois — me paraît être une affaire définitivement classée ?

— Grâce en grande partie à votre intervention. Merci encore mille fois ! Non, il n'y a plus d'inquiétude à avoir de ce côté-là.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Toujours la même chose... Je sais que vous m'aviez demandé de patienter six mois avant de vous en reparler. Deux mois à peine ont passé et c'est déjà pour moi un grand maximum ! Entretemps, il m'est arrivé une chose épouvantable... Telle que vous me voyez, je suis revenue ce matin de Deauville...

Elle relata la nuit qu'elle venait de connaître après avoir vécu ce qu'elle

appelait sa « première grande idylle ». L'ayant laissé parler, il dit :

– Je comprends que ce brusque retour à la réalité, succédant au semblant d'euphorie des semaines qui l'ont précédé, ait pu produire en vous un choc nerveux. Mais enfin, il ne faut pas dramatiser ! Etant donné l'attitude plus qu'amicale que vous avez peut-être eu tort de prendre à son égard, il était assez prévisible qu'un jour viendrait où cet homme vous poserait, si j'ose dire, la question de confiance.

– Il s'est conduit d'une façon abjecte ! Et dire que jusqu'à cette nuit, je l'avais considéré comme un gentleman !

– Ma petite Dominique, un vieil adage prétend que < dans tout homme il y a un cochon qui sommeille »... Il faut croire que celui-ci s'est réveillé ! Après tout, ce monsieur aurait pu se montrer pire : l'important c'est qu'il ait su quand même partir.

– Vous pensez que ça aurait pu aussi se produire avec un autre homme ?

– Avec tout autre homme, Dominique ! Ne retirez jamais de votre esprit l'idée que, pour n'importe quel mâle – qu'il soit attiré par votre féminité ou même par votre côté un peu androgyne – vous êtes infiniment désirable ! Le désir est une impulsion violente qui ne se commande pas... Et n'avez-vous pas tout mis en œuvre, depuis des années, pour le faire naître autour de vous ?

– Je sais que je suis la première coupable. Et c'est pour éviter que ça ne recommence que je veux être opérée : quand je serai enfin complètement femme, je ne ressentirai plus la pénible impression de mentir à ceux auxquels je plais. Et, s'ils me plaisent, je pourrai me donner à eux !

– Quel programme ! Parce que vous voulez qu'ils vous prennent comme ils le font avec une vraie femme ?

– Exactement.

– Excusez-moi de vous poser une question un peu délicate... L'idée d'être prise, disons « autrement », vous répugne donc tant que cela ?

– Elle me fait horreur ! C'est bon pour les pédérastes, pas pour moi !

– Il semble y avoir une telle sincérité en vous que je pense qu'en effet le moment est peut-être venu d'agir. Notez que, depuis votre dernière visite où je vous ai sentie déjà très nerveuse, j'ai continué à réfléchir sur votre cas... Avez-vous, selon mon conseil, posé quelques questions à cette amie Olympe qui s'est déjà fait opérer ?

– Oui, elle m'a dit qu'évidemment elle avait beaucoup souffert

pendant une dizaine de jours après l'opération, mais qu'ensuite sa fierté de s'être vue « femme » avait été telle que très vite la douleur physique s'était estompée pour laisser place à une immense joie ! Elle m'a confié aussi que, contrairement à ce qu'on racontait sur ceux qui s'étaient fait opérer, elle n'avait aucun regret. Je sens que je serai comme elle.

— Acceptons cette prophétie en souhaitant que pour vous aussi ce soit une délivrance ! Vous a-t-elle précisé le coût d'une pareille opération ?

— Quand on la lui a faite, ça coûtait environ un million ancien.

— Ce doit être exact. Seulement, depuis — c'est comme pour toute chose dans notre monde moderne — les prix ont sensiblement augmenté... Je me suis renseigné. Tout dépendra, évidemment, du pays où sera pratiquée l'intervention car il ne saurait être question que ça se fasse en France.

— Pourquoi donc, docteur ?

— Nos lois l'interdisent formellement. La castration y est considérée comme une atteinte grave à la personne humaine.

— Même si l'on est d'accord ?

— Oui.

— Je trouve cela inique ! Ce genre d'opération ne devrait-il pas, au contraire, être favorisé quand l'impérieuse nécessité s'en fait sentir ?

— Vous pensez que c'est votre cas ?

— J'en suis sûre !... Vous venez de prononcer, docteur, le mot « délivrance »... C'est bien cela ! J'ai la conviction qu'une foule d'êtres, comme moi, ont besoin d'être enfin libérés de ce qui est pour eux, depuis leur enfance, la pire des entraves : un sexe inutile ! La loi qui leur interdit ce bonheur est criminelle !

— C'est là, Dominique, un point de vue qui n'a pas encore été admis par notre jurisprudence-Mais ça peut changer ! Nous vivons une époque où il y a tellement de mutations !

— Alors, où peut-on m'opérer, docteur ?

— Je sais qu'il y a quand même deux ou trois chirurgiens français qui s'y sont risqués, cela dans le plus grand secret... Malheureusement, ce ne furent pas de très belles réussites... Tandis qu'en Belgique notamment, en Allemagne et en Suisse, les résultats se sont montrés plus probants... Il y a aussi les Etats-Unis et surtout le Japon, pays où l'opération est devenue tellement courante qu'on y trouve de

nombreux jeunes gens qui sont devenus les plus accueillantes des geishas... Seulement, le Japon est loin et les prix nord-américains si exorbitants que d'anciens G.I. n'hésitent pas à venir se faire opérer en Europe... Le pays qui offre actuellement le minimum de risques et où l'on fait de véritables « chefs-d'œuvre » est le Maroc.

— C'est là qu'Olympe a été opérée : je vous ai dit, docteur, que ce qu'elle m'a montré était merveilleux... Il est impossible d'imaginer qu'elle ait pu être autrement auparavant.

— Pour un observateur courant peut-être, mais je doute qu'un médecin — et particulièrement un gynécologue — puisse s'y tromper ! Il faut pourtant reconnaître que l'apparence extérieure est assez étonnante. Donc, je crois qu'en ce qui vous concerne, il faudrait s'orienter vers le Maroc... Si l'on fait ce choix, il existe cependant un inconvénient sur lequel je me dois de vous mettre en garde. C'est nettement plus onéreux là-bas qu'ailleurs... En Suisse par exemple, pays où se font opérer pas mal d'Italiens — car l'intervention est également interdite dans leur pays comme dans la plupart des pays latins — cela vous coûterait environ vingt mille francs. Tandis qu'au Maroc, ce sera au moins trente mille, plus les frais de voyage, aller et retour, à votre charge... Il vous faudra aussi verser intégralement la somme d'avance.

— Comment sera-ce possible ? Par un envoi fait directement là-bas ?

— Pas du tout ! La direction de la clinique où ça se passe semble préférer une autre monnaie que celle du pays... C'est pourquoi, une fois qu'elle a donné son accord formel sur le principe de l'intervention, elle exige que le paiement soit effectué en Suisse par virement à un compte spécial.

— On ne risque pas d'ennuis avec le Contrôle des changes ?

— Aucun. Comme toute affaire bien organisée actuellement, « les animateurs » du Maroc ont un représentant à Paris dont je pense pouvoir me procurer l'adresse et qui s'occupera de toutes les formalités sans que vous ayez à vous en mêler. La seule chose que vous aurez à faire sera d'apporter chez lui l'argent, en espèces de préférence.

— Mais cet intermédiaire me donnera un reçu ?

— Pas exactement. Pendant quelques jours, il vous faudra faire preuve de confiance : n'est-elle pas d'ailleurs la base même de ce genre d'affaires ? Puisque le client a foi dans celui qui va l'opérer, il se doit de l'avoir aussi dans sa façon de procéder... Après ces quelques jours, dès que la Suisse confirmera que les fonds sont effectivement arrivés à bon port, vous recevrez du Maroc une lettre qui vous tiendra pratiquement

lieu de reçu et dans laquelle il vous sera dit en termes très simples que l'on vous attend là-bas à telle date... A votre arrivée à l'aéroport, une voiture – dont le conducteur aura votre signalement – vous y attendra pour vous mener directement à la clinique.

– Vous me paraissez très bien renseigné, docteur !

– Ne le fallait-il pas pour une aussi gentille cliente que vous ?

– Merci !

– En fonction de tout ce que je viens de vous expliquer, le point important est que vous ayez le nerf de la guerre... L'avez-vous ou pas ?

– J'ai tout ce qu'il faut, docteur... D'abord, j'ai déjà pu mettre, grâce à mon travail d'artiste, pas mal d'argent à la banque et ensuite, même si je voulais laisser cet argent en réserve pour les besoins de ma mère, il me serait très facile de revendre l'un des manteaux de fourrure ou même l'un des bijoux qui m'ont été offerts par ce William Bennett...

– Vous voyez bien que vous aviez tort, en arrivant ici, de l'accabler ! Même s'il ne s'est pas montré tellement chevaleresque à Deauville, il vous aura quand même servi à quelque chose...

– C'est vrai. J'aurais aussi la ressource, si je préférais ne rien vendre, d'avoir recours aux bons offices du mont-de-piété : jusqu'à présent, c'est un établissement qui a plutôt porté bonheur à ma famille.

– Le vieux « clou » de notre jeunesse ! Qui n'y est pas allé quand il avait votre âge, Dominique ? Maintenant que nous sommes assurés de pouvoir satisfaire à la condition primordiale, nous allons préparer votre dossier pièce par pièce...

– Mon dossier ?

– Mais oui : toute intervention chirurgicale un peu importante ne peut être faite qu'après l'établissement d'un dossier médical. Nous allons procéder par ordre et commencer par ce qui demandera le plus de temps à faire : les photographies. Déshabillez-vous...

– On va me photographier nue ?

– Toute nue, Dominique ! Mais n'ayez aucune crainte : l'opérateur connaît déjà votre anatomie par cœur puisque c'est moi ! Vous prendrez exactement les poses que je vous indiquerai pour que nous fixions sur pellicule les morceaux de choix tels que vos seins, le bas-ventre, les fesses et... particulièrement ce qui va être appelé à disparaître... Puis nous compléterons le tout par quelques photos d'ensemble qui montreront à celui qui aura la tâche de vous opérer que votre aimable personne n'a rien à envier à la plus authentique pin-up...

Rassurez-vous encore : quand ce travail préliminaire sera fait, moi seul développerai ici même ces photos dont je conserverai, soigneusement rangé dans un coffre, un exemplaire de chacune : cela pour le cas, assez improbable, où le courrier s'égarerait entre ici et le Maroc. Les autres seront toutes expédiées par mes soins, accompagnées de deux lettres : l'une tapée à la machine et rédigée par moi, l'autre manuscrite et écrite par vous. Dans la mienne, j'expliquerai à mon confrère qu'il me paraît évident, pour des raisons aussi bien physiologiques que psychologiques, que vous ne pouvez plus rester telle que vous êtes et qu'une « légère intervention » serait susceptible de transformer votre existence en vous apportant enfin la joie de vivre à laquelle vous avez droit confirme tout être humain qui se sent malheureux... Cela, bien entendu, sera dit en termes médicaux et voilés que le chirurgien, dont la pratique est grande, saura comprendre en lisant à travers les lignes... Sachant qu'il conservera soigneusement ce document essentiel dans son propre fichier médical, je suis tenu à certaines précautions élémentaires... On ne sait jamais ce qui peut se passer ! Imaginez qu'un jour vienne — ce qui ne me paraît pas être pour tout de suite — où les autorités marocaines lui reprochent, elles aussi, de s'adonner à un certain « genre » de chirurgie !

» Il aura en main des lettres de médecins agréés, tels que moi, qui pourront lui servir de pièces justificatives et qui démontreront, sans aucun doute possible, qu'en pratiquant des interventions aussi spéciales, il a fait preuve, non pas de mercantilisme, mais d'une générosité qui a su se mettre au service de l'humanité souffrante. Sans aller jusqu'à pouvoir dire qu'il est un saint, ceux qui se permettraient de le juger seront bien obligés de reconnaître qu'il a su, d'une certaine manière, se conduire comme une sorte d'apôtre... Et il n'aura pas d'ennuis ! Ce qui serait infiniment regrettable pour tous ceux qui ne demanderont qu'à vous succéder sur la table d'opération pour accéder, eux aussi, à cette sérénité qu'une malformation de la nature les a empêchés de trouver.

— C'est merveilleux, docteur, comme vous avez bien compris « notre » problème ! Au lieu d'être critiqués par les gens qui ne veulent rien savoir, des hommes tels que vous et ce chirurgien devraient être décorés !

— Je crois bien que lui l'a été, mais pas en France !

— Et vous, docteur ?

— Oh, moi ! Je serai suffisamment récompensé, gentille Dominique, le jour où je vous verrai revenir de là-bas auréolée de toute votre féminité triomphante.

— Vous croyez vraiment que, moi aussi, je dois écrire une lettre* ?

— C'est indispensable ! Sans elle, mon confrère ne consentira pas à vous opérer... Il faut que, dans cette lettre, vous ne laissiez parler que votre cœur et votre sensibilité. Vous lui expliquerez — sans donner trop de détails bien entendu — que, depuis des années, vous êtes tellement- malheureuse... ne me l'avez-vous pas laissé entendre au cours de votre précédente visite ?... qu'il vous est arrivé plusieurs fois d'être hantée par l'idée du suicide.

— C'est la vérité, docteur.

— Ma conscience professionnelle m'interdit de vous conseiller le moindre mensonge. Dans votre cas ce serait trop grave. Quand il recevra cette lettre, où se trouvera un aveu aussi désespéré, il ne pourra pas ne pas vous répondre favorablement. Même s'il donne l'impression, en exigeant des honoraires importants, d'être un praticien intéressé, je sais qu'il a la réputation d'être un homme de cœur qui ne prend la décision finale d'opérer que s'il a la conviction profonde d'agir avant tout pour redonner le goût et une raison de vivre à ceux pour qui il constitue le dernier recours... Votre lettre sera donc doublement utile : d'abord pour le convaincre, lui, ensuite pour lui servir de témoignage à décharge si, comme je viens de vous l'expliquer, son activité devenait l'objet d'une enquête. Les termes mêmes que vous y emploierez prouveront que, s'il vous a soulagée, il l'a fait par devoir...

Après un moment de silence qui lui permit de regarder bien en face celui qui venait d'interrompre brusquement sa période oratoire, elle dit :

— Ce doit être un médecin très habile à tous points de vue... N'est-ce pas ce qu'il faut pour qu'il n'y ait aucune suite fâcheuse ? Ma camarade Olympe m'a dit, comme vous, que c'était le meilleur des hommes : je vais donc lui écrire dans le sens que vous venez de m'indiquer.

— Attention ! N'en mettez pas trop... N'oubliez pas que les écrits restent ! Vous prendrez soin de mentionner, bien lisibles en haut de la lettre, vos nom, prénom et adresse. Car c'est à vous qu'il répondra directement, non pas à moi. Mon rapport médical sera simplement joint à l'envoi avec les photographies.

— A quoi pourront bien lui servir ces photos ?

— Il a une telle habitude qu'il verra immédiatement sur documents si vous êtes opérable ou non. Considérez qu'elles équivaudront pour lui à des radios... Et c'est normal : la toute première chose qu'il doit sauvegarder n'est-elle pas votre esthétique ?... Vous m'apporterez, en

même temps que votre lettre, un extrait de naissance ayant moins de trois mois. Cela lui prouvera qu'étant majeure vous n'avez besoin de l'autorisation de personne pour subir cette intervention.

— Et si j'étais... mariée ?

— Voyons, Dominique ! Ne dites pas d'enfantillages... C'est seulement quand l'opération aura été faite que vous pourrez peut-être... J'ai bien dit peut-être... vous marier légalement si l'occasion d'une union sérieuse se présentait pour vous. Dans l'état actuel des choses, ce ne serait pas possible avec l'obligation où vous seriez de présenter un certificat prénuptial !

— Pourquoi avez-vous insisté, docteur, sur le peut-être ?

— Il restera un dernier problème à résoudre, et non des moindres : celui de la modification de votre état civil.

— Pensez-vous que ce sera réalisable ? Olympe m'a confié, il y a quelques jours, que, malgré les innombrables démarches qu'elle avait entreprises, elle n'y était pas encore parvenue et qu'en réalité elle portait toujours pour l'état civil son nom d'homme.

— C'est qu'elle a été mal conseillée... Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était étrangère, yougoslave, je crois ?

— C'est exact.

— Peut-être est-ce là pour elle la vraie difficulté. Vous, vous êtes de nationalité française. Nous vivons heureusement dans un pays de liberté où beaucoup d'arrangements sont possibles... Mais je dois quand même attirer votre attention sur le fait que, depuis quelque temps, on se montre infiniment moins coulant chez nous ! Il y a eu des abus et surtout certains mariages tapageurs, aussi bien à la mairie qu'à l'église, qui ont revêtu un caractère scandaleux... Il est regrettable que des gens, qui ont réussi à trouver une forme de bonheur à laquelle ils semblaient ne jamais pouvoir accéder, n'aient pas su se montrer plus discrets : ils font du tort aux autres... Mais, de toute façon, en ce qui vous concerne, il est encore un peu prématuré de parler d'un tel problème. Il sera résolu comme le reste : chaque chose en son temps ! Pour le moment, nous allons faire les photographies.

La séance de pose fut longue et méthodique. Aucune parcelle de l'anatomie de la patiente n'échappa à la précision de l'objectif. Quand ce fut terminé, elle se rhabilla pendant que le médecin, qui s'était transformé en opérateur, expliquait :

— Je vais les développer moi-même pour éviter toute indiscretion. Vous les verrez mardi lorsque vous m'apporterez la lettre et l'extrait de

naissance.

- Cette lettre, faudra-t-il la mettre dans une enveloppe ?
- Certainement, mais une enveloppe ouverte pour que je puisse la lire et vous dire si elle convient.
- Devrai-je écrire l'adresse sur l'enveloppe ?
- Aucune adresse puisque ce sera joint au dossier complet que j'expédierai moi-même.
- Au Maroc ?
- Oui.
- A quel nom ?
- Vous le saurez bien assez tôt. Supposez — mais j'ai tout lieu de penser que ça ne se produira pas — que votre cas n'intéresse pas mon confrère... Il serait inutile pour vous de connaître son nom puisqu'il nous faudrait envisager de nous adresser à un autre spécialiste habitant dans un autre pays.
- Olympe m'a dit qu'elle pouvait me recommander à ce chirurgien.
- Une telle recommandation serait, à mon avis, une erreur... Il n'y a pas un chirurgien qui ne préfère, avant de prendre une décision, se référer à l'avis d'un médecin plutôt que de se fier à l'une de ses anciennes clientes.
- Alors, puisque je ne sais pas son nom, quelle formule devrai-je employer en commençant ma lettre ?
- Docteur, ça suffira.

Au moment de prendre congé, elle eut une nouvelle hésitation.

- Tout en vous remerciant de ce que vous voulez bien faire pour moi, docteur, je n'ose pas vous poser une dernière question.
- Au point où nous en sommes, mon petit, vous auriez tort de vous gêner ! Je vous écoute.
- A la façon dont vous venez de m'expliquer comment je devais m'y prendre avec ce spécialiste et surtout après vous avoir vu faire toutes ces photographies avec une telle minutie, il m'est difficile de ne pas penser que je ne suis pas la première « cliente » que vous recommandez ainsi à un confrère.
- Vous êtes trop curieuse, Dominique ! Madame votre mère ne vous a donc jamais dit que la curiosité était le plus vilain défaut de la femme ?

Et, si je me laissais aller à certaines confidences, quel rapport aurait ma réponse avec votre propre cas ?

— Elle en aurait un, docteur, capital à mes yeux : oui ou non, ces opérations précédentes ont-elles été des réussites ?

— Celui auquel j'ai pensé pour vous n'a pratiquement jamais connu l'échec.

— Puisque c'est vous qui me le dites, moi aussi j'ai confiance...

— Un dernier conseil : il va de soi que je vous demande le secret le plus absolu sur tout ceci... Personne, à l'exception de vous, de celui auquel vous allez vous adresser et de moi, ne doit être tenu au courant. C'est juré ?

— Oui, docteur... Mais ma mère ?

— J'ai tout lieu de croire que la chère femme serait plutôt satisfaite à l'idée que nous allons achever votre mutation physique. Tout ce qu'elle demande et ce dont elle a toujours rêvé, c'est que vous deveniez complètement « sa » fille ! A mon avis, elle ne fera pas la moindre objection à « nos » projets. Bien au contraire ! Mais il me paraît cependant préférable d'attendre avant de les lui révéler. Il sera toujours temps de lui en parler quelques jours avant votre départ : le seul fait de savoir que vous ne faites que suivre mes conseils la tranquilliserait pleinement... Les gens dont vous devez vous méfier le plus sont les amis... En avez-vous beaucoup ?

— Je n'en connais qu'un véritable...

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Modéliste dans une maison de couture.

— C'est un milieu dans lequel on est très bavard ! Je préfère que vous ne lui disiez rien.

— Je vous le promets.

— Soyez très prudente avec vos camarades de *La Grande Sandrine*. Je vous interdis de prononcer mon nom là-bas, même pour chanter mes louanges !

— Je ne l'ai jamais fait et pourtant ! Je me suis souvent demandé si vous ne vous étiez pas occupé de certaines d'entre elles.

— Si cela peut vous rassurer, je n'en connais pas une... Et je n'y tiens pas ! Celles qui font profession de leur dualité apparente pour s'exhiber ne sont à mes yeux que des perruches ! Et l'on est encore moins discret dans ce milieu que dans celui de la couture ! Pas un mot

surtout à la fameuse *Olympe*. Elle serait tellement contente d'apprendre que vous avez décidé de suivre son exemple qu'elle ne pourrait pas s'empêcher de le raconter aux autres ! Tout le cabaret le saurait : des artistes aux clients en passant par le personnel. Comme Paris est un grand village, ça me reviendrait aux oreilles... Si jamais ça se produisait, je cesserais immédiatement de vous aider.

— Oh, docteur, vous feriez cela ?

— Oui, Dominique.

— Je me tairai ! A mardi.

Le lundi soir, lorsqu'elle revint à *La Grande Sandrine*, elle y fut accueillie par monsieur Patrick qui demanda aussitôt :

— Alors, ce week-end s'est bien passé ?

— On ne peut mieux...

— Sais-tu que je suis assez surpris de te voir de retour parmi nous... Je m'attendais à recevoir de toi une lettre ou même un simple appel téléphonique m'annonçant que tu nous quittais pour vivre ta vie ailleurs.

— Si cela devait m'arriver, je te préviendrais dans les délais prévus par le contrat. Je suis correcte, Pat.

— Et lui, l'a-t-il été ?

— Certainement.

— Il va revenir ce soir ?

— Je n'en suis pas certaine : je crois qu'il devait retourner à Londres.

— Pas possible ? Déjà finie, l'idylle ?... Après tout, je pense que c'est préférable pour toi. Tant que tu peux le faire, cantonne-toi dans les aventures courtes : ce sont les plus profitables ! Une liaison qui dure trop, ça se termine presque toujours mal... Et ne t'inquiète pas : on t'en trouvera d'autres...

— Je n'y tiens pas tellement !

— Déçue à ce point ?

Après la représentation, Rara vint la chercher pour la reconduire chez elle. Selon leur habitude, ils parlèrent dans la voiture de ce qu'ils voulaient garder pour eux-mêmes :

— On m'a fait part chez Marcel et Armand de ton coup de téléphone de ce matin. Malheureusement, avec la préparation de la nouvelle

collection je n'ai pas eu une minute pour te rappeler. C'est pourquoi je suis venu ce soir... D'abord dis-moi comment ça a marché.

— Un désastre !

Et elle lui raconta la nuit de Deauville avec le plus grand calme. Après l'avoir écoutée, il dit :

— C'est curieux : le ton même avec lequel tu viens de me relater ces faits semble indiquer que ça ne t'a pas tellement frappée. Tu me paraissais même assez joyeuse.

— Je le suis !

— Aurais-tu déjà trouvé un remplaçant ?

— Oh, non ! Pour le moment j'ai d'autres soucis en tête... Et c'est parce que j'ai l'impression qu'ils vont bientôt disparaître que je me sens heureuse !

— Quels soucis ?

— Ne m'en veux pas, mon Rara, mais je ne peux pas te les confier pour le moment.

— Tu n'as donc pas confiance en moi ?

— Si... seulement, j'ai donné ma parole que je ne dirais rien à personne, pas même à ma mère !

— Qu'a-t-elle dit, ta mère, quand tu lui as raconté tes mésaventures de Deauville ?

— Je lui ai fait croire, comme à Pat, que tout s'était très bien passé.

— Alors, sincèrement, ces « soucis », tu ne veux pas que je les partage avec toi comme je l'ai fait déjà si souvent ?

— Non, Rara. Je te remercie de ton offre. Mais, cette fois, c'est très important : il s'agit de tout mon avenir...

— Qu'est-ce que tu peux bien manigancer ?

Le lendemain, à l'heure prévue, elle apportait l'extrait de naissance et la lettre. Après avoir lu celle-ci avec beaucoup d'attention, le médecin dit :

— C'est parfait, mon petit. Vous avez su trouver quelques termes émouvants qui ne manqueront pas de produire leur effet sur mon confrère qui n'est, au fond, qu'un grand tendre qui s'ignore... De plus, vous avez eu l'astuce de glisser deux fautes d'orthographe.

- Où cela ? Je ne les ai pas faites exprès, docteur !
- Laissons-les : ça donnera encore plus de sincérité à votre désarroi... Maintenant, regardez ces photos... N'y êtes-vous pas merveilleuse ? Voilà ce que j'appelle des photos de nus réussies ! C'est mieux que dans n'importe quel magazine ! Et, bien que l'on y discerne les moindres détails, elles n'ont rien de pornographique. Mon confrère sera certainement satisfait... Ma lettre à moi aussi est prête, mais il est inutile que vous la lisiez : je n'y emploie que des termes médicaux qui ne vous diraient pas grand-chose... Ainsi votre dossier est constitué : il partira dès demain. Il n'y a plus qu'à attendre.
- Pendant combien de temps ?
- A mon avis, un mois tout au plus.
- Et si c'était un refus ?
- Avec les éléments que nous envoyons là-bas, cela me surprendrait. Mais, en supposant que cela arrive, nous nous adresserons ailleurs...
- Cette attente va me rendre folle !
- Restez calme, sinon madame votre mère et ceux qui vous entourent s'apercevront de quelque chose : il ne le faut pas ! Le meilleur moyen pour vous de ne pas trop y penser est de continuer à faire votre numéro à *La Grande Sandrine* tous les soirs... A ce propos, j'ai précisé dans ma lettre que vous m'aviez assuré être en mesure d'effectuer à l'avance la totalité du règlement. Il n'y a pas de changement ?
- J'ai tout ce qu'il faut, docteur.
- Dites-moi : je pense que vous êtes parvenue à un âge où madame votre mère n'ouvre plus votre courrier ?
- – Je ne reçois pratiquement aucune lettre.
- Raison de plus pour surveiller l'arrivée de celle-ci ! Dès que vous l'aurez, vous me téléphonerez.

Au fur et à mesure que les jours passaient, l'anxiété de Dominique tournait à l'angoisse. Son « travail » au cabaret s'en ressentait. A tel point que Patrick lui demanda un soir :

- Mais qu'est-ce qui t'arrive depuis quelque temps ? Tu n'es plus la même. Dodo : tu bâcles ton strip-tease comme s'il t'ennuyait ! Fais attention : le public n'aime pas ça... Tu risques de décevoir ceux qui reviennent principalement pour toi ! On m'a déjà fait quelques remarques assez désagréables à ce sujet. Qu'y a-t-il ?
- Rien, je t'assure.

— Tu mens... D'ailleurs, tu n'as pas plus de cœur à l'ouvrage quand tu vas dans la salle après le spectacle : c'est à peine si tu réponds à ceux qui t'invitent et, chose plus grave, tu ne les pousses pas à consommer. Ce qui est aussi désastreux pour toi que pour moi ! Tu n'as donc pas remarqué que tes pourcentages sur le bouchon ont beaucoup baissé ? Je suis sûr aussi que les clients te glissent moins de billets en douce.

— C'est vrai, mais ça m'est égal.

— Tu as le cafard ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Moi, je sais pourquoi, Dodo, et surtout depuis quand... Ça a commencé le lundi soir, après ton week-end avec Bill, quand tu t'es aperçue qu'il n'était pas dans la salle... Et comme, depuis, il n'est jamais revenu, ça n'a fait qu'augmenter... C'est bien cela ?

— On ne peut rien te cacher. Pat ! Tu devines tout...

Cette lassitude, qui l'envahissait de plus en plus, Rara n'avait pas été aussi sans la remarquer :

— Pourquoi ne te confies-tu pas à moi comme tu le faisais toujours quand tu étais dans la peine ?

— Je ne suis pas Triste, Rara. J'attends simplement...

— Quoi ?

— C'est mon secret.

Maman, elle, n'osait pas poser de questions. Mais elle savait bien que quelque chose n'allait pas... Et l'angoisse déteignait peu à peu sur elle qui avait peut-être eu tort, depuis le jour où les finances familiales avaient été rétablies, de placer les considérations matérielles au premier plan. Comme Laetitia Bonaparte, elle ne cessait de se répéter : « Pourvu que ça dure ! »

Un matin enfin, une lettre, dont l'enveloppe, quelconque, était timbrée d'une ville du Maroc, arriva, adressée à Dominique. Celle-ci — qui tous les jours, depuis trois semaines, s'était toujours réveillée en demandant : « Il n'y a pas de lettre pour moi ? » — avait saisi la missive. Maman n'avait pu que demander :

— C'est cela que tu attendais avec une telle impatience ?

Sans répondre, Dominique avait couru s'enfermer dans sa chambre. Ses mains tremblaient en ouvrant l'enveloppe. Mais, très vite, madame-mère, restée dans le salon, entendit, à travers la porte, sa fille pousser un cri de joie. Puis elle la vit reparaître, radieuse, la lettre à la

main.

- Maman chérie, c'est formidable ! dit-elle.
- Qu'est-ce qui est formidable, mon enfant ?
- Tout ! Bientôt je t'expliquerai...
- Ce n'est pas la peine, Dominique. Je sais...
- Qu'est-ce que tu sais ?
- De qui vient cette lettre... Il y a déjà plusieurs jours que j'ai compris : tu n'avais plus de ses nouvelles, n'est-ce pas ? Tu craignais qu'il ne t'ait oublié ?
- Qui cela maman ?
- Mais, M. Bennett !

— Lui ? Il peut bien aller à tous les diables ! Non, maman : cette lettre vient d'un autre... Sois gentille : va faire ton marché comme d'habitude. J'ai besoin d'être seule pour relire tranquillement cette lettre. Quand tu seras de retour, je serai calmée.

Lorsque Jeanne Perrin revint une heure plus tard, Dominique n'était plus là. Un petit mot, placé en évidence sur le guéridon du vestibule, disait : « J'ai une course urgente à faire. Peut-être ne serai-je pas là avant la fin de l'après-midi. Mais, de toute façon, ne t'inquiète pas : tout va bien. »

Ce qu'elle ne pouvait pas savoir, c'est qu'immédiatement après son départ, Dominique avait téléphoné au médecin qui lui avait répondu avant même qu'elle eût fini de lui annoncer la nouvelle :

— Moi aussi, mon petit, j'ai reçu une lettre de là-bas... Venez : il n'y a pas de temps à perdre.

— Je pense, docteur, que la première chose à faire pour moi est d'aller remettre à la personne qui habite Paris et dont l'adresse m'est indiquée dans la lettre, le montant des... frais. Seulement celui-ci n'est pas précisé.

— Il est mentionné par mon confrère dans celle que j'ai reçue. C'est bien ce que je vous avais dit : trente mille. Vous irez les payer demain matin. Téléphonez pour prendre rendez-vous.

— Avant de venir ici, j'ai déjà pris mes dispositions : je sors de chez un bijoutier qui m'achète à peu près pour ce prix mes boucles d'oreilles en rubis. Je n'aime pas faire d'emprunt et je ne voudrais pas que, pendant mon absence, ma mère eût des soucis d'ordre pécuniaire : c'est pourquoi je lui laisserai une somme assez importante d'argent liquide.

On ne sait jamais ce qui peut se produire ! Ce n'est pas vous, docteur, qui pourrez le nier : en dépit du savoir-faire des chirurgiens, il arrive qu'un patient reste sur le billard.

— C'est ce qu'on appelle le risque opératoire... Et puisque nous reparlons de madame votre mère, je pense que vous pouvez maintenant lui annoncer que vous allez vous absenter pour deux ou trois mois.

— Elle va être affolée !

— Au début peut-être, mais je la connais et je puis vous affirmer que, très vite, elle saura se faire une raison.

— Et mes amis ?

— Dites-leur que vous partez faire une cure de soleil parce que vous en avez assez de respirer l'air enfumé d'un cabaret.

— Et au patron de *La Grande Sandrine* ?

— Le mieux serait que je vous établisse un certificat médical spécifiant que vous avez un besoin de repos absolu pendant quelque temps... Ce qui évitera pour vous une rupture de contrat qui pourrait vous coûter cher. Ce sera à vous de décider, quand vous reviendrez, si, oui ou non, vous recommencez à faire votre numéro.

— Je n'en ai aucune envie ! Ces déshabillages en public, que je hais parce que j'en ai honte, n'ont toujours été, dans mon esprit, qu'une période transitoire. Ils m'ont permis de m'évader progressivement de la tutelle maternelle tout en mettant de l'argent de côté. Quand je reviendrai de là-bas, je sais que, n'étant plus la même, je mènerai une tout autre existence... On ne peut pas s'exhiber éternellement, docteur ! Il faut laisser ce pis-aller à ceux ou à celles qui n'ont aucun idéal !

— Quel est le vôtre ?

— Me marier ! Avoir un époux qui m'aime...

Créer un foyer...

— N'allons pas trop vite, Dominique ! Des lettres que nous avons reçues, vous et moi, il ressort que l'on peut vous recevoir à la clinique dans trois semaines... Donc, dès demain aussi, il faut réserver un passage à Air France ou à Air Maroc. Vous avez vu que dans votre lettre tout est indiqué : vous prenez le moins d'effets possible et, de préférence, des vêtements légers car vous arriverez là-bas à une époque où il fera déjà très chaud. Après vous avoir fait passer un test médical général, qui est obligatoire et normal, mon confrère vous opérera.

– Vous m'avez déjà fait comprendre, docteur, que c'était une intervention assez sérieuse ?

– Délicate serait le mot juste... Quand ce sera fait, vous serez contrainte de garder le lit pendant une vingtaine de jours. Après, on vous fera lever et vous entrerez dans la période postopératoire qui durera jusqu'à ce que tout soit parfaitement en ordre... Il faudra bien compter de six à sept semaines. Ensuite, on vous rendra votre liberté ! Vous reprendrez l'avion pour Paris où vous nous reviendrez rayonnante...

– Je vous promets que vous serez la première personne à laquelle je viendrai rendre visite.

– J'y compte bien ! C'est toujours très intéressant pour un médecin de voir un travail chirurgical bien fait... D'autant plus que chaque cas – et cela s'explique par la nature même de chaque individu – est différent... Je ne vous retiens plus... N'oubliez pas, selon ce qui vous est demandé dans la lettre, d'envoyer là-bas à l'adresse indiquée un télégramme précisant le numéro de vol et l'heure de votre arrivée. Juste avant de partir, passez-moi un coup de fil : ça me prouvera que tout va bien.

– Et quand l'opération sera terminée, docteur, aimeriez-vous que je vous appelle de la clinique ?

– Vous ne le pourrez pas. Cela me surprendrait qu'il y eût, dans les chambres des patients, un appareil téléphonique leur permettant de communiquer avec l'extérieur ! Ce serait très imprudent ! Vous êtes tellement bavardes, vous les femmes, quand vous racontez ce qui vous est arrivé ! Il pourrait y avoir des indiscretions inutiles... Envoyez-moi plutôt, comme à madame votre mère, une carte postale anodine sur laquelle vous mettrez simplement : Je pense à vous... Ça nous suffira, à votre maman et à moi. Au revoir, mon enfant...

Trois jours plus tard, Rara reçut un appel téléphonique de Dominique :

– Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

– Rien de spécial.

– Alors, viens me chercher à *La Grande Sandrine* après le spectacle. J'ai une envie folle que tu m'emmènes souper.

– Où cela ?

– C'est une surprise : je te le dirai le moment venu. Ça ne te dérange pas trop ?

– Tu sais bien. Dodo, que j'adore nos petits tête-à-tête : au moins dans

les nôtres il n'y a aucune arrière-pensée.

— Dis-moi tout de suite à l'appareil que ça te fait plaisir de me sortir.

— Ça m'enchant ! A ce soir. Quand ils se retrouvèrent, elle lui dit :

— Nous allons à La Cloche d'Or... Nous n'y sommes jamais retournés depuis notre première soirée ensemble, il y a déjà plus de trois ans.

— Que de chemin parcouru pour toi depuis !

— Oui... Et, ce soir, même si c'est toi qui chaperonnes, c'est moi qui invite. J'y tiens ! Comme j'ai une chose très grave à te confier, j'ai pensé que ce serait l'endroit le plus indiqué : n'est-ce pas là que toi -aussi — comme tu me l'as rappelé il y a quelques semaines — tu m'as dit une chose très importante ?

— Laquelle ?

— Que tu m'aimais, Rara ! Et je t'ai cru, bien que ça m'ait gênée parce que moi je ne pouvais pas te dire la même chose...

— M'aimerais-tu enfin aujourd'hui ?

— Sentimentalement pas davantage, mais encore beaucoup plus comme un ami... Je vais te le prouver, pendant que nous souperons, en te révélant enfin ce que tu m'as reproché de te cacher.

— Tes gros soucis.'

— Je n'en ai plus ! Tout à l'heure, tu sauras pourquoi. Nous partons ?

Quand ils furent assis dans le restaurant à la même table que la première fois où ils y étaient venus, elle dit :

— C'est drôle : j'ai vraiment l'impression, ce soir, de faire un pèlerinage dans un endroit qui restera toujours, dans mes souvenirs, comme l'un des plus émouvants qui soit.

— Pourquoi cela. Dodo ?

— N'est-ce pas ici que j'ai vu une déclaration d'amour se transformer en promesse d'amitié ? Après trois années, l'amour se serait sans doute effrité alors que l'amitié n'a fait que s'affermir... Maintenant, Rara, écoute-moi bien gentiment... Je vais quitter Paris pendant deux ou trois mois.

— Voyage de noces ?

— Ce serait plutôt une absence pré-nuptiale ! Je vais me faire opérer...

— Tu y arrives enfin ? Depuis longtemps, je le sais, cette idée-là te

travaille ! Ah, ça ! Serais-tu devenue complètement folle ? Je suis sûr que c'est cette grosse tourte d'Olympe qui t'a mis cette pensée là en tête ? Tu ne vas tout de même pas me dire que c'est ta mère ?

— Ce pourrait être tout le monde, Rara, sauf toi. Car je l'ai très bien compris depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrés, tu n'as jamais pu admettre que je devienne complètement femme... Mais ce n'est pas parce que nous avons évité le plus possible d'en parler que toi et moi nous avons changé d'avis. Je pars le 18 pour le Maroc. On m'y attend. Toutes les formalités sont remplies. Quand j'en reviendrai deux mois plus tard...

— Tu ne seras pas plus « femme » pour cela, Dodo, mais simplement un être mutilé qui ne pourra plus inspirer que la pitié !

— La pitié ? A des pédérastes comme toi qui ne sont capables d'aimer qu'un sexe d'homme ! Mais heureusement vous ne faites pas la loi parce que vous n'êtes quand même qu'une minorité ! Il y a l'immense foule de tous les autres, les hommes normaux qui chérissent la femme et qui, eux, admireront mon sexe transformé !

— Je savais bien que ce traitement imbécile d'hormones finirait par te monter à la tête ! Non seulement tu ne sais plus ce que tu dis, mais tu n'es même plus capable, maintenant, de distinguer le vrai du faux ! Je te plains de toute mon âme...

— Et tu te prétends mon ami ?

— Oui, le seul ! C'est pourquoi j'ai le droit de te plaindre... C'est ton fameux médecin qui a orchestré tout cela ?

— C'est moi qui l'ai supplié de m'aider... :— Et bien sûr, moyennant finances, il n'a pas pu dire non ! Ça te coûte combien ?

— Rara, tu es ignoble !

— Peut-être... C'est pourquoi je continue. Je connais le tarif : on t'a demandé trente mille francs payables d'avance. Tu as déjà payé ?

— Hier matin.

— Chez le toubib ?

— Jamais de la vie ! Chez un homme d'affaires qui est le représentant parisien de la clinique marocaine.

— Quelle prodigieuse situation : « représentant de clinique » ! Mais, petite dinde, tu ne t'es donc pas rendu compte que tout cela n'est qu'une stupéfiante organisation ? Sais-tu au moins ce qu'est la dichotomie ? Rassure-toi : ce n'est pas une maladie et pourtant c'est un

phénomène d'usage courant très pratiqué en médecine : c'est le partage des honoraires entre le chirurgien qui opère et le confrère qui lui a procuré le client... Tu peux donc être certaine que, sur les trente mille francs que l'on t'a fait verser chez l'homme d'affaires, une partie sera ristournée à ton médecin traitant.

— En somme, c'est comme les ristournes que Pat me donne sur les bouteilles que je fais consommer dans sa boîte ?

— Exactement !

— Je trouve cela normal.

— Si ça te convient, c'est ton affaire... Et plaie d'argent n'est pas mortelle. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est ce qui se passera après l'opération... Ton médecin ne t'en a pas parlé ? Et la divine Olympe ? Te doutes-tu de ce qui t'attend pour le restant de ton existence ?

— Je serai heureuse !

— Bonheur assez relatif puisque tu n'auras plus aucun organe te permettant de connaître la jouissance physique !

— Je ne l'ai jamais connue, Rara...

— Je le sais, mais, avec le temps, les choses auraient peut-être pu s'améliorer. Excuse-moi de te parler un peu crûment mais, n'ayant plus de testicules, tu n'auras aucune chance de pouvoir jouir un jour.

— Je jouirai comme une femme ! Olympe m'a dit que ça lui arrivait chaque fois qu'un homme la pénétrait.

— Elle a dit cela ? Elle s'est f... de toi ! Toutes celles qui se sont fait opérer comme elle soutiennent la même chose... Seulement, ce dont elles ne se rendent pas compte, ces folles, c'est que cette prétendue « jouissance » n'est que le fruit de leur imagination !

— Qu'est-ce que ça peut te faire si cela leur suffit et si elles y trouvent leur compte ? Ce doit déjà être une sensation tellement grisante que de se sentir possédée par un vrai mâle !

— Possédée ? Je t'en supplie, Dodo, au nom de cette magnifique amitié qui nous lie, toi et moi, ne commets pas une pareille folie ! Un jour ou l'autre, tu la regretteras...

— Jamais ! Je l'ai dit à mon médecin : je préférerais mourir que de ne pas tenter la seule expérience qui me rendra enfin normale.

— Anormale, pour toujours, devrais-tu dire. Après qu'ils t'auront charcutée là-bas, il n'y aura plus rien à faire ! Ce sera irrémédiable : plus question d'essayer de te greffer des organes de remplacement !

— Pour ce qu'ils m'ont servi ! Je ne veux plus connaître les hontes que j'ai vécues quand je me suis rendue avec toi à la caserne et avec l'Anglais à Deauville ! Je pourrai me montrer toute nue à n'importe quel homme sans entendre d'atroces réflexions ! Je pourrai aussi me faire aimer comme je le rêve...

— Ma pauvre Dodo, tu es bien malade psychiquement !

— C'est une maladie qui me sauve du désespoir ! Alors je la veux !

— C'est pour me dire ça que tu m'as invité à dîner ?

— Oui-Désespéré, il la regarda longuement : très calme, elle donnait l'impression d'être sûre d'elle-même et de son avenir.

— Je ne dis plus rien. Tu es évidemment libre de disposer de ton corps et de toi-même...

— Moi, je vais te dire quelque chose qui te fera sans doute de la peine, mais tant pis ! Si, quand je reviendrai de là-bas, tu ne veux plus me voir, j'en aurai un immense chagrin, mais je le comprendrai... Quelle que soit l'ampleur de notre amitié, il y aura toujours entre nous un point sur lequel nous ne serons jamais d'accord tous les deux : mon sexe... Tu voudrais que je reste toujours un homme, même un homme mal conformé ! Moi, je ne le veux pas !

— Ce n'est pas quand une amie commet des sottises qu'on la quitte, ma Dodo ! Je resterai toujours ton meilleur ami, et surtout ton confident ! Qui sait ? Peut-être qu'après tu auras plus besoin de mes conseils qu'avant. Alors, c'est vraiment décidé : tu pars le 18 ? Tu prends l'avion ?

— C'est ce qu'il y a de plus rapide.

— J'irai même jusqu'à t'accompagner à Orly.

— Et tu viendras m'y attendre quand je reviendrai ?

— Promis.

— Embrasse-moi, Rara.

— Pas la peine ! Il y a longtemps que c'est fait moralement. Un vrai baiser pourrait encore me donner des idées ! Et il est préférable que je n'en aie plus, dans ce domaine, à ton égard... Ta mère est au courant de tes projets ?

— Non. Je voulais que toi, mon seul ami, tu le sois avant tout le monde.

— Je te sais gré d'une aussi délicate attention.

- Je compte en parler à ma mère demain matin.
- Telle que je crois l'avoir comprise, j'ai tout lieu de penser qu'elle sera ravie ! Ce que tu vas faire ne pourra que renforcer la façon assez spéciale selon laquelle elle t'a toujours aimée.
- Sûrement ! La seule chose qui m'inquiète c'est la solitude dans laquelle elle va se trouver pendant mon absence. C'est la première fois où je la quitterai aussi longtemps.
- Le Maroc n'est pas le bout du monde !
- Pour une maman comme elle, c'est déjà très loin.
- C'est pourquoi je te fais une deuxième promesse : pendant ton absence, je viendrai lui rendre régulièrement visite pour voir si son moral tient. Au besoin même, je l'emmènerai un soir au théâtre. Mais je te garantis que ce ne sera pas à *La Grande Sandrine*... A propos du cabaret, comment vas-tu te débrouiller avec Pat ? N'oublie pas que tu es encore liée avec lui pour quelques mois par ton contrat... Et il n'aime pas beaucoup qu'on lui fasse faux bond !
- C'est déjà arrangé : je lui ai remis hier soir un certificat médical prouvant que j'étais surmenée et que j'avais besoin d'un repos absolu.
- Il a accepté cela ?
- Il ne peut pas faire autrement. Je ne dis pas qu'il m'ait paru enchanté...
- J'espère que tu n'as pas été assez naïve pour lui dire que tu te rendais au Maroc ? Le seul nom de ce pays lui expliquerait tout !
- Je lui ai laissé entendre que je partais pour l'Espagne.
- Pourquoi l'Espagne ?
- Parce que tout le monde y va. Et puis ça ne doit pas être un pays où l'on pratique ce genre d'opération...
- Quand ce sera fait, tu as l'intention de revenir chez lui ?
- Certainement pas !
- Qu'est-ce que tu feras ?
- Avec l'argent que j'ai déjà mis de côté et les cadeaux que m'a faits William Bennett, je peux attendre avant de prendre une décision.
- En tout cas, je constate que plus le temps passe et plus tu deviens une femme organisée... Mes félicitations !

Le lendemain, après qu'elle se fut réveillée, et pendant qu'elle prenait le petit déjeuner que madame-mère lui avait préparé avec amour selon un rite établi depuis toujours, Dominique dit :

— Maman chérie, j'ai à t'annoncer une grande nouvelle qui devrait te faire plaisir... Je vais être enfin cette « femme complète » que tu as toujours souhaité me voir devenir.

Et elle lui raconta tout, comme elle l'avait fait la veille pour Rara. Mais, à l'inverse du visage de ce dernier qui s'était rembruni au fur et à mesure qu'il avait écouté, celui de Jeanne Perrin s'était progressivement illuminé. Ce fut d'une voix presque gaie qu'elle répondit :

— Tu as raison, ma chérie : aucune nouvelle ne pouvait me rendre plus heureuse ! Elle prouve aussi qu'une fois majeure tu as su te montrer sage... Tu ne pouvais pas rester ainsi... Ce très cher docteur l'a fort bien compris. Il t'a expliqué comment les choses allaient se passer ?

— Oui, maman. Je n'ai aucune crainte. Le chirurgien de là-bas a la meilleure cote.

— Grâce à lui, « nous » allons enfin être débarrassées, toi et moi, de ce cauchemar qui n'a cessé de nous hanter depuis ta naissance ! Je t'assure que, si je l'avais pu, je n'aurais pas hésité à te faire opérer plus tôt... Seulement, c'était trop risqué ! Il fallait attendre que tu atteignes ta plénitude physique et surtout te laisser décider. Si cela avait été fait plus tôt, tu aurais été en droit de me le reprocher... Sincèrement, tu n'as aucun regret ?

— Pas le moindre !

— Tu as raison. Ce n'est pas le passé qu'il faut regarder, mais l'avenir... Pour toi, j'en suis maintenant certaine, il ne pourra être que magnifique ! Bien sûr, je vais être un peu triste pendant que tu seras là-bas, inquiète aussi... Dans toute opération, même la mieux faite, il y a toujours un petit risque. Comment saurai-je rapidement si ça a réussi ?

— Tu n'auras qu'à téléphoner à notre ami le docteur. Il m'a dit qu'il resterait en liaison avec le chirurgien. Et c'est déjà prévu : dès que je le pourrai, je t'envverrai une carte postale.

— Qui sait, chérie ? Peut-être, grâce à cela, ne seras-tu plus longue à trouver un mari ? Ce serait le couronnement de mes espoirs !

Dominique ne répondit pas. Elle savait, par ses conversations avec le .médecin, que là encore elle devrait attendre que d'autres problèmes, à commencer par celui de la modification de son état civil, fussent résolus. Mais enfin, étant donné le chemin déjà parcouru, on pouvait

se montrer optimiste...

Les passagers du vol direct 2045 venaient d'être appelés, par la voix anonyme et douce diffusée dans les haut-parleurs d'Orly, pour l'embarquement immédiat. Après avoir embrassé sa mère qui était en larmes – quelle maman ne l'est pas quand elle voit sa fille unique la quitter pour la première fois ? – Dominique dit à Rara en la désignant :

– Je te la confie...

– C'est normal, répondit celui-ci en esquissant un sourire un peu forcé, ne suis-je pas « ton » frère ?

– Acceptes-tu de m'embrasser aujourd'hui, Rara ?

– Oui... Aujourd'hui, c'est un peu différent ! Et alors qu'il l'étreignait, il lui murmura à l'oreille :

– Je ne te dis pas « bonne chance » : je sais qu'elle est avec toi... Mais reviens-nous quand même vite ! Tu vas nous manquer, Dodo.

Dès qu'elle eut franchi la barrière au-delà de laquelle ceux qui restent à terre n'ont pas le droit aller, Rara entraîna madame-mère :

– Montons vite sur la terrasse, madame Perrin : de là nous regarderons partir l'avion.

Quand ils virent Dominique s'engouffrer dans la Caravelle après avoir gravi, passagère anonyme, les marches de la passerelle et, surtout, lorsque la porte de la carlingue se fut refermée, ils comprirent que le sort en était jeté. Ce départ n'était-il pas l'aboutissement de vingt et une années d'atermoiements alternant avec des décisions, d'exaltations fiévreuses succédant à des périodes de désespoir, de rêves insensés se mêlant à de doux délires ?

Longtemps encore, après que l'avion eut pris son envol, la mère et l'ami restèrent, immobiles et silencieux, continuant à scruter les nuages comme si la réponse à l'indéfinissable malaise qui les étreignait pouvait venir du ciel. Mais qu'aurait pu répondre le ciel alors qu'un être humain allait volontairement vers l'holocauste ?

Huit semaines, jour pour jour, s'écoulèrent avant que ne parvînt, un matin, adressé à Jeanne Perrin, un télégramme laconique : « Arrive demain 17 h 10, vol 2044. Dominique. » La maman avait immédiatement téléphoné à Rara pour lui faire part de la nouvelle. C'est pourquoi ils étaient de nouveau à Orly sur la terrasse, attendant l'arrivée de l'avion du Maroc. Comme la première fois, ils ne parlaient pas. Leurs pensées devaient être cependant très proches, se ramenant

toutes à une seule : « La Dominique que nous allons revoir dans une vingtaine de minutes ne sera plus tout à fait la même que celle que nous avons connue et chérie... »

Pendant son absence, les nouvelles avaient été rares, se bornant d'abord, trois jours après le départ, à un appel téléphonique du docteur : il avait annoncé à Jeanne Perrin qu'il venait d'être informé par son confrère que tout s'était passé au mieux et qu'il n'y avait plus qu'à attendre le complet rétablissement. Deux semaines plus tard, trois cartes postales étaient arrivées respectivement aux domiciles de madame-mère, de Rara et du médecin. Sur les trois cartes, écrites de la main même de Dominique, ces quelques mots : Je me sens mieux. J'ai hâte de retrouver Paris. Dominique. Chose curieuse, aucune ne portait la moindre pensée affectueuse aussi bien pour la maman que pour l'ami.

C est le médecin qui donna à Jeanne Perrin l'explication de cette sécheresse épistolaire :

– Vous comprenez bien, chère madame, que mon confrère et l'administration de sa clinique sont dans l'obligation absolue d'exiger de leur clientèle la discrétion... La plus petite confidence intime, même d'apparence anodine, risquerait d'alerter des services de police ou autres qui n'ont pas à être mis au courant de certains faits... Il faut une extrême prudence, d'autant plus qu'à la suite justement de bavardages inconsidérés la clinique est très surveillée depuis quelque temps...

– Docteur, vous m'inquiétez ! Vous êtes bien sûr qu'il n'y a aucun risque de ce genre pour Dominique ?

– Aucun, Madame... Son cas est d'ailleurs très différent de ceux de la plupart des autres « malades »... Grâce à Dieu, elle a la chance d'avoir en vous une parente toute proche à laquelle elle peut se confier et avec laquelle il lui est possible de rester en relations suivies puisque vous avez su faire preuve de compréhension en approuvant sa décision. Les choses ne se passent malheureusement pas ainsi pour la plus grande partie des opérés : leur famille est rarement d'accord... C'est la principale raison pour laquelle « ils » doivent attendre leur majorité qui les laisse libres d'agir à leur guise. Ils partent là-bas dans le plus grand secret et, une fois que c'est fait, à qui voulez-vous qu'ils écrivent pour annoncer que tout s'est bien passé ? Ils préfèrent se taire et attendre d'être de retour pour mettre les leurs devant le fait accompli : à ce moment que peut faire la famille ? Plus rien, sinon rompre définitivement avec eux : ce qui est déjà très triste...

– Comment des mères peuvent-elles abandonner à ce point leurs enfants ?

— Toutes les mères ne raisonnent pas comme vous, madame ! Et puisque vous venez de prononcer le mot, ce qu'il y a de pire pour ces malheureux ou ces malheureuses, c'est le sentiment d'être abandonnés de tout le monde lorsqu'ils se retrouvent là-bas, dans une chambre de clinique... Tant que l'intervention n'a pas été pratiquée, ils ont encore été soutenus par la fièvre d'être transformés, celle-là même qui a été le premier but de leur vie depuis de longues années de souffrance morale et qui les a conduits peu à peu au bloc opératoire-Mais quand l'opération les a enfin débarrassés de l'obsession, il y a le réveil qui leur fait prendre peu à peu conscience de ce qu'ils sont devenus... Alors ce peut être de nouveau le désespoir...

— Tout ce que vous me dites là, docteur, est affreux !

— Il me paraît nécessaire, madame, que vous vous rendiez bien compte de ce que peut être cette nouvelle souffrance pour ceux qui se savent complètement seuls... C'est pourquoi il arrive souvent, lorsqu'ils commencent à reprendre des forces, qu'ils ressentent le besoin impérieux, et très humain, d'écrire à un vague ami ou même à celui qu'ils croient être leur ami, à n'importe qui parfois ! Et comme les gens parlent toujours trop, cela risque d'être dramatique pour mon confrère et l'avenir de sa clinique ! C'est pourquoi toute la correspondance partant de là-bas est soigneusement filtrée par la direction. On a dû conseiller à Dominique d'en mettre le moins possible sur ses cartes.

— Je comprends maintenant.

— Votre fille aime-t-elle écrire ?

— Comme moi elle a horreur de cela !

— Si sa paresse naturelle s'est jointe aux conseils reçus, la concision de ses messages s'explique doublement... Je ne regrette quand même pas de vous avoir ouvert les yeux sur cet aspect assez douloureux de la situation morale de certains de ces opérés : ça vous permettra de mieux évaluer la somme de courage qu'il leur faut — et qu'il a fallu également à votre enfant — pour vouloir l'intervention...

Courage sans doute un peu inconscient mais tout de même réel.

Ce qu'elle avait appris ce jour-là, de la bouche du médecin, Jeanne Perrin s'était bien gardée de le répéter à Rara au cours des visites de sympathie qu'il n'avait pas manqué de lui faire régulièrement pour tenir la promesse faite. Cela n'aurait d'ailleurs rien appris de nouveau à Rara qui, lui, savait depuis longtemps comment les choses se passaient là-bas par d'autres qui s'étaient fait opérer avant Dominique et qui, eux, n'avaient pas eu la chance, comme l'avait dit le médecin,

d'avoir une famille compréhensive.

C'était à tout cela que Jeanne Perrin songeait en attendant l'avion.

Rara, lui, préférait ne pas y penser, tant cela l'horrifiait. Il en arrivait même à imaginer – pour apaiser sa conscience d'ami qui, par faiblesse ou par lâcheté peut-être, avait laissé Dominique partir – que l'opération n'avait pas réussi alors qu'il savait très bien par la carte postale déjà reçue que c'était tout le contraire qui s'était produit. Il aurait souhaité que Dodo descendît de l'avion tel qu'il l'avait connu. Et même si « le voyageur » avait été désespéré, il aurait été là le premier à l'accueillir, pour le consoler et – qui pouvait savoir ? – pour le convertir enfin à sa propre façon de concevoir l'existence...

Après avoir été annoncée par les haut-parleurs, la Caravelle avait atterri et s'était immobilisée. La passerelle fut approchée, la porte de la carlingue s'ouvrit. Les premiers passagers commencèrent à descendre. Et, tout à coup, un même cri jaillit simultanément des bouches de Jeanne Perrin et de Rara :

– La voici !

Sa haute silhouette élancée dominait les autres voyageurs. Elle portait le même pantalon blanc et la même chemisette verte qu'elle avait en partant. Sa longue chevelure blonde ondulait sur ses épaules, plus insolente que jamais. Elle se dirigeait vers le bâtiment central avec cette démarche, légère et nonchalante, qu'avait eu tant de mal à lui apprendre « le professeur » Patrick et qui était devenue l'un de ses plus grands attraits.

Maman et Rara descendirent, courant presque, jusqu'au rez-de-chaussée. Ils y arrivèrent au moment où celle qu'ils attendaient franchissait le contrôle. Bien qu'elle eût les traits un peu tirés, Dominique donnait l'impression d'être radieuse. Après avoir embrassé sa mère et celui qu'elle considérait comme « son seul ami », elle leur confia :

– Il faisait une chaleur étouffante au Maroc ! Quel délice de respirer à nouveau l'air de Paris !

– Tu as maigri, chérie, dit maman.

– Ne trouves-tu pas que ça me va mieux ?

– Je te préfère avec une poitrine plus généreuse. N'est-ce pas votre avis, Rara ?

– Je finis par croire que Dodo me plairait, même si elle était laide...

Pendant le parcours en voiture jusqu'aux Batignolles, on parla un peu

de tout, mais il y eut une réelle gêne dans la conversation. Ni madame-mère ni Rara n'osaient poser la question qui les préoccupait : comment ça s'est passé ? Mieux valait attendre. Quand il arrêta sa voiture devant la porte de l'immeuble, comme toujours Rara sut faire preuve de discrétion :

— Je vais vous laisser : vous avez tant de choses à vous raconter l'une à l'autre... Dodo, je te téléphonerai demain vers midi pour savoir si tu as passé une bonne nuit après toutes ces émotions.

— Ça va me faire un drôle d'effet, avoua-t-elle, de retrouver ma petite chambre parisienne.

— Avec toutes tes poupées ! précisa maman.

— Oui... Sais-tu qu'elles m'ont manqué, surtout pendant les premiers jours qui ont suivi l'opération ? Si seulement j'en avais eu une avec moi, je me serais sentie moins abandonnée...

Maman et Rara restèrent silencieux. La première se souvenait de ce que le docteur lui avait dit et Rara imaginait le pire. Très vite d'ailleurs, sentant peut-être qu'un voile de regrets cachés venait de tomber brusquement entre elle et les deux êtres qui l'aimaient, Dominique s'empessa de dire, comme pour expliquer le sentiment d'abandon qu'elle avait connu :

— Je n'en pouvais plus de cette chambre de clinique !

— Elle n'était donc pas jolie ?

— Les murs étaient ripolinés en bleu ciel, le mobilier était rose...

— Ça devait être charmant ! dit Rara.

— Si l'on veut. Ça voulait singer une chambre de maternité...

Ces derniers mots avaient été prononcés sur un ton d'amertume que Rara n'avait encore jamais connu chez Dominique. Assez décontenancé, il préféra s'en aller en disant dans une pirouette verbale, selon l'habitude qui lui permettait de sortir gaiement de toutes les situations :

— Eh bien, Dodo, si jamais il m'arrivait à moi aussi d'être contraint d'entrer en clinique, c'est une chambre comme celle-là que je voudrais ! A demain.

N'osant pas poser trop de questions, Jeanne Perrin faisait semblant de s'affairer dans l'appartement. Elle savait bien qu'il viendrait un moment où Dominique lui raconterait tout. Celle-ci, qui s'était réfugiée dans sa chambre depuis son retour comme pour éviter toute

conversation et après avoir prétexté que le voyage l'avait fatiguée, en ressortit, vêtue seulement du déshabillé qu'elle avait emporté avec elle à la clinique. Elle s'avança vers sa mère, puis, s'arrêtant, entrouvrit le déshabillé pour découvrir sa nudité :

— Regarde ta fille, maman... Maintenant tu peux être fière d'elle !

Ce fut le silence. Jeanne Perrin, pétrifiée et le regard fixé sur le bas-ventre de son enfant, resta muette. Se pouvait-il que ce sexe de femme, à la fente harmonieuse, fût celui de l'être auquel elle avait donné la vie ? Et ce sexe semblait s'offrir, sensuel et provocant, comme s'il était déjà prêt à toutes les complaisances, à toutes les soumissions... Lentement, faisant un effort, la mère s'arracha à la vision pour relever la tête, regarder la poitrine toujours insolente et arriver à hauteur du visage : Dominique souriait, sûre de son triomphe. Pour elle tout le passé d'attente était effacé. Le bistouri et la prodigieuse habileté d'un praticien avaient fait leur œuvre. Jeanne Perrin comprit à cette seconde qu'aucune fille au monde ne pourrait maintenant rivaliser avec l'admirable créature dont la féminité frémissante se dressait, dans une impudeur voulue, devant elle. Quel homme pourrait désormais résister ? Des pensées aussi secrètes, qui normalement auraient dû la combler de joie, eurent un curieux effet : deux longues traînées de larmes coulèrent sur ses joues. Etonnée, Dominique ne sourit plus et demanda :

— Tu pleures ?

Maman ne put répondre : maintenant, elle sanglotait, secouée par un chagrin qu'elle ne pouvait expliquer. Dominique vint près d'elle et l'entoura de ses bras en disant de cette voix qu'elle avait appris à rendre si douce :

— Pourquoi ? Il ne faut pas... Et moi qui pensais que tu serais tellement fière de constater que j'étais enfin devenue celle que tu avais tant souhaité avoir pour enfant lorsque tu la portais en toi...

— Mais... Je suis heureuse, hoquetait Jeanne. Seulement, chérie, il y a des choses que tu ne peux pas comprendre : des choses qui sont trop bouleversantes pour une mère-Ces « choses bouleversantes », comment aurait-elle pu en parler avec Dominique, ni même avec qui que ce fût ? Alors qu'elle continuait à la contempler, transformée en femme nue, une autre pensée, effroyable celle-là, avait jailli brutalement à son esprit : la première responsable de cette mutilation, camouflée par l'art chirurgical, c'était elle, Jeanne Perrin, qui, à force de répéter à l'enfant de sa chair qu'il était une fille, l'avait persuadé que c'était vrai... Et Dominique, pris entre la démence d'une mère et le sadisme d'un médecin — chez qui la conscience professionnelle s'était

depuis longtemps atrophiée au profit de la curiosité scientifique – avait fini par sombrer, lui aussi, dans une sorte de folie. Pour la première fois peut-être, depuis la naissance de son enfant, un éclair de lucidité venait de faire prendre conscience à la mère de sa vraie culpabilité.

Et il n'y avait plus moyen de réparer : le mal était fait. Jamais plus la maman de Dominique ne se sentirait tout à fait tranquille avec elle-même. Son châtiment, qui ne faisait que commencer, serait d'être contrainte de jouer jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à sa propre disparition, l'effroyable jeu, en continuant à donner aux autres l'impression que tout était pour le mieux.

Le seul qui avait vu clair et tenté de lutter contre l'idée monstrueuse avait été Rara. Mais, quand il avait voulu marquer le point d'arrêt de cette course vers l'abîme, il était trop tard. Subjugée par vingt et une années d'influence maternelle, fascinée par les belles promesses du médecin, harcelée par le besoin de s'évader de l'entourage malsain de *La Grande Sandrine*, Dominique ne l'avait pas écouté : « elle » n'en avait plus la force et s'était laissé entraîner vers l'aboutissement d'un destin entièrement fabriqué.

Quand la nuit tomba, maman vint la border dans son lit en confiant :

– C'est fantastique pour moi de pouvoir à nouveau t'embrasser avant que tu ne t'endormes... Tu m'as tellement manqué ! Je puis t'avouer que, tous les soirs, pendant ton absence, je suis venue m'asseoir comme maintenant sur le bord de ton lit. J'ai mis, chaque fois, l'une de tes poupées sur ton oreiller et je lui ai parlé comme à toi, en l'embrassant toujours avant d'éteindre.

– A moi aussi, maman, ils m'ont manqué, tes baisers ! Dans mon lit de clinique, je m'imaginai entendre ta voix... Elle ne cessait de me répéter : « Courage, Dominique... Ta maman continue à veiller sur toi... » Petite maman, tu n'as plus envie de pleurer maintenant ?

– Non, chérie. Tu vois : je suis gaie !

– Je voudrais que ce qui a été fait te rende définitivement heureuse... C'est en grande partie pour ça que j'ai tout accepté.

– Je le sais. Grâce à ton courage tu es devenue vraiment ma petite fille... Cela a dû être très pénible ?

– Assez...

– Tu as beaucoup souffert ?

– Oui, maman. Atrocement...

- Ma pauvre enfant ! Mais maintenant tu te sens bien ?
- Très bien : je me sens libérée.
- Sans doute va-t-il falloir que tu fasses très attention ?
- Le chirurgien m'a dit de prendre certaines précautions : c'est tout... J'aurai à suivre encore un traitement pendant quelques semaines : il m'a donné, à ce sujet, une lettre pour le docteur.
- Ce cher docteur ! Je me suis permis de lui téléphoner dès que j'ai reçu le télégramme annonçant ton retour.
- Tu as bien fait. J'irai le voir demain après-midi.
- Si tu savais comme ton ami Rara a su se montrer gentil et attentif pour moi ! Un vrai fils !
- Comme cela, tu en auras quand même eu un...
- Tais-toi ! Ne parlons plus de ces choses : c'est du passé... Quelle poupée veux-tu que je mette dans tes bras, ce soir ?
- Aucune ! Ce n'est plus la peine : la poupée, c'est moi qui le suis devenue.
- Tu as raison : c'est pour cela que tu seras bien cajolée... Dors !

Dominique Gonzalez se souvenait que, cette nuit-là, elle n'avait pas pu s'endormir dans la chambre retrouvée. Tant que sa mère avait été là, auprès du lit, lui parlant, elle avait su donner l'apparence d'une relative sérénité, mais, dès qu'elle s'était retrouvée seule dans l'obscurité, elle n'avait pas pu s'empêcher de revivre l'horreur qu'elle venait de connaître pendant deux mois...

Les unes après les autres, se succédant et se chevauchant même à un rythme vertigineux, les images et les personnages avaient défilé dans sa mémoire : l'arrivée à l'aéroport marocain; le conducteur de la voiture qui l'attendait et qui était venu directement vers elle, comme s'il la connaissait déjà grâce aux photographies envoyées, en disant ce seul mot : « Venez... » ; la traversée de la ville qu'elle avait à peine regardée; la clinique située à proximité d'un parc; « l'accueil » dans le bureau de réception où l'attendait une femme, encore jeune, vêtue d'une blouse blanche mais ne donnant pas tellement l'impression d'être une infirmière diplômée... Plutôt une secrétaire administrative dont le regard dur l'avait dévisagée froidement et sans indulgence avant de demander :

- Voulez-vous être assez aimable pour me remettre tous les papiers personnels, tels que carte d'identité, permis de conduire, etc., que vous

avez emportés avec vous, ainsi que votre billet de retour pour l'avion ? Tout cela sera déposé ici dans un coffre et vous sera rendu au moment de votre départ.

— Pourquoi prenez-vous tout cela, mademoiselle ?

— Dites madame... Nous agissons ainsi pour éviter que ces papiers ne se perdent. D'ailleurs, ils ne vous serviraient à rien pendant la durée de votre séjour ici. Avez-vous aussi de l'argent sur vous ?

— Un peu...

— Déposez-le également : ça servira de provision au cas où vous feriez faire quelques achats pendant votre convalescence. Le solde vous sera intégralement rendu. Vous avez, je crois, d'après ce que nous a écrit votre médecin traitant, quelqu'un de votre famille qui s'intéresse à vous ?

— Oui, madame : ma mère.

— Ce serait donc elle qu'il nous faudrait prévenir... le cas échéant ?

— Vous voulez dire : s'il y avait... des complications ?

Il n'y eut pas de réponse. Devant ce silence, Dominique reprit :

— Si cela arrivait, je vous demande, madame, que ce soit fait avec d'innombrables précautions ! Maman est très sensible : elle pourrait en mourir.

— Ne vous inquiétez pas : nous avons l'habitude... Notez bien qu'il est rare que ceux qui ont recours à nos services nous indiquent le nom de quelqu'un de leur famille, mais puisque madame votre mère et vous êtes entièrement d'accord... Venez : je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre.

Elles montèrent dans un ascenseur fleurant l'éther et assez vaste pour recevoir un chariot... Puis elles longèrent un couloir comprenant, de chaque côté, une enfilade de portes. Sur celles-ci étaient inscrits les noms des chambres. C'étaient des noms charmants : Les Pâquerettes, Les Myosotis, Les Lys, Les Coquelicots...

— Voici la vôtre, dit la femme en ouvrant l'une des portes. C'est l'une des plus jolies : Les Bleuets.

Elle était en effet toute bleue, la chambre, avec un mobilier rose bonbon. Les draps du lit étaient bleus, eux aussi.

— Les tons ne sont pas déplaisants, dit Dominique.

— N'est-ce pas ? Ils conviennent à votre blondeur... Installez-vous et

couchez-vous : le docteur viendra vous voir dans une demi-heure.

Avant de sortir et après lui avoir caressé les joues avec une certaine rudesse, la femme dit encore :

— Vous avez beaucoup de chance ! Votre traitement hormonal a dû être très poussé : vous n'avez pas de barbe. Ce qui vous évitera l'inconvénient d'être obligée de la laisser pousser pendant les premiers jours qui suivront l'intervention. Toutes les autres disent que le plus désagréable pour elles est de ne pas pouvoir se raser...

Sans un sourire, sans un mot de bienvenue, la femme était repartie après avoir refermé la porte. Une clef tourna dans la serrure. Dominique se précipita sur le loquet et constata qu'elle était enfermée. Affolée, elle courut vers la fenêtre dont les vitres dépolies empêchaient de voir au-dehors. Elle voulut ouvrir : celle-ci était bloquée. Pendant qu'elle s'acharnait, elle remarqua, à travers l'opacité du verre, des barres noires régulières ; elle comprit qu'il s'agissait de barreaux d'acier. C'était effarant : elle était prisonnière. Sa seule possibilité de communiquer avec le monde extérieur était un bouton de sonnette, taillé en forme de poire, et pendant à un fil installé à la tête du lit. Sans réfléchir, ne pouvant supporter l'idée d'être ainsi séquestrée, elle sonna plusieurs fois frénétiquement. Personne ne vint. De plus en plus épouvantée, elle se laissa tomber plus qu'elle ne s'assit sur le lit. Elle n'avait le courage ni de ranger ses affaires dans les tiroirs de la commode rose, ni de se déshabiller comme elle venait d'en recevoir l'ordre. Et elle resta ainsi, égarée, se demandant si Rara n'avait pas eu raison de lui dire qu'elle allait commettre une folie.

Au bout d'un temps dont elle avait été bien incapable de mesurer la durée, la clef avait grincé de nouveau dans la serrure. Deux hommes étaient entrés : le premier gigantesque, le second plus frêle. Tous deux portaient une blouse blanche. Pendant quelques secondes, ils étaient restés sur le seuil, comme s'ils étaient surpris de voir Dominique encore assise, tout habillée, sur le lit. Puis le géant avait dit d'une voix douce, contrastant étrangement avec sa carrure d'athlète :

— Eh bien, mon petit, qu'est-ce qui vous arrive ? Elle l'avait regardé, incapable de répondre. Et ses yeux affolés avaient croisé un regard très bon qui s'harmonisait avec une chevelure déjà blanche. L'homme reprit :

— Alors ? On ne veut pas se déshabiller ? Il faut pourtant que je vous examine...

Elle comprit que c'était lui qui l'opérerait. Il y avait du vrai dans ce qu'avait dit le médecin de Paris : une réelle impression de sérénité et

de tendresse humaine se dégageait du personnage dont le calme inspirait confiance. Et le visage de Dominique se détendit : elle sourit. Le géant et celui qui l'accompagnait répondirent, eux aussi, par un sourire. Ce dernier, le chirurgien le présenta :

— Mon assistant Joseph, qui déteste son prénom et que tout le monde ici appelle Joë...

Il était très beau, Joë : blond, les yeux bleus d'une limpidité surprenante, élancé, racé... Si son patron donnait l'impression d'être un sportif, lui faisait penser à l'un de ces boys suaves et délicats dont *la Grande Sandrine* savait si bien s'entourer pour mettre en valeur son numéro. En plus, il avait l'air timide.

— Bonjour, docteur, bonjour, Joë... dit doucement Dominique.

— Pourquoi avez-vous sonné tout à l'heure, à peine arrivée ? demanda le chirurgien.

— C'est... parce que je me suis aperçue que j'étais enfermée, docteur ! J'ai été saisie d'angoisse...

— Rassurez-vous : ce n'est pas une mesure prise contre vous... C'est simplement pour empêcher que des indiscrets, ou des « voisines » de chambre, viennent vous ennuyer... La loi de cette maison est la discrétion : je pense que, pas plus que beaucoup d'autres qui sont passées ici, vous ne tenez particulièrement à ce qu'on y repère votre présence ?

— Je ne veux voir personne, docteur.

— Nous sommes donc d'accord. En dehors de moi, vous n'aurez affaire qu'à Joë qui s'occupera spécialement de vous et à une infirmière qui saura rester plus silencieuse que la Muette de Portici... Maintenant, soyez gentille de vous déshabiller et de vous allonger sur votre lit.

Subjuguée, fascinée même — le géant avait un pouvoir de persuasion extraordinaire —, elle obéit comme un enfant.

Quand elle fut étendue sur le lit, nue, il examina avec le plus grand soin les organes génitaux.

— Les photographies envoyées par mon confrère ont été remarquablement prises, dit-il. Et, si cela peut vous rassurer, charmante Dominique, je pense qu'il n'y aura aucune difficulté à vous faire quelque chose de très réussi... Ce serait dommage qu'une aussi belle créature n'ait pas tout ce qu'il faut pour plaire... N'est-ce pas, Joë ?

— Sûrement, patron.

— Le dossier que m'a fait parvenir votre médecin traitant est tellement complet qu'il ne me paraît pas nécessaire de vous faire subir certains tests... Nous avons tous les renseignements sur vous ainsi que votre groupe sanguin... Asseyez-vous maintenant sur le lit et respirez normalement.

Après avoir écouté au stéthoscope les battements du cœur et le fonctionnement des poumons, il dit encore :

— Voilà qui est parfait : vous pouvez supporter n'importe quelle anesthésie... Savez-vous que vous êtes bâtie comme une championne de natation... Vous avez fait du sport ?

— Pas tellement, docteur.

— C'est dommage ! Vous pourriez certainement réaliser de bonnes performances... Je vais vous laisser... Je ne peux pas vous dire encore exactement quand je vous opérerai, parce que j'ai plusieurs autres interventions à faire auparavant... Je présume que, personnellement, vous souhaitez que ce soit le plus tôt possible.

— Oui, docteur.

— Nous essaierons de vous faire plaisir... Ce soir, vous dînerez légèrement : on vous apportera le repas ici. Restez allongée : le repos est la meilleure des préparations. Si vous vous sentiez un peu énervée — ce qui serait normal après le voyage —-sonnez : Joë viendra vous donner un calmant qui vous permettra de passer une excellente nuit... Voulez-vous aussi qu'il vous apporte de la lecture ?

— Non, merci. Je préfère réfléchir.

— Ne pensez pas trop, maintenant que votre décision est prise : ça ne servirait à rien ! Vous n'avez pas de regrets, au moins ? Il est encore temps de vous renvoyer chez vous...

— Aucun regret.

— Vous n'avez pas trop peur de moi ?

— Plus du tout ! Je vous trouve même très gentil, exactement comme je vous imaginai après ce que l'on m'a dit de vous à Paris.

— Qui vous a parlé de moi ?

— D'abord mon médecin.

— C'est un charmant confrère doublé d'un excellent praticien... Qui d'autre que lui vous a dit quelque chose sur moi ?

— L'une de vos clientes que vous avez opérée !

- Elle a été satisfaite ?
- Elle ne fait que chanter vos louanges. Elle dit que, grâce à vous, sa vie a été transformée.
- Espérons qu'il en sera de même pour vous ! Comment s'appelle-t-elle ?
- Olympe... C'est une Yougoslave qui chante...
- Je me souviens très bien ! Joë aussi... Elle nous a beaucoup amusés : elle était persuadée que le fait d'être opérée augmenterait ses possibilités vocales en lui donnant un aigu comparable à celui de Lili Pons ! Chante-t-elle toujours ?
- Oui, mais de plus en plus dans le grave...
- Voyez-vous ça ? Bonne nuit, Dominique. Nous nous reverrons demain.
- Docteur... Vous m'avez très justement expliqué tout à l'heure que la porte restait fermée à clef pour empêcher que des importuns ne viennent m'ennuyer... Mais les barreaux qui sont placés à la fenêtre ?
- Ça, mon petit, c'est autre chose qui ne vous concerne pas actuellement. A demain. Venez, Joë.

La clef tourna à nouveau dans la serrure.

Allongée dans son lit, et malgré le conseil qui lui avait été donné, Dominique n'avait pu se retenir d'évoquer la succession d'événements qui l'avait conduite dans cette chambre silencieuse. Et elle se sentait empoignée par une sorte de vertige... Certes, elle ne regrettait rien, mais plus elle voyait se rapprocher ce qui allait être pour elle le moment fatidique et plus l'inquiétude commençait à l'envahir. Ce n'était pas le chirurgien qui lui faisait peur. Elle le lui avait dit et ressentait même, sans trop savoir pourquoi, une réelle confiance en lui ; sa gentillesse, la douceur de sa voix, sa façon d'agir, son calme surtout l'avaient favorablement impressionnée. Elle aimait aussi le sourire de Joe qui avait l'air d'un garçon charmant auquel on devait même pouvoir se confier : sans lui ressembler physiquement, il avait quelque chose de Rara...

Son angoisse intime — et elle osait à peine se l'avouer à elle-même — venait de la crainte de l'opération, bien que le chirurgien eût laissé entendre que tout se passerait bien... En réalité, Dominique était dans l'état d'esprit où se trouvent tous ceux qui viennent d'entrer en clinique pour y subir une intervention, même la plus bénigne. Il y avait au bout de l'attente le grand X final.

L'entrée d'une infirmière apportant le repas du soir produisit une détente. C'était une assez belle femme, à la peau basanée et aux grands yeux noirs, d'un type marocain très pur. Elle ne prononça pas un mot : c'était vraiment la muette annoncée par le chirurgien. Peut-être ne parlait-elle qu'arabe.

Alors qu'elle était encore là, Joë, l'assistant blond, revint avec un thermomètre.

— Avant de manger, prenez votre température. Il resta là, à attendre que ce fût fait, alors que l'infirmière était déjà partie. Quand Dominique lui rendit le thermomètre, il constata :

— C'est parfait ! Maintenant, prenez votre bouillon de légumes.

— Je n'ai pas très faim.

— Je le comprends, mais il faut vous forcer. Vous voyez, je vous tiens compagnie...

Alors qu'elle commençait à manger, il la regardait, toujours souriant :

— Je crois, et le docteur est du même avis, que vous êtes le plus beau spécimen du genre que nous ayons vu passer ici depuis longtemps ! Vous avez dû en faire des ravages ?

— Pas tellement...

— C'est parce que vous ne l'avez pas voulu !

— Ce doit être un peu cela.

— Sans doute vous êtes-vous réservée pour vous rattraper après ?

Elle ne répondit pas. Il reprit :

— Mangez maintenant cette tranche de jambon et la purée. Il ne faut rien laisser dans votre assiette.

— Vous me permettez de vous appeler Joë ?

— Il le faut !

— Joë, combien y a-t-il de clientes comme moi qui ont été opérées ici ?

— Je ne sais plus... Pas mal ! Le patron est, de loin, le plus grand spécialiste... C'est le champion ! Son travail fait autorité... De nombreux articles lui ont été consacrés dans les publications médicales les plus sérieuses, notamment en Allemagne et aux Etats-Unis.

— Et en France ?

— On n'y parle pas de lui, parce que ses confrères sont jaloux... On lui

demande souvent de faire des communications à des congrès à l'étranger.

— Il y va ?

— Il n'en a pas le temps : il a trop à faire ici... De plus, quand vous le connaîtrez mieux, vous vous rendrez compte que c'est un modeste : il déteste les honneurs ! Sa vie est entièrement consacrée à son art... Il aime d'ailleurs assez pratiquer ce genre d'intervention : il dit que ça le repose de la chirurgie courante.

— Parce qu'il opère aussi des gens... normaux ?

— Beaucoup de femmes... C'est une clinique de gynécologie : ce qui vous permet de mieux comprendre pourquoi vous êtes en d'excellentes mains... J'ai assisté à des naissances, ici.

— Vous êtes présent à toutes les opérations ?

— Pratiquement à toutes celles du genre de la vôtre... C'est ma spécialité. J'ai aussi la responsabilité de cet étage qui est exclusivement réservé aux « clientes » telles que vous. Les autres, c'est-à-dire les femmes normales, sont au premier et au deuxième.

— Dans ces chambres, devant lesquelles je suis passée en venant et qui portent des noms aussi poétiques, il y a des malades ?

— Elles sont toutes occupées par des clientes comme vous.

— D'où viennent-elles ?

— D'un peu partout... Il y a beaucoup d'Américaines... Mais il est quand même rare d'en voir une qui soit aussi « femme » que vous avant l'opération... Il est vrai que votre jeunesse favorise cette impression. Certaines clientes viennent ici à trente ans passés.

— Ce n'est pas possible ?

— Il y a quelques mois, nous avons eu un homme de quarante-deux ans, un Allemand, qui avait été marié et qui était père de trois grands enfants... Le patron a fait un chef-d'œuvre... Nous avons eu aussi deux ecclésiastiques, des Italiens.

— Eux aussi voulaient ?...

— Oui... Maintenant que vous avez fini de dîner, vous allez prendre ce cachet.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un calmant qui vous permettra de dormir sans penser à rien. Je

viendrais vous dire bonjour demain matin et je vous souhaite une bonne première nuit ici.

Le cachet s'était révélé très efficace : un quart d'heure plus tard, l'occupante de la chambre des Bleuets dormait.

A peine venait-elle de se réveiller le lendemain que Joë reparut avec l'infirmière.

— Alors, cette nuit ?

— Excellente.

— Tant mieux, car le patron a décidé de vous opérer ce matin... L'infirmière va vous préparer... Je serai de retour dans un quart d'heure.

Quand il revint, il avait une seringue et une ampoule :

— Allongez votre bras droit... Ne bougez pas surtout !

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Une simple piqûre...

Il la fit, lentement, avec une extrême douceur.

— Vous n'avez rien senti, n'est-ce pas ?... Maintenant, fermez les yeux, détendez-vous... Quand vous reprendrez conscience, tout sera terminé.

Ce furent les dernières paroles qu'elle entendit. Ce qui se passa immédiatement après, elle était encore bien incapable de le dire après deux mois, alors qu'elle venait de retrouver sa chambre parisienne. Elle avait cependant vaguement souvenir d'avoir été voiturée sur un chariot qui avait roulé doucement jusqu'à l'ascenseur. Des visages s'étaient penchés sur elle : le dernier qu'elle avait vu était celui, toujours souriant, de Joë.

Dès qu'elle s'était réveillée, encore indolente, elle avait senti une effroyable douleur au bas-ventre et dans tout le bassin. Peu à peu, au fur et à mesure qu'elle avait repris conscience, elle avait commencé à réaliser plusieurs choses... Ses poignets lui faisaient horriblement mal aussi : ils étaient attachés par des sangles qui l'empêchaient de remuer les bras. Ses jambes, ses chevilles, tout son corps était rivé au lit sur lequel elle ne pouvait pas faire le moindre mouvement. Le visage de Joë qui lui tamponnait le front avec un linge humide en murmurant doucement :

— C'est fini... Tout s'est bien passé... Restez calme-Mais elle souffrait de plus en plus : le bas-ventre la brûlait. Elle avait l'impression atroce d'être ouverte en deux... Ses lèvres, qui avaient commencé à remuer,

exhalèrent une première plainte qui se transforma en un long gémissement et très vite en un hurlement. Aussitôt Joë lui appliqua un tampon sur la bouche en disant, toujours à mi-voix : — C'est normal... Ça passera... Ce n'est rien-Ce rien avait duré huit jours et huit nuits pendant lesquels elle était passée alternativement de la douleur aiguë, intolérable, à l'état de prostration désespérée. Chaque fois qu'elle hurlait, un visage se penchait sur le sien : tantôt celui de l'infirmière silencieuse, tantôt celui de Joë, deux ou trois fois aussi — elle s'en souvenait — celui du chirurgien qui, pour elle, dans ces moments de crise, n'était plus qu'un bourreau. Elle détestait aussi l'infirmière à la peau safranée dont le regard impavide semblait ne pas vouloir comprendre le degré de sa souffrance. Le seul qu'elle avait senti très près d'elle était Joë qui répétait :

- Bientôt, ce sera fini...
- Pourquoi je souffre autant ?
- C'est à cause de la bougie...
- La bougie ?
- Oui. On vous la retirera dès que ce sera cicatrisé.

Ce fut seulement lorsque l'appareil de torture, que l'on appelait « la bougie », eut été retiré par le chirurgien qu'elle avait compris son utilité : ce cercle d'acier empêchait les chairs du vagin artificiel, destiné à remplacer le sexe disparu, de se refermer. Il fallait maintenir l'arrondi qui, très vite, constituerait les lèvres du nouveau sexe. Après tout, la femme n'est-elle pas une blessure permanente ?

A certains moments, la douleur avait été telle qu'elle se souvenait d'avoir supplié Joë de l'achever :

- Tuez-moi ! Je ne peux plus le supporter !
- Il le faut.
- J'aime mieux mourir... Si c'est pour vivre ainsi !
- Taisez-vous ! Bientôt vous ne sentirez plus rien et vous serez fière d'être la plus belle des femmes !
- Je ne veux pas le devenir en souffrant ainsi...
- Chut !
- Joë, vous m'aimez ?
- Comme j'aime toutes celles dont j'ai la charge-

- Alors, faites-moi l'une de ces piqûres qui calment la douleur.
- Le patron l'interdit : ce serait mauvais pour vous... Il faut laisser les choses se faire naturellement...

Mais, à trois reprises, en cachette du patron, Joë avait quand même fait la piqûre de morphine. Il avait pris ce risque – il ne l'avait confié à Dominique que plus tard, pendant sa convalescence – parce que lui-même avait une telle horreur de la douleur physique qu'il ne pouvait pas supporter la vision de la souffrance des autres. Et ça l'avait calmée provisoirement. Elle se souvenait aussi de lui avoir dit pendant ces périodes où il était resté assis auprès de son lit :

– Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez attachée... On est capable de tout quand on souffre.

– Presque « toutes », Dominique, ont demandé comme vous qu'on les tue ! Certaines ont même profité de ce que l'infirmier ou moi n'étions pas dans la chambre pour essayer d'arracher leurs sangles.

– Mes poignets sont en sang.

– Ce n'est pas grave. Tous l'ont été... L'une d'elles, une Suédoise – il y a de cela deux ans – était grande et forte comme vous : après avoir réussi à se libérer des sangles, elle s'est traînée jusqu'à la fenêtre pour se suicider : nous avons pu heureusement l'en empêcher à la dernière seconde. C'est pourquoi, depuis, les fenêtres restent closes tant que la cliente a encore la bougie, pourquoi aussi il y a des barreaux extérieurs...

– Je comprends mieux que le docteur n'ait pas voulu me répondre quand je lui ai demandé, le jour de mon arrivée, la raison d'être de ces barreaux !

– Comment aurait-il pu vous révéler que vous souffririez atrocement ?

– Si j'avais su que c'était à ce degré, je crois que je ne me serais jamais fait opérer...

– On dit cela... Mais, dans quelques jours, vous penserez tout autrement !

Il y avait aussi, en permanence et s'ajoutant à la douleur de la plaie qui se cicatrisait lentement, l'horrible sensation de gêne due à la sonde spéciale qui était indispensable pour permettre à la patiente d'uriner.

Le jour, enfin, arriva où le chirurgien dit après avoir examiné le bas-ventre :

— Vous vous êtes montrée courageuse... Maintenant, je peux vous libérer. Après vous avoir débarrassée de la bougie, nous vous ôterons les sangles pour que vous puissiez retrouver l'usage de vos bras et de vos jambes. Mais il faudra encore être raisonnable et rester allongée pendant quatre jours. Ensuite, on vous lèvera et on vous fera faire quelques pas. Vous allez être emmenée de nouveau sur le chariot jusqu'au bloc opératoire où je vous retirerai ce qui pour vous toutes est l'appareil de torture. Mais, comme ça risque d'être un peu douloureux, Joë va vous faire une anesthésie légère. Lorsqu'on vous ramènera ici, vous n'aurez plus que des pansements.

— Vous me jurez que vous n'êtes pas inquiet, docteur, et que tout va bien ?

— Tout va très bien, mon petit.

Quand elle avait retrouvé son lit en sortant de la salle d'opération, elle avait enfin éprouvé une merveilleuse sensation de soulagement avant de s'endormir. Le soir, à l'heure du repas, Joë était revenu la voir :

— Je suis sûr, maintenant, que l'appétit va revenir.

— Moi aussi !

— Sur la table d'opération, le patron vous a examinée à nouveau. Il est très satisfait du travail accompli.

— Pensez-vous que demain je pourrai envoyer des nouvelles à ceux à qui j'ai promis de le faire ?

— Qui cela ?

— Ma mère, mon médecin et un ami qui est aussi gentil que vous... Rassurez-vous, je ne mettrai que quelques mots sur trois cartes postales.

— Je vous apporterai ces cartes et un crayon à bille. Et je veillerai moi-même à ce qu'elles soient postées immédiatement.

— Merci. Dès le premier jour, j'ai compris que je pourrais compter sur vous.

— Tout le monde vous aime dans la clinique, Dominique.

— Je n'y ai pourtant pas vu grand monde !

— Ça ne veut rien dire : quand une malade est très gentille, ça se sait vite !

— Il y a longtemps que vous travaillez ici, Joë ?

- Assez...
- Ça vous plaît, ce métier ?
- J'ai toujours voulu me dévouer... Où pouvais-je le faire mieux qu'ici ?
- Un jour viendra peut-être où vous remplacerez votre patron qui ne me paraît plus tout jeune ?
- Certainement pas ! Bientôt, je m'en irai.
- Pour aller où ?
- Je crois que je rentrerai en France.
- Vous êtes parisien ?
- Oui...
- Pourquoi ne pratiqueriez-vous pas le même genre d'intervention à Paris ? Je suis sûre que vous auriez beaucoup de clientes !
- Pour deux raisons : d'abord j'aurais de gros ennuis avec la police et ensuite ça ne m'intéresserait pas... Voir souffrir les autres à ce point, c'est épuisant pour les nerfs : ça vous use ! Je ne sais même pas comment le patron fait pour tenir le coup. Mais, le jour où il cessera d'opérer, ce sera la catastrophe.
- Pourquoi ?
- Il est irremplaçable ! Dans sa spécialité, c'est un personnage unique !... Aucun confrère ne fera jamais mieux que lui... Moi, je préfère me lancer dans une tout autre activité, mais je ne sais pas encore laquelle.
- En continuant à vous dévouer ?
- Je le souhaite.
- Vous avez de la famille en France ?
- Aucune. Je suis seul.
- Il vous faudrait une compagne.
- Si j'en trouvais une telle que vous, ce serait le rêve ! Malheureusement, des Dominique, on n'en rencontre pas souvent !
- Vous n'allez pas me dire que, parmi toutes « celles » qui sont passées ici, vous n'en n'avez pas vu une qui vous ait plu et avec laquelle vous vous soyez bien entendu ? On ne vous a donc jamais dit que vous étiez, non seulement adorable, mais aussi très joli garçon ?

- Oui, mais je ne l'ai cru qu'à moitié...
- A force de côtoyer tant de créatures de mon genre, vous avez fini par devenir méfiant, c'est cela ?
- Pas exactement. Je crois que ce qu'il me faudrait plutôt, ce serait un ami...
- Vous aussi ? Alors vous êtes comme Rara.
- Qui est-ce ?
- Cet ami dont je vous ai parlé. Il m'a dit à peu près la même chose que vous et j'ai compris très vite que je ne serais jamais quelqu'un pour lui : je suis femme... Et de plus en plus maintenant ! Peut-être est-ce dommage pour nous deux ?
- La grande différence qui existe entre vous, Dominique, et toutes celles dont j'ai été ici le confident, c'est que vous êtes sensée. Si vous saviez le nombre de folles qui ont occupé cette chambre et les chambres voisines ! Depuis celle qui criait, pendant qu'elle endurait cette même souffrance que vous venez de connaître : « Je sais que je viens d'accoucher et que mon enfant est mort », jusqu'à une autre qui, même lorsqu'elle ne souffrait plus, continuait à se lamenter, inconsolable, en répétant : « C'est épouvantable de m'être laissé opérer ! J'étais un si bel homme ! J'avais tout ce qui fait la fierté d'un mâle ! » alors que ça n'avait jamais été vrai et qu'elle était venue ici, comme vous, de son plein gré... Il en est même qui ont voulu intenter un procès au patron. Elles lui avaient pourtant écrit pendant des mois, des années parfois, en le suppliant de les opérer... Non, voyez-vous, je préfère et je souhaite de toute mon âme rencontrer l'ami qui ait su rester complètement lui-même.
- Ce qui revient à dire que nous ne vous intéressons plus... après ?
- C'est un peu cela.
- Alors, pourquoi vous complaisez-vous à assister à notre transformation brutale ?
- A vrai dire, je ne sais pas... A demain, Dominique.

Il avait quitté rapidement la chambre.

En réfléchissant à ce qu'il venait de dire, elle avait réalisé que ce garçon blond aux yeux bleus et au sourire presque angélique devait être, lui aussi, un demi-fou... Et le chirurgien lui-même ? Ce prince du bistouri qui semblait n'être que douceur et qui donnait l'impression de ne pratiquer que par altruisme, était-il un être tout à fait sain d'esprit ? A moins que lui, Joë et tous ceux qui ' entouraient dans la clinique ne

fussent aiguillonnés que par un seul véritable motif : l'appât du gain ?

Les cartes postales avaient été envoyées. Leur teneur n'avait pas dissimulé la vérité en disant que leur auteur se sentait de mieux en mieux.

Dominique avait commencé à marcher dans sa chambre, aidée d'abord par Joe¹ et l'infirmière, ensuite seule. Le pansement qui lui enveloppait le bas-ventre avait diminué d'épaisseur. Mais on ne l'avait pas encore laissée voir la transformation accomplie. Elle l'avait cependant réclamée avec insistance, cette vision — qui pour elle devait être libératrice. Hélas ! chaque fois que le pansement avait été renouvelé, on l'avait obligée à rester allongée sur son lit, la tête à plat, sans pouvoir regarder. La voix douce de Joë n'avait pas cessé alors de répéter :

— Soyez patiente : le patron a pour règle absolue d'empêcher ses clientes de se regarder avant que tout ne soit parfaitement esthétique.

— J'ai tellement peur que ce ne soit pas réussi ! se lamentait-elle.

— Vous n'avez rien à craindre : déjà, dans l'état actuel, je puis vous affirmer que ça frise le chef-d'œuvre...

Après six semaines d'obéissance, ne pouvant plus supporter l'attente exaspérante, un soir après le dîner — quand elle eut la certitude que personne ne viendrait plus lui rendre visite avant le lendemain et alors que le silence le plus complet régnait à l'étage — elle avait quitté son lit et s'était dirigée vers le lavabo placé contre le mur et surmonté d'une petite glace. Après avoir approché de celui-ci l'une des chaises roses, elle s'était hissée dessus, debout. Et là, avec autant de précautions que de difficultés, elle avait ouvert une à une les épingles du bandage de protection, puis l'avait déroulé lentement, jusqu'à ce qu'il tombât à ses pieds en entraînant tout le pansement. Et elle s'était enfin vue dans la glace... La vision avait été fantastique ! Elle n'en avait pas cru ses yeux : son sexe lui était apparu plus beau encore que celui d'Olympe... Etourdie, assommée par le choc de ce premier reflet de sa nouvelle anatomie, elle avait senti sa tête vaciller et elle s'était écroulée, inanimée, après avoir poussé un cri déchirant.

Quelques minutes plus tard, quand elle avait repris conscience, elle s'était retrouvée allongée sur le lit et avait vu les deux visages anxieux du chirurgien et de Joë penchés sur le sien.

— Ce n'est pas très raisonnable ce que vous avez fait ! avait dit le patron dont la voix, pour la première fois, était sévère. Cela aurait pu déclencher une très grave hémorragie.

— Je... voulais voir, docteur !

— Vous aurez toute la vie pour le faire ! Encore heureux que vous ayez crié et que l'infirmière se soit trouvée à ce moment dans le couloir... Ah, ça ! Vous avez été prise d'une crise de démence ? Le résultat est qu'il vous faudra garder votre pansement pendant au moins deux semaines, alors que j'avais pris la décision de vous le retirer dans trois ou quatre jours... Mais qu'est-ce que vous avez toutes à vouloir vous admirer aussi vite dès que l'on vous a rendues femmes ?

— C'est un moment que nous attendons depuis des années, docteur !

— Maintenant qu'elle a vu, peut-on demander à Mademoiselle si elle est satisfaite ?

— C'est merveilleux, docteur ! Cela va sans doute vous paraître stupide, mais j'ai envie de vous embrasser...

Il s'était penché vers elle en retrouvant sa voix douce et son sourire :

— Allez-y sur les deux joues si cela peut vous faire plaisir...

Puis se retournant vers Joë :

— Au fond, ce doit être cela ma vraie récompense...

Ce cri perçant, dans lequel s'était exprimée toute l'émotion de la joie, l'épouse de Miguel Gonzalez venait, à son insu et sans même qu'elle s'en fût rendu compte, de le pousser à nouveau, huit années plus tard, dans la chambre de cet *Hôtel du Palais* où, pour la seconde nuit, elle n'avait pas encore pu trouver le sommeil. Immédiatement, instinctivement, elle enfonça le drap dans sa bouche comme pour l'étouffer. Mais il était trop tard : Miguel, réveillé en sursaut, s'était dressé à côté d'elle.

— Qu'est-ce que tu as, chérie ? demanda-t-il, après avoir allumé.

— Moi ? Rien !

— Tu viens de pousser un cri épouvantable !

— Tu crois ?... J'ai dû faire un cauchemar... Je serais d'ailleurs incapable de dire lequel !

— En es-tu bien certaine ?

Il avait parlé avec beaucoup de tendresse et d'inquiétude, sans quitter des yeux le beau visage dont les traits étaient tirés — et où des larmes perlaient sur les cils :

— Tu pleures ?

— Mais non, Miguel ! Ce n'est rien : ce doit être l'une des conséquences du cauchemar... Comment serais-je triste puisque tu es là, à côté de moi ?

— Ma petite Dominique, je commence à me demander, moi aussi, si le climat de Biarritz te convient réellement. Voilà deux soirs que tu ne te sens pas bien et tu hurles en dormant.

— Je n'ai pas dormi...

— Quoi ?

— Je ne sais pas pourquoi, mais je n'y suis pas parvenue... Je crois même que je ne le pourrai pas, cette nuit. Quelle heure est-il ?

— Presque 5 heures.

— Le jour ne va pas être long à venir...

— Il est déjà là... Regarde : on commence à voir une lueur filtrer à travers les rideaux. C'est l'aurore...

— L'aurore ? Miguel ! Fais-moi plaisir... Levons-nous tous les deux, habillons-nous vite ! Si nous allions toi et moi, en amoureux, faire une promenade sur la plage alors qu'elle n'est pas encore envahie par les foules ? Nous y serons seuls pour savourer le lever du jour en contemplant l'Océan.

— Tu y tiens vraiment ?

— Je t'en supplie...

— Alors debout, madame Gonzalez !

Vêtus l'un et l'autre d'un pantalon et d'un pull-over, ils sortirent de l'appartement sans faire de bruit pour ne pas réveiller Rafaélito et la gouvernante. Lorsqu'ils passèrent dans le vestibule devant le veilleur de nuit, celui-ci parut très étonné de voir des clients aussi matinaux : ce n'était pas l'habitude dans le palace. Comme il les saluait, Miguel, qui tenait Dominique gentiment par le bras, dit en riant :

— Vous voyez ce que c'est que d'avoir une jeune femme ! Elle nous oblige à changer complètement notre genre de vie...

Combien de temps marchèrent-ils, ainsi enlacés, sur la plage encore déserte ? A leur droite, c'était l'Océan dont le galop régulier des vagues, apportant un apaisement grandiose au tumulte de leurs pensées, les rapprochait plus que n'importe quelle nuit passée dans un même lit. A l'horizon, les flammes de pourpre s'atténuaient déjà pour s'effacer peu à peu devant la poussière de soleil, qui, bientôt, allait se répandre sur toute la Côte d'Argent en y dispensant la joie de vivre.

Sur leur gauche, c'était la ville, encore engourdie dans la torpeur nocturne, où les lumières s'étaient éteintes les unes après les autres pour laisser les contours des hôtels et des villas se dessiner dans la brume matinale. Était-ce parce que la brise venant du large était encore fraîche ? Dominique frissonna.

— Tu as froid, chérie ?

— Jamais je n'ai ressenti une pareille chaleur envahir mon être... Je t'aime !

Ils s'arrêtèrent et échangèrent un baiser passionné.

— Moi aussi, Dominique.

Pendant qu'ils reprenaient leur marche, elle dit d'une voix de plus en plus tendre :

— Contrairement à ce que tu semblais penser tout à l'heure, je crois que notre venue ici était nécessaire pour resserrer mieux encore notre union... Je te dois un aveu : je ne crois pas avoir éprouvé jusque-là un pareil besoin d'être protégée... Cette Force mâle et ce calme à toute épreuve qui sont ce qu'il y a de plus exceptionnel en toi m'apportent l'équilibre qui me manque tant ! Cela va Faire déjà cinq années que nous ne nous sommes pas quittés, vivant uniquement l'un pour l'autre...

— Et pour Rafaélito, chérie.

— Oui, sûrement... Mais lui, c'est autre chose : il ne sera jamais que le complément de notre amour, rien de plus... C'est très bien qu'il soit là, mais tu sais aussi bien que moi que nous aurions pu vivre sans lui. Pour moi, il n'existe que parce que je t'aime... Tu ne me quitteras jamais, Miguel ?

La question avait été posée avec angoisse. Il la serra plus fort contre lui sans répondre. Elle reprit :

— Si cela se produisait, je sais maintenant que ce serait ma mort. Cela signifierait que tout ce que j'ai fait et enduré avant de te rencontrer n'aurait servi à rien... Pour moi, tu n'es pas « mon seul amour », mais beaucoup plus : tu es l'Amour tel que je l'ai toujours imaginé et voulu... J'avais un immense besoin de te dire ces choses loin de tous ceux qui nous envient... Je me sens mieux : rentrons maintenant à l'hôtel. Je crois que je vais pouvoir enfin dormir.

— Sans cauchemar ?

— J'en suis sûre.

— Et si tu n'y arrivais pas, sais-tu ce que tu devrais faire ? Aller jouer avec notre fils comme cela s'est produit hier après-midi pour moi. Tu n'as pas idée de la joie très pure que cela m'a apporté. Je ne voudrais pas t'adresser de reproches, chérie, mais, depuis que nous sommes ici, tu ne t'es pas occupée beaucoup de Rafaëlitto... Je sais qu'il aime être avec son père, mais il a quand même besoin aussi de la tendresse de sa mère ! Une gouvernante, aussi parfaite soit-elle, ne remplace pas une maman.

— Tu as raison : nous allons savourer le petit déjeuner avec l'enfant et ensuite j'irai sur « sa », plage, seule avec lui. Je vais dire à Fräulein qu'elle peut prendre une journée de congé jusqu'à l'heure du dîner.

— Devine ce que je vais faire pendant ce temps-là. Eh bien, moi aussi, j'irai chez le coiffeur ! Il y a assez longtemps que tu me reproches d'avoir les cheveux trop longs et de ressembler à un minet ! Ensuite, je passerai à la banque.

— Tu reviendras pour déjeuner avec nous au grill ?

— Bien sûr, un déjeuner à trois, sans personne d'autre !

Le soleil de la matinée était déjà brûlant. Depuis plus d'une heure, Rafaëlitto et sa maman étaient absorbés par la savante construction d'un château de sable à proximité de la piscine réservée aux tout-petits. L'enfant riait, la mère était radieuse. Ce qu'avait dit Miguel était vrai : rien ne valait la joie d'un bambin pour redonner à ceux qui en recueillent les miettes la sensation d'évasion totale. Alors que la tour du château éphémère commençait à prendre fière allure, le préposé aux cabines se présenta à Dominique.

— Madame, dit-il, M. Gonzalez vous demande au téléphone.

— Mon mari ?

— Il appelle de la ville. Vous pouvez lui parler de la cabine installée auprès du vestiaire de la grande piscine.

— Je la connais. J'y vais.

Mais avant de partir, elle recommanda à son fils :

— Sois sage, mon chéri, et continue à bien travailler sur « notre » chef-d'œuvre. C'est papa qui m'appelle. Je reviens dans quelques instants.

Tout en se dirigeant vers la cabine, elle se demandait ce que Miguel, qu'elle devait revoir au déjeuner, pouvait bien avoir à lui dire d'aussi urgent.

— C'est toi, Dominique ?

- Qui est à l'appareil ?
- Ce n'est pas ton mari, mais moi, Patrick.
- Comment oses-tu ?
- N'était-ce pas le meilleur moyen de te faire venir ? Si j'avais dit mon nom, tu ne te serais même pas dérangée ! Et, si j'ai pris l'identité de ton cher époux, c'est uniquement parce que je viens de l'apercevoir en ville : il entrait dans une banque... Ce qui est tout à fait normal pour un homme aussi riche : il doit passer sa vie dans les banques ! Cette vision m'a fait penser qu'étant momentanément libérée de sa présence, tu consentirais à m'écouter...
- Tu m'as pourtant promis, hier, de ne plus jamais chercher à me rencontrer !
- C'est vrai. Mais il y a une petite nuance : je ne t'ai pas juré de ne pas te téléphoner !
- Tu es ignoble. Pat !
- Je le sais : tu me l'as dit hier... Je serai rapide, rassure-toi... J'ai besoin de fric, Dodo.
- Quoi ?
- Mais oui, ma jolie...
- Après tout ce que je t'ai donné ?
- Je reconnais que c'était un très beau cadeau... Malheureusement, je ne l'ai plus ! Dans mes doigts, il n'a même pas vécu ce que vivent les roses : l'espace d'un matin... Oh ! Je suis franc : on ne me l'a pas volé ! Je ne suis pas de la race de ceux à qui de pareilles mésaventures arrivent... Non. Je l'ai simplement perdu au jeu.
- Tu es fou ?
- Qu'est-ce que tu veux ? Il y avait si longtemps que je n'avais pu tenter ma chance dans un casino... Hier soir, après t'avoir quittée, j'ai pensé que le moment était enfin venu de me refaire... Avec ton beau caillou, n'avais-je pas en main l'équivalent d'un capital de départ pour risquer la noble aventure ? Seulement, voilà le hic : ça n'a pas marché du tout ! Une de ces poisses, ma belle amie, dont tu n'as pas idée et qui a duré toute la nuit ! C'est bien simple : ce matin, quand je suis ressorti du casino à 7 heures, j'étais raide, délesté du caillou qui a tout juste couvert le montant de mes dettes... Tu sais ce que c'est toi qui es l'épouse d'un gros joueur : dette de jeu, dette d'honneur ! Alors j'ai payé.

- C'est pour m'annoncer cela que tu m'appelles ?
- Oui... Je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps pour penser que toi seule pouvais me renflouer.
- Pour qui me prends-tu ?
- Pour la plus riche de mes anciennes relations.
- Je n'ai pas d'argent.
- Ça, ma Dodo, tu te débrouilleras ! Et c'est du liquide qu'il me faut cette fois... Pas de bijou ! Pas de chèque... J'ai pensé que, si ton mari s'est rendu dans une banque, ce devait être pour en prendre une pincée. Quand il va revenir tout à l'heure auprès de sa petite femme et de son chérubin, il sera plein aux as... Alors ?

Comme elle se taisait, la voix odieuse reprit :

— Tu m'entends ?... Je t'accorde vingt-quatre heures... Je te rappellerai demain à la même heure... Tu t'arrangeras pour n'avoir pas ton mari à côté de toi à ce moment-là. Je te connais : tu es maligne... Et, comme je veux respecter ma promesse de ne plus te revoir, je t'indiquerai l'endroit où tu n'auras qu'à déposer le magot. Ce ne sera pas loin de ton hôtel... Ah ! J'oubliais l'essentiel : le montant... Je vais te surprendre en ne me montrant pas trop gourmand : vingt mille... Qu'est-ce que c'est que deux pauvres petits millions anciens pour la très digne épouse du richissime Gonzalez !

— Je ne les ai pas.

— Tu les auras demain : je le sais !

— Et si je refuse ?

— Je t'ai trop estimée, ma chérie, pour ne pas te le conseiller... Si tu refusais ? Eh bien, je serais au regret de faire répandre dès demain dans Biarritz, et tout particulièrement dans ce palace où tu te pavanais, quelques photocopies de la charmante lettre que tu m'as écrite hier... Oui, j'ai omis de te dire que j'avais pris la précaution d'en faire faire dès que nous nous sommes quittés... Je pourrais même en adresser une directement à ton mari. Quel effet crois-tu que ça produirait sur lui ? Moi, j'ai plutôt l'impression que ce serait assez dangereux pour votre sérénité réciproque et surtout pour votre réputation ! Voilà, Dodo

je pense n'avoir plus rien à te dire. A demain !

Un dé clic de l'appareil avait mis fin à la conversation.

Quand Miguel revint vers 13 heures, il fut assez étonné d'apprendre au grill, où il s'était rendu directement, que son épouse était remontée

avec son fils dans l'appartement en donnant l'ordre que l'on y servît le déjeuner.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en les retrouvant déjà attablés en compagnie de la gouvernante, dans le salon où la table avait été dressée.

— Je t'expliquerai tout à l'heure, répondit Dominique. Fräulein m'a dit que ça ne l'intéressait pas d'aller se promener en ville : dès que le repas sera terminé, elle redescendra avec Rafaélito à la plage de sable des enfants où l'attend le beau château que lui et moi nous avons construit ce matin... On t'a bien coupé les cheveux, chéri : tu es très beau.

Miguel ne posa aucune autre question pendant le repas qui fut silencieux. Quand la gouvernante fut sur le point d'emmener l'enfant, Dominique lui recommanda :

— Surtout ne le quittez pas une seconde !

— Pourquoi ? dit Miguel. Il n'a donc pas été sage ce matin ?

— Il a été un ange... Il ne s'agit pas de ça. A tout à l'heure, mon chéri.

Elle embrassa longuement l'enfant avant de le laisser partir. Puis dès qu'ils furent seuls :

— Regarde ma main gauche : tu ne remarques rien ?

— Non.

— Tu ne vois pas que ma bague de fiançailles n'est plus à mon annulaire ?

— Ça t'est déjà arrivé de la retirer depuis cinq ans.

— C'est vrai, mais uniquement parce que je ne voulais pas donner l'impression d'être une bijouterie ambulante lorsqu'il me prenait fantaisie de porter une autre pierre... Seulement, aujourd'hui, c'est différent : si le diamant que tu m'as offert n'est plus là, c'est que je ne l'ai plus...

— Tu l'as perdu ?

— Presque... Je vais t'expliquer maintenant pourquoi j'ai eu ces malaises avant-hier et hier soir... J'aurais voulu tout te cacher, Miguel, parce que je t'aime... Oui, on n'aime pas faire partager ses soucis ou même ses craintes à ceux que l'on adore... Seulement, après ce qui vient encore de se passer ce matin, c'est impossible. Il faut que tu saches...

Elle raconta l'entrevue de la veille, à Bayonne, et la conversation

téléphonique qu'elle venait d'avoir, trois heures plus tôt. Elle le fit posément, sur le ton de quelqu'un qui est décidé à ne plus laisser s'exercer un chantage. Quand elle se tut, il dit avec calme, lui aussi :

— Tu as bien fait de me dire la vérité. Tu n'es responsable en rien de tout cela.

— Miguel, toi seul peux nous sortir de là... Parce que tu es fort, parce que tu es un homme vrai ! J'ai peur... Très peur pour notre amour... Comprends-tu maintenant pourquoi, ce matin sur la plage, pendant notre promenade merveilleuse, je t'ai dit que j'avais tellement besoin de ta protection ? Je ne veux plus aller nulle part sans t'avoir à côté de moi : je suis ta femme... J'ai peur aussi pour Rafaëlitto : c'est la raison pour laquelle j'ai recommandé à Fräulein de ne pas le quitter une seconde pendant qu'il jouerait... Si ce monstre nous l'enlevait ?

Après avoir réfléchi pendant quelques instants, il reconnut :

— C'est toi qui avais raison quand tu me disais avant-hier soir, à la suite de cette rencontre que tu as faite au Casino, que nous devions quitter Biarritz le plus vite possible... Nous partirons demain matin directement pour le sud de l'Italie, comme tu l'avais suggéré, et en prenant bien soin de ne laisser notre adresse à personne ici... Quand on a affaire à des individus de cet acabit, on ne saurait prendre trop de précautions : il vient de prouver à deux reprises qu'il était capable du pire !

— Si tu savais comme ça me rassure de t'entendre parler ainsi ! Toi et moi, nous finirions par être désarmés devant un pareil chantage... Les gens parleraient et nous ne pourrions rien dire ! Mieux vaut la fuite dans un pays où l'on nous laissera tranquilles parce que personne ne saura rien de nous ! Si je te disais que je n'ose même plus sortir de cet appartement !... Je ne le quitterai que demain quand nous partirons de bonne heure avant que « l'autre » ne téléphone.

— Et tu auras raison. Ce soir aussi, nous ferons servir le dîner ici... Maintenant, repose-toi. Tu en as le plus grand besoin, mon amour : voilà deux nuits que tu ne dors pas... Tu devrais t'allonger dans la chambre. Je tirerai les rideaux et je donnerai des instructions très précises pour que personne ne te dérange jusqu'à mon retour.

— Dis surtout que l'on ne me passe aucune communication téléphonique !

— Ce sera fait. Ne t'inquiète pas : je vais m'occuper de tout pendant que tu vas te reposer.

— Tu m'aimes toujours ?

— Encore plus que ce matin... Et toi, promets-moi d'avoir toujours à mon égard cette franchise dont tu viens de faire preuve.

— Ça ne m'est pas difficile de faire une pareille promesse ! N'ai-je pas toujours été franche avec toi depuis le jour où tu m'as demandé d'être ta compagne ?

— C'est vrai...

Quand il vit qu'elle avait fermé les yeux, il quitta la chambre et l'appartement pour descendre d'abord à la réception où il annonça à Stoll leur décision de partir. Le prétexte officiel en fut que, décidément, « le climat » de la Côte ne convenait pas à son épouse. Ensuite, il fit prévenir son chauffeur de tenir la Mercedes parée pour le lendemain à 8 heures. Enfin, il descendit sur la plage des enfants où il prit le relais de la gouvernante pour surveiller lui-même les ébats de Rafaélito. Pendant ce temps, Fräulein Dorothée remonta dans l'appartement avec la double mission de commencer les préparatifs de départ tout en veillant discrètement sur le sommeil de madame. En fait, Dominique, allongée sur son lit, ne dormait pas. Elle ne le voulait pas d'ailleurs. L'important pour elle était, avant de repartir avec son époux et son fils vers de nouveaux horizons, d'achever de faire le point sur son passé. Ainsi, à peine Miguel était-il sorti, se revit-elle au moment où elle allait quitter, complètement rétablie, la clinique marocaine...

Elle était de nouveau dans le bureau du rez-de-chaussée. La même femme, en blouse blanche et au regard dur, qui l'avait accueillie, lui avait rendu sa carte d'identité, ses papier personnel, le billet de retour en avion et ce qu'il restait de son argent. Puis elle lui avait dit :

Mademoiselle, le docteur ne vous demande qu'une chose, c'est que lorsque vous arriverez à Paris vous ne disiez pas trop de mal de lui...

EUX

A ce stade des souvenirs, le visage hermétique de la réceptionniste de la clinique marocaine disparut pour faire place à celui, avenant, de l'ami Rara.

Selon la promesse faite le soir du retour à Paris, il avait téléphoné le lendemain matin pour demander si cette première nuit passée dans l'appartement des Batignolles avait été bonne. Comment Dominique aurait-elle pu lui avouer qu'elle avait à peine dormi, hantée qu'elle était encore par l'atroce « séjour » dont elle sortait à peine ? Aussi préféra-t-elle répondre à l'appareil :

— Je crois n'avoir jamais mieux dormi ! Et maman était là, toute proche, pour me veiller...

— Comme elle doit être heureuse de t'avoir retrouvée ! Veux-tu que nous dînions ensemble ?

— Avec joie ! Où cela ?

— Où tu voudras, Dodo.

— A La Cloche d'Or ?

— Décidément, cet endroit t'a fascinée !

— Il a déjà marqué deux étapes importantes de ma vie... Ne penses-tu pas qu'il peut y en avoir une troisième ce soir : notre premier dîner de femme à homme ?

— Il est vrai qu'aux deux précédents, nous étions encore un peu entre hommes ! Eh bien, c'est entendu... Veux-tu que je vienne te chercher ?

— Ce ne sera pas la peine. J'ai quelques courses à faire cet après-midi.

— Déjà des courses ? On voit que, cette fois, tu es devenue une vraie Parisienne ! Alors, veux-tu à 21 heures ?

— Je serai là... Rara ! J'espère que, pendant mon absence, tu n'as rien dit à Patrick ?

— Pas un mot. Je ne suis d'ailleurs retourné qu'une fois à *La Grande Sandrine*. Et ça m'a paru d'un lugubre ! J'ai compris que c'était parce que tu n'y étais pas.

— Pat t'a demandé de mes nouvelles ?

— Oui. Je lui ai dit que tu devais être quelque part en Espagne en train de te dorer au soleil... Patrick m'a simplement répondu que tu n'étais pas chic, car tu ne lui avais pas adressé une seule carte postale... Il a ajouté aussi que ton absence de sa boîte pesait sur les recettes.

— Il ne pense qu'au commerce !

— A tout à l'heure, petite sœur...

« Les courses » se réduisirent à la visite que Dominique avait promis de faire à son médecin dès son retour. Visite indispensable aussi; le chirurgien lui avait expliqué que, pendant un certain temps encore, elle aurait à suivre un traitement régulier que lui indiquerait son confrère parisien.

L'accueil de ce dernier fut plus que chaleureux, presque enthousiaste :

— Vous êtes resplendissante ! Peut-être avez-vous cependant un peu maigri. Ce qui est normal après le choc opératoire... Mais nous allons très vite y remédier et vous faire retrouver les formes qui vous conviennent si bien, cela grâce à notre traitement hormonal qu'il faut reprendre. Je pense que mon confrère vous a expliqué qu'il n'était pas question que vous l'abandonniez !

— Il me l'a dit, en effet. Il a même précisé que je devrais le poursuivre pendant tout le restant de mon existence si je voulais rester belle.

— C'est exact. J'ai reçu avant-hier une lettre de lui m'annonçant qu'il vous renvoyait chez vous en excellente santé. N'est-ce pas que c'est un charmant homme ?

— Je lui dois désormais la même reconnaissance qu'à vous : lui et son assistant ont fait preuve d'une délicatesse que je ne suis pas près d'oublier.

— Je vous avais dit que c'était un monsieur... Ma petite Dominique, je vous avoue que je suis très curieux de voir le travail accompli. Ça ne vous ennuie pas de vous déshabiller à nouveau devant moi ?

— C'est même maintenant un plaisir ! Vous allez voir comme c'est réussi !

Quand il la vit nue, sa première réaction fut :

— Vous êtes devenue une superbe créature... Soyez gentille de vous étendre sur ce divan... Détendez-vous et écartez les jambes...

Après s'être ganté de caoutchouc, il ajouta :

— Je vais vous faire un toucher pour examiner les parois intérieures... Je ne vous fais pas mal ?

– Non, docteur. L'examen terminé, il dit :

– Vous pouvez vous rhabiller. Je ne regrette pas de vous avoir adressée à un pareil confrère : c'est là une de ses plus grandes victoires... Il est même parvenu à vous donner un semblant de clitoris... Je ne vois pas qui aurait pu faire mieux !

– Il y a une question, docteur, que j'aimerais vous poser : comment votre confrère s'y est-il pris pour faire un tel travail ?

– Je suis sûr que, curieuse comme vous l'êtes toutes, vous le lui avez demandé et qu'il ne vous a rien répondu.

– Il m'a dit que ça ne me regardait pas et que la seule chose importante pour moi était que ce soit réussi.

– Et il a eu raison ! Tout chirurgien qui se respecte a ses secrets. Pourquoi les livrerait-il quand il sait que d'innombrables confrères le jalousent parce qu'ils sont incapables d'en faire autant.

– J'ai questionné également Joë.

– Qui est Joë ?

– L'assistant. Il m'a fait comprendre que son patron lui avait interdit de parler... Alors, j'ai pensé que vous, peut-être, vous pourriez m'expliquer.

– Expliquer quoi ?

– Mais... Comment s'est faite l'opération ? Vous n'allez pas me dire que vous ne le savez pas, docteur, vous qui avez pris avec tant de minutie toutes ces photographies qui l'ont précédée et qui, selon votre confrère, étaient remarquables ?

– Même si je connaissais d'une manière très précise la façon dont mon confrère a opéré, je ne vous dirais rien. Comme lui je vous répondrai : ça ne vous regarde pas, contentez-vous d'en bénéficier... Si les chirurgiens, quels qu'ils soient, devaient expliquer à leurs clients comment ils s'y sont pris pour leur ôter un appendice, une vésicule biliaire ou n'importe quoi, les malheureux n'en sortiraient pas ! C'est peut-être là que le secret professionnel joue le plus.

– Pourtant, docteur, mettez-vous à notre place, à nous qui sommes ainsi transformées ! N'avons-nous pas le droit de savoir ?

– Ma petite Dominique, vous n'avez que le droit de vous taire et surtout d'éviter de donner des explications à des profanes qui, pour la plupart, resteraient sceptiques... Mais comme je vous aime beaucoup, et à la condition expresse que vous me juriez que rien ne sortira jamais

de ce cabinet, je veux bien vous donner quelques éclaircissements... Je suis d'ailleurs persuadé que mon confrère lui-même n'y verrait aucun inconvénient.

— Je vous jure de me taire ! Même si ma mère m'interrogeait là-dessus, je ne lui dirais rien.

— Cela m'étonnerait que Mme Perrin fût intéressée par de pareils détails ! La seule chose qui doit compter pour elle, c'est le résultat... Et celui-ci est magnifique ! Maintenant, asseyez-vous et regardez ce croquis que je vous fais... Il représente approximativement votre verge et vos testicules tels qu'ils étaient avant l'intervention... Excusez la mauvaise qualité du dessin, mais je ne suis pas un artiste, moi ! Vous vous souvenez que, sans être très importante, votre verge offrait cependant l'avantage — pour l'intervention qui a été faite — de n'avoir pas subi de circoncision : cette peau supplémentaire du prépuce a presque certainement été utilisée par mon confrère. Car c'est là tout le problème : s'il reste beaucoup de peau après que la verge a été tranchée au ras du bas-ventre, on peut vous faire une cavité intérieure plus profonde qui a la forme et l'apparence d'un vagin.

» Le sectionnement de la verge et des testicules a dû être effectué de bas en haut, comme le prouve la cicatrice, à peine visible, située au bas des lèvres de votre nouveau sexe. Cela a permis à la peau de demeurer attachée au restant du corps. Après avoir extrait l'intérieur de la verge, c'est-à-dire les deux corps caverneux et l'urètre pénien qui n'auront plus d'utilité pour vous, et après avoir agi de même avec l'intérieur des testicules, on a conservé la peau.

» Tout l'art du praticien est de rabattre cette peau à l'intérieur du bas-ventre pour constituer les parois de la caverne qui devient le vagin. Ensuite, il n'y a plus qu'à recoudre le tout. Ce qui donne l'illusion d'être un clitoris est en réalité la nouvelle extrémité du canal de l'urètre par lequel vous urinez.

» Il arrive souvent que ce que nous pourrions appeler le vagin artificiel n'ait aucune profondeur : cela vient de l'impossibilité de prélever suffisamment de peau sur les organes qui ont été supprimés. Ce n'est heureusement pas votre cas ! Vous pourrez donc connaître beaucoup moins superficiellement que d'autres, sur qui la même intervention a été pratiquée, la pénétration d'une verge.

» Les lèvres de l'ouverture qui est maintenant la vôtre ont été maintenues et se sont cicatrisées, pendant toute la période excessivement douloureuse que vous avez connue après l'opération, grâce à cet appareil métallique que l'on appelle « la bougie » et dont vous gardez toutes un souvenir d'horreur... Voilà, Dominique. Avez-

vous compris quelque chose à mes explications et à mes petits croquis successifs ?

— Je crois, docteur.

— Alors n'en demandez pas plus ! Et surtout évitez d'en parler à qui que ce soit !

— C'est promis et merci, docteur, pour ces explications... Il y a encore un point qui me tracasse : comment dois-je m'y prendre maintenant pour changer d'état civil ?

— Vous êtes donc si pressée ?

— Je ne peux plus supporter l'idée d'être considérée sur les papiers ou documents officiels comme appartenant au sexe masculin.

— Vous allez rédiger en trois exemplaires une lettre dont je vous donnerai le modèle et que vous n'aurez qu'à recopier et à signer. Vous y expliquerez, en fournissant le moins de détails possible, que n'ayant plus la morphologie d'un homme, vous vous trouvez dans une situation hybride qui est tragique pour vous. Là encore, nous saurons trouver des termes simples et émouvants en restant strictement sur le plan humain. Cette lettre sera appuyée d'un rapport, très précis celui-là, que j'ai déjà commencé à préparer. J'y expliquerai qu'étant maintenant beaucoup plus « femme » qu'homme, il me paraît indispensable que l'on vous déclare officiellement comme étant de sexe féminin. Dès que ce nouveau dossier sera prêt, j'irai moi-même le remettre entre les mains d'un médecin de mes amis, agréé auprès du ministère de la Santé publique et l'un des membres les plus éminents de notre Conseil de l'ordre... Il y aura une enquête.

— Est-ce que ce ne sera pas dangereux pour celui qui m'a opérée ?

— Non, puisque l'intervention n'a pas été faite en France.

— Et... pour vous, docteur ?

— C'est gentil de vous préoccuper de moi, Dominique. Mais soyez sans inquiétude ! Aux yeux de mes confrères, je ne serai, dans toute cette affaire, qu'un intermédiaire qui a agi selon sa conscience et au mieux de votre intérêt. Personne ne peut reprocher à un médecin de tout tenter pour éviter que l'un de ses clients ne soit acculé à un désespoir qui pourrait le conduire au suicide. Car c'était votre cas. Est-ce que je me trompe ?

— Si je n'avais pas été opérée, je l'aurais fait...

— Votre cas est d'ailleurs loin d'être unique : récemment en Belgique a eu lieu un procès d'un certain retentissement... Un être aussi handicapé

que vous a été opéré... Le malheur a voulu qu'il décède à la suite d'une défaillance cardiaque, pendant l'opération. La famille a porté plainte contre les trois confrères qui avaient tenté l'intervention; d'excellents chirurgiens d'ailleurs ! Le procès a été jugé en partie à huis clos. Les raisons impérieuses qui avaient motivé l'intervention étaient les mêmes que pour la vôtre. Mes confrères ont été acquittés : ce qui a créé une jurisprudence derrière laquelle, s'il le fallait, nous pourrions nous abriter. La justice belge est pratiquement la même que la nôtre. Depuis ce jugement, qui fait autorité, j'estime que nous sommes beaucoup mieux armés... A la suite de l'enquête, vous aurez certainement à passer une visite médicale devant une commission désignée par les pouvoirs officiels. Celle-ci qui sera composée de trois médecins — dont certainement un gynécologue — ne pourra que constater qu'extérieurement et psychiquement vous êtes beaucoup plus près de la femme que de l'homme... Evidemment, vous n'avez pas d'ovaires, mais vous n'avez pas non plus de testicules : ce qui constitue une sorte de compensation devant laquelle aucun médecin ne pourra rester insensible.

— Mais tout cela va demander beaucoup de temps !

— Pas tellement. Je crois pouvoir faire activer les choses. Si la commission admet mon point de vue, nous aurons déjà franchi un pas de géant. Ensuite, il n'y aura plus qu'à transmettre votre dossier au ministère de l'Intérieur qui seul, en fin de compte, est habilité à autoriser la modification de votre état civil.

— Et si l'un ou l'autre de ces ministères refusait ?

— Vous pourriez toujours tenter de faire un procès.

— Mais ça ferait scandale !

— Justement : c'est bien là ce que redoutent les pouvoirs officiels ! Si je sentais la moindre réticence de leur part — et je le saurais par mes confrères de la commission médicale — comptez sur moi pour faire savoir discrètement en haut lieu votre volonté d'aller jusqu'au bout, au mépris du scandale. On n'aime pas cela dans notre pays où, plus que partout ailleurs, le ridicule tue ! Et « on » hésitera... Entre deux maux, on choisira le moindre : on préférera vous donner discrètement satisfaction plutôt que de voir traîner en justice une pareille affaire dont la presse ne manquera pas de s'emparer !

— J'ai maintenant, docteur, la certitude que vous êtes aussi habile « technicien » que praticien.

— Il le faut, mon enfant, dans la spécialité que mon confrère marocain et moi nous avons choisie... Sinon notre profession deviendrait

impossible ! Revenez me voir demain : je vais préparer le brouillon de votre lettre que vous écrirez ici. Ainsi, personne ne sera au courant.

— Comme la dernière fois, je ne dis rien à ma mère ?

— Absolument rien ! Sa surprise n'en sera que plus grande le jour où vous pourrez lui exhiber un extrait de naissance, dûment délivré par la mairie de votre arrondissement, spécifiant que vous êtes bien née à telle date « de sexe féminin ».

— Ce jour-là, elle s'évanouira pour de bon !

— La joie la ranimera très vite ! Mais il faut me faire une autre promesse. Si nous obtenons gain de cause, vous ne révélez jamais à qui que ce soit — y compris cette Olympe qui, m'avez-vous dit, n'a pas encore réussi à se faire « féminiser » officiellement — comment vous vous y êtes prise, ni qui vous a aidée ! Vous prouverez en cela que vous êtes plus intelligente que celles qui, avant vous, se sont trop vantées d'avoir fait agréer leur métamorphose par les pouvoirs publics.

— Ça aussi, c'est promis... Mais ça va sans doute coûter très cher ?

— Il est à prévoir — comme dans toute affaire qui dépend de l'administration et que l'on veut mener rondement — qu'il faudra... disons « graisser la patte » à quelques petits fonctionnaires bien placés. Mais ça n'ira pas loin !

— Je tiens à vous préciser que j'ai encore des réserves, si c'était nécessaire.

— Gardez-les ! Elles vous seront certainement plus utiles pour d'autres buts.

— Mais vous, docteur ? Je suis très gênée de vous demander cela... Vous ne m'avez rien demandé depuis le jour où je vous ai supplié de m'aider à changer physiquement de sexe.

— N'est-ce pas normal ? Je n'ai agi que pour votre bien et, pendant les années qui ont prélué à cette transformation, votre chère maman m'a très largement rétribué. C'est vous qui me gêniez, mon petit, si vous insistiez... A demain : venez vers 15 heures.

Quand elle ressortit de chez son docteur, Dominique n'avait plus aucun doute : il avait touché sa part du gâteau sur les trente mille francs de l'intervention virés en Suisse. Une fois de plus, Rara avait vu juste.

Elle retrouva celui-ci le soir même. Il l'attendait à leur table habituelle, à La Cloche d'Or, et dit en la voyant :

- Dodo, je te trouve de plus en plus radieuse !
- C'est vrai ? Sans doute est-ce parce que je sens enfin que j'arrive au bout de mes peines.
- Rara, lui, n'avait pas un visage très gai.
- Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle. Tu me donnes l'impression de ne pas être ce soir le Rara optimiste que j'ai toujours connu. Tu n'es pas souffrant, au moins ?
- Je me sens très bien, au contraire.
- Tu mens ! Je te connais trop maintenant pour ne pas le savoir... Un frère ne peut rien cacher à sa sœur. Parle...
- Que veux-tu que je te dise ? C'est toi qui m'as demandé de t'emmener dîner.
- Parce que tu ne l'aurais pas fait ?
- Je ne sais pas... Ou plutôt : je ne sais plus ! Il y a tellement de choses de changées... Tu me comprends ?
- Oui...
- Je ne voudrais pas que tu m'en veuilles, Dodo... Seulement, tu n'es plus celui... Excuse-moi ; « celle » pour qui mon amour, qui était très sincère, s'était transformé en tendresse... Car même dans cette tendresse, il restait beaucoup d'amour : celui que l'on garde pour un ami... Maintenant tu n'es plus pour moi qu'une amie... C'est bête ce que je te dis, n'est-ce pas ? J'ai tellement souffert, moi aussi, pendant que tu étais là-bas ! Je me disais : « Ce n'est pas possible que Dodo laisse faire ça ni surtout que moi je l'aie laissé faire ! »
- Il le fallait...
- Puisque tu continues à le croire, ce doit être vrai ! Ne parlons plus de ça, veux-tu ?
- Tu m'aimes toujours ?
- Différemment... Je ne peux pas t'expliquer ce qui s'est passé en moi quand je t'ai vue, hier, descendre de cet avion, puis pendant que je te ramenaï chez toi avec ta mère.
- Je l'ai très bien compris. Tu es parti très vite, d'ailleurs !
- Si je t'avouais que j'ai pleuré dans ma voiture quand je m'y suis retrouvé seul...
- Maman aussi a pleuré...

- Elle a enfin compris ?
- Compris quoi ? Que j'étais devenue sa fille ? Je le crois.
- Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?
- Une foule de choses ! Toutes celles auxquelles j'ai rêvé depuis des années... Pendant que j'étais à la clinique, j'ai eu le temps de réfléchir. Il faut que tu m'aides encore, Rara.
- Que pourrais-je faire ? Tu as obtenu tout ce que tu souhaitais...
- Je t'ai dit que je voulais rencontrer l'amour tel que je l'ai toujours imaginé... Je sais qu'aujourd'hui c'est possible... Je veux connaître cet homme qui existe certainement quelque part et qui doit m'attendre, lui aussi.
- Dodo, j'ai l'impression que nous sommes en train de jouer le troisième acte de Cyrano.
- Peut-être... Et après ? Ne t'es-tu pas conduit en Cyrano pour moi depuis le premier soir où nous sommes venus ici ? Alors, continue...
- Qu'est-ce que tu veux ?
- Je ne veux plus jouer les travestis ! Je ne retournerai jamais à *La Grande Sandrine*, ni dans aucun établissement de ce genre.
- Mais Patrick ?
- Je ne veux plus le voir. Qu'est-ce qu'il pourra me faire ? Un procès parce que je lui dois, par contrat, encore deux mois de présence ? Les deux mois d'absence que je viens de passer ne comptent pas puisque j'avais un « congé de maladie ». Pour les deux qui restent, tu n'auras qu'à aller le voir en lui disant que je suis prête à payer un dédit.
- Il n'acceptera jamais ! Si tu savais comme ta présence manque dans sa boîte ! Pour lui tu étais une mine d'or.
- C'est justement ce que je ne veux plus être ! Je veux gagner ma vie honnêtement, sans ristournes ni billets plies en quatre que l'on glisse sous la table... Tu te souviens que, lorsque tu m'avais emmenée au bal, c'était avec l'idée de faire de moi un mannequin... Maintenant que je suis définitivement femme, je n'aurai pas peur de me déshabiller, au milieu d'autres femmes, dans la cabine d'une grande maison de couture.
- Tu gagnerais beaucoup moins d'argent.
- Je m'en moque ! Au besoin, je vendrai tout ce qu'il me reste encore des cadeaux de l'Anglais pour tenir le coup jusqu'à ce que...

Elle s'était arrêtée net de parler.

— Jusqu'à quoi ?

— Jusqu'à ce que je le rencontre enfin, lui !

— Je n'ai jamais connu une pareille obstination !

— Je suis « femme », Rara...

— Une femme terrible ! Je finis par croire, moi aussi, que c'est vrai ! Bon. Je vais voir ce qu'on peut faire pour toi.

— Je pourrais poser aussi pour des photographies de mode. J'ai toujours ma voiture : je peux donc me déplacer, même en province ou à l'étranger, pour faire le mannequin volant... Tu sais : je suis revenue pleine de courage ! Je suis prête à tout, sauf à me prostituer, que ce soit sur une scène ou en privé. Si je commettais la sottise de continuer à exercer ce qui pour moi n'est plus qu'une ex profession, je ne trouverais jamais l'amour vrai !

— Et si tu ne le trouvais pas, même en restant honnête ?

— Cette fois, c'est sûr, je me tuerais !

— Si nous mangions maintenant ? C'est vrai ce qu'a dit ta mère : tu as un peu trop maigri. Ça ne te va pas.

— Alors, si tu m'aimes bien en chair, c'est que je te plais en femme ?

Il eut une légère hésitation avant de répondre : - Nous autres, les sincères, nous ne détestons pas que la femme conserve ses formes. Sans doute parce que nous avons peur qu'elle ne fasse une concurrence déloyale à ceux dont les silhouettes nous conviennent !

A cette seconde, Dominique comprit que, même s'il l'aidait, plus jamais Rara ne serait amoureux d'elle.

Une semaine plus tard, grâce à lui, elle posait chez un photographe de mode. Bientôt, on commença à voir son visage dans les magazines spécialisés, et sur des couvertures de revues féminines. Il n'y avait plus de Domino, mais seulement une Dominique Perrin qui continuait à vivre bien sagement auprès de sa mère. Rara n'avait pas réussi à l'imposer comme mannequin-vedette d'une maison de couture parisienne : le principal écueil était venu de ce qu'il lui était impossible de présenter — en ces temps où les gens ne sont engagés que s'ils peuvent prouver leur affiliation à la Sécurité sociale — un extrait de naissance mentionnant le sexe qu'elle voulait avoir officiellement. Et pourtant, le dossier constitué par le docteur avait été transmis au ministère de la Santé : les choses suivaient leur cours, mais il fallait

savoir attendre.

Par contre, très souvent des maisons de couture moins connues – et dont le chiffre d'affaires était parfois considérable – avaient fait appel à ses services pour des présentations de modèles en province et à Paris dans des grands magasins ou dans des salons de prêt-à-porter. Il lui était même arrivé d'être convoquée par un couturier spécialisé dans « la femme forte ». Elle n'avait accepté l'offre que parce qu'elle était rémunératrice, mais ce travail ne lui avait fait que médiocrement plaisir. De toute façon, comme le disait madame-mère, il fallait bien que « l'argent rentre à la maison ». Et il rentrait, un peu moins qu'au temps de *La Grande Sandrine*, mais quand même en quantité suffisante pour éviter tous soucis immédiats.

Ces défilés de couture, ces photographies qui se multipliaient avaient eu pour Dominique une conséquence normale : de nouveaux admirateurs s'étaient présentés. Il lui était parfois difficile de refuser de sortir avec eux le soir, spécialement quand il s'agissait de ses employeurs ou des photographes. C'était ces derniers qu'elle redoutait le plus : ils possédaient l'art de se montrer particulièrement entreprenants. Pour la plupart, elle les détestait, les trouvait généralement peu soignés et peu cultivés. Plus d'une fois, quand elle s'était trouvée en leur compagnie, elle en était venue à regretter celle d'un William Bennett et encore plus celle de Rara.

Celui-ci l'invitait de moins en moins. Il semblait qu'après l'avoir aidée à se tirer à nouveau très honorablement d'affaire sur le plan financier, il avait délibérément choisi de laisser s'agrandir le fossé qui avait toujours existé entre leurs conceptions de l'existence. Et cela faisait beaucoup de peine à Dominique... Certes, quand il leur arrivait de se rencontrer pour les obligations du monde de la couture, il continuait à se montrer attentionné et souriant. Mais ce sourire même avait quelque chose d'un peu forcé qui prouvait que le cœur n'y était plus.

Un soir où elle dînait au Caméléon, un bistrot en vogue de Montparnasse, en compagnie d'un photographe qui la faisait souvent travailler, elle eut un choc en voyant y entrer Rara en compagnie d'un garçon blond, très beau, qui ressemblait à Joë, assistant du chirurgien. Sans même le lui présenter, Rara alla s'installer à une table assez éloignée après lui avoir adressé un clin d'œil complice qui semblait signifier : « Tu vois, maintenant nous sortons chacun de notre côté : toi avec des hommes à femmes et moi avec des hommes à hommes... »

Cela sentait la rupture. Et, instinctivement, Dominique éprouva un réel sentiment de jalousie à l'égard de ce blondinet efféminé – portant des cheveux moins longs que les siens mais quand même bouclés – qui

paraissait la narguer. Elle n'eut plus qu'une idée : quitter le plus vite possible le restaurant. Mais elle ne le fit que lorsqu'elle crut avoir trouvé sa vengeance. Au moment de sortir, elle se dirigea vers la table des deux hommes, puis, avec le plus affable des sourires à l'intention du « rival » :

— Surtout, dit-elle, ne soyez pas jaloux de moi. Il n'y a aucune raison : Rara a dû vous expliquer que nous étions frère et sœur... Bonne nuit, grand frère !

Et elle partit sans attendre la réponse. Celle-ci d'ailleurs ne serait pas venue : Rara était resté bouche bée.

Le lendemain, il lui téléphona pour demander :

— Qu'est-ce qui t'a pris hier soir ?

Et comme c'était elle, cette fois, qui se taisait, il ajouta :

— J'ai tout de même le droit de sortir avec qui je veux !

— Bien sûr, Rara, c'est ton droit... Il est très beau d'ailleurs, ce garçon ! Il me rappelle quelqu'un...

— Qui cela ?

— Quelqu'un qui ne te connaîtra sans doute jamais, mais à qui tu aurais certainement plu !

— Je suis assez grand pour trouver moi-même mes relations. Pour Te moment, tu l'as vu hier soir, je n'ai pas envie de faire de nouvelles connaissances, même si elles me sont présentées par « ma » sœur ! Je suis paré.

— C'est bien ce que j'avais compris. Amoureux ?

— Presque.

— Alors tant mieux, Rara ! Bonne chance ! Elle avait raccroché, les larmes aux yeux.

Elle avait fait une autre rencontre qu'elle aurait préféré éviter : celle de Patrick. Cela s'était passé le plus bêtement du monde, un après-midi dans Paris. En sortant d'une séance de pose chez un photographe de la rue Royale, elle s'était trouvée nez à nez avec le patron de *La Grande Sandrine*. Le ton de voix de Patrick, ce jour-là, avait été à peu près le même que dans le hall du casino Bellevue... Mieux encore, elle réalisa à cet instant de sa rêverie que les premières exclamations de Pat avaient été tout à fait identiques :

— Dominique ! « Ma » Dodo !... Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce que tu

fais ici ?

— Je sors de mon travail. Et toi ?

— Moi ? Comme tu le vois, je me promène... On ne peut pas travailler sans arrêt ni passer tous ses après-midi à donner des répétitions particulières ! J'ai besoin d'air ! Et comme je n'ai pas les moyens de partir comme toi me reposer deux mois en Espagne...

— Il y a longtemps que c'est oublié ! Je suis revenue depuis huit mois déjà.

— Je sais : j'ai vu ton visage et ta silhouette, superbes, inondant les journaux ! Je ne désespère pas de te voir bientôt posant pour une réclame de produits de beauté ou de pâte dentifrice.

— Pourquoi pas ? Si ça paie ?

— En somme, ça ne marche pas trop mal tes affaires ?

— Je me défends.

— Dans tous les sens du mot ?

— Honnêtement, Pat !

— Il n'y a rien de malhonnête à se faire entretenir ! Tu ne serais pas la première de « mes » pensionnaires à employer ce moyen agréable pour améliorer ses fins de mois.

— Eh bien, même si ça te déçoit, figure-toi que non !

— Toujours sage ? Et maman, comment va-t-elle ?

— Très bien. Mais elle ne me parle jamais de toi !

— J'en suis navré ! Moi qui pensais l'avoir favorablement impressionnée !

— Ma mère est allergique à ton sens artistique. Que veux-tu ! Il faut croire qu'elle est d'une autre époque...

— A propos de « sens artistique », j'ai l'impression que, toi aussi, tu ne l'as plus ?

— Pourquoi ?

— Tu n'es jamais revenue nous voir.

— Ça ne m'apprendrait rien : je connais ton spectacle par cœur... Toujours les mêmes sur le plateau ?

— Les mêmes : Jasmine que tu détestais. Cristel, Marlène, Ketty,

Olympe, qui était ta confidente et qui est peut-être la seule à te regretter ! Toutes mes artistes ne sont pas aussi infidèles que toi.

— Si c'est cela que tu veux, je t'ai fait dire par Rara, quand je suis revenue d'Espagne, que j'étais prête à te payer un dédit pour les deux mois que je ne voulais plus faire chez toi. Tu as refusé.

— On sait être grand seigneur, ma belle ! Et je ne déteste pas que tu continues à me devoir quelque chose... On ne sait jamais : ça servira peut-être un jour. Lancée comme tu l'es maintenant par tes innombrables photos, tu es devenue une cover-girl très demandée : c'est un chemin, assez différent de celui que je t'avais indiqué quand je t'ai présentée à l'Anglais, mais qui peut quand même te conduire aux conquêtes les plus sublimes ! Tu n'as encore rien en vue ?

— Non.

— Comprends-moi : j'entends par là l'un de ces messieurs très distingués qui achèvera de faire de toi cette femme du monde que tu rêves d'être.

— Les messieurs très distingués ne courent pas les rues, Pat, même pas la rue Royale !

— Me reprocherais-tu d'y être ? Je sens que ça te gêne de parler ici avec moi en pleine rue, devant tout le monde... C'est vrai que tu as beaucoup changé depuis l'époque où tu ne craignais pas de te mettre à poil devant le tout-venant à condition que ça te rapporte... Tu me donnes l'impression d'être devenue très snob. Domino.

— Il n'y a plus de Domino] Il n'y en aura plus jamais, tu m'entends ?

— Cela signifie-t-il que je puis utiliser ce pseudonyme charmant pour le donner à une autre ? Je vais y penser.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Je m'appelle Dominique Perrin, un point c'est tout.

— J'ai très bien compris. Il ne me reste plus, « mademoiselle » Perrin, qu'à vous souhaiter bonne chance. Je tiens cependant à vous préciser que cette attitude de mépris — dont vous semblez faire preuve à l'égard de ceux que vous avez été bien contente de trouver à une époque assez difficile pour vous — n'est peut-être pas la plus indiquée pour vous faire des amis.

Il s'était éloigné, la laissant plantée sur le trottoir. Elle l'avait regardé partir en haussant les épaules. Autant l'éloignement progressif de Rara lui avait fait de la peine, autant l'idée de ne plus jamais avoir affaire à Patrick l'avait ravie.

Deux semaines plus tard, elle avait reçu une convocation pour passer devant la commission médicale annoncée depuis plusieurs mois déjà par son médecin. Celui-ci l'accompagna le jour indiqué. Les explications orales de ce dernier ajoutées au rapport très circonstancié semblèrent produire le meilleur effet sur les membres de l'étrange jury.

En ressortant de la consultation, son défenseur lui confia :

— Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours mais j'ai l'impression, ma petite Dominique, que mes confrères seraient assez disposés à vous être favorables. L'important, c'est qu'ils se soient montrés intéressés par votre cas et qu'ils aient surtout compris que vous ne cherchiez pas à leur mentir. Mieux valait dire toute la vérité, comme nous l'avons fait. Vous avez vu comment ils vous ont examinée avec soin. Tout va dépendre maintenant de leur degré d'humanité.

— Ils m'ont tous paru très gentils.

— Parce que vous-même vous m'avez écouté en restant simple et charmante. Vos semblables qui n'ont pas réussi dans ce genre de démarche plus que délicate sont ceux ou celles qui ont donné l'impression aux spécialistes chargés de les examiner qu'ils n'étaient tous que des imbéciles auxquels on pouvait faire prendre des vessies pour des lanternes ! Même quand on est aussi belle que vous, la modestie est le plus précieux des atouts. La Médecine, comme la Justice, est une grande dame qui n'aime pas que l'on se moque d'elle.

Quatre mois plus tard, soit une année après son retour du Maroc, Dominique avait pu revenir chez elle, une fois de plus triomphante, brandissant un carré de papier qu'elle avait mis sous les yeux de sa mère en annonçant :

— Ça y est, maman ! Lis ça et embrasse celle qui est enfin devenue officiellement ta fille... Je sors de la mairie où la modification a été portée sur le registre de l'état civil. Voilà mon premier extrait de naissance « féminin » !

— C'est merveilleux, Dominique ! Embrasse-moi. Si l'on avait dit à Jeanne Perrin — malgré toutes ses espérances intimes — qu'un jour viendrait où elle pourrait connaître avec son enfant une pareille joie, elle ne l'aurait sans doute jamais cru. Et, à cette minute, le terrible sentiment de culpabilité qui s'était introduit dans son esprit au moment où Dominique lui était revenue de la clinique, commença à s'atténuer d'une façon très sensible.

Une autre année avait passé.

A l'euphorie qui avait suivi, pendant les premières semaines, la

satisfaction d'avoir remporté une victoire totale – non seulement sur elle-même, mais aussi sur la société tout entière qui serait désormais contrainte d'accepter sa féminité - avait succédé, chez Dominique, une longue période d'abattement et même de découragement. A quoi cela lui servait-il, finalement, d'avoir changé de sexe puisqu'elle continuait à mener sa vie de routine qui la conduisait chaque jour de l'appartement des Batignolles aux séances de pose chez les photographes et aux défilés multipliés de collections saisonnières, avec, pour seuls entractes, « des sorties » en compagnie de mannequins ou de professionnels de la couture et de la pressé féminine dont la conversation et le contact lui faisaient horreur ? Elles ou ils n'avaient rien à lui dire et, chaque fois qu'un garçon s'enhardissait à lui faire comprendre qu'il la désirait, elle se montrait de glace.

Au lieu de la flatter et de lui donner confiance dans une féminité aussi chèrement acquise, ces déclarations, plus ou moins déguisées et souvent même vulgaires, n'avaient eu pour effet que de l'enfermer davantage encore dans son isolement. Pas une fois elle n'avait trouvé un homme qui lui avait plu d'emblée ou auquel elle aurait pu se confier comme elle l'avait fait, pendant ses années d'incertitude, avec l'ami Rara.

Ce dernier, elle l'avait bien rencontré à plusieurs reprises, mais, chaque fois, le sentiment de l'abîme qui les séparait maintenant n'avait fait que s'agrandir. Chaque fois aussi, elle l'avait vu accompagné du même garçon blond... Il ne pouvait plus y avoir de doute : ayant enfin trouvé le bonheur que lui aussi avait recherché avec tant d'obstination, Rara ne pensait presque plus à elle. Dominique comprenait très bien que ce n'était pas par égoïsme, mais plutôt par l'effet d'une loi inexorable qui voulait que celui qui avait su se révéler son seul ami ne pouvait plus se partager. Il était trop entier et trop passionné, Rara, pour parvenir à se répandre entre un garçon et une fille. Ne le lui avait-il pas fait sentir lorsqu'il lui avait confié qu'il pourrait peut-être l'aimer ? Il lui fallait l'exclusivité d'un être. Maintenant qu'il l'avait trouvé, cet être, il était irrémédiablement perdu pour elle. La solitaire en arrivait même à se demander comment, pendant des années, elle avait pu le considérer comme son frère. Dieu seul savait pourtant à quel point, dans le désarroi où elle se trouvait à nouveau, elle aurait eu besoin de ce frère ! Elle n'avait plus personne.

Sa mère ? Elle pressentait bien, l'excellente femme, qu'une fois de plus Dominique n'était pas heureuse, mais elle-même était tellement satisfaite de ne plus avoir de fils qu'elle était incapable de mesurer l'étendue du désastre dans le cœur et dans l'âme de son enfant. De temps en temps pourtant il lui arrivait de poser quelques questions :

- Tu ne t'es pas amusée hier soir avec tes amis, chérie ?
- Pas beaucoup.
- Quand ils sont venus te chercher ils m'ont cependant paru très gentils... Et Rara, pourquoi ne le vois-tu plus ?
- Rara vit sa vie et il a bien raison ! On ne vit qu'une fois...
- Es-tu bien sûre de n'avoir pas rencontré quelqu'un qui te plaît ?
- Personne, maman.
- Enfin, maintenant que tout est rentré dans l'ordre, tu pourrais peut-être songer au mariage ? Vingt-trois ans, c'est le bel âge...
- Je t'en prie ! Ne me parle pas de ça !
- Ce que j'en dis, chérie, c'est pour toi... Personnellement, je me sentirais affreusement seule si tu me quittais, mais c'est une loi de la nature devant laquelle il me faudrait bien m'incliner comme toutes les mamans.
- Assez ! ,

Et Dominique courait s'enfermer dans sa chambre où elle restait des heures. Maman n'osait même plus frapper à la porte, ni surtout parler des poupées qui gisaient, désormais inutiles, dans un coin de la pièce.

Dominique était bien seule, frisant la dépression et au bord du désespoir. Il lui était même arrivé certains jours de ne plus trouver le courage de se maquiller et de s'apprêter avec cette minutie dont elle avait toujours fait preuve.

— Tu ne devrais pas te laisser aller ! avait encore dit maman. C'est anormal chez une jeune fille aussi jolie que toi... A tout moment, celui que tu espères et que tu attends — qui existe, j'en suis sûre ! — peut se présenter dans ta vie. Et ce jour-là, il faudrait que, dès la première seconde, il te trouve la plus éblouissante de toutes !

Dominique n'avait même pas pris la peine de répondre.

Un matin où elle se rendait en voiture dans une maison de prêt-à-porter pour y passer des robes, beaucoup plus par routine que par goût du travail, elle se trouva bloquée dans un embouteillage faubourg Saint-Honoré. Et, comme toutes les autres voitures serrées les unes contre les autres, la sienne resta immobilisée pendant plusieurs minutes dans un vacarme d'avertisseurs et d'apostrophes, plus ou moins imagées, lancées par les conducteurs impatients. Dominique, passive et résignée à son volant, ne se rendit pas compte tout de suite qu'un homme assis au fond d'un taxi — bloqué lui aussi auprès de sa

voiture à un tel point qu'aucune portière n'aurait pu être ouverte — la regardait intensément. Mais il se passa ce qui arrive souvent lorsqu'un regard vous fixe avec insistance : sa force secrète, et très mystérieuse, contraignit Dominique à tourner la tête. Et elle vit l'homme. Il avait le teint mat et les tempes argentées. Il souriait, mais ce n'était pas un sourire équivoque : celui-ci était imprégné d'une admiration discrète, presque émue.

Instinctivement, Dominique détourna son regard, mais, l'embouteillage se prolongeant, elle ne put résister au besoin de revoir le visage qui -elle ne savait trop pourquoi — lui avait paru être celui d'un ami, peut-être même plus que cela... Ce fut au-dessus de sa volonté : elle regarda de nouveau l'homme et lui sourit. L'inconnu dit alors par la portière dont la vitre était baissée :

— Mademoiselle, je bénis cet embouteillage monstre qui me permet, le jour de mon retour en France, d'admirer une aussi jolie Parisienne !

Cela avait été dit d'une voix mâle, avec un léger accent qui avait du charme. Ce deuxième regard avait permis à Dominique d'évaluer approximativement l'âge du personnage : il devait avoir la quarantaine. Le visage était beau.

L'embouteillage prit fin et, quand elle embraya, la conductrice le regretta presque.

Lorsqu'elle s'arrêta, quelques minutes plus tard, rue Cambon après avoir trouvé, non sans difficulté, une place pour stationner, elle eut la surprise de voir l'homme lui ouvrir la portière de son Austin.

— Permettez-moi... dit-il.

Et comme elle le regardait, moins avec désapprobation qu'étonnement, il ajouta :

— Je sais que ce n'est pas très beau ce que je viens de faire : dire au chauffeur de taxi de vous suivre... Pardonnez-moi ! Mais je mourais d'envie, ne vous ayant vue qu'assise à votre volant, de vous retrouver debout.

— Vous êtes satisfait ? demanda-t-elle, souriant cette fois franchement.

— Je suis comblé !

Lui aussi, elle le voyait maintenant debout. Et elle éprouva une réelle satisfaction à constater qu'il était un peu plus grand qu'elle. Enfin elle avait trouvé un homme à sa taille !

— Je vais vous paraître encore plus mal élevé, continua-t-il. Il est 10 heures : accepteriez-vous de déjeuner avec moi vers 13 heures ou à

toute autre heure qui vous conviendrait ?

— C'est très aimable à vous, mais ça m'est impossible : je travaille jusqu'à 19 heures.

— Une aussi jolie femme ?

— Les jolies femmes travaillent comme les autres, monsieur...

— Miguel Gonzalez. Je suis argentin.

— Et moi Dominique Perrin : je suis française...

— Dans n'importe quel pays au monde où je vous aurais rencontrée, je l'aurais parié ! Je suis sincèrement désolé que vous ne puissiez pas vous rendre libre... Mais peut-être que, ce soir, pour dîner ?...

— Ce soir ?

Son hésitation fut courte. Après tout, pourquoi pas ? Il avait de la classe, cet inconnu, et une tout autre allure que ceux avec lesquels elle était sortie depuis deux années !

— J'accepte... Mais je ne pourrai pas avant 21 heures.

— Merci ! Où cela ?

— Je ne sais pas : ce ne sont pas les endroits qui manquent à Paris.

— Voulez-vous que j'aille vous prendre chez vous ?

— Non. Vous voyez bien : j'ai ma voiture.

— Que diriez-vous du *Plazza* ? C'est l'hôtel où je suis descendu.

— Avenue Montaigne ? J'irai.

— Je vous attendrai au bar anglais qui se trouve au sous-sol.

— Je le connais. Alors, à ce soir ! Je me sauve parce que je suis en retard et que je vais me faire gourmander.

— Serait-ce indiscret de connaître votre profession ?

— Mannequin.

— Je me «disais aussi : quel chic !

— A mon tour de vous questionner : puis-je savoir ce que vous faites dans la vie ?

— Sans doute vais-je vous surprendre : je vis de mes rentes.

— Pas possible ? Cela existe encore des rentiers ayant votre âge ?

— Il y en a ! De moins en moins... Ils viennent de très loin !

Elle rit à nouveau et s'enfuit en courant après avoir lancé :

— A ce soir !

C'était ainsi que Dominique avait fait la connaissance de Miguel.

Elle s'était faite ravissante pour venir au rendez-vous. Il était égal à lui-même : d'une élégance sobre. Elle le trouva encore plus séduisant que le matin. Il l'emmena dîner dans le cadre verdoyant de *Ledoyen* où la discrétion du service sut s'harmoniser avec le raffinement de la nappe brodée et des couverts de vermeil.

Pendant toute la soirée, qui se poursuivit dans un cabaret russe, ils parlèrent de tout ce qui n'a aucune importance parce que l'amour est déjà là. Elle apprit qu'il venait de divorcer à Buenos Aires et qu'il était revenu en France parce qu'il avait un impérieux besoin de changer de climat et d'atmosphère. Il ne chercha pas à l'éblouir de sa fortune : comme William Bennett au début, il sut rester simple. Elle lui fut surtout reconnaissante de ne • pas accabler son ex-épouse, dont il avait eu deux filles déjà mariées. Il eut même la délicatesse de confier, en parlant d'elle :

— Elle n'avait que des qualités et moi que des défauts !

Très gentiment — parce qu'elle savait déjà qu'il serait absurde de lui mentir comme elle l'avait fait avec tous ceux qui lui avaient été indifférents — elle raconta ce qu'elle faisait : poses photographiques et défilés de couture, comment aussi elle vivait avec sa mère dans un modeste appartement des Batignolles. Il la crut lorsqu'elle avoua :

— Si j'en suis là, c'est uniquement parce que je n'ai pas encore rencontré l'homme de ma vie.

C'était tellement bon de pouvoir enfin dire la vérité, qui était la sienne depuis toujours, à un homme dont elle ne soupçonnait même pas l'existence vingt-quatre heures plus tôt. Contrairement à ce qui s'était toujours passé avec Rara, avec l'Anglais ou avec tous ceux qui avaient essayé de tenter leur chance, ce fut elle qui le ramena à son hôtel dans sa petite voiture. Quand ils se séparèrent, il fut décidé qu'ils dîneraient à nouveau ensemble le lendemain et qu'elle reviendrait le chercher à 21 heures. En la quittant, il ne lui avait pas baisé la main comme l'avait fait l'Anglais avant de remonter dans sa Bentley. Il s'était contenté de serrer très fort cette main gantée dont l'annulaire ne portait aucun bijou. Et elle avait éprouvé, sous cette pression tendre, une sensation de chaleur qu'elle n'avait jamais connue.

Lorsqu'elle réintégra l'appartement, ce fut elle, cette fois, qui alla dans la chambre où sa mère dormait déjà :

— Maman...

— Qu'est-ce qu'il y a, chérie ? répondit celle-ci en se réveillant, inquiète.

— Maman, tu te souviens de ce que tu m'as dit il y a quelques mois, que je le rencontrerais sûrement ? Eh bien, tu avais raison : il existe !

Et comme Jeanne Perrin, encore somnolente, semblait ne pas très bien réaliser ce qui se passait, elle avait ajouté :

— Crois-tu que le coup de foudre n'est pas une invention des romanciers que tu m'as fait lire ?

— Non, Dominique... Je l'ai connu, moi aussi, une fois... Sinon tu ne serais pas là ! Raconte-moi vite ! Comment est-il ?

— C'est l'homme le plus merveilleux que j'aie jamais vu... Il est grand, il est beau, il est franc. Je le sens fort...

— Est-il riche ?

— Je m'en fiche ! Je l'aime.

— Toi ? Tu viens de dire une chose très grave : l'aimerais-tu même s'il était pauvre ?

— Oui.

— Alors... ce doit être lui ! Espérons quand même qu'il pourra te gêner !

Le lendemain matin, elle n'avait reçu ni orchidées ni écrin de chez Cartier. Mais elle n'y avait même pas pensé. L'amour est ainsi fait qu'il sait se contenter d'une présence. Celle de Miguel lui manqua pendant toute la journée et, lorsqu'elle le retrouva le soir, elle sentit de nouveau la chaleur l'envahir. Déjà, elle n'aurait pu admettre qu'il passât une soirée sans elle. Pendant deux semaines, ils allèrent partout, dans Paris, en amoureux. Elle lui demanda de l'emmener, sans lui en donner la raison, dans tous les endroits que lui avait fait découvrir l'Anglais. Sans doute pensa-t-elle que c'était pour elle la meilleure façon d'effacer le souvenir des soirées passées trois années plus tôt dans la compagnie d'un homme qui ne l'avait considérée que comme un travesti. Mais pour rien au monde elle n'aurait voulu aller avec lui à La Cloche d'Or qui restait, dans le secret de l'amitié, le fief de Rara.

Un soir enfin, alors qu'ils finissaient de dîner dans un restaurant des environs de Paris, à Marnes-la-Coquette, il confia :

- Vous êtes exactement la nouvelle épouse dont j'ai besoin. Accepteriez-vous de vivre avec moi en Argentine ?
- Je crois que j'irais au bout du monde avec vous !
- Paris ne vous manquera pas ?
- Paris ? Je le connais trop maintenant... Nous pourrions y revenir de temps en temps si cela vous faisait plaisir.
- Mais votre maman, Dominique ?
- Elle n'a jamais voulu que mon bonheur : elle sait maintenant que je l'ai trouvé.
- J'aimerais lui rendre visite le plus tôt possible...
- Demain, si vous le voulez. Je vous préviens : ma mère est une femme très simple à qui je dois tout.
- J'aime ce genre de femmes. Ça ne la dérangerait pas trop si je venais vers 19 heures ? Ensuite peut-être pourrais-je vous emmener dîner toutes les deux ?
- Vous feriez cela ?
- Ce serait on ne peut plus normal.
- Je sens déjà que maman vous adorera !

Jeanne Perrin était resplendissante pour accueillir chez elle celui qui allait peut-être transformer l'existence de sa fille et, par voie de conséquence, la sienne. Mais Dominique, ayant conservé un souvenir horrifié de la façon dont sa mère s'était vêtue pour ses débuts à *La Grande Sandrine*, avait veillé à ce qu'elle fût habillée discrètement :

- Comprends-moi, petite maman : Miguel est un homme raffiné qu'il ne faudrait pas effaroucher...

Madame-mère avait surtout compris que c'était un grand jour, le plus grand sans doute de tous ceux qu'elle avait souhaité connaître depuis la naissance de son enfant... Celui où un très bel homme, riche et distingué, s'inclinerait devant elle en disant d'une voix teintée par l'émotion : « Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille... » Cette phrase solennelle, Jeanne Perrin n'avait plus cessé de se la répéter, dans l'intimité de ses pensées, depuis que Dominique lui avait annoncé la venue imminente de Miguel. Vraiment, pour l'ancienne couturière en appartement, ce milliardaire sud-américain qui avait traversé les mers pour faire sa demande en mariage, cela tenait du conte de fées ! Et ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'était que les choses allaient se passer selon les plus

nobles traditions des familles « bien pensantes ».

Dominique avait eu le grand mérite de savoir attendre, malgré les ravages que provoquait sa seule apparition, et surtout de ne pas se jeter au cou du premier godelureau venu ! Ce qui prouvait que les sages conseils qu'elle-même, Jeanne, lui avait donnés ainsi que les lectures qu'elle lui avait choisies avaient porté leurs fruits. Grâce à cette prudence exemplaire, à une époque où les jeunes filles des meilleures familles s'offrent pour une promenade en voiture, Dominique était une exception. Voilà certainement ce qui avait pesé dans la balance pour inciter un homme — divorcé, père de famille et ayant dépassé la quarantaine — à envisager sérieusement de fonder un nouveau foyer. La virginité, pensait madame-mère, est devenue chose tellement rare aujourd'hui qu'elle n'a plus de prix ! Pour ce qui était de celle de Dominique, on ne pouvait avoir aucun doute.

Enfin il avait sonné et, tout de suite, celle qui se sentait déjà l'âme d'une belle-mère avait été conquise.

Pourtant, il n'avait pas prononcé la phrase solennelle ! Les choses s'étaient déroulées beaucoup plus simplement. Il s'était contenté de sortir de l'une des poches de son veston, à la coupe impeccable, un petit écrin d'où il avait extrait un diamant — mais quel diamant ! — qu'il avait aussitôt passé à l'annulaire gauche de Dominique : cet annulaire orné jadis d'une certaine émeraude offerte par un autre gentleman disparu... Mais il y avait une grande différence ! L'Anglais s'était borné à faire présenter le bijou par un livreur, alors que l'Argentin n'avait pas craint de s'en charger lui-même. Et après l'avoir fait, il n'avait pas hésité non plus à embrasser fougueusement et longuement Dominique sur la bouche, en présence de maman qui avait pu contempler avec extase l'émouvant tableau. Ensuite, après s'être arraché — avec regret avait-il semblé — à la tendre étreinte, Miguel était venu vers Jeanne qu'il avait embrassée sur les deux joues, en disant de sa voix ensoleillée :

— Désormais, vous devez me considérer comme votre fils.

Sur le moment, en entendant ces paroles chaleureuses, Jeanne Perrin avait presque sursauté. Un fils ! Elle avait déjà eu tant de mal à se débarrasser du sien ! Heureusement, très vite, cette vilaine pensée avait été remplacée dans son esprit par une autre plus réconfortante : « sa fille » allait faire un beau mariage ! Et, s'étant ressaisie, elle avait répondu à son futur gendre en l'embrassant à son tour :

— Je ne vous demande qu'une chose : c'est de la rendre heureuse !

Ainsi s'étaient passées les fiançailles.

La suite fut logique. Un tel événement ne pouvait être sanctionné que par un repas en famille. Comme madame-mère l'avait souvent dit à sa fille, « les émotions, ça creuse ». Miguel les emmena dîner chez Maxim's.

C'était Dominique qui avait suggéré ce choix, s'étant réservé de ne retourner dans l'illustre restaurant que le jour où elle serait sûre de l'amour de celui qui l'y accompagnerait : seule façon pour elle de gommer définitivement le mauvais souvenir de l'Anglais et de ne plus le considérer désormais que comme « une erreur de jeunesse ».

Pour madame-mère, ce dîner chez Maxim's fut un éblouissant prélude à l'apothéose qui viendrait le jour du mariage. Lorsqu'elle raconterait à ses voisines de quartier qu'elle avait passé la soirée dans l'établissement immortalisé par Georges Feydeau, aucune de ces dames ne la croirait ! Mais elle saurait donner tant de précisions que l'on finirait par penser qu'elle n'avait pas été victime d'une hallucination. Et, finalement, son prestige — qui était déjà grand depuis que Dominique possédait une voiture — ne pourrait que s'accroître. Le jour enfin où elle annoncerait que sa fille était devenue la richissime Mme Gonzalez, cela deviendrait du délire ! L'ennui fut que Miguel expliqua, entre « la tarte des demoiselles Tatin » et le café, qu'étant contraint de rentrer au plus tard dans trois semaines en Argentine, il allait falloir hâter les choses.

Quand le trio ressortit de chez Maxim's, toutes les décisions essentielles avaient été prises. Dès le lendemain, « on » irait en chœur à la mairie du XVIIe pour y faire publier des bans. Les papiers indispensables, tout le monde les avait. Miguel — et c'était à se demander s'il n'était pas revenu en France avec l'intention expresse de s'y remarier dans les plus brefs délais — était pourvu d'un certificat de divorce établi en bonne et due forme à Buenos Aires. Dominique, de son côté, se savait parée depuis que sa féminité avait été officiellement reconnue : aussi n'avait-elle pas jugé opportun d'expliquer à Miguel, pendant les soirées de leur idylle naissante, les différentes étapes de son existence qui lui avaient permis d'accéder progressivement à l'état de future épouse. Puisqu'elle lui avait plu en tant que femme, dès leur première rencontre dans un embouteillage, pourquoi le décevoir en lui racontant des événements qui n'appartenaient plus qu'au passé ? Comme l'avait dit maman, il ne fallait penser qu'à l'avenir.

Il avait été également décidé — Miguel étant un divorcé de fraîche date — que ce mariage se ferait dans la plus stricte intimité. Lui-même ne connaissait pas grand monde à Paris et, comme l'avait fait habilement comprendre la fille de Jeanne Perrin, ce n'était pas très indiqué d'ameuter tout le quartier. Il faudrait quand même se

soumettre, le jour où l'on passerait devant M. le maire, à une obligation : celle d'avoir au moins deux témoins. Miguel n'ayant personne à proposer pour tenir ces rôles, Dominique eut l'idée de s'adresser « à son meilleur ami de jeunesse », Rara.

— Crois-tu qu'il acceptera ? avait dit maman.

— Il ne peut pas me le refuser. C'est même lui qui nous trouvera le deuxième témoin. Je tiens à ce que Rara soit le mien, l'autre sera celui de Miguel.

Dès que sa mère et elle avaient été de retour dans l'appartement, après que Miguel les eut raccompagnées en taxi, elle avait décroché l'appareil :

— Rara ? Je te réveille ?

— Oui, mais ça n'a pas d'importance.

— Tu es seul ?

Le silence qui avait suivi lui avait fait comprendre qu'il devait être auprès de son ami, le joli blond.

— Je te dérange ?

— Même si je te répondais « oui », tu t'en moquerais. Alors !... Que se passe-t-il encore pour que tu m'appelles à une heure pareille ?

— Il se passe, Rara, que j'ai une fabuleuse nouvelle à t'annoncer.

— Tu te maries ?

— Comment l'as-tu deviné ?

— Un frère, ça devine tout... Et puis n'était-ce pas ton grand rêve de toujours ? Comment est-il ?

— Comme je l'avais toujours imaginé sans le connaître. !

— Quel âge ?

— Quarante-cinq ans.

— C'est ce qu'il te faut. Il a déjà été marié ?

— Il est divorcé.

— Il a eu des enfants ?

— Deux filles.

— C'est parfait ! Comme cela il n'a plus besoin qu'une autre femme lui en donne... Il te plaît vraiment ?

— Je l'aime.

— C'est bien la première fois que je t'entends dire cela d'un homme ! Ça doit donc être vrai. Et lui ?

— Il m'adore !

— Sûr !

— Il sait tout ?

— Oui...

Elle venait de mentir. Mais elle avait raison : ce problème ne regardait plus qu'elle.

— Et il t'a quand même demandé de devenir sa femme ? avait repris Rara.

— Il ne peut plus se passer de moi.

— Je vais te paraître très indiscret, mais je pense qu'à une heure pareille on peut tout se dire... Vous avez déjà fait l'amour ?

— Oui.

Une fois encore, elle n'avait pas dit la vérité. Mais elle l'avait fait spontanément, dans une sorte d'exaltation. N'était-ce pas grisant de pouvoir mentir à tous les autres, même aux amis ? L'amour ? Elle savait bien qu'elle ne pourrait le faire qu'avec Miguel ! Alors pourquoi donner des détails à ceux qui n'avaient jamais pu la comprendre tout à fait ? Il est des secrets qui ne peuvent exister qu'entre ceux qui sont faits l'un pour l'autre.

Après avoir entendu ce faux aveu, la voix de Rara avait dit avec conviction :

— S'il en est ainsi, je t'approuve : épouse-le vite ! Tu n'en trouverais peut-être pas un deuxième comme lui.

— Je n'en chercherai jamais, je te le jure !

— A quand le mariage ?

— Bientôt, dès que la durée légale des bans sera terminée.

— Ça va se passer à Paris ?

— A la mairie de mon quartier, en toute intimité... En dehors de nous, il n'y aura que maman, toi et un autre témoin. Tu acceptes d'être mon témoin ?

— Comment te refuser ça ? N'ai-je pas été, depuis six années, le témoin

de tout ce qui t'est arrivé ? Pour une fois que c'est quelque chose de bien... Dis-moi : qu'est-ce qu'il fait ?

— Rien.

— Ça ne t'inquiète pas un peu ?

— Non, puisque je l'aime.

— Il a de la fortune ?

— Immense !

— Français ?

— Argentin. Dès le lendemain du mariage, nous partons pour Buenos Aires.

— Ce n'est pas si bête... Tu as raison de t'expatrier : c'est ce que tu peux faire de plus intelligent. Ici, on t'a quand même un peu connue... Et les gens sont si méchants ! Ils parleraient... Là-bas, tu feras peau neuve. Et ta mère, qu'est-ce qu'elle dit de tout cela ?

— Elle approuve. Au début, elle se sentira un peu seule, mais si c'est possible, je la ferai venir dans quelque temps en Argentine. Miguel me l'a proposé.

— Il se prénomme Miguel ? Ce n'est pas mal... Dominique et Miguel, ça sonne même très bien !

— De toute façon, maman ne manquera de rien : Miguel m'a offert de lui faire parvenir régulièrement une rente.

— C'est un gentleman. Et, comme je connais ton sens de l'organisation, tu n'as pas refusé.

— Il faut bien que maman ait une petite compensation !... Rara, j'ai encore un service à te demander, mais je te promets que ce sera le dernier : puisque toi tu seras mon témoin, il faut que tu trouves l'autre pour Miguel. Toi seul peux le faire parce que tu sais te montrer discret : il faut quelqu'un dans ton genre, dont tu sois sûr. Car personne ne doit savoir à Paris que je me marie ! Comme tu le disais tout à l'heure, les gens sont méchants. Surtout, n'en parle jamais à Patrick !

— Ça, tu peux compter sur moi. Celui-là !... J'ai peut-être une idée pour le second témoin : Freddy.

— Qui est-ce ?

— Mon ami qui est là en ce moment à côté de moi et qui bougonne

parce que notre conversation l'empêche de dormir, ce petit chéri.

— Il s'appelle Freddy ?

— Tu ne le savais pas ? Tu l'as pourtant vu plusieurs fois avec moi !

— Oui, mais tu ne me l'avais jamais présenté.

— Eh bien, ce soir, c'est fait, par téléphone ! Lui, je sais qu'il se taira...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'aime, figure-toi ! Autant que t'aime ton Miguel... Tu n'es pas la seule à avoir droit à l'amour. Cette idée te plaît ?

— Tu sais très bien que toutes tes idées m'ont toujours paru lumineuses ! Pardonne-moi de vous avoir dérangés tous les deux. Demain ou après-demain au plus tard, je t'indiquerai la date exacte et l'heure de la cérémonie. Merci !

— Bonsoir ! Et rassure-toi : devant ton époux je ne t'appellerai pas Dodo. C'est un secret entre toi et moi qui est enterré à jamais !

Maman, qui s'était retirée discrètement dans sa chambre pendant la conversation téléphonique, avait reparu aussitôt après.

— J'ai trouvé les deux témoins rêvés ! lui dit sa fille. Ceux-là ne parleront pas.

— Alors, tout me semble se présenter au mieux... Quelque chose, cependant, m'inquiète... Mais tu as le droit de ne pas me répondre, même si je suis ta mère... J'ai eu l'impression, au cours de cette soirée, que ton fiancé avait la conviction absolue que tu avais toujours été une jeune fille... Lui as-tu expliqué ?

— Que j'avais été opérée ? Pourquoi l'aurais-je dit ? Il m'aime comme je suis.

— Je suis certaine qu'il t'aime, mais enfin... Ne crois-tu pas qu'il serait préférable de l'informer avant le mariage de certaines choses ? Il s'agit là d'une question d'honnêteté de ta part à l'égard d'un homme aussi sincère.

Et comme Dominique restait silencieuse :

— Dis-moi la vérité : avez-vous déjà ?...

— Fait l'amour ? Non, maman ! Je ne l'aurais pas voulu. D'ailleurs, il ne me l'a pas demandé. Il ne cherche pas l'aventure : il veut se marier.

— Justement ! Cela implique qu'il te considère comme étant vierge.

— Mais je le suis !

— D'une certaine manière, oui... Seulement ne crains-tu pas qu'il découvre, lorsque ça se passera, ou même un peu plus tard, que tu n'es pas exactement faite comme les autres filles ? Que tu ne peux, par exemple, avoir d'enfants ?

— lia déjà deux filles. Il m'a dit que ça lui suffisait amplement ! Ce qu'il recherche, ce n'est pas une future mère de famille, mais une amante... Et ça, je sais que je peux l'être, depuis le temps que j'attends !

— Ma petite Dominique, tu m'as bien dit que tu l'aimais ?

— Passionnément !

— Alors, quand on aime un homme à ce point, on lui dit tout... avant ! Bonsoir, chérie.

La veille du mariage, alors que tout était organisé aussi bien pour la cérémonie que pour le départ du couple le lendemain, Dominique dit à Miguel au moment où il s'apprêtait à la ramener chez elle après le dîner :

— Je n'ai pas encore envie de rentrer chez moi. Chaque fois que je le fais, après vous avoir quitté, je ressens une impression de solitude affreuse ! Emmenez-moi à votre hôtel. Nous y prendrons un dernier drink tous les deux en tête à tête dans votre appartement où je ne suis d'ailleurs encore jamais montée et que j'aimerais connaître... N'est-ce pas là que, demain soir, nous passerons notre nuit de noces qui sera aussi notre dernière nuit parisienne, puisque nous nous envolerons après-demain pour Buenos Aires ?

— C'est vrai que j'aurais dû vous montrer l'endroit où nous deviendrons mari et femme... Ce n'est, hélas ! Qu'un appartement, luxueux certes, mais assez anonyme comme tous ceux de n'importe quel palace ! Si par hasard il ne vous plaisait pas, je pourrais très bien déménager dès demain matin et m'installer ailleurs pour cette nuit qui approche et qui a son importance... Mais, quel que soit l'endroit que vous choisirez, je vous promets qu'à Buenos Aires vous trouverez, d'ici à quarante-huit heures, dans mon hôtel particulier qui donne sur les jardins de Palermo, un cadre digne de vous... Les ordres sont déjà donnés : on y attend avec impatience la nouvelle Mme Gonzalez !

— C'est là où vous habitiez avec votre précédente épouse ?

— Non. J'ai acheté cette maison immédiatement après mon divorce et avant de venir en Europe. Celle que j'avais auparavant était trop grande pour moi seul : c'était bon du temps où mes filles n'étaient pas mariées... Celle-ci est beaucoup plus intime : c'est presque un nid

d'amour. Il n'y manquait que la femme ! C'est pourquoi j'ose espérer que ça vous plaira.

— J'en suis sûre, Miguel ! Et je suis très heureuse que vous ayez agi ainsi avant que nous nous rencontrions. Telle que je me connais, je crois que je n'aurais jamais pu habiter dans une demeure où aurait vécu une autre femme avant moi ! J'aurais eu l'impression de n'être qu'une usurpatrice qui s'installe dans les meubles d'une autre... Maintenant, allons voir cette appartement du Piazza et, s'il ne me plaît pas, je vous promets de vous le dire.

Alors qu'ils venaient de commencer à boire du Champagne dans le salon attendant à la chambre, il demanda :

— Cet appartement vous convient-il pour demain ?

— Je crois que je me contenterais d'une mansarde, tant je suis heureuse !

— Moi aussi, Dominique.

— Si vous saviez comme je vous suis reconnaissante de m'avoir respectée jusqu'au moment du mariage... Seul un homme fort, dans toute l'acception du terme, pouvait se conduire ainsi... Mais une pareille élégance du cœur a peut-être un inconvénient : j'ai un peu peur que demain vous ne soyez déçu.

— Ma chérie ! Qu'est-ce que vous avancez là ? Si je vous ai respectée jusqu'à présent, comme vous venez de le dire, je n'ai fait que me conformer à la conduite de n'importe quel homme respectueux de la pureté d'une jeune fille. Je suis loin d'être un héros ! Il n'y a là rien de très exceptionnel ! Et l'attente du moment divin n'est-elle pas, au fond, le plus délicat des plaisirs ? J'ai suffisamment vécu jusqu'à ce jour pour pouvoir l'apprécier ! Un grand philosophe de l'Antiquité a écrit : « La privation, mieux que la jouissance, vous fait connaître la valeur des biens. » C'est pourquoi l'inquiétude charmante dont vous venez de me faire part n'a pas lieu d'exister... Vous désirant ardemment, du plus profond de mon être, je sais que demain vous deviendrez ma femme.

— N'aurait-il pas été plus sage de notre part d'être d'abord des amants ?

— C'est vous, Dominique, qui me dites cela aujourd'hui ? Vous qui n'avez pas cessé de me faire comprendre que vous vous étiez gardée entièrement pour celui que vous aimeriez ?

— C'est la vérité, Miguel. Seulement, comprenez-moi : ce serait épouvantable si cet amour de pensée et de cœur qui nous lie déjà se trouvait brusquement tempéré par une déception physique.

Il la regardait, inquiet à son tour :

— Je sens que, si vous avez manifesté tout à l'heure le désir de monter ici, ce n'était pas pour voir cet appartement dont vous vous moquez éperdument, mais pour une tout autre raison... Parlez, Dominique.

— J'aimerais que vous me preniez dès ce soir...

Elle avait fait cet aveu à mi-voix, comme si elle en avait honte.

Après s'être rapproché d'elle, il l'obligea avec douceur à quitter le canapé sur lequel elle s'était assise. Quand elle fut debout, il la serra contre lui pour l'embrasser avec passion. Et, sans desserrer son étreinte, il demanda à mi-voix lui aussi :

— Vous voulez vraiment ?

— Oui... Je ne peux plus attendre... Je vous aime ! Déshabillez-moi...

Il sut le faire avec une délicatesse extrême. Et, tandis que les vêtements se répandaient, les uns après les autres, sur le tapis, elle frissonna : sensation exquise qu'elle avait imaginée depuis le jour où le mot « amour » avait pris pour elle un sens et qu'elle n'avait cependant encore jamais connue... En un éclair, pendant que les mains de l'homme commençaient à frôler son corps, elle se revit sur le plateau de *La Grande Sandrine*, en train de se dévêtir devant des inconnus qui ne l'avaient considérée que comme une exhibitionniste et qu'elle avait méprisés. Ce que faisait en ce moment Miguel, c'était le geste réparateur effaçant l'affront qu'elle avait enduré chaque nuit pendant près de deux années et qui avait été pour elle la plus atroce des souffrances morales. A partir de ce soir, sa nudité deviendrait l'exclusivité de l'amant, même si celui-ci refusait de devenir l'époux après avoir découvert son secret. Car elle avait peur, très peur de ce qui allait se passer...

Quand elle fut nue, il recula, ébloui, comme Jeanne Perrin et le médecin après son retour du Maroc. Mais, chez lui, c'était un tout autre sentiment : besoin passionné de possession, désir fou. Il balbutia :

— Tu es la plus belle femme du monde ! C'était la première fois qu'il la tutoyait. Et, comme il allait l'enlacer de nouveau, elle recula.

— Pas tout de suite, dit-elle. Tu me veux ?

— Depuis le premier instant où je t'ai vue !

— Alors je te demande d'attendre encore un peu... Verse-nous à boire et assieds-toi dans ce fauteuil, face à moi.

Elle était retournée se blottir sur le canapé où elle se pelotonna, telle une chatte amoureuse.

— Ecoute-moi, murmura-t-elle. Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas encore, Miguel, et que tu dois connaître avant de me prendre... Si je ne t'avais pas aimé, je ne t'aurais rien révélé et je me serais laissé épouser demain « pour le meilleur et pour le pire »... Seulement, avec toi, je ne peux pas agir ainsi.

Et elle parla longtemps... pendant une, deux, trois heures peut-être, continuant à étaler sa nudité devant l'homme qui, lui, était resté vêtu. Sans l'interrompre, il écouta avec calme l'hallucinant récit. De temps en temps, il versait du Champagne dans son verre parce qu'il sentait que ce breuvage l'aiderait à aller jusqu'au bout de sa franchise. Quand elle se tut, il dit simplement :

— Je te remercie de m'avoir tout avoué.

Les beaux yeux le regardaient maintenant, angoissés. Mais ils étaient également imprégnés d'une sorte de sérénité : celle que l'on possède quand on n'a plus rien à cacher à l'être qu'on aime. C'est le miracle de la confession. Il fut suivi d'un silence pendant lequel, Dominique le savait, son destin était en train de se jouer.

Comprenant que n'importe quel homme au monde, même un homme de cœur, ne pouvait que rester muet devant de telles révélations faites par celle dont il avait rêvé de faire sa compagne, elle voulut venir à son aide :

— Je comprends, dit-elle, que tu m'en veuilles de n'avoir pas été franche dès le premier jour. Mais je ne le pouvais pas : pour moi, tu étais déjà l'homme que j'aimais... Ensuite, j'ai appris à te connaître et ce sentiment n'a fait que grandir... Cela à un tel point que je me suis laissé emporter par l'idée exaltante de devenir ta femme et que plus rien d'autre n'a existé ! Que tu l'admettes ou non, je t'aime, Miguel, comme personne au monde ne t'a encore aimé ou ne t'aimera jamais...

Elle pleurait doucement, blottie sur le canapé, ses mains cachant son visage, comme si elle cherchait à dissimuler son chagrin qui, à lui, devait paraître monstrueux.

Après avoir quitté son fauteuil, il s'approcha du canapé devant lequel il s'agenouilla. Avec encore plus de douceur que lorsqu'il l'avait dévêtue, il écarta les mains fines pour embrasser ce visage ruisselant de larmes. Et il dit :

— Nous ne parlerons plus jamais de tout ce passé... Toi, au moins, tu ne m'as pas menti quand tu m'as dit que tu m'aimais ! C'est pourquoi,

moi aussi, je ne peux plus me passer de toi ! Puisque c'est maintenant possible, demain tu deviendras ma femme.

Il la prit dans ses bras, puis il la souleva pour la transporter — telles ces jeunes épousées auxquelles on fait franchir le seuil de la chambre nuptiale — et la déposer sur le lit.

Lorsqu'elle revint chez elle au petit jour, maman, qui l'attendait, affolée, s'exclama :

— Enfin te voilà, chérie ! Tu ne peux pas savoir quelle a été mon inquiétude ! On n'a pas idée de rentrer à une heure pareille la veille de son mariage ! Quand je verrai Miguel cet après-midi, je le gronderai ! Vous savez très bien tous les deux que nous devons être à 15 heures précises à la mairie !

Dominique répondit par un éclat de rire qui se prolongea jusqu'à ce qu'elle eut rejoint sa chambre.

— Essaie quand même de dormir un peu, dit sa mère. Ne serait-ce que pour avoir le visage reposé ! Je te réveillerai vers 11 heures.

— Dormir, répéta Dominique. Oh oui, maman !... Je sais que je vais bien dormir !

Et elle s'affala, comme ivre, sur ce qui avait été son « lit de jeune fille ». Estimant qu'il serait inutile d'essayer de la déshabiller, maman jugea préférable de se retirer. Comment aurait-elle pu deviner que, derrière cette porte qu'elle avait refermée, il y avait une autre Dominique ? Celle à qui un homme venait de donner tout son amour et qui, ayant été enfin pénétrée, était certaine maintenant d'être devenue femme.

La cérémonie à la mairie avait été rapide. Ayant remis discrètement à l'huissier, selon un usage établi et quelques minutes avant qu'elle ne commençât, une enveloppe — dont le contenu appréciable serait destiné aux œuvres de bienfaisance de l'arrondissement — Miguel avait fait comprendre que tout discours de l'adjoint qui allait officier serait superflu.

Après s'être engagés, en présence de l'officier d'état civil, par le double oui, à une aide réciproque, Miguel et Dominique furent déclarés unis par les liens du mariage. Puis ils signèrent le registre qui fut contresigné par les deux témoins : Rara et Freddy. Pendant le peu de temps que cela avait duré, madame-mère avait quand même trouvé le moyen d'essuyer furtivement avec son mouchoir une demi-douzaine de petites larmes de circonstance. Puis ce furent les félicitations. Rara dit simplement, en embrassant celle qui n'était plus « sa sœur » :

— Je te souhaite d'être aussi heureuse avec Miguel que je le suis avec

Freddy.

Ce dernier se contenta de serrer mollement la main des nouveaux époux : on sentait que ce n'était pas un garçon fait pour le mariage.

Avant qu'on ne se séparât, il fut décidé que, le lendemain, Rara irait d'abord chercher madame-mère aux Batignolles avec sa voiture, puis viendrait prendre les époux au Piazza et les conduirait à Orly où l'avion pour Buenos Aires devait décoller à 18 h 30. Ensuite il ramènerait Jeanne Perrin chez elle : une fois encore, la présence de Rara atténuerait la nostalgie d'un nouveau départ pour la maman qui allait se retrouver solitaire.

Celle-ci — accompagnée de Rara qui, par discrétion, n'avait pas voulu imposer la présence de Freddy en un moment pareil — était sur la terrasse de l'aéroport attendant que l'appareil, dans lequel elle venait de voir sa fille et son gendre monter, eût pris le départ... Elle faisait peine à voir, la pauvre femme. Son désarroi était total, bien que sa satisfaction fût immense de se dire qu'après tant de tribulations son enfant était enfin « tirée d'affaire ». Elle-même n'avait aucun souci d'ordre financier à se faire, Miguel ayant pris toutes dispositions pour assurer à l'avenir son existence. Seulement, Dominique ne serait plus là...

Avec sa sensibilité, Rara devinait très bien ce qui se passait dans le secret du cœur d'une maman, parce qu'il avait toujours su lui-même être un bon fils. Au moment où l'avion commença à rouler sur la piste d'envol, il s'exclama, retrouvant son optimisme souriant :

— N'est-ce pas merveilleux, madame Perrin, de nous dire que Dominique a réussi la gageure de s'envoler vers le bonheur dans un oiseau bleu ? Mais oui ! Regardez : le gris métallisé de son avion est bleuté... Le ciel aussi est bleu... Tout est bleu !

— Vous avez raison, Rara. L'Oiseau Bleu... Quand elle était enfant, Dominique aimait tellement cette histoire qu'elle m'a souvent demandé de la lui raconter.

— Celle du frère et de la sœur qui allaient, de pays de rêve en pays de rêve, à la recherche de l'oiseau miraculeux ? Moi aussi, j'ai aimé cette histoire ! Je pense que, pour tout être au monde, il existe un oiseau bleu... Dominique l'a trouvé ! Mais son histoire ne peut pas être racontée aux tout-petits : ce sera pour plus tard, lorsqu'ils auront grandi.

— Vous croyez qu'un jour on la racontera ?

— Sûrement, madame Perrin, parce que c'est l'histoire d'un grand

amour ! L'oiseau s'est envolé. Rentrons à Paris.

Lorsqu'elle se retrouva seule, dans l'appartement des Batignolles, Jeanne Perrin prit une décision pour tricher avec sa tristesse. Désormais, le soir, en se mettant au lit, elle prendrait dans ses bras l'une de ces innombrables poupées que Dominique avait laissées sans regret.

Ils arrivèrent à Buenos Aires le lendemain matin, de très bonne heure, après un vol sans histoire. Une foule d'amis les attendait à l'aéroport. Très vite, depuis quelques jours déjà, la nouvelle s'était répandue : « Miguel Gonzalez s'est remarié à Paris et il revient avec sa jeune femme. »

Ce fut le premier triomphe de Dominique. Il y en eut, par la suite, une multitude d'autres. Elle allait, la Parisienne, de réceptions en réceptions données en son honneur. Tout le monde voulait la connaître. On se l'arrachait, mais jamais elle ne se montrait sans son époux. C'était l'amour qui continuait... Un amour immense entre la Française blonde et le Sud-Américain... Un amour que l'on ne pouvait pas ne pas envier, mais que l'on trouvait juste parce qu'ils avaient tout pour eux : la beauté, l'élégance, la richesse, la joie... Il n'y avait pas un Argentin qui ne rêvât de faire comme ce veinard de Miguel : aller lui aussi en Europe, ou ailleurs, pour en ramener la compagne idéale !

Chaque semaine, Dominique recevait une lettre de maman, lui apportant le parfum de Paris et même de son ancien quartier. Elle y répondait aussitôt, racontant l'existence fantastique qu'elle menait.

— C'est drôle, avait confié Dominique à son mari, de penser qu'il a fallu mon mariage pour que maman et moi, qui avons toujours eu horreur de prendre une plume, nous nous lancions dans une correspondance suivie.

Au bout d'une année, elle avait compris, en lisant à travers les lignes écrites par sa mère, que celle-ci commençait à ne plus pouvoir supporter la perspective de rester aussi longtemps séparée de sa fille. Elle aussi, Dominique, avait envie de la revoir. Elle voulait lui montrer la façon dont elle vivait maintenant et lui faire partager, ne serait-ce que pendant quelque temps, cette atmosphère de luxe, dénuée de tout souci, dont l'humble femme ne pouvait avoir idée. Jeanne Perrin n'avait-elle pas le droit, à son tour, d'en récolter quelques parcelles ? En ne lui faisant pas connaître ce genre de joie, Dominique avait l'impression de se conduire en ingrate ou en égoïste.

Miguel, à qui elle avait fait part de ses scrupules, avait tout de suite proposé :

— Pourquoi ne ferions-nous pas venir ta maman pour fêter ici, en sa compagnie, le premier anniversaire de notre mariage ? Celui-ci s'est fait dans une telle intimité à Paris qu'il est dans mes intentions — si cela te fait plaisir et maintenant que tu es adoptée par tout Buenos Aires — de donner une grande réception pour fêter l'événement. Ensuite, ta mère pourrait rester avec nous quelques semaines.

— Chéri, tu es un amour ! Rien ne pourrait me faire plus de plaisir ! Je vais tout de suite lui écrire en lui disant que tu t'occupes de retenir sa place dans l'avion. Elle va être folle de joie !

L'arrivée de Jeanne Perrin dans la capitale de l'Argentine fut beaucoup plus discrète que ne l'avait été celle du couple, une année plus tôt. Dominique, par prudence, était venue seule à l'aéroport. N'ayant plus vécu auprès de sa mère depuis presque une année, elle craignait en effet que celle-ci — faute de quelqu'un à ses côtés pour orienter le choix de sa garde-robe — ne fût revenue à sa conception personnelle de l'élégance féminine qui n'était pas précisément ce qu'il y avait de plus indiqué. Le tailleur qu'elle portait en descendant de l'avion prouva à celle qui l'attendait qu'elle n'avait pas eu tort de se montrer méfiante. Sa couleur jaune canari était des plus discutables pour une personne de son âge. Mais enfin, sous le soleil d'Argentine, cela pouvait à la rigueur passer et à condition qu'il n'y eût pas la cohorte des amis pour qui, depuis son arrivée, Dominique Gonzalez avait toujours été un exemple de bon goût.

Pendant que la voiture, conduite par un chauffeur — qui parut à madame-mère aussi stylé que celui qui l'avait vivement impressionnée lorsqu'il avait ouvert, quelques années plus tôt, la portière d'une certaine Bentley, devant l'entrée de l'immeuble des Batignolles — les emportait vers le quartier le plus résidentiel de l'immense cité, Dominique dit :

— Ma petite maman, il va falloir que tu m'écoutes : dès demain, je m'occuperai de ton habillement... Les Argentines sont des femmes très élégantes qui n'ont rien à envier aux Françaises.

— Mais enfin, Dominique, tu es très vexante pour ta mère ! Ce n'est tout de même pas toi qui vas m'apprendre à m'habiller ! J'ai la prétention de m'y connaître tout autant que toi ! N'ai-je pas fondé et dirigé une maison de couture ?

— Justement ! C'est ce que Miguel, avec sa gentillesse habituelle, n'a pas manqué d'expliquer à tous ses amis ici — et tu verras comme ils sont nombreux ! — pour préparer ton arrivée... Il a même réussi à leur donner l'impression que « ta » maison avait été très importante et que tu ne t'étais décidée à la liquider qu'après mon mariage.

— C'est très gentil à lui et je n'en attendais pas moins de mon gendre. Seulement, il ne faudrait pas exagérer... Pour tous ces Sud-Américains, puisqu'il a dit cela, ta mère représente le chic de Paris ! Il n'est pas réussi, mon tailleur ? C'est moi-même qui l'ai fait.

— Je m'en serais doutée.

— Je voulais te faire une surprise en te prouvant que je n'avais pas perdu la main... Et puis tout est devenu tellement cher à Paris !

— Mais enfin, maman, tu as maintenant les moyens ?

— Ce n'est pas parce qu'on les a, mon enfant, qu'on doit jeter l'argent par les fenêtres !

Quand la voiture, après avoir passé sous une voûte cochère, s'était arrêtée dans la cour intérieure de l'hôtel particulier de Miguel, devant un perron sur lequel se tenait un valet de chambre aussi impeccable que le chauffeur, Jeanne Perrin avait senti des bouffées de chaleur lui monter au visage. C'était à peine croyable que des gens pussent vivre sur ce pied à notre époque et que « sa » Dominique fût devenue l'une de ces privilégiées ! Avant même de descendre de voiture, madame-mère savait qu'elle éblouirait ses amies des Batignolles lorsqu'elle leur raconterait, à son retour à Paris, comment était installée Dominique... Elle en aurait des choses fascinantes à dire !

Dès qu'il l'avait vue, Miguel l'avait embrassée avec une simplicité qui lui était allée droit au cœur :

— Vous êtes ici chez vous.

Quarante-huit heures plus tard, Jeanne Perrin était, en effet, tout à fait chez elle et se demandait même comment elle avait pu vivre jusqu'à ce jour sans chauffeur, sans maître d'hôtel, sans femme de chambre et sans cuisinière ! Elle s'était adaptée au confort et même au rythme de vie des Gonzalez avec une rapidité déconcertante qui fit dire un soir par Miguel à son épouse :

— Ta mère est véritablement stupéfiante !

— Il ne faut pas lui en vouloir, chéri ! Elle a connu, pendant des années, une existence tellement difficile ! Et n'est-elle pas la meilleure femme du monde ? Sais-tu qu'elle t'aime beaucoup ?

— Moi aussi.

Le jour de la fastueuse réception, donnée pour fêter l'anniversaire de mariage, madame-mère sut presque se conduire en grande dame. Il est vrai que l'auréole d'ancienne « couturière parisienne », dont l'avait parée son gendre, n'avait pas été sans impressionner à l'avance les

invités. Et Dominique avait fait très attention à rester auprès d'elle pendant la plus grande partie de la soirée pour éviter qu'elle ne se lançât dans certaines confidences déplacées.

Une fois tout le monde parti, Jeanne Perrin — à qui, décidément, les mondanités semblaient convenir — avait eu, dans le petit salon, une longue conversation avec Miguel, tandis que sa fille, épuisée, était allée se coucher.

Le lendemain, c'est l'inverse qui s'était produit après le déjeuner : alors que Miguel était parti jouer au polo, maman avait eu tout le loisir de parler avec Dominique. Et elle lui avait dit des choses non dénuées de bon sens. Sans être très intelligente, Jeanne Perrin possédait cette subtilité qui permet à la plupart des mères de déceler ce qui ne va pas très bien dans le ménage de leur enfant lorsque celui-ci, ou celle-ci, les a quittées depuis un certain temps. Prudemment, cependant, maman avait commencé par dire :

— Ta réception d'hier soir me semble avoir été une très belle réussite. Que de monde dans tes salons ! C'est incroyable ce que ton mari connaît de gens et à quel point il donne l'impression d'être adoré de tous !

— C'est normal. N'est-il pas le plus merveilleux des hommes ?

— Et des époux ?

— Aussi.

— Maintenant que votre première année de vie commune vient de se terminer, puis-je te poser une question d'ordre assez intime ?

— Je t'écoute.

— Comment vous entendez-vous sur le plan... physique ?

— On ne peut mieux ! Miguel est avant tout un amant.

— Et toi ? Es-tu parvenue à devenir sa maîtresse ?

— Je le crois... Aurais-tu l'impression qu'il n'est pas satisfait dans ce domaine ?

— Nullement, chérie... Il t'aime profondément, ça se sent... Seulement, hier soir, pendant que tu dormais, il n'a pas pu résister au besoin de me faire quelques confidences.

— A toi ?

— Ça t'étonne ? A qui d'autre que ta mère pourrait-il les faire, le jour de votre premier anniversaire de mariage ?

- Qu'est-ce qu'il t'a dit ?
- Je ne te le répéterai que si tu me promets de te montrer assez habile pour lui donner ^illusion, au cas où vous aborderiez ce sujet, que l'idée est venue de toi seule et surtout pas de moi !
- Tu m'intrigues.
- Voilà... J'ai cru comprendre que, tout en étant très heureux avec toi, Miguel a conservé, enfoui depuis longtemps au fond de son cœur, un petit regret... Tu ne t'en es jamais aperçue ?
- Quel regret ?
- Lui est-il arrivé de te parler de son ex-femme ?
- Jamais.
- Tu ne l'as pas rencontrée depuis que tu vis ici ?
- Non. Et il y a peu de chance que ça se produise ! Elle vit à plus de mille kilomètres d'ici dans une propriété que Miguel lui a offerte au moment de leur divorce et qui est, m'ont dit ses amis, une véritable splendeur.
- Et ses deux filles, tu les connais ?
- Pas davantage. L'une d'elles habite loin d'ici, à Mendoza, avec son mari qui est, je crois, propriétaire d'une immense hacienda; l'autre a épousé une diplomate actuellement en poste au Venezuela.
- Elles ont des enfants ?
- Miguel m'a dit que seule la première avait une fille. Mais, de toute façon, il a pris la décision de ne revoir ni l'une ni l'autre depuis qu'il s'est marié.
- N'as-tu pas l'impression que ça lui manque de ne pas les revoir ?
- Mais enfin, maman, qu'est-ce que tu cherches en me disant tout cela ? Tu es insensée ! Crois-tu que je ne suis pas assez jeune et assez belle pour pouvoir suffire à moi seule au bonheur de mon mari ?
- Tu as toutes les qualités requises, chérie ! Toutes, sauf une ! Tu n'as pas d'enfant...
- Et alors ? Miguel ne m'a pas épousée pour que je lui donne un enfant, mais uniquement pour trouver en moi la jeune femme qui lui manquait et qui saurait être avant tout sa maîtresse : je t'ai fait comprendre que je l'étais.
- J'en suis certaine, mais je suis persuadée aussi que, si vous aviez un

enfant, ce ne serait pas plus mal... Bien au contraire !

— Ah ça ! petite maman, excuse-moi de te le dire, mais serais-tu devenue complètement folle ? Un enfant ! Tu sais très bien que c'est la seule chose que je ne pourrai jamais lui donner.

— Ce n'est pas mon avis.

— Quoi ?

— Après avoir quitté ton mari, hier soir, je suis remontée dans ma chambre. Là, j'ai longuement pensé à ce qu'il m'avait fait comprendre, d'ailleurs avec autant d'élégance que de tact... Il t'adore, mais il regrette de ne pas avoir eu un fils de son premier mariage. Alors pourquoi, toi, sa seconde épouse, n'essaierais-tu pas de lui en donner un ?

— Un fils ? Rien que cela !

— Il est normal qu'un homme, ayant sa situation, soit... disons « chagriné » à l'idée qu'il risque, à l'âge qu'il a déjà, de ne jamais avoir de descendant mâle.

— Et c'est toi, ma mère, après ce que « nous » avons connu toutes les deux, qui me dis cela ?

— C'est moi ! Parce que, je te le répète, j'ai réfléchi pendant la nuit... Je n'ai même pas pu fermer l'œil ! Et j'en suis arrivée à la conclusion qu'après tout ce serait très bien, à l'égard de ceux qui observent avec plus ou moins de curiosité ou de jalousie votre bonheur, si tu devenais la maman d'un beau petit garçon !

— Si c'est pour apporter le trouble dans mon ménage que tu es venue de Paris, je préfère que tu repartes immédiatement !

— Je ne suis venue que pour te voir et pour applaudir à ta réussite mais, après ce que Miguel m'a laissé entendre hier soir, je trouve que celle-ci n'est pas complète ! Il te faut un fils, Dominique ! Un petit Gonzalez très brun qui ressemblerait à son père... Ça doit pouvoir se trouver !

— Où cela ? Et comment ?

— L'adoption n'a pas été inventée pour rien ! J'y ai songé ce matin : c'est même la seule solution ! Alors penses-y, toi aussi...

— Tu es ahurissante ! Toi qui n'as jamais pu supporter l'idée d'avoir un fils, tu me conseilles à présent d'en adopter un !

— Puisque c'est le souhait caché de ton mari ! Et tu oublies un détail d'importance ! Tu as la chance de ne pas te trouver dans la situation de fille abandonnée où j'étais lorsque tu es venue au monde. Toi, tu es

mariée légalement. Ce qui change tout !

— Evidemment...

— Je crois que d'ici à quelques jours, peut-être même après mon départ pour que Miguel soit convaincu que je ne suis pour rien dans ce projet, tu pourrais lui dire que tu aurais aimé lui donner un fils mais que, puisque ce n'est pas possible, tu as pensé à l'adoption... Tu verras bien quelle sera sa réaction. Personnellement, je crois que, non seulement il te serait reconnaissant d'avoir eu cette idée, mais qu'il te chérirait davantage encore ! Cet enfant cimenterait définitivement votre union. Il ferait surtout taire les gens mal intentionnés. Ceux-ci seraient bien obligés de reconnaître que, pour Miguel, non seulement tu es la plus ravissante des épouses, mais aussi que tu lui as donné l'héritier mâle qu'il n'avait pas pu avoir de sa précédente femme. Ce serait le couronnement de ton triomphe.

— Mais les gens sauront bien que c'est un enfant adopté !

— Pourquoi l'apprendraient-ils ? Ce n'est pas la peine de le crier sur les toits ! A mon avis les choses devraient se passer ainsi... Si Miguel était d'accord, il faudrait tout de suite faire des démarches — ce ne doit pas être bien sorcier et tu en as connu d'infiniment plus délicates ! — auprès d'un ou de plusieurs médecins discrets d'ici. Peut-être même seras-tu contrainte de passer, comme cela t'est déjà arrivé, devant un médecin assermenté auprès des pouvoirs publics. Il ne pourra que constater que, tout en étant née femme — comme cela a été légalement reconnu par la France, ton pays natal —, il te manque malheureusement des organes qui te permettraient d'être mère. Tu n'es pas la première dans le monde à qui pareille chose arrive ! C'est même assez courant... Et comme il n'y a aucun espoir que ça puisse se modifier pour toi et qu'aussi bien Miguel que toi vous êtes des gens honorables, offrant toutes les garanties de moralité et ayant surtout les moyens financiers de le faire, il n'y a aucune raison pour que l'on vous refuse l'adoption.

Ce qui vous aidera c'est que, dans n'importe quel pays civilisé, on sait favoriser l'adoption en la rendant discrète. Toutes les autorisations ayant été acquises, il ne vous resterait plus qu'à faire votre choix. Il existe certainement à Buenos Aires, comme partout ailleurs, des institutions spécialisées pour accueillir les filles mères qui ne peuvent élever ceux auxquels elles donnent vie. Il y a un choix énorme ! Il suffira de bien expliquer à la direction de l'un de ces établissements le genre d'enfant que vous souhaitez avoir, et surtout son sexe ! On vous trouvera ça dans les délais que vous indiquerez. Délais qui devront évidemment respecter les normes d'un enfantement, c'est-à-dire

environ neuf mois. C'est pendant cette période précédant la naissance de votre futur enfant dans une clinique secrètement choisie, qu'il te faudra faire preuve de la plus grande habileté ! Mais ça ne devrait pas être tellement difficile pour toi qui as su te faire passer pendant des années pour une femme, alors que tu ne l'étais pas encore tout à fait !

Dominique, de plus en plus ébahie, avait écouté sa mère. Puis elle lui avait simplement demandé :

— Et tu as mijoté tout cela cette nuit ?

— Oui.

— Maman, tu es une femme formidable !

— C'est bien la première fois que tu me fais un pareil compliment, mon enfant !

— Je l'ai fait parce que je le pense... Si vraiment je sentais que cela pourrait ajouter au bonheur de Miguel, je n'hésiterais pas à suivre ton conseil. Mais dis-moi, pendant « la période préliminaire », faudrait-il que je me cache ?

— Au contraire ! En te montrant partout, en continuant à mener cette vie mondaine et brillante qui est la vôtre, Miguel et toi vous laisserez entendre à tous vos amis qu'il y a des espérances... Et, progressivement, tu commenceras à t'arrondir... On fabrique bien, pour celles qui n'en ont pas, des faux seins... Toi, ce sera un faux ventre ! On a fait d'immenses progrès depuis quelques années pour favoriser toutes les petites tricheries de la femme ! Tu porteras aussi des robes en conséquence : tu te feras habiller dans des maisons spécialisées pour les futures mamans... vous pourrez très bien faire installer, dans la chambre où vous me logez en ce moment, une très jolie nursery que vous ne manquerez pas de faire visiter à vos intimes. Et l'heureuse nouvelle se répandra de bouche en bouche : « Dominique Gonzalez attend un enfant... » Il faudra commander la layette, le berceau... Je ne suis pas inquiète : je sais que tu te débrouilleras très bien ! Tu m'as déjà prouvé, quand tu étais à *La Grande Sandrine*, que tu savais être une véritable artiste ! Tout ce que tu as appris avec monsieur Patrick ou avec d'autres va enfin te servir pour un noble but : ta future maternité. Huit jours plus tard, Jeanne Perrin reprenait l'avion pour Paris. Volontairement elle avait écourté son séjour : une mère avisée ne doit-elle pas se montrer discrète et ne pas envahir la vie privée de sa fille, surtout quand celle-ci est à la veille de connaître un heureux événement ? Sa dernière recommandation à Dominique fut, à l'aéroport :

— Fais très attention, le jour où tu commenceras à jouer ce que nous

pourrions appeler « la simulation de grossesse », à ce que tu diras aux autres femmes ! Tu sais très bien qu'on ne se fait jamais de cadeaux entre nous ! N'en mets pas trop ! Juste ce qu'il faut pour que ça fasse vrai... Et commence à observer dès maintenant autour de toi toutes celles que tu verras enceintes : il y a, chez une femme qui attend un enfant, certains indices qui ne trompent pas : nausées, envies, appétit, démarche, exaltation, lassitude, et j'en passe ! Plonge-toi aussi dans les manuels de puériculture et les ouvrages du genre *Madame attend un enfant*. Tu y puiseras de précieux enseignements ! Je t'embrasse, ma chérie, et je repars avec la certitude que ma petite visite n'aura pas été tout à fait inutile... Cet enfant ? Mais ce sera la sûreté de tes vieux jours !

Une semaine s'était écoulée pendant laquelle Dominique n'avait plus cessé de penser à l'idée lancée par sa mère. Si cette idée paraissait assez séduisante, certaines choses gênaient quand même la jeune femme. En faisant semblant de s'abriter derrière le rêve secret de son gendre, Jeanne Perrin, toujours aiguillonnée par son sens pratique, n'avait en réalité qu'un désir : asseoir sur des bases solides — la présence d'un héritier — une situation sociale dont la fragilité était encore très grande malgré un amour réciproque qui n'avait fait que s'affermir. Maman s'était certainement dit : que se passerait-il si, un jour, Miguel, s'arrachant brutalement à l'étrange passion dans laquelle il vit prisonnier depuis une année, revenait à la réalité ? S'il se posait brusquement la question : « Qu'ai-je à faire, après tout, de cette Dominique qui ne pourra jamais, malgré sa jeunesse et sa beauté, m'apporter l'enfant mâle qui m'a toujours manqué ? » Ce jour-là, Miguel n'hésiterait peut-être pas à répudier sa deuxième épouse. Et ce serait la fin du grand rêve argenté, aussi bien pour elle, Jeanne Perrin, que pour sa fille.

De telles considérations avaient un aspect sordide qui ne convenait pas à Dominique dont l'amour était sincère. Elle estimait aussi avoir suffisamment trompé la société depuis des années pour avoir envie de continuer à le faire par défi. Son instinct lui faisait comprendre que l'on ne se moque pas éternellement des gens sans être condamné, tôt ou tard, à payer. S'il y avait un jour un enfant entre elle et son mari, il devait être au moins de l'un d'eux : Miguel. C'est pourquoi elle voulait écarter l'idée d'adoption, pourquoi aussi elle s'était décidée à demander très doucement, un soir, à celui qu'elle aimait :

— Tu te sens vraiment heureux avec moi ?

— Quelle question ! Ça ne se voit pas ?

— Je ne voudrais pas que tu me répondes uniquement pour me faire

plaisir, mais parce que ton bonheur est complet.

— Il l'est. Tu peux en être sûre, mon amour.

— Je ne le suis pas tellement ! Il y a encore un lien qui manque et qui manquera toujours entre nous si nous n'y mettons pas bon ordre : un enfant...

Stupéfait, il l'avait regardée sans paraître comprendre.

— Un enfant, avait-elle continué, qui te prolongerait parce que ce serait un garçon et qu'il porterait notre nom. Ne me mens pas par gentillesse, Miguel ! Je sais que tu as regretté de ne pas avoir eu cet héritier au cours de ta première union et rien ne dit que, si tu en avais eu un, tu aurais divorcé... Et j'ai peur que ce regret ne vienne à nouveau te hanter aujourd'hui... Ce serait terrible pour moi, qui ne pourrais jamais te satisfaire !

— Qu'est-ce que tu vas chercher, ma petite Dominique ?

— Je cherche à aller jusqu'au fond de ton bonheur. Si je n'agissais pas ainsi, c'est que je serais pour toi une mauvaise compagne ! Et comme je ne veux pas l'être, je vais te faire une proposition qui va sans doute te surprendre... Pourquoi ne ferais-tu pas cet enfant à une autre femme ? Enfin, comprends-moi : à quelqu'un qui aurait toujours été femme... Quelqu'un que tu n'aimerais pas mais qui servirait, si j'ose dire, d'instrument pour donner la vie à ma place. Ce ne doit pas être très difficile de trouver une créature pareille... Pour rien au monde, je ne voudrais la connaître, mais il me semble que toi tu devrais plutôt la choisir très brune et de ta race pour que l'enfant soit encore plus près de ton sang. Pendant tout le temps où cette femme serait enceinte, tu ferais prendre des dispositions pour qu'on s'occupe bien d'elle et, le jour où l'enfant naîtrait, tu lui donnerais une grosse somme — tu es assez riche pour cela ! — en échange de l'enfant qu'elle ne reconnaîtrait pas. Ce serait moi, ton épouse légale, qui serait censée avoir accouché. Il n'y aurait qu'à faire une substitution de mère dans une clinique où je serais entrée à la même époque qu'elle. « Notre » enfant serait immédiatement déclaré par toi à l'état civil et tout serait joué ! Il n'y aurait même pas besoin d'adoption, personne ne se douterait de rien et ce serait vraiment « ton » fils !

De plus en plus étonné, il l'avait laissée expliquer le subtil mécanisme monté par son cerveau d'amoureuse. Et il avait attendu qu'elle eût fini de parler pour démonter d'une seule remarque souriante tout le savant échafaudage :

— Ce que tu viens de dire, chérie, a l'air à première vue d'être la solution rêvée... Malheureusement, elle est grevée, dès le départ, d'une

lourde hypothèque ! J'ai déjà eu deux filles de mon premier mariage... Rien ne dit que je n'en aurais pas une troisième, au lieu d'un fils, de cette femme rétribuée par nous ! Et ça, ce serait pour moi un désastre : trois filles ! Je préfère ne plus avoir d'enfants !

Décontenancée, elle n'avait su que répondre. Il avait alors demandé :

— Comment diable une pareille idée t'est-elle venue ?

— D'abord, parce que je t'aime à la folie ! Ne comprends-tu pas que seule une femme à ce point amoureuse peut accepter cela ? Crois-tu que ce serait de gaieté de cœur que je te prêterais ainsi à une autre, même pour une fois ? Je suis jalouse, Miguel, féroce ! Mais, malgré cela, je sais que je finirais par aimer cet enfant, quand nous relèverions, parce qu'il serait de toi, mon amant...

— Si je comprends bien, tu serais donc prête à te sacrifier pour que j'aie la satisfaction d'être le père d'un héritier ?

— Oui... Mais j'ai pensé aussi à autre chose, que je ne peux dire qu'à toi... Je ne t'en ai encore jamais parlé mais, depuis que je me suis fait transformer il m'est souvent arrivé d'avoir des remords... Oui ! Tout en étant très heureuse de l'avoir fait, et en ne regrettant rien, j'ai parfois l'impression d'avoir triché odieusement non seulement vis-à-vis des autres, mais aussi avec moi-même et surtout à l'égard de Dieu qui m'a fait venir sur terre avec un autre sexe... Je n'ai jamais été croyante, ma mère non plus, sinon elle n'aurait pas agi comme elle l'a fait ! Seulement, même si l'on ne croit à rien, on ne peut pas ne pas se dire qu'il existe, au-dessus de nous, une puissance supérieure ou une force infinie régissant tout avec une certaine sagesse... J'ai trompé cette sagesse ! Et s'il n'y a véritablement qu'une chose à laquelle j'ai toujours cru : l'amour, je ne peux pas oublier que Dieu est Amour ! C'est pourquoi cet enfant serait pour moi une sorte d'expiation permanente. Peut-être que, grâce à sa présence, j'arriverais enfin à apaiser ma conscience.

Cette fois, il l'avait écoutée avec émotion. Une fois de plus, il l'avait serrée contre lui en avouant :

— Je ne te croyais pas capable d'aller aussi loin dans l'amour... Et tu voudrais, après cela, que je te trahisse ? Car ce serait une trahison de ma part que de faire l'amour — même pour le motif que tu viens d'évoquer — avec une autre femme ! Je n'en ai aucune envie ! J'ai eu assez d'aventures avant de te rencontrer ! Je veux te rester fidèle. C'est à cette seule condition que notre union pourra tenir. Je t'aime autant que tu m'aimes...

Et après qu'ils se furent embrassés avec passion, elle avait murmuré :

— Mais alors, chéri, comment allons-nous faire pour cet enfant qu'il « nous » faudrait ?

— Comment ?... Eh bien, je pense que l'idée de l'adoption, faite, bien entendu, dans le plus grand secret, ne serait pas si mauvaise ! Elle offrirait un double avantage : je ne te tromperais pas et, comme nous pourrions choisir, nous serions assurés d'avoir un fils !

Quelques mois plus tard — la preuve irréfutable de la déficience physique maternelle ayant été faite devant le corps médical et l'autorisation d'adoption ayant été accordée—Mme Gonzalez avait commencé à prendre doucement, mais sûrement, un embonpoint qui, selon les observateurs se croyant avisés, ne pouvait pas provenir exclusivement de sa solide constitution. Et, comme l'avait prédit madame-mère, la charmante nouvelle avait commencé à se répandre dans la meilleure société de Buenos Aires.

Ce nouveau personnage, que Dominique avait été contrainte de jouer, fut certainement la création la plus difficile qu'elle ait eu à faire depuis le premier jour où sa maman l'avait habillé en fille.

Tout ce qu'elle avait appris pendant des années à l'étrange école des travestis lui avait servi à nouveau, comme l'avait prévu Jeanne Perrin, mais il lui avait fallu faire plus encore. Si un homme peut parvenir à imiter une femme à la perfection, ce n'est le plus souvent que parce qu'il copie les gestes, les attitudes, les tics d'une créature qui cherche à être séduisante. Par contre, lorsqu'il s'agit d'imiter une femme enceinte — et cela pendant neuf mois —, c'est un autre problème, beaucoup plus ardu, même si l'on connaît les innombrables roueries de la « transformation » comme c'était le cas pour celle qui avait été Domino... Il faut alors faire preuve d'une sorte de génie dans la façon de se présenter, n'importe où, à n'importe quelle heure et devant n'importe qui, en sachant modifier sa démarche et se maquiller pour que, peu à peu, le visage prenne le masque caractéristique de la maternité prochaine.

Dominique s'était montrée tellement habile que même Miguel, son complice, n'avait pu s'empêcher de lui dire :

— C'est fantastique ! Tu es plus vraie que ma première femme lorsqu'elle était enceinte !

Eloge assez spécial auquel elle avait répondu :

— Je n'y ai aucun mérite, puisque je joue cette terrible comédie par amour pour toi.

Dans cet amour, encore renforcé par l'offre généreuse qu'elle avait faite

et qui avait prouvé à Miguel que la passion qu'elle lui portait n'était entachée d'aucun égoïsme, Dominique avait trouvé le « moteur » de la fabuleuse supercherie. C'était toute la différence avec ce qui s'était passé avant la rencontre faubourg Saint-Honoré. Jusque-là, Dominique n'avait réussi à s'identifier avec sa personnalité féminine que par sa volonté et sans l'aide de personne, à l'exception peut-être de celle, sporadique, de sa mère, qui s'était surtout limitée à des conseils. Tandis qu'à Buenos Aires, pendant sa fausse maternité, il n'y avait pas eu d'heure, ni même d'instant où elle n'eût senti — l'épaulant dans sa tâche presque surhumaine — la présence, à ses côtés, de celui qui l'adorait. C'est là qu'elle avait puisé la force de faire son plus grand mensonge à la société.

Quand le délai normal avait touché à sa fin, Miguel et son épouse s'étaient rendus de toute urgence à un mystérieux rendez-vous d'où leur était parvenu un appel téléphonique les informant, en termes voilés, que « tout s'était très bien passé et que le cadeau de leur choix les attendait ». La dernière vision que le chauffeur — qui, on pouvait en être sûr, raconterait tout, le soir même, aux autres serviteurs de l'hôtel particulier de Palermo — avait eue de sa patronne était celle d'une jeune femme, très émouvante dans sa pâleur, qui pénétrait dans une élégante clinique en marchant avec difficulté, soutenue par le bras secourable de son époux.

Ce qu'il n'avait pu voir, le chauffeur, c'était que Dominique avait été immédiatement accompagnée par une garde en blouse blanche jusqu'à une chambre toute bleue. Elle avait elle-même exigé cette teinte, se souvenant sans doute d'une certaine chambre où elle avait séjourné trois années plus tôt et qui portait un nom exquis, fait de fraîcheur et de modestie : Les Bleuets. Chambre où un dénommé Joë lui avait raconté, un jour, qu'une belle créature de son genre n'avait pas cessé, alors qu'elle subissait la torture de « la bougie », de hurler : « Je sais que je viens d'accoucher et que mon enfant est mort ! » Dominique était heureuse à la pensée que son séjour dans une autre chambre toute bleue rétablirait l'équilibre des choses : cette fois, l'enfant serait bien vivant.

La « future » maman s'allongea dans un lit — dont les draps étaient également bleus — attendant, en compagnie de son époux, qu'une infirmière souriante lui apportât « son » enfant. Ce qui se produisit une heure plus tard.

Il était brun à souhait, ce nouveau-né à la peau encore fripée. On le déposa pendant quelques instants dans le lit à côté de « sa » mère qui le regardait avec stupeur, sans oser y toucher. Après l'avoir contemplé, elle confia à Miguel :

— Souhaitons qu'il te ressemble puisqu'il a le même teint que toi... De toute façon, dès maintenant, il faudra dire à tous ceux qui l'admirent qu'il est déjà tout ton portrait. Les gens adorent trouver des ressemblances : il suffira donc d'orienter leur avis ! Moi je le trouve très mignon. Et toi ?

— Moi ? Je ne sais pas...

— Tu as l'air tout drôle ! Ça ne te fait plus plaisir d'avoir enfin un fils ?

— Oui... Mais, maintenant qu'il est là, laisse-moi m'habituer à l'idée...

A ce moment, l'enfant se mit à hurler.

— Il aura du coffre ! dit Miguel. On prétend qu'il faut que les nouveaux-nés crient : c'est, paraît-il, la preuve qu'ils ont une bonne constitution... Celle qui l'a mis au monde est d'ailleurs solide.

— Tu l'as vue ?

— Tu ne voudrais pas, non ? Je le sais par la directrice de cette clinique, qui m'a donné depuis longtemps toutes les coordonnées, à l'exception cependant du nom véritable de cette jeune femme qui est de très bonne famille. C'est même la raison primordiale pour laquelle elle n'a pas pu garder cet enfant qu'elle a eu d'un homme marié... Un monsieur très connu ! Nous avons bien fait de choisir cet enfant dans un milieu d'un certain niveau : il y a moins de risques pour l'avenir...

En reprenant l'enfant pour l'emporter dans la nursery, l'infirmière dit :

— C'est un très beau bébé, madame. Il pèse trois kilos... Et vous voyez : ses petits ongles des mains sont déjà bien formés. C'est l'indication qu'il sera fort.

— Tant mieux ! dit Dominique. Il faut qu'un jour il soit aussi grand que mon mari.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la chambre, elle demanda à Miguel :

— Je crois qu'il te reste encore une formalité à remplir : faire la déclaration de naissance pour l'état civil.

— Je vais m'en occuper immédiatement.

— Tu lui donnes bien le nom que tu as choisi depuis le jour où nous avons pris cette décision ?

— Bien sûr : Rafaël... Je t'ai dit que c'était le nom de mon père. Alors, en souvenir de lui...

– C'est très beau, Rafaël... Veux-tu me faire un grand plaisir ? Comme deuxième prénom, donne-lui, en l'honneur de ma mère, celui de Jean.

– C'est entendu. Il se nommera Rafaël-Juan Gonzalez.

– Il est encore si petit pour porter un nom aussi pompeux ! Si nous lui trouvions un diminutif, exclusivement réservé pour toi et pour moi ?

– Rafaëlito ?

– J'aime ! Pendant que tu t'occuperas de tout cela, je vais me préparer pour reprendre forme humaine... Si tu savais ce qu'ils m'ont pesé, ces neuf mois ! J'en étais arrivée à ne plus pouvoir me regarder ! Dans les derniers temps, j'étais véritablement affreuse !

– Ne dis pas cela ! Tu as toujours su rester belle... Tout le monde l'a remarqué et me l'a dit. Je t'aime.

– Embrasse-moi pour ce que j'ai fait.

Alors qu'il se penchait vers elle, on frappa à la porte. Puis une infirmière apparut, portant une monumentale corbeille d'orchidées. En voyant ces fleurs, Dominique eut pendant quelques instants le souffle coupé.

– Qui m'envoie ça ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas, dit-il. Il y a une carte de visite sous enveloppe. Nous allons bien le savoir.

Il alla prendre l'enveloppe qu'il lui rapporta :

– Ouvre-la...

Elle le fit et reconnut aussitôt sur le bristol l'écriture de son mari. Il avait griffonné ces mots : Pour toi, mon bel amour, cet hommage à ta sensibilité qui t'a fait si bien deviner ce qui me manquait encore...

– C'est très gentil, dit-elle. Vois-tu, Miguel, des maris comme toi on n'en fait plus ! Va-t'en et reviens vite !

Une fois seule, elle contempla longuement les fleurs éblouissantes. C'était la deuxième fois de son existence qu'elle en recevait de pareilles. Mais la première lui paraissait maintenant bien lointaine... En plus, dans la misère de la loge des artistes de *La Grande Sandrine*, des fleurs aussi rares étaient déplacées ! Enfin l'homme qui les lui avait envoyées s'était montré incapable de l'aimer... Comment Miguel avait-il pu deviner que, depuis, il lui était souvent arrivé de rêver qu'un amant, un vrai, saurait un jour, en renouvelant le geste, effacer le premier qui n'avait été que tromperie ? Décidément, cet époux qui l'avait choisie et qu'elle avait voulu était irremplaçable !

Lorsqu'il était revenu en lui annonçant que tout était en règle et que Rafaëlitto avait fait son entrée officielle dans la dynastie des Gonzalez, il l'avait retrouvée, éblouissante dans un déshabillé rose. Son visage épanoui ne montrait plus aucune trace du masque qu'elle avait su s'imposer pendant « les mois d'attente » grâce aux artifices d'un surprenant maquillage. Sautant du lit, elle se dressa debout devant lui :

— Regarde ta femme, chéri... Maintenant qu'elle a retrouvé ses formes parfaites, elle va pouvoir faire de nouveaux ravages à Buenos Aires !

Et comme il la Contemplait, souriant, elle ajouta :

— Je ne sais pas si j'aurai la patience de demeurer dans cette chambre pendant les quelques jours qui sont nécessaires pour achever de faire croire que je me remets de mes couches ! Je n'y parviendrai que si tu restes toujours là !

— Je te le promets. Seulement, le soir il faudra que je parte d'ici ! Dans ce genre de clinique, les maris, même les plus fidèles, ne sont pas encore autorisés à dormir dans la chambre, ni surtout dans le lit de leur épouse ! Ça ne ferait pas très sérieux !

— Les nuits vont être terribles pour moi ! Je vais m'imaginer que tu cours en ville !

— Ah ça ! On croirait vraiment que tu viens d'accoucher ! Mais rassure-toi : dès que je te quitterai, je rentrerai bien sagement à la maison. Et puis, si tu te sentais trop seule, tu aurais toujours la ressource de sonner et de demander à une infirmière qu'elle t'apporte ton fils ! Il te tiendra compagnie...

— C'est vrai ! Ce pauvre trésor ! Je ne pensais déjà plus à lui ! Miguel, c'est affreux... J'ai peur d'être une très mauvaise mère !

— Mais non ! L'instinct maternel, ça naîtra peu à peu chez toi comme le reste, comme tout ce qui est arrivé dans ta vie depuis des années. Il faudra un peu plus de temps, voilà tout ! Et je suis sûr qu'un jour viendra où tu ne pourras pas plus te passer de ton fils que de ton mari !

— Je ne crois pas, mais je te jure que je ferai quand même tout pour t'en donner l'illusion... La seule chose que je veux, c'est ton bonheur total ! Maintenant, je vais te faire un aveu : cette naissance et ces émotions, ça m'a donné faim !

— J'allais justement t'annoncer que je viens de commander un petit souper d'amoureux. On va l'apporter ici et tu m'en diras des nouvelles !

- Il y aura du caviar ?
- Autant que tu voudras !
- Du Champagne ?
- Evidemment !
- Du homard froid ?
- Oui. Je connais tes goûts.
- C'est fantastique, Miguel : maintenant, j'ai de vraies « envies » !

Quand les Gonzalez quittèrent, cinq jours plus tard, la clinique, accompagnés d'une nurse – qui avait été engagée depuis trois mois déjà et qui avait la charge délicate de porter le fragile « colis »

– ils furent escortés jusqu'à leur voiture par une véritable garde d'honneur constituée du personnel de l'établissement. Cela n'avait aucun rapport avec la façon clandestine dont Dominique avait quitté jadis la clinique marocaine.

Il avait fallu abandonner dans la belle chambre bleue les innombrables corbeilles de fleurs qui s'y étaient accumulées, envoyées par les personnalités les plus en vue, depuis que la nouvelle de la naissance de Rafaélito s'était propagée. Pendant le trajet de la clinique au domicile familial, le chauffeur – qui avait retrouvé sa patronne transfigurée

– avait reçu l'ordre de conduire très prudemment pour le premier voyage de l'héritier. Et lorsque la limousine s'arrêta devant le perron de l'hôtel particulier, tout le personnel s'y trouvait rangé pour accueillir le nouvel habitant.

Quelques jours plus tard, il y eut une première réception réservée à quelques intimes ou privilégiés : ce fut ainsi que, deux années après sa maman, Rafaélito fit son entrée dans le grand monde. On s'extasia sur lui et il n'y eut pas un « connaisseur » qui n'affirmât que l'adorable enfant était le sosie de son père. Ce dernier, très détendu, sut recevoir ces félicitations avec le sourire de l'homme comblé. Et l'on pensa une fois de plus qu'il avait beaucoup de chance, ce Miguel, d'avoir une épouse blonde qui, pour lui donner un enfant si brun, avait dû – pendant la durée de sa grossesse – le regarder sans cesse et avec amour.

Un mois plus tard, ce fut le baptême, pour lequel madame-mère revint spécialement de Paris. Un baptême à tout casser ! C'était Miguel qui l'avait exigé, bien que Dominique, n'ayant aucune conviction religieuse bien définie, s'en fût aisément passée. Mais, comme le lui avait fait

comprendre son époux, même si un Gonzalez a tous les défauts, il doit être bon catholique. Sinon l'Amérique du Sud ne serait plus ce qu'elle est.

Jamais Jeanne Perrin n'avait été habillée avec autant de discrétion : on aurait pu la prendre – enfin presque – pour une dame patronnesse des œuvres de la paroisse lorsqu'elle se présenta devant les fonts baptismaux, tenant dans ses bras Rafaélito. Car elle avait été choisie pour marraine, le parrain étant l'un des plus vieux amis de Miguel. Il y avait, autour de l'enfant et de ses parents, beaucoup de monde, un peu trop même pour une cérémonie aussi familiale. Mais Miguel avait décidé une fois pour toutes qu'à l'avenir, lorsqu'il s'agirait de « son » fils, rien ne serait assez beau !

Cette vision de sa mère portant le bébé dans une église fut peut-être pour Mme Gonzalez la plus émouvante de toutes celles qui venaient de se succéder dans sa mémoire depuis qu'elle avait commencé, allongée sur le lit de *l'Hôtel du Palais*, à laisser se dérouler pour la troisième fois le fil de ses souvenirs. Ce fut aussi, pour elle, la dernière image du passé qu'elle venait de faire revivre.

Quand Miguel revint de la plage avec Rafaélito, ce fut un peu comme si rien ne s'était produit depuis ce baptême, trois années plus tôt. Et c'était assez normal, puisque « les » Gonzalez avaient été heureux. Ne dit-on pas que les peuples heureux n'ont pas d'histoire ? La seule ombre sur ce bonheur avait surgi l'avant-veille, ici-même à Biarritz, avec la silhouette adipeuse d'un monsieur Patrick. Mais heureusement, Miguel avait su prendre les dispositions qui s'imposaient : dès demain, le trio familial retrouverait la sérénité, loin des envieux et des ratés.

En constatant que Dominique était allongée les yeux grands ouverts, son mari lui demanda avec étonnement :

– Tu n'as donc pas dormi ?

– J'ai fait beaucoup mieux que cela, chéri ! J'ai pensé que, pour moi, le meilleur des repos serait de repenser à tout ce que nous avons vécu ensemble depuis l'instant où nous nous sommes rencontrés. Tu te souviens ?

– Oui : faubourg Saint-Honoré dans un embouteillage...

– Tu m'as paru tellement homme ce jour-là !

– Et toi tellement femme !

– Dis-moi : vous vous êtes bien amusés, ton fils et toi ?

– Nous avons essayé de construire un autre château de sable, mais ça

n'a pas été une réussite... Sais-tu ce que m'a dit Rafaëlito en me montrant celui que tu as bâti ce matin avec lui et qui ne s'est pas encore effondré : « Il n'y a que maman qui sait comment faire. » Je crois que c'est vrai pour tout !

Après avoir dîné dans le salon, ils se couchèrent tôt et, pour la première fois depuis trois nuits, Dominique, débarrassée de son passé, put enfin dormir...

M. Stoll était consterné. Dans quelques minutes la Mercedes — qui stationnait devant le portail et où les magnifiques bagages avaient repris place dans le coffre arrière — repartirait, emportant ceux qui auraient certainement été les meilleurs clients de la saison vers « un climat » convenant mieux à la santé de Mme Gonzalez. Ce départ prématuré, après trois jours seulement de séjour, était un authentique désastre pour la réputation de *l'Hôtel du Palais*. Connaissant les habitudes de vie du riche Argentin, les gens n'allaient-ils pas se demander si les conditions de confort de l'illustre palace étaient toujours les mêmes ?

La veille, quand Miguel Gonzalez lui avait fait part de sa décision, le directeur avait tout essayé pour l'inciter à changer d'avis. Il était même allé jusqu'au sacrifice suprême en pleine saison : proposer à Gonzalez une réduction de prix ! Ce dernier avait esquissé un sourire en disant, pour le consoler :

— Nous reviendrons une autre année, quand ma femme sera mieux portante.

Mais, au moment du départ, Stoll sentait bien que l'on ne reverrait pas de si tôt les Gonzalez à Biarritz ! Il avait dû se passer quelque chose de grave, mais quoi ?

Pendant qu'il serrait respectueusement les mains de ceux qui partaient trop vite, Stoll avait presque les larmes aux yeux. Mais cela ne l'empêcha pas de remarquer que, pour une femme souffrante, Mme Gonzalez avait un visage rayonnant de satisfaction. Quant à Rafaëlito, il ne parlait pas plus que le jour de son arrivée. Peut-être était-il gêné d'être de nouveau vêtu de l'étrange costume de velours à col de dentelle échancré avec lequel il était arrivé. Il y avait, dans cette façon d'habiller un enfant, un véritable mystère, que le directeur, hélas ! ne résoudrait jamais puisque les Gonzalez allaient l'emporter avec eux. C'était à se demander si la maman ne regrettait pas d'avoir eu un fils !

Il y avait un deuxième mystère : quand Stoll et le concierge s'étaient enquis de l'adresse à laquelle il faudrait réexpédier le courrier, s'il en arrivait, Gonzalez avait répondu :

— Envoyez-le à notre adresse de Buenos Aires, mais ça m'étonnerait qu'il y en ait beaucoup.

— Auriez-vous décidé de retourner aussi vite dans votre pays ?

— Non, mais comme nous allons faire un véritable tour d'Europe, ça ne m'est pas possible de vous indiquer une étape précise.

C'était assez surprenant, mais vrai : des clients aussi organisés que les Gonzalez étaient partis sans laisser d'adresse...

Trois heures plus tard, alors que Stoll se trouvait dans son bureau directorial en train de ressasser son chagrin, l'un de ses chefs de réception vint lui annoncer :

— Monsieur le Directeur, il y a, dans le hall, un monsieur qui demande à vous parler. Il dit que c'est assez urgent.

— Quel est le nom de ce monsieur ?

— lia expliqué qu'il préférerait ne le révéler qu'à vous...

— De quoi a-t-il l'air ?

— Assez quelconque : petit, gros, portant un pull à col roulé et des lunettes... Ce que je vais dire est peut-être stupide, mais on dirait un clerc de notaire ou d'huissier...

— C'est peut-être pour cela qu'il ne veut rien dire ! Il doit s'agir d'un client de l'hôtel qui a laissé une ardoise quelque part en ville ou au Casino. Amenez-moi ce monsieur ici.

Patrick, car c'était lui, demanda, aussitôt entré dans le bureau et après que la porte fut refermée :

— Vous êtes bien, monsieur, le directeur de cet hôtel ?

— Edouard Stoll lui-même.

— Ce matin, à 10 heures précises, j'ai appelé votre hôtel par téléphone en demandant qu'on me passe Mme Gonzalez que je connais depuis plusieurs années. Et l'on m'a répondu, à votre standard, que M. et Mme Gonzalez avaient quitté votre hôtel à 8 heures pour une destination inconnue. Est-ce exact ?

— Tout ce qu'il y a de plus exact.

— Vous êtes bien sûr de ne pas pouvoir m'indiquer une adresse où j'aurais quelque chance de les retrouver ?

— Même si nous avions une pareille adresse — ce qui n'est pas le cas — nous ne vous la donnerions certainement pas ! Ce n'est pas dans les

usages de notre maison... Vous ne m'avez pas encore dit votre nom, monsieur ?

— Patrick van Hoven. Je suis un ancien artiste. J'ai même eu, pendant des années, un établissement qui était assez connu à Paris : *La Grande Sandrine*... Ça ne vous dit rien ?

— Mais... N'était-ce pas une boîte de... ?

— ... Travestis ? C'est exact... Et c'est même la raison de ma visite... J'ai eu, en effet, le plaisir et l'honneur de compter jadis, parmi mes pensionnaires, un certain Dominique Perrin qui se faisait appeler Domino. Il faisait un strip-tease qui obtenait un réel succès... Eh bien, cher monsieur Stoll, ce Dominique et la Dominique, épouse du sieur Gonzalez, ne sont qu'une seule et même personne !

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— La stricte vérité ! Si nous voulons être plus clair, disons que vous venez d'avoir pour client de votre illustre hôtel un M. Miguel Gonzalez qui vit maritalement avec un M. Dominique Perrin. C'est tout.

— Je regrette, cher monsieur, mais il y a une première erreur dans ce que vous venez de dire... M. et Mme Gonzalez sont mariés tout ce qu'il y a de plus légalement.

— Cela est possible, mais ne modifie en rien leurs sexes !

— Et comment auraient-ils fait pour avoir un enfant ?

— Ça, je l'ignore. Mais ce dont vous pouvez être certain, c'est qu'il n'est pas d'eux !

Après un moment de silence, Edouard Stoll demanda :

— C'est uniquement pour me dire cela que vous êtes venu me voir ?

— Vous trouvez que ce n'est pas suffisant ? Moi, j'ai l'impression que si l'on apprenait aujourd'hui même — car je n'attendrai pas longtemps — que *l'Hôtel du Palais*, dont la réputation mondiale n'est plus à faire, se permet la fantaisie d'accueillir, et même de choyer des clients aussi spéciaux, ce serait un scandale auquel succéderait très vite un immense fou rire ! Et je me demande ce que deviendrait alors la position du directeur mal avisé qui s'est fourvoyé dans un tel gupier.

— Ce qui veut dire ?

— Que l'on pourrait peut-être faire le silence sur cette affaire si chacun voulait y mettre un peu de bonne volonté... Comme malheureusement je n'ai pas eu la chance de pouvoir rencontrer ce matin — alors que

c'était convenu entre elle et moi – Mme Miguel Gonzalez, alias Dominique Perrin ou Domino, je suis un peu contrarié... Oui, « elle » ou « il » devait me remettre une somme d'argent, précisément pour éviter que certaines rumeurs ne se propagent... Et, puisque vous êtes dans l'impossibilité de me communiquer leur nouvelle adresse, je me trouve dans l'obligation de vous demander, monsieur le directeur, d'avoir l'extrême obligeance de vous substituer à eux pour me sortir d'un embarras provisoire...

– Vraiment ? Et ça coûterait combien ?

– Oh ! Je serai modeste... Disons quelques milliers de francs...

– Seulement ?

Stoll s'était levé, blanc de colère :

– Vous n'aurez pas un sou ! Sortez !

– Vous avez tort, monsieur le directeur, de ne pas croire à la véracité de ce que je viens de vous avancer... Permettez-moi de vous laisser la photocopie de cette lettre qui a été écrite pas plus tard qu'avant-hier par la belle Mme Gonzalez... J'ai tout lieu de penser qu'elle vous éclairera.

Stoll prit la lettre qu'il déchira avant de la jeter au panier :

– Je ne la lirai pas ! dit-il.

– Dommage !... Pas pour la photocopie ! J'en ai beaucoup d'autres... Je pensais au texte...

– Même si vous en avez des milliers, je vous garantis qu'il n'y en aura pas une qui circulera dans mon hôtel !

Il appuya sur un bouton.

– En admettant même, monsieur Patrick van Hoven, ajouta-t-il, qu'il y ait une part de vérité dans ce que vous venez de dire, cela ne me concerne pas plus que ça ne vous regarde, vous ! M. et Mme Gonzalez ont été mes clients, et même d'excellents clients qui savent très bien qu'ils pourront revenir ici quand ils le voudront. Alors que vous...

On frappa discrètement, puis la porte s'ouvrit sur le concierge : un colosse.

– ... Vous, reprit Stoll, vous ne reviendrez jamais ici ! Léon, flanquez-moi cet individu à la porte à coups de pied dans le cul... C'est la seule méthode qui lui convienne !

Ce qui fut fait avec une extrême célérité.

Une semaine plus tard, alors que la famille Gonzalez était réunie après le déjeuner – sans Fräulein Dorothée qui avait congé ce jour-là – sur la terrasse ensoleillée d'un autre palace à Sorrente, madame-mère, qui avait rejoint le matin même sa fille, son gendre et Rafaélito dans le séjour enchanteur, ne put résister au plaisir de dire :

– C'est vraiment charmant à vous, Miguel, d'avoir une fois de plus pensé à moi en m'offrant ce nouveau déplacement. Mais je vous avoue avoir été très surprise, quand j'ai reçu votre télégramme d'apprendre que vous étiez ici en Italie, moi qui croyais – d'après la dernière lettre que m'avait adressée Dominique avant votre départ de Buenos-Aires – que vous iriez sur la Côte Basque !

– Nous avons changé d'avis au dernier moment, répondit simplement Miguel.

– Mais, après l'Italie, vous viendrez quand même à Paris comme vous en aviez le projet ? Ça va faire cinq ans que votre femme n'a pas revu son Paris ! Ça ne te manque pas trop, chérie ?

– Pas le moins du monde ! La seule personne que j'avais envie de revoir à Paris, c'est toi... Et puisque tu es ici !

Profitant de ce que Miguel s'était un peu éloigné pour aller jouer avec son fils, elle dit rapidement à Dominique, après avoir extrait de son sac un journal parisien :

– Lis ça... J'ai été consternée quand je l'ai lu moi-même dans l'avion, après mon départ d'Orly. Et elle lui désigna un petit article placé en troisième page dans les faits divers et accompagné d'une photographie, assez bien venue, d'une femme empanachée de plumes. L'information était titrée :

MYSTERIEUX ASSASSINAT D'UN ARTISTE A BIARRITZ

Dominique put lire :

Biarritz, le... De notre correspondant particulier.

On a trouvé hier matin, dans la chambre de l'hôtel assez modeste qu'il occupait depuis deux semaines déjà près de la gare, le corps de Patrick Van Hoven, tué dans son lit d'une balle de revolver en plein cœur, sans doute pendant qu'il dormait. Personne, dans l'hôtel, n'a entendu la détonation. Il semble que l'assassin n'ait laissé aucune trace. Une enquête est ouverte.

La personnalité de la victime est assez spéciale : pendant une vingtaine d'années, Patrick van Hoven avait connu une certaine célébrité à Paris sous le pseudonyme de « Sandrine ». Il dirigeait un cabaret, situé à Pigalle et aujourd'hui disparu, s'appelant « La Grande Sandrine ». Il s'y exhibait dans

un spectacle de travestis dont il était la vedette incontestée.

Après l'avoir laissée lire, Jeanne Perrin dit :

– N'est-ce pas épouvantable ? Ton ancien professeur !

– Ce sont des choses qui arrivent, répondit Dominique qui ne paraissait pas tellement bouleversée.

– C'est tout ce que tu trouves à dire ? Il avait pourtant été très gentil avec toi... Il t'en avait appris des choses !

– Oui...

– La photo est assez ressemblante : c'est bien comme cela que je l'avais vu le soir de tes débuts... Il était extraordinaire de panache avec toutes ses plumes et entouré de tous ces beaux garçons... Pauvre monsieur Patrick ! C'est bien triste.

– Tu ne l'avais jamais vu en civil ?

– Non, puisque Rara et toi n'avez pas voulu que j'assiste à tes répétitions particulières. Je l'ai toujours regretté !

– Tu me laisses ce journal ? Il y a si longtemps que je n'ai pas lu un journal de Paris...

– A part la mort de ton ancien professeur, je n'y ai rien trouvé de bien intéressant.

Miguel venait de revenir. Dominique dit aussitôt :

– Maman, pourquoi n'irais-tu pas faire une promenade avec Rafaélito ? Il serait si content d'être seul avec sa grand-mère dont il vient seulement de faire la connaissance. La dernière fois où il t'a vue, il était vraiment trop petit ! C'était au moment de son baptême.

– Tu viens d'avoir une excellente idée, chérie ! Je suis sûre que ton fils et moi allons devenir la meilleure paire d'amis. Nous trouverons bien le moyen, pendant notre promenade, d'entrer dans une pâtisserie ! Il aime les gâteaux ?

– Autant que moi quand j'avais son âge.

– Ce que tu pouvais être gourmande !

Dès qu'elle fut partie avec l'enfant, Dominique tendit à son tour le journal à son mari en lui montrant du doigt l'article. Il le lut, sans se presser, puis releva la tête, très calme, sans faire le moindre commentaire.

– Miguel, demanda Dominique à voix basse, c'est... toi ?

- ... qui l'as tué ? Je me demande comment j'aurais pu faire, puisque hier j'étais ici avec toi et Rafaélito.
- Ce n'est pas ce que je veux dire... Je me doute bien que tu ne serais pas chargé toi-même d'une pareille besogne.
- Tu as raison. On trouve toujours des gens pour l'exécution des basses œuvres : ce n'est qu'une question d'argent...
- Alors... c'est vrai ?
- Que veux-tu ! Ne valait-il pas mieux agir avant qu'il ait eu le temps de répandre, non seulement à Biarritz mais partout ailleurs et peut-être même à Buenos Aires, ses photocopies ?
- Et comme elle le regardait fixement, hagarde, il reprit avec gentillesse :
- Il ne faut surtout pas, ma chérie, que tu te mettes martel en tête pour la disparition d'un maître chanteur ! Je t'assure que ça n'en vaut pas la peine... Chez nous, en Amérique du Sud, ces gens-là sont pendus ! Dis-toi plutôt que, maintenant, tout ira pour le mieux et pense à l'avenir, à notre avenir... Rafaélito va grandir et un jour viendra, j'espère, où lui aussi rencontrera une femme adorable... Souhaitons qu'il lui fasse un enfant ! Sais-tu ce qui se passera alors ? Comme ta maman, tu deviendras grand-mère et nous vieillirons le plus doucement possible, entourés de notre descendance...

Fin